

MAURICE BARRÈS

LA PENSÉE ALLEMANDE ET LE PROBLÈME DU RHIN

*Thèse pour le Doctorat d'Université
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

PAR

SYLYIA M. KING



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS, VI^e

1933

*Thèse Paris
1933.*

MAURICE BARRÈS

LA PENSÉE ALLEMANDE
ET LE PROBLÈME DU RHIN



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41547514_0002

MAURICE BARRÈS

LA PENSÉE ALLEMANDE ET LE PROBLÈME DU RHIN

*Thèse pour le Doctorat d'Université
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

PAR

SYLYIA M. KING



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS, VI^e

1933

* 33596



AVANT-PROPOS

Certains critiques ont été tentés de voir dans le Barrès de 1923 un écrivain dont la pensée est aussi éloignée que possible de la pensée de 1883. Il n'a fait seulement, pourtant, que décrire un cercle, parcourant ainsi beaucoup de chemin pour se trouver finalement à son point de départ.

Né dans l'Est de la France d'ancêtres qui tenaient, du côté maternel, leur origine de la Lorraine et du Palatinat, il s'est trouvé plongé dès sa huitième année dans un des grands soulèvements que produit de temps en temps le flot barbare de l'Allemagne, flot que le Rhin ne peut plus contenir. Cette première expérience de l'ennemi et les histoires d'autres invasions qu'on lui raconte, lui donnent une profonde méfiance à l'égard de tout ce qui est allemand. Par contre, son pays de Lorraine et les séjours qu'il fait à Sainte-Odile et à Strasbourg le baignent dans l'atmosphère rhénane avec tout le mystère et le charme qu'elle dégage, que viennent encore augmenter les légendes de la Moselle, plus douces que celles d'Allemagne.

Arrivé au lycée, son amitié pour Stanislas de Guaita qui vit « des imaginations romantiques du Rhin », et la philosophie de Burdeau semblent faire ressortir un autre côté de son caractère et lui ouvrent les horizons immenses de la métaphysique. Sa sensibilité est pour ainsi dire faite de la crainte, et même de la haine de l'Allemagne, en même temps que de la philosophie d'outre-Rhin, laquelle répond à ses besoins d'analyse. Il ne trouve aucune gêne cependant à se moquer de cette race excessivement patriote qui porte de grandes barbes et des lunettes d'or. Dès 1887 donc, son attitude envers l'Allemagne est déterminée.

Sa campagne politique en Lorraine et son étude des historiens français lui font entrevoir l'importance du rôle du Rhin dans l'histoire de la France. C'est même en partant des philosophes allemands qu'il arrive à formuler sa doctrine nationaliste. Une fois fait le voyage qui l'amène le long de la Moselle jusqu'au Rhin, en 1896, ces pays qu'il

traverse lui montrent si clairement l'importance des « magnifiques luttes rhénanes » qu'il ne cessera plus de s'en occuper.

Dès lors, il envisage la culture allemande d'un point de vue différent. Il déteste la campagne de germanisation menée en Alsace-Lorraine, il ne veut plus parler de Kant qui a soumis l'Université française à son enseignement, il ne fréquente presque plus Fichte et Hegel. Seuls lui plaisent en Allemagne les génies qu'on pourrait dire internationaux — les Goëthe et les Schiller — et surtout ceux qui ont bénéficié de la culture française.

La guerre lui révèle encore une fois le côté « barbare » du caractère allemand, et la paix lui pose dans toute sa gravité ce problème du Rhin qui l'a toujours hanté. Et comme lui-même est un exemple de ce que pourrait être la culture germanique fondue avec le génie latin qui chasse tout brouillard, toute brutalité, toute lourdeur, tout pédantisme, toute obscurité en gardant cependant quelque « mystère en pleine lumière », il voit dans la Rhénanie la zone où la meilleure Allemagne et la meilleure France peuvent se rencontrer en vue de produire un peuple d'élite et de former un lieu d'épuration morale. — C'est ainsi que le cercle de sa vie l'amène des Marches de l'Est en pays rhénans, presque à son point de départ, et ayant le même désir de profiter de ce qu'il y a de meilleur dans la culture germanique en même temps que la même haine des ivresses barbares et de l'orgueil auxquels cette nation se livre périodiquement.

La vie de Barrès ne peut donc être considérée que dans ses rapports avec l'Allemagne. Partout il emporte ses préoccupations d'homme du Nord, en Italie, en Espagne, même en Grèce et surtout dans cet Orient qu'il semble avoir connu dans sa jeunesse par l'intermédiaire du grand pays d'outre-Rhin. Et pourtant cette question semble avoir été négligée par la critique — ou plutôt, c'est peut-être qu'on ne considère encore les ouvrages de Barrès que dans leur généralité et non pas « en profondeur » comme lui-même aimait examiner les problèmes dont il s'occupait.

C'est une étude passionnante et qu'on pourrait approfondir indéfiniment. Il n'est pas exagéré de dire que toute la vie de Barrès, écrivain ou politicien, est inspirée par son attitude envers l'Allemagne et le problème du Rhin.

*
* *

Cette étude est divisée en deux parties que partage le voyage le long de la Moselle jusqu'au Rhin. Jusqu'à ce voyage, Barrès a été sous

l'influence des philosophes allemands, influence qui a son point culminant dans la campagne hégélienne de la Cocarde — La première partie est donc essentiellement consacrée à l'évolution de sa pensée relativement à l'Allemagne et aux questions du Rhin. Avec le voyage, cependant, et la révélation du rôle que joue le grand fleuve, il commence à penser par lui-même ; on ne peut plus parler de « l'influence allemande » sur son esprit, mais plutôt de son attitude envers l'Allemagne, attitude qui, somme toute, ne change pas beaucoup.

La seconde partie donc, tout en cherchant à garder un certain ordre chronologique — la campagne contre le germanisme de l'Alsace Lorraine, la guerre, la Rhénanie de la paix — n'est plus une étude de l'évolution de la pensée barrésienne, mais plutôt l'analyse de cette pensée en face du germanisme et de la culture allemande.

Malheureusement ce travail n'est pas complet et ne pourra pas l'être avant que plusieurs années se soient encore écoulées. Il faudrait attendre la fin de la publication des Cahiers, et celle de la correspondance de Barrès et de tous les ouvrages qu'il avait sur le chantier lorsqu'il fut enlevé à sa tâche.

La Bibliographie est composée chronologiquement afin qu'on puisse voir en quelque sorte l'évolution de la pensée barrésienne par rapport à cette question de la culture allemande et du Rhin. Elle ne comprend qu'un petit nombre des centaines d'articles qu'il a semés un peu partout dans les journaux et les revues, mais elle s'est efforcée de grouper tous ceux qui ont quelque rapport avec la question étudiée. Il y est ajouté une liste d'éditions ayant servi à l'élaboration de ce travail, puisque la bibliographie, pour indiquer la date de la composition de chaque ouvrage, ne donne que des premières éditions.

.....
Je voudrais remercier M. Baldensperger d'avoir bien voulu diriger ce travail, direction d'autant plus précieuse qu'elle jette une lumière toute personnelle sur Barrès et surtout sur la question rhénane qui occupait les dernières années de sa vie.

En même temps, je désire exprimer ma reconnaissance à tous ceux qui ont facilité la recherche des documents nécessaires à cette étude.

Sylvia M. KING.

Octobre 1932.

LISTE DES ÉDITIONS CITÉES DES ŒUVRES DE MAURICE BARRÈS ---

1. — *Huit jours chez M. Renan. Trois Stations de psychothérapie, Toute licence, sauf contre l'amour.* Plon 1923, in-16.
2. — *Le Culte du Moi. Sous l'Œil des Barbares.* Plon 1921, in-16.
3. — *Le Culte du Moi. Un Homme Libre.* Charpentier 1894, in-18.
4. — *Le Culte du Moi. Le Jardin de Bérénice.* Perrin 1891, in-16.
5. — *Le Culte du Moi. Examen des trois idéologies.* — Voir *Sous l'œil des Barbares* (2).
6. — *L'Ennemi des Lois.* Plon 1927, in-16.
7. — *Du sang, de la Volupté et de la Mort.* Fontemoing 1903, in-16.
8. — *Le Roman de l'Énergie Nationale. Les Déracinés.* Plon 1922, in-16.
9. — *Un rénovateur d'occultisme : Stanislas de Guaita.* Voir *Amori et Dolori Sacrum* (14).
10. — *Le Roman de l'Énergie Nationale. L'Appel au Soldat.* Plon 1926, 2 vol. in-16.
11. — *La Patrie française* (7^e conférence) *L'Alsace-Lorraine. Voir Scènes et Doctrines de Nationalisme II* (13).
12. — *Le Roman de l'Énergie Nationale. Leurs Figures.* F. Juven 1902, in-18.
13. — *Scènes et Doctrines du Nationalisme.* Plon 1925, 2 vol. in-16.
14. — *Amori et Dolori Sacrum.* Plon. Ed. déf. 1921, in-16.
15. — *Les Amitiés Françaises.* Émile Paul 1919, in-18.
16. — *Au Service de l'Allemagne.* Plon 1923, in-16.
17. — *Le Voyage de Sparte.* Juven 1906, in-16.
18. — *Colette Baudoche.* Plon 1923, in-16.
19. — *Adieu à Moréas.* Émile Paul 1910, in-18.
20. — *La Colline Inspirée.* Plon 1922, in-16.
21. — *La Grande Pitié des Églises de France.* Émile Paul 1914, in-18.

22. — *Chronique de la Grande Guerre*, vol. I-XIV. Plon 1920-1924, in-8°
23. — *Les Diverses Familles Spirituelles de la France*. Plon 1930, in-16.
24. — *L'Appel du Rhin*.
a) *La Minute Sacrée*. Sté Littéraire de France 1919, in-16
b) *La France dans les Pays Rhénans*, ibid.
25. — *Le Génie du Rhin*. Plon 1921, in-16
26. — *Faut-il organiser les congrégations*. Plon 1924, in-16.
27. — *Souvenirs d'un Officier de la Grande Armée*. Plon 1923, in-16.
28. — *Une Enquête aux Pays du Levant*. 2. vol. Plon 1923, in-16.
29. — *Pour la haute intelligence française*. Plon 1925, in-16.
30. — *La Folie de Charles Baudelaire*. Écrivains Réunis. 1926, in-16
31. — *Le Mystère en Pleine Lumière*. Plon 1926, in-16.
32. — *Les Maîtres*. Plon 1927, in-16
33. — *Mes Cahiers*. T. I-IV. Plon 1929-1931, in-16.
34. — *Les Grands Problèmes du Rhin*. Plon 1930, in-8°.
-

INTRODUCTION

L'ENFANCE DANS LES « MARCHES DE L'EST »

Maurice Barrès est né le 19 août 1867 à Charmes-sur-Moselle. Sa naissance dans cette petite ville du département des Vosges n'est pas, comme celle de Victor Hugo à Besançon, déterminée par un hasard de voyage, car sa famille maternelle, du moins, était fortement enracinée dans le sol des marches de l'Est. Du côté paternel cependant, il est Auvergnat, et s'il choisit plus tard la Lorraine pour pays, c'est qu'il a passé son enfance sur les bords de la Moselle, affluent du Rhin. « C'est qu'on adore toujours, » dit-il en parlant de la Saint Nicolas aux enfants de son pays ¹, « ce qu'on a aimé avec toute son âme obscure d'enfant. Rien ne marque plus sur la vie entière que les émotions des dix premières années ».

Une de ces émotions lui venait, sans doute, de la contemplation dans le petit cimetière de Charmes, de la fière inscription gravée sur le tombeau de son grand-père : « Jean-Baptiste-Auguste Barrès, Chef de Bataillon, Officier de la Légion d'Honneur, décédé le 12 février 1849, âgé de 61 ans ». Ce grand-père, dont il découvrira plus tard les mémoires dans le coffre-fort de son père, venait de l'Auvergne où les Barrès se trouvaient déjà au XVe siècle, à Saint-Flour, bastion avancé de l'Auvergne vers le midi. Ce nom de *Barrès* signifie en dialecte auvergnat, nous dit M. Duhourceau ² : « une

1. *Nancy Artiste*, dans le numéro du 25 déc. et du 1^{er} janv. 1888.

2. François Duhourceau. *La Vie intérieure de Maurice Barrès d'après ses Cahiers*, p. 14-15.

Pour d'autres indications sur les ancêtres auvergnats de Barrès voir :

Ulysse Rouchon. *Les ancêtres auvergnats de Maurice Barrès*. Paris Champion, 1909.

Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne, 1907 n^{os} 7 et 8.

Gil Blas, le 11 et 20 nov. 1907.

René Jacquet. *Notre maître Maurice Barrès*.

Pour les ancêtres lorrains voir :

Paul Lesourd. *La Terre et les Morts de Maurice Barrès*.

sorte de bastion clos de pieux et de barres de bois » — un barrage militaire, en somme. Après avoir fait, comme vedette de la Grande Armée, les campagnes de Napoléon, Jean-Baptiste-Auguste Barrès vient s'établir en Lorraine par son mariage avec Mademoiselle Barbier, de Charmes. Il échange donc sa position de défense en Auvergne contre une autre position de défense encore plus ouverte aux attaques de l'ennemi ; il fonde une famille qui sera une sentinelle avancée dominant la vallée du Rhin, faisant face à cette Germanie qu'il vient de parcourir avec l'armée de l'Empereur. Il fait sienne cette race qui vit toujours en suspens, ayant été recouverte périodiquement depuis le commencement de son histoire, par le flot d'Outre-Rhin.

Son fils, Joseph-Auguste Barrès, s'enracine encore plus profondément dans le sol lorrain en épousant la fille du maire de Charmes, Mademoiselle Claire Luxer. Cette famille, dont les membres avaient été conseillers du roi, lieutenants particuliers, assesseurs civils et criminels au baillage de Charmes, s'était établie à Nancy à la fin du XII^e siècle, et à Charmes au début du XVIII^e ¹. Fait non sans importance, cependant, pour celui qui recherche ce qui liait le plus intimement Barrès aux pays du Rhin — elle était originaire du Palatinat, et on aimerait voir dans le tant soit peu de sang rhénan qui coule dans ses veines l'origine lointaine et obscure de ce violent attrait que ressentira le Barrès des *Bastions de l'Est* pour tout ce qui vient du Rhin. « Cette soif du Rhin », dit M. Lucien Corpechot ², « qu'on sent à travers toute l'œuvre de Barrès, c'est peut-être ce qui lui communique cette brûlante ardeur qui chauffe si vivement notre imagination ».

Un autre fait intéressant dans la généalogie de celui qu'attirent les légendes du Rhin, *Le mystère en pleine lumière*, et les fées des fontaines lorraines, c'est qu'il se trouve allié, par la famille de son trisaïeul Joseph-Grégoire Luxer, au redoutable Nicolas Rémy du tribunal des échevins de Nancy, puis Procureur Général de Lorraine, né à Charmes vers 1530. Ce dernier, ayant jugé deux à trois mille causes de sorcellerie dans le Duché de Lorraine, s'était avisé de mettre en vers latins, sous titre de *Démonologie*, les réflexions que ces jugements lui avaient inspirées ³. Qui sait si Nicolas Remy, en

1. Paul Lesourd. *La Terre et les Morts de Maurice Barrès*, p. 33 à 35.

2. Lucien Corpechot. *L'Esprit de France*, 1923, p. 110.

3. Paul Lesourd. *La Terre et les Morts de Maurice Barrès*.

écrivain ses vers, n'éprouvait pas un peu de cette séduction presque involontaire que ressentira Barrès à commenter les œuvres occultes de son ami Stanislas de Guaita ? Dans la maison de Charmes, sur la route d'Épinal qu'habitera plus tard l'auteur des *Pages lorraines*, la *Démonologie* se trouvera dans l'armoire lorraine voisinant avec un fauteuil de sorcier. Celui qui aime le mystérieux ne pourra s'empêcher d'être séduit par les brumes mystérieuses du Rhin.

Veillant sur son enfance, dans la maison de la rue des Capucines, se trouve la mère du jeune Barrès, avec son goût pour « embellir, adoucir, parisianiser »¹. De santé délicate, cependant, elle est obligée de se faire soigner pendant une grande partie de l'année chez les sœurs de la Toussaint, à Strasbourg². Barrès raconte qu'il lui tient compagnie avec sa sœur, et comment quelquefois les quatre membres de la petite famille se trouvent à Strasbourg. De ces séjours il rapporte l'agréable souvenir des voix gentilles des sœurs et de leurs noms charmants — car un petit garçon dans une maison de religieuses est l'objet de beaucoup d'attentions. On sent subsister quelque chose de ce charme quand il nous dit comment Racine assistait à une prise de voile pour se donner la volupté de pleurer, ou quand il décrit les femmes voilées de l'Orient.

C'est pendant ces séjours à Strasbourg que l'appel du Rhin commence à se faire entendre obscurément dans l'âme de l'enfant. S'il ne sent pas encore toute l'importance de cette ville frontière qui n'a pas encore été arrachée à la France, il est, du moins, déjà ému par la force militaire qu'il y voit déployée. « Que de fois, dit-il, sur la place Kléber à Strasbourg, les magnifiques tambours se déchaînant à huit heures sur un geste bref et s'engouffrant dans les rues avec toute la population derrière, me remplirent d'épouvante et d'amour, quand j'étais un bonhomme de six ans ! »³ Mais ce qui l'émeut encore davantage, ce sont les promenades silencieuses mais pleines d'une ineffable rêverie qu'il fait avec son père parmi les ruines paisibles et abandonnées des anciennes forteresses féodales des Vosges. Ces ruines mystérieuses d'Andlau et de Spesbourg, qui toujours semblent prêtes à loger des puissances redoutables, mêlant la voix de la plaine rhénane à celle de la montagne vos-

1. Maurice Barrès. *Cahiers*, III, p. 4.

2. Maurice Barrès. *Cahiers*, I. *Mes Mémoires*, p. 12.

3. Dans les petites villes lorraines, *Le Journal*, 3 juin 1897.

gienne, commencent déjà à parler à son âme. « C'était 9 à 10 heures, » dit-il en parlant d'une de ces promenades qu'il fit à dix ans¹, « et déjà le radieux soleil de septembre. Mon père, assis près de l'abîme, fumait ses cigarettes devant la plaine sublime d'Alsace ; je négligeais les mûres aux ronces, et, surexcité par la solitude, par le silence, par le désastre de toutes ces ogives, je jouissais d'un double songe sur l'espace et sur le passé ! O chétif bonheur ! Au bout de trente années, il me porte encore ; il ne laisse point que je me plaise dans les théâtres ni dans les salons. Leur encombrement me gêne et me stérilise, quand la solitude toujours me dispose à m'ébranler sous le moindre choc.... » Dans son discours au Couarail nancéen en 1911², en parlant du génie rhénan et de la culture française, après avoir dit quelques mots de sa dette à Stanislas de Guaita, l'ami de sa jeunesse qui vivait des imaginations romantiques du Rhin, il continuera : « D'autre part, je sais bien la part qu'eurent dans ma formation les vieux châteaux des collines d'Alsace ». La sensibilité qu'il tient de sa mère ouvre son âme à la réception de toutes les émotions confuses qu'il emporte de ces promenades, lui laissant une empreinte profonde que d'autres attraites par la suite peut-être sembleront recouvrir, mais ne pourront jamais effacer. Au milieu de ces ruines qui incitent à la rêverie, se développe en lui le goût de la solitude et de la méditation, goût qu'il a hérité de son père en même temps que le bon sens et le solide raisonnement que pouvaient engendrer l'alliance de la dure pierre d'Auvergne et du sol parfois ingrat de la Lorraine.

De l'année 1867 date la collection de timbres que commence l'enfant et qui révèle son goût déjà naissant pour des voyages imaginaires dans les pays romantiques de l'Europe. Les noms de ces pays, sans évoquer d'images précises, ont dû résonner d'une façon délicieuse dans son imagination, car il garde toujours son album pour le remettre à son fils, le jour de sa réception à l'Académie française. Cette collection contenait surtout « les Lubeck, les Brême, les Hanovre, les Saxe, les Mecklembourg, tous ces témoins d'une Europe assez romantique qui s'effondrait tandis que l'enfant Maurice Barrès apprenait à lire, ces témoins d'une Allemagne que Schiller et Goethe avaient connue, et que Barrès ne cessa de regretter,

1. *Les Amitiés françaises*, p. 26-27.

2. Reproduit dans *Le Messager d'Alsace-Lorraine* du 1^{er} juillet 1911.

d'aimer, et de vouloir ressusciter pour le bien de la France et de l'Allemagne même » ¹.

Mais la douce vie de famille allait être bouleversée par un de ces événements qui se sont multipliés au cours de l'histoire du petit pays qui, de l'autre côté du Rhin, s'oppose aux empiètements de l'Allemagne sur la France. C'est pendant une des dernières lourdes soirées du mois de juillet de 1870 que l'enfant assiste au départ des troupes, certain qu'elles vont à la victoire et grisé par des « images éclatantes où des turcos et des mitrailleurs épouvantaient des Prussiens ridicules » ². Il court avec tout le monde porter du vin et du café froid à tous ces « milliers d'êtres jeunes et sains et trop gais » ³ qui partent vers la frontière. Les siens, tout en ayant les idées de la bourgeoisie de 1830, considéraient que Napoléon III avait sauvé l'ordre ⁴, et pendant ces premières journées, alors qu'on arrête des espions suppliants et à demi morts, l'enfant croit la France victorieuse ; il voit « le petit prince courir sur les champs de bataille et ramasser les balles » ⁵. Mais pour comprendre l'effet des journées douloureuses où on apprend la défaite de la France, sur la sensibilité naissante de Barrès, on ne peut mieux faire que de suivre ce qu'il en dit lui-même dans quelques pages préparées sans doute pour ses Mémoires et rapportées par M. Duhourceau dans *La voix intérieure de Maurice Barrès d'après ses Cahiers* ⁶.

« Comme nous allions nous mettre à table, dit-il, on apprit Sedan et l'Empereur prisonnier et, dans le grand silence qu'on fit, il me sembla que j'étais perdu, comme si on venait de souffleter « une grande personne », non pas moi ou un camarade, mais la grande personne que j'eusse respectée et honorée le plus.

« Je vis ensuite pendant vingt-quatre heures défiler le troupeau pêle-mêle qu'on appelait « la retraite du Général Failly ». Je me rappelle comment ils couchaient dans la boue, jetaient leurs armes et que quelques-uns pleuraient de froid et de misère.

« Le surlendemain, par un soir d'hiver, les Prussiens arrivè-

1. *Mes Cahiers*, T. I. Note 3, à la page 156 où Barrès parle du plaisir qu'il avait quand on lui donna des timbres pour sa collection.

2. François Duhourceau. *La voix intérieure de Maurice Barrès d'après ses Cahiers*, p. 33.

3. *Ibid.*

4. *Mes Mémoires. Cahiers*, I p. 7.

5. François Duhourceau. *La Voix intérieure de Maurice Barrès d'après ses Cahiers*, p. 34.

6. *Ibid.*, p. 34-36.

rent ¹ et ils assassinèrent des personnes que j'aimais. Mais je ne vis pas l'assassinat et je ne retrouve dans ma mémoire que les pleurs et la fureur désarmée de ceux qui le racontèrent devant moi.

« Ce que j'ai dans les yeux comme une chose de honte affreuse et ineffaçable, c'est un convoi de mobiles prisonniers et blessés, mangés de vermine, de misère, d'humiliation, que des Prussiens emmenaient sur des voitures à échelle réquisitionnées aux paysans et décorées, par provocation, de drapeaux français. Ils passèrent sur la route pleine de neige, vêtus de l'uniforme qui avait été pour mon imagination de petit garçon une chose joyeuse, et on les humilia d'une façon que je ne puis dire. Nous étions à les regarder par une porte entrebaillée, mais un vieil homme, que nous n'avions jamais vu, nous ordonna de nous retirer, car cela ne convenait pas que des Français fussent témoins de leur propre honte, et il se mit à pleurer avec nous.

« Cette journée-là reste comme les assises de mon sentiment de la patrie. J'aime la France, non pas pour sa belle histoire et son charme — peut-être lui préférerais-je l'Italie — mais pour ces inconnus que j'ai vus avilis et rangés comme des animaux aux bords d'une route affreuse de neige, tandis que des brutes, enveloppées de fourrures, ricanaient et offensaient en eux la dignité humaine. On n'aime rien tant que ceux que l'on a vu humiliés. Là n'est pas la France à plumet, la France un peu fanfaronne que j'ai près du cœur, mais d'avoir vu ceux qui parlaient ma langue traités comme des bêtes par des insolents, cela, chaque fois que j'y pense, me fait le frère, le vrai frère du plus misérable d'entre nous et l'amant passionné de l'autonomie française ».

C'est, bien entendu, Barrès, l'écrivain de l'âge mûr, qui parle ; c'est le père qui raconte une fois de plus à son petit garçon comment il fallait éclairer toutes les fenêtres le soir de l'arrivée des Prussiens, comment ses parents furent mis sur les locomotives pour servir d'ôtages en cas d'attaque, comment le pharmacien Mariotte fut assassiné, et comment le juge de paix fut traîné, en chemise et pieds nus, à travers les rues ². C'est le Barrès ennemi du Juif Dreyfus qui parle et qui veut tirer profit de cette deuxième humiliation subie par la France à cause du soldat traître ; c'est encore celui qui a été fortement séduit par les génies d'Outre-Rhin et qui s'en affranchit.

« Après cela, dit-il, tout Wagner et tout Nietzsche et leur solide administration, qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? » ³ Tout en ayant soin de ne pas méconnaître l'importance de cette

1. Pour la description de l'arrivée des Prussiens, voir aussi *La Colline Inspirée*, Ch. XVII.

2. *Les Amitiés françaises*, p. 95.

3. *Ibid.*, p. 25.

pénible expérience au fond du sentiment qui fait de Barrès le grand combattant des Bastions de l'Est sur le Rhin, il ne faut pas oublier que, d'abord, il subit les attrait du fleuve mystérieux d'une tout autre façon et que sa sensibilité meurtrie par cette invasion subira d'autres attaques, recevant même sa nourriture spirituelle du pays d'où venait cette première blessure.

Pendant la période confuse et douloureuse de l'occupation prussienne qui suivit, il fallait loger des soldats ennemis dans la maison paternelle. L'un d'eux, un Bavarois, s'improvise domestique pour conduire l'enfant au petit collège de Charmes. C'est une période vague pour la petite ville lorraine où l'on ne sait pas trop ce qu'on veut et ce qu'on fait. On sent confusément que la France est amoindrie, qu'on pourrait même cesser d'être Français pour devenir Allemand, comme cette partie de la rive gauche du Rhin qui voisine avec le territoire de Charmes. Dans la petite église, on songe en commun qu'on ne veut pas devenir allemand, et en sortant, on cherche du regard la Maison des Loups, « maison seigneuriale de Jean de Charmes dans laquelle le duc Charles IV et Richelieu signèrent, en 1633, le traité dit de Charmes »¹.

L'occupation de la ville dure jusqu'au 27 juillet 1870. Au fur et à mesure que l'or passe de la France en Allemagne, arrive le jour bienheureux du départ des ennemis, jour de recueillement et de silence presque religieux, où les rues se vident peu à peu des Prussiens, jusqu'à ce que, dans l'après-midi, on annonce la formation de leur colonne de départ. Alors c'est le carillon des cloches, le drapeau français hissé sur l'église, la précipitation des habitants dans les rues et le pavoisement de la petite ville. Les familles s'unissent dans leur joie, mais il s'y mêle une tristesse douloureuse à la pensée de ceux qui sont morts des privations subies pendant ces mois d'oppression².

On recommence à respirer librement, à reprendre franchement les vieilles habitudes, et le petit Maurice Barrès est un des premiers à souffrir de ce soulagement. Pendant l'occupation son instruction avait été plus ou moins négligée, mais maintenant on juge qu'il est temps qu'il commence à faire des études un peu sérieuses. Doué d'une sensibilité rendue encore plus malade par les événements dont il avait été le témoin, il ne pouvait être que malheureux dans

1. *Mes Cahiers I. Mes Mémoires*, p. 15 note 1.

2. Voir : *La Colline Inspirée*, Ch. XVII, p. 287-288.

le règlement du collège, quoique la Malgrange se trouve agréablement située dans la campagne autour de Nancy. Il savait lire, écrire et son catéchisme : rien de plus ; son manque de connaissance en classe, sa timidité aux récréations, le froid et la brume de l'hiver, l'isolement loin des siens, font de lui un petit être vraiment malheureux.

En sixième il fait connaissance de François Audiat, de Nancy, futur magistrat qui servira dans la composition du *Roman de l'Énergie Nationale*, de François Sturel. Il fait aussi connaissance de Henry de Verneville, à qui il dédiera le deuxième livre de *Sous l'Œil des Barbares*, et avec qui il aura des conversations semblables à celles qu'aura le Philippe de *L'Homme libre* avec Simon.

Il est bien permis de penser que rien chez l'élève de la Malgrange ne faisait prévoir sa future vocation, et ce n'est qu'au lycée de Nancy où il entre en 1877 qu'on aperçoit dans quelle direction son esprit va s'orienter.

Il avait déjà fait quelques voyages romantiques dans le monde des lectures que sa seizième année va lui dévoiler. A Charmes il avait été « formé et limité »¹ par la petite bibliothèque de sa mère où se trouvait, parmi certains livres de dévotion « recommandés certainement par les Jésuites de Nancy », toute une collection des œuvres de Walter Scott, dont le mélange de réalité et de fiction l'enchantait comme toujours.² Les paysages de Walter Scott ont dû se fondre harmonieusement pour lui avec les ruines vosgiennes, car les fées lorraines l'ont doué du goût du romantique et de l'amour de la beauté qu'on a laissé vieillir. C'est à *Richard Cœur de Lion en Palestine*, que sa mère lui lit quand il a la fièvre muqueuse, qu'il déclare devoir la révélation de « la part divine de sa vie »³. Ce livre le fait entrer dans un monde qui ne cessera jamais de l'attirer ; dans un monde où se trouvent des figures ravissantes de femmes qu'il appelle — comme il appelle les sœurs de la Toussaint — des anges, et qui peuplent, au delà du Rhin, les pays slaves et l'Orient mystique.

Plus tard aussi, en décrivant l'arrivée romanesque de Léopold en croupe d'un cheval de paysan, par une nuit de neige, à la charmante ruine renaissance du château d'Êtreval, il dira : « Jamais Walter Scott, le chantre des races opprimées, n'imagina un rendez-

1. *Mes Cahiers I, Mes Mémoires*, p. 9.

2. Voir : Préface de Daniel Laumonier : *Scng d'Argonne*. Paris, Plon, 1910.

3. *Mes Cahiers I, Mes Mémoires*, p. 11.

vous nocturne plus romantique que celui de ces vieilles pierres déchues et de ce représentant des antiques chimères » ¹.

L'Enfance des hommes célèbres ² était une de ses lectures favorites et il raconte aussi comment le procès du prince Louis Bonaparte rapporté par le *Journal des Débats* en 1869, l'avait ému ³. Vers sa treizième année, il lut encore les romans d'Erckmann Chatrian, nous dit une note à la page 133 du troisième tome des *Cahiers*. Il aima ces œuvres jusqu'à la fin de sa vie, car, — dit-il dans son discours à Phalsbourg le 10 septembre 1922 — « Elles nous répètent avec véhémence qu'ici l'éternelle aventure, c'est toujours la défense du col de Saverne et des défilés des Vosges, une fois franchis les ponts du Rhin et le Palatinat traversé ». M. Giraud ⁴ nous dit que l'écolier se rappelait avoir demandé comme livre d'étrennes, aux alentours de la quinzième année, l'*Histoire de la littérature anglaise* de Taine ; la bibliothèque maternelle contenait aussi les *Lundis* de Sainte-Beuve, et on lisait à Charmes la *Revue des Deux Mondes*.

Par Sainte-Beuve, il a dû connaître au moins le nom de Goethe avant d'entrer au lycée ; en outre la *Revue des Deux Mondes* lui a, sans doute, révélé un peu du charme de l'Allemagne. Dans le *Figaro* du 25 janvier 1894 il distingue particulièrement deux articles de Challemel-Lacour écrits dans cette revue le 15 août 1867 et le 15 mars 1870 et qui s'intitulent *La peinture monumentale en Allemagne*. — P. Cornelius, et *Un Bouddhiste contemporain en Allemagne*. — Arthur Schopenhauer ⁵. Ces articles, qu'il a sans doute feuilletés pendant les vacances à Charmes, lui parlèrent du peintre Cornelius, de Schlegel, de Gœthe, et de son *Faust*, de Dürer, de Louis de Bavière, en même temps qu'ils l'initiaient par l'étude sur Schopenhauer à la philosophie allemande et le familiarisèrent avec les noms de Kant, de Fichte et de Hegel. Il aurait pu y puiser ce pessimisme dont il sera abreuvé pendant plusieurs années et y goûter le Nirvâna du Bouddhisme et la théorie du néant. Il avoue d'ailleurs connaître Schopenhauer avant l'année de philosophie au lycée : « Burdeau de sa captivité allemande, a-t-il

1. *La Colline Inspirée*, ch. XVII, p. 301.

2. *Mes Cahiers I, Mes Mémoires*, p. 32.

3. *Ibid.*, p. 13. Dans cette lecture il voit les origines lointaines de *Leurs Figures* et du *Cloaque*.

4. *Taine et Renan. Pages perdues recueillies et commentées* par V. Giraud. Paris, Éditions Bossard 1922, Introduction.

5. Voir aussi *Cahiers II*, p. 32-3.

écrit, nous rapporta Schopenhauer et Hartmann, et si Schopenhauer nous était déjà connu par Challemel-Lacour, c'est bien Burdeau qui l'accrédita, tout comme Hartmann, auprès du grand public. »¹.

C'est l'appel des grands esprits germaniques que lui apporte dans ses premières années hors de ses marches de l'Est le vent du Rhin. Mais peu à peu le rôle de sa Lorraine lui apparaît : c'est en passant par son pays natal que les idées germaniques se purgeront de tout ce qui n'est pas assimilable par le génie français et enfin l'appel du Rhin se fera entendre dans toute sa pureté dans le chant de Strasbourg reconquis, de Strasbourg accueillant Goethe lorsqu'il était étudiant.

1. *Les Grands Problèmes du Rhin* p. 236.

PREMIÈRE PARTIE

1862-1896

**LE RÔLE DE L'ALLEMAGNE
DANS L'ÉVOLUTION DE LA PENSÉE
DE BARRÈS**

CHAPITRE PREMIER

AU LYCÉE.

L'INITIATION A LA PHILOSOPHIE D'OUTRE-RHIN

I

Par son entrée au Lycée de Nancy en 1877, Barrès fait le premier pas hors de son petit pays tout proche du Rhin, pour parcourir un cercle qui le ramènera fatalement à son point de départ. La connaissance des écrivains romantiques l'appellera vers Paris ; sa passion pour la métaphysique lui fera tourner les yeux vers le Rhin, et les leçons qu'il apprendra l'enverront encore défendre son pays natal jusqu'à ce que le Rhin surgisse de sa vie comme le point culminant de toutes ses préoccupations.

La vie morne et fade du lycée où il se trouve comme Julien Sorel parmi des compagnons intéressés et médiocres, apporte quand même quelques distractions légères. L'écrivain se souviendra toujours de cette anthologie de prosateurs français qu'on donna, après cinq années de collège, aux élèves pour exercer leur mémoire. Il se console de la platitude de sa vie en lisant les enchanteurs Charles Nodier, Alexandre Dumas et Veuillot « jusqu'à l'heure bénite du coucher », plaisir qui prend fin le jour néfaste où, dans son enthousiasme provoqué par une lecture faite en cachette, il pousse un cri qui lui vaut un séjour humiliant dans le « seau à houille ». ¹

Sa plus grande joie, cependant, est la connaissance qu'il fait, en 1878, de Stanislas de Guaita et l'amitié qui en résulte. Avec cet ami, il s'évade pour la première fois hors de la règle monotone et desséchante du lycée vers ces régions captivantes pour l'imagination d'où Guaita tire son origine. Né le 6 avril 1861 à Tarquimpol, Stanislas était le dernier représentant d'une famille d'origine italienne et germanique. Venue en Italie avec Charlemagne, elle donna

1. *Les Chroniques*, 1^{er} juin 1887.

surtout naissance à des hommes de guerre, d'église et à quelques poètes. En 1715 le quatrième aïeul de Stanislas s'établit à Francfort où il épousa « une Brentano, de la famille du poète Clément Brentano et de la romantique Bettina, la petite amie de Goethe »¹. Il est intéressant de remarquer en passant que Barrès connaissait déjà, probablement, la petite Bettina pour avoir lu *Les Lundis* de Sainte-Beuve, et sans doute, dans leurs conversations interminables, les amis durent-ils souvent causer de cette romantique jeune fille remplie d'admiration pour le grand Goethe.

M. Baldensperger² a indiqué quelles ont été les relations établies entre Goethe et les Guaita et comment il reprit contact avec eux en 1814 et 1815 pendant ses voyages en Rhénanie, après la chute de Napoléon, et encore en 1816, 1820, 1824, et 1831.

Dans son article, M. Baldensperger renvoie aussi pour diverses indications sur cette famille, dans l'édition de Weimar des *Œuvres* de Goethe, et notamment à celle qui nous apprend le mariage de Georg Friedrich von Guaita, sénateur et bourgmestre de Francfort (1772-1851) avec Maria Magdalena Carolina Francisca Brentano (1788-1861), sœur de Bettina. Dans la même note nous apprenons en outre que d'autres détails sur cette famille originaire du lac de Côme se trouvent dans Maria Belli *Leben in Frankfurt a. M. T. X.*, p. 26, Frankfurt 1851 et dans A. Dietz *Frankfurter Bürgerbuch*, Frankfurt 1897, p. XVII. Ayant ainsi joué un rôle important dans la vie des pays rhénans — Barrès parle aussi dans le *Génie du Rhin*, rappelle M. Baldensperger, de Corneille de Guaita, notable à Aix-la-Chapelle, — la branche aînée de la famille, après s'être mariée pendant deux générations dans des familles allemandes, se rapproche de la France en entreprenant l'administration des Verreries de Saint-Quirin.

Le grand père de Stanislas fut soldat du grand Empereur comme celui de Barrès, et acquit la nationalité française. Son père habita Nancy et le Château d'Alteville dans l'arrondissement de Dieuze qu'il représentait au conseil général.

Telle était l'ascendance paternelle de l'ami de Barrès.

Celle de sa mère est entièrement lorraine. En 1878, le père est mort, cependant, et la mère a l'habitude de passer l'été dans ce

1. *Amori et Dolori Sacrum. Stanislas de Guaita* : note à la page 149 (p. 286-7).

2. *L'appel goethéen chez Maurice Barrès* (*Revue de Littérature comparée*, janvier-mars 1925, p. 104-5).

château d'Alteville au milieu du pays triste et solitaire de l'étang de Lindre. Ce paysage de la Lorraine allemande ne manque jamais de séduire la sensibilité un peu pessimiste de Barrès, si bien qu'il y situe les scènes du début d'*Au Service de l'Allemagne*. Il y avait, sans doute, dans le caractère de Stanislas de Guaita, à côté de ce que ses ancêtres d'Outre-Rhin y avaient mis, quelque chose de ce vaste paysage méditatif où il a passé une grande partie de sa vie. Dans un article du *Journal* du 3 mars 1898 où il rapproche ses deux publications récentes : *Un Amateur d'Ames* et *Stanislas de Guaita*, Barrès lui-même insiste sur l'importance de ce milieu où son ami « accomplit sa singulière évolution intellectuelle » en citant la description qu'il en avait faite dans la notice sur lui : « Un ciel le plus souvent bas, un horizon immobile, un silence jamais troublé que par le cri des paons, des bois de chênes toujours déserts, un vieux parc avec quelques bancs bien placés, des appartements où demeure le calme des vies qui s'y développèrent, tout ce décor immuable de son enfance favorisait ses méditations larges et monotones ¹ ».

L'influence de son pays d'enfance s'alliait à l'hérédité dans la composition des traits du visage de Guaita ; d'une part il tenait de ses origines italiennes « un masque dominateur et fin, au nez droit, au menton volontaire, aux lèvres éloquentes et charnues », mais « le teint nacré, la peau soyeuse et le diadème pesant des cheveux blonds attestaient le sang germain, la douceur des pays nuageux de brumes et de rêves » ². Le mélange de sangs lointains formait chez lui, comme il arrive souvent, « un merveilleux composé psychologique et intellectuel » ³ qui se trahissait dès le lycée par son aptitude à tourner des vers. En même temps, il était doué d'une noblesse de caractère et d'une élégance sensibles à tous ceux qui s'approchaient de lui, si bien que Rachilde le dépeint sous le nom de Célestin de Verta dans son roman *Le Mordu* comme « un endymion le teint en porcelaine, les yeux en cristal » ⁴.

Barrès, lui-même, dans une sorte de confession de reconnaissance de tout ce qu'il doit au Génie rhénan est amené à dire devant le

1. Cette notice est reproduite dans *Amori et Dolori Sacrum. Stanislas de Guaita*, p. 149.

2. Laurent Tailhade. *Terre Latine*. Paris. Lemerre 1898, Stanislas de Guaita, p. 258.

3. Matgioi (A. de Pourvoirville) *Nos maîtres. Stanislas de Guaita*. Paris, Librairie hermétique, 1909, p. 6.

4. 2^e édition 1889, p. 225.

Couarail nancéen, en 1911 : « Quand je me regarde dans le passé, tel que j'étais à vingt ans, jeune étudiant de cette ville, je me vois au côté d'un jeune homme admirable, le plus regretté compagnon qui, au premier aspect, semblait être enveloppé de la brume où flottent les personnages de Chamisso. Stanislas de Guaita vivait des imaginations romantiques du Rhin »¹. Et il se dit redevable à son ami de jeunesse autant qu'aux vieux châteaux mystérieux de l'Alsace et à l'instinct qui le porte « à ne mettre aucun esprit au-dessus de Goethe ». C'est assez dire de quelle importance il estimait ce souffle du Rhin que Guaita apportait à son esprit, et qui s'ajoutait aux impressions déjà reçues à Charmes.

Est-ce aussi de ces ancêtres d'Outre-Rhin que Guaita tenait son goût pour l'alchimie et pour les sciences occultes ? — Car c'était surtout en Allemagne et dans le Nord que ces sciences avaient trouvé des adhérents depuis leur introduction en Europe. Celui qui sera plus tard à la tête de l'*Ordre kabbalistique de la Rose-Croix* exprimait déjà, en 1881 dans son premier volume de poésie, *Oiseaux de Passage*, son goût pour l'alchimie. Trois ans avant la lecture du *Vice suprême* de Josephin Peladan qui l'oriente vers les sciences occultes, Guaita mit en tête de son poème l'*Alchimiste*² ces paroles de Dorvault : « N'est-ce pas à cette race de rêveurs, de fous, d'enthousiastes adeptes de l'Idéal que l'on doit les plus hautes découvertes de l'intelligence ? » C'est un fait significatif qu'il place son alchimiste « aux sources du Danube en pleine Forêt Noire ». Le mysticisme qu'éveillent les épaisses forêts d'une Germanie était bien senti par l'auteur de *Rosa Mystica* qui mit dans la préface de ce recueil paru en 1885 une belle apothéose du mysticisme.

Ce mysticisme n'était certainement pas né tout d'un coup dans son âme, et trahit un esprit qui connaît les recherches des métaphysiciens d'Outre-Rhin dans le monde de l'inconnu. « Le mysticisme ! s'écrie-t-il, toute la poésie est là. Aspirations follement fraternelles de nos cœurs vers d'imaginaires créatures, ou vers la nature personnifiée et sensibilisée ; — ténues et surprenantes affinités que rien n'explique ; — vague et précieux besoin dont se tourmentent nos esprits, de deviner l'inconnu, de pénétrer l'impénétrable et de peupler le vide... Le mysticisme ? C'est l'amour de nos cœurs

1. Reproduit dans *Le Messager d'Alsace-Lorraine*, 1^{er} juillet 1911.

2. *Oiseaux de Passage*, p. 9.

pour les songes de nos cerveaux ; c'est ce qui nous fait haïr du vulgaire ; ce qui fait de nous des proscrits »¹.

Barrès, lui aussi, sent ce qu'il y a d'amour du mystère dans le caractère de son ami, et à mesure qu'il fait la connaissance des philosophes d'Outre-Rhin, il se rend compte de tout ce que l'évolution intellectuelle de Guaita leur doit. En appelant Guaita « mystique », il dit : « Peut-être refuserait-il cette dénomination, parce qu'il se sert, dans ses démonstrations, des procédés de la méthode mathématique. Pourtant son point de départ et sa conclusion sont de l'ordre suprasensible »². Alors l'auteur du *Culte du Moi* se plaît à saisir les rapports entre les formules d'un Albert le Grand et d'un Paracelse, reproduites par Stanislas de Guaita, et la Substance de Spinoza, le Moi de Fichte et le Sujet-Objet de Schelling. Et Barrès trahit ce que ce genre de méditation a de séduisant pour lui-même en déclarant que, se recommandant des néo-platoniciens, aspirant à « s'identifier avec l'absolu par l'anéantissement de la conscience individuelle, » ces métaphysiciens de la Kabbale appartiennent « à quelque degré que ce soit, à la plus grande race des penseurs », à ceux « qui conçoivent les grands systèmes, les magnifiques hypothèses, plus fécondes que notre positivisme réfléchi »³. Auguste Comte les raillerait, dit-il : il faut, au contraire, les respecter.

Stanislas était donc visiblement né pour la métaphysique et s'il délaisse la littérature pure, — où il commençait à se faire un nom —, pour les sciences occultes, c'est qu'il y est appelé par son caractère. « Pour bien entendre la singulière direction de cette intelligence, dit Barrès, il faut concevoir que l'auteur de l'*Essai sur les Sciences maudites* tient de sa race un ton d'esprit essentiellement german, — d'où une forte tendance à construire de toutes pièces des systèmes hypothétiques, et nulle répugnance pour les idées complexes ou obscures ; et de son éducation, un fonds solide de foi catholique, très propice à la Kabbale, qui, au moins par des rapports extérieurs se rattache au christianisme »⁴.

Mais le jeune lycéen de 1878 est loin de prévoir dans quelle direction ces influences pousseront son ami et il ne s'occupe point de Hegel et de la « roue de devenir »⁵. C'est en 1878 que Stanislas

1. *Rosa Mystica* p. 3.

2. *Les Mages, Figaro*, 27 juin 1890.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

5. Ainsi s'appelle le troisième chapitre du *Serpent de la Genèse* : la *Clef de la Magie Noire*.

dè Guaita « plus contemplateur qu'observateur »¹ fait étinceler sur l'horizon de l'esprit de Barrès sa première grande lumière intellectuelle. Avec sa bonne et vigoureuse santé, il lui apporte à lire en cachette les *Émaux et Camées*, les *Fleurs du mal* et *Salammbô* ; en même temps il introduit dans « l'anarchie et le vague d'une vie d'interne »² un petit vent frais, un désir de quelque chose de moins renfermé, un éveil de sensibilité qui plongeront son ami avec ardeur dans le pessimisme des poètes et le nihilisme des philosophes allemands. Enfin arrive le jour bienheureux où les deux amis se retrouvent libres tous les deux, habitant une chambre à la manière des étudiants, dans la rue de la Ravinelle où Barrès restera de mai 1880 à juillet 1882. Qu'a dû penser Guaita de l'enthousiasme fébrile de son ami, enfin affranchi après toutes ces années d'emprisonnement au lycée, lui chez qui le « temps de la jeunesse, si l'on exprime par jeunesse l'expansion à tous les vents d'une vitalité commençante, la soudaine explosion de tous ces sentiments, le bruyant étonnement des sensations neuves » n'avait pas existé ?³

Vers la fin de l'année de philosophie, en mai 1880, commence pour les deux lycéens, une orgie de lectures accompagnée d'une ivresse de poésie. « Des vers, des vers et de la philosophie, »⁴ dit Barrès en pensant à cette époque joyeuse de sa vie. « Je n'ai jamais aimé que les poètes et les métaphysiciens, »⁵ dit l'auteur du *Culte du Moi*, et il tient à bénéficier pleinement de cette première occasion de s'en nourrir. Ils passaient ainsi toute la journée à lire, et presque toute la nuit également, car Stanislas quittait souvent son ami pour aller voir le soleil se lever sur les collines de Nancy et revenait ensuite le réveiller. Les tasses de café et leurs premières cigarettes les tenaient ainsi éveillés et plongés dans leurs lectures.

Quels pouvaient être les livres qui avaient un si fort attrait pour ces deux jeunes gens ? Les modernes surtout, ceux qui souffraient de cette vague maladie qui sévissait dans tout le monde de la littérature pendant le dix-neuvième siècle ; ceux qui, par leur pessimisme et leur impuissance devant les malheurs de la vie, savaient parler à des enfants élevés dans l'humiliation d'une patrie vaincue. C'est ainsi que, sans s'en rendre compte, peut-être, les deux amis sentent

1. *Mes Cahiers*, II, p. 14.

2. *Amori et Dolori Sacrum. Stanislas de Guaita*, p. 117.

3. (A. de Pourvouville) *Nos Maîtres. — Stanislas de Guaita*.

4. *Mes Cahiers* I, p. 242

5. *Ibid.*, p. 243.

agir sur eux toute la pensée d'Outre-Rhin qui avait obscurément inspiré leurs auteurs favoris. La révolution française avait obligé beaucoup de Français à séjourner au-delà de la frontière, sur les bords du Rhin ; d'autres s'étaient disséminés en Angleterre, et un peu partout. Ainsi dans la vie des Français — qui sont de nature assez casaniers — était introduit l'élément cosmopolite qui ne pouvait que se traduire peu à peu dans la littérature. Chateaubriand avait déjà souffert du « mal du siècle », mais les écrivains du dix-neuvième siècle le ressentent d'autant plus qu'ils ont appris à connaître la philosophie allemande arrivée à son apogée pendant les premières années du siècle.

Louis Ménard se trouve sous l'influence du panthéisme de Goethe ; « *Iphigénie, Hermann et Dorothée*, dit M. Baldensperger, confirmèrent nos poètes autour de 1860 dans la prédilection qui les inclinait vers le monde païen. »¹ Banville et Leconte de Lisle se plaisent dans la contemplation des dieux antiques ; Théophile Gautier invoque « Le Jupiter de Weimar, le poète marmoréen, le grand plastique »² en essayant de construire des sanctuaires où les divinités propices ne sont pas absentes, en contraste avec ceux des Parnassiens qui, comme Leconte de Lisle, exagèrent l'impassibilité de Goethe. De même Mme Ackermann, avec son *Prométhée*, a subi l'influence du maître de Weimar. En somme, les deux amis se tiennent surtout aux poètes et se trouvent en face, plus ou moins directement, de toute la mélancolie, de tout le panthéisme, de tout l'amour de l'antiquité que le génie d'Outre-Rhin prêtait à la littérature française bouleversée par les Révolutions de 1789, de 1830 et de 1848.

Barrès connaissait déjà quelques volumes de Hugo et de Musset ; « pendant cinquante ans, dit-il, tous les jeunes gens de dix-huit ans ont eu besoin de lire Musset »³. Mais Guaita lui apporte une connaissance beaucoup plus large et plus variée des poètes ; ils se donnent en commun « cette cérébralité aiguë »⁴ fréquente chez des adolescents mais qui, chez un grand curieux comme Barrès, fait connaître trop de choses avant de les avoir senties, état bien propice pour éprouver l'attrait de toute la métaphysique que l'Allemagne offre à ceux qui s'y intéressent. Ces poètes qui leur forment le jugement

1. *Goethe en France*, Ch. IV. *Aux Alentours du Parnasse*, p. 241.

2. *Ibid.* P. 244.

3. *Mes Cahiers* I, p. 256.

4. *La Revue lorraine*, janvier 1898. Stanislas de Guaita.

sont surtout, dit Barrès, ceux qui « ont écrit leur chef-d'œuvre quand ils étaient tout jeunes, tout inexpérimentés »¹.

Parmi « les livres rangés sur la tranche » et dont le dos présente « bien son titre² » il faut sans doute compter ceux de Leconte de Lisle, de Hugo, de Baudelaire, de Banville, d'Auguste Vacquerie peut-être, de Flaubert, de Théophile Gautier, ainsi que les poésies de Henri Heine et le *Thomas Graindorge* de Taine, un Jouffroy et un Caro.

S'il est permis d'en chercher des indications dans les *Oiseaux de Passage* (1881), dans ces poèmes que Guaita adressait déjà en 1880 à une petite revue parisienne, et dans les articles de Guaita et de Barrès imprimés en 1881 dans le *Journal de la Meurthe et des Vosges*, on devine que Victor Hugo, Banville et Théophile Gautier étaient probablement les poètes favoris. On aimerait à penser que *Faust* a inspiré le poème de l'Alchimiste déjà cité, de cet élève du grand Paracelse qui déchire le voile recouvrant la vérité, de sorte que :

« Du siècle maudit des ténèbres,
Le siècle de lumière est né³ ».

Et c'est sans doute de la même source que s'inspire Barrès quand il dit que Tragaldabas, penché comme le vieux Gœthe sur la tombe, entrevit soudain la vérité et salua « la lumière naissante »⁴.

En outre, soit-il dit en passant, dans son article sur les *Quatre vents de l'esprit* dans le *journal de la Meurthe et des Vosges* du 2 juin 1881, le jeune auteur compare Lison qui accepte les bijoux du seigneur Gallus à la Marguerite de Gœthe.

On a trouvé curieux que dans ce poème de l'Alchimiste, le jeune auteur « encore imbu des sottises dont on nous a gavés dans les écoles » soit parvenu à féliciter « un imaginaire disciple de Paracelse de se livrer à des travaux vains et chimériques, mais destinés à faire naître le siècle de lumière »⁵. Guaita était déjà passionnément épris des travaux de laboratoire : c'est peut-être Gœthe qui, le premier, lui révéla tout ce qu'il pourrait en tirer.

Dans un poème sur une légende de la vieille Gaule, poème qui rappelle les légendes du Rhin, on sent l'attrait mystérieux du Moyen

1. *Amori et Dolori Sacrum*. Stanislas de Guaita, p. 147.

2. *Mes Cahiers* I, p. 242.

3. Stanislas de Guaita. *Oiseaux de Passage*, p. 12.

4. *Le Théâtre d'Auguste Vacquerie*. *La Jeune France*, 1^{er} janvier 1882.

5. Émile Michelet. *L'artiste* dans *l'Initiation* de janvier 1898, p. 50-51, numéro consacré à Stanislas de Guaita.

Age. Et dans les *Rimes d'Ébène* surtout, on aperçoit l'influence du néant qui révèle bien l'état d'esprit des deux amis. La philosophie qu'ils ont étudiée sous Burdeau, et le pessimisme des poètes français se confondent pour faire jaillir ce cri de cette âme possédant néanmoins un fonds solide de foi catholique :

« Que devient l'homme mort ? — Mystère !
Il descend au tombeau béant.
Il livre son corps à la terre.
Livre-t-il son âme au néant ¹ ? »

On entrevoit une connaissance confuse de la métaphysique dans ces mots remplis d'incertitude sur l'existence des beautés du monde :

« Oh ! n'êtes-vous donc que chimère
Vous qu'on nomme Réalités ?
Splendeurs du ciel et de la terre,
Qui me dit que vous existez ² ? »

Ces poèmes nous font comprendre les préoccupations des deux amis au moment où les splendeurs de la philosophie kantienne les attirent, — car l'année 1880 où la plupart de ces poèmes ont dû être composés est celle de la philosophie.

A cette époque, on peut dire que ce que Guaita a écrit est ce que Barrès aurait composé s'il avait su faire des vers. Et M. Gouhier dit avec juste raison que l'auteur de *la Colline Inspirée* n'est jamais sorti de la chambre de Guaita, mais qu'il en a seulement ouvert les fenêtres ³.

Un poème de Guaita s'intitule *Spiritus flat ubi vult* ; M. Henri Massis ⁴ trouve l'influence des mots de Kant dans la *Colline Inspirée* : « ... Le vent souffle où il veut, mais tu ne sais pas d'où il vient ». Faut-il donc voir dans ce chef-d'œuvre de 1913 un écho des goûts que l'auteur avait en commun avec son ami ? L'influence de Guaita, docteur des Sciences occultes, subsiste dans la condamnation par l'auteur de la doctrine de Vintras et l'intérêt qu'il y prend. Guaita ennemi du charlatanisme se prêtera plus tard à beaucoup de critiques en « exécutant » également un disciple de ce même mystique, procès qui consiste à étaler au grand jour les

1. Stanislas Guaita. *Oiseaux. de Passage. Le Problème*, p. 113.

2. *Ibid.*, *Le Néant*, p. 115.

3. *La Jeunesse de Barrès. Les Nouvelles Littéraires*, le 14 mai 1927, et *Notre ami Maurice Barrès*, p. 18.

4. *Jugements III*, vol. I. M. Barrès ou la Génération du Relatif, p. 222.

polissonneries et les vilains actes des nécromants ¹. Il se contentera de nommer Jean-Jacques ce Boullan qu'il attaque dans le premier livre du *Serpent de la Genèse* au chapitre IV, mais certaines personnes rendront responsables de la mort de cet homme un envoûtement qu'il aurait pratiqué. Barrès lui-même avoue la part d'influence de son ami dans la composition de ce livre. Dans une lettre à M. Jacques Émile Blanche datée de Paris, le 27 février 1913, il écrit : « ... Je vous apporterai la plus belle lettre que j'ai reçue : de Dulac, (le peintre) que vous citez précisément et qui s'est mis en relation avec moi après avoir lu de son propre mouvement cet ouvrage (*La Colline Inspirée*). Ce monsieur apprécie avec une folle complaisance mon essai de symphonie et me parle de son parent Guaita. Il a bien vu, comme vous, les préparations que me donnait ma jeunesse » ².

Si le solide bon sens lorrain de Barrès l'empêchera d'adhérer aux croyances de son ami et de planer dans l'air de la pure hypothèse, il ne cessera jamais de sentir le charme de ces doctrines venues de l'Asie en traversant l'Allemagne.

Jusqu'à sa vingt-cinquième année il vit plus ou moins en commun avec son ami, c'est-à-dire que cette influence dure au moins jusqu'à la publication de *Sous l'Œil des Barbares*.

Or, l'auteur du chapitre sur la *roue de devenir*, celui qui combat avec Fichte, Schelling et Hegel les antimonies de Kant ³, était bien versé dans la philosophie allemande et c'est probablement sous sa conduite que Barrès y trouve l'inspiration de son *Culte du Moi*. Et dès le lycée cette initiation a commencé : « Ainsi, dit Barrès, nous avons atteint aux extrémités de la culture idéaliste quand nous pensions être sur le seuil » ⁴.

C'est d'ailleurs à Guaita que le jeune auteur dédiera ce qu'il appelle dans la *Revue lorraine* de janvier 1898 « ses premières pages » : *Le Chemin de l'Institut* publié dans la *Jeune France* de mai 1882, ainsi que le premier livre de *Sous l'Œil des Barbares*. Il ne cessera pas de lui consacrer de temps en temps un article, depuis celui du *Journal de la Meurthe et des Vosges*, en passant par les *Tâches d'Encre*, le *Voltaire*, le *Figaro* et le *Journal*, jusqu'aux

1. Papus. *L'œuvre de réalisation* dans *l'Initiation* de janv. 1898, p. 27.

2. Cité par M. Jacques-Émile Blanche : *Mes Modèles*, p. 64.

3. Voir F. Charles Barlet : *L'œuvre philosophique de Guaita* dans *l'Initiation*, janv. 1898, p. 16.

4. *Amori et Dolori Sacrum*. Stanislas de Guaita, p.^o 120.

nombreuses notices sur sa mort en 1898. Guaita lui-même témoigne toujours son amitié pour Barrès dans ses poèmes et ses articles. En insistant sur ce que le caractère de son ami contient de rhénan et de germanique Barrès ne tarira pas d'éloges sur la parfaite simplicité de ses manières, son souci de justice, sa beauté morale, son désintéressement, la hauteur de ses vues. Et s'il reconnaît quelque étrangeté dans sa façon de vivre, c'est pour dire : « La bizarre indépendance de mon ami, chez qui il y avait du sang allemand, est un beau legs du Nord à notre discipline latine »¹.

II

En 1879 se place l'année de « philosophie », la classe qui forme plus l'âme que toute autre année du lycée, car « elle ne se contente pas d'orner le jeune homme, elle lui fournit des directions »². Que de conversations les questions de métaphysique ont dû fournir à ces deux amateurs de lyrisme ! Et malgré cela leur professeur Burdeau n'a pu satisfaire pleinement les curiosités de leurs esprits éveillés ; ils le trouvent « intéressé », et ils croient « voir le creux de ses déclarations civiques et des affaires de ce monde »³ auxquelles il prétendait les initier. Ceci explique probablement pourquoi, en parlant de Burdeau dans les *Déracinés*, Barrès passe très légèrement sur son enseignement civique et patriotique pour s'attacher à la critique du kantisme. Il ne faut pas méconnaître que c'est surtout vers 1896 que l'auteur du *Roman de l'Énergie nationale* attaquera la doctrine du philosophe de Kœnisberg.

Quand il verra la France *dissociée et décerberée* et quand il aura lu Taine, il apercevra à la base de tous les maux français l'enseignement officiel de l'état tout inspiré par Kant et qui « transporte les êtres dans un monde à part, monde qui est poétique, héroïque, — certes ... mais vraiment dans un monde trop différent de la vie réelle »⁴. La troisième République, pendant les dernières années du dix-neuvième siècle, avait, écrit M. Maurras⁵, le kantisme comme religion ; la morale kantienne succédait, dans les écoles,

1. *Amori et Dolori Sacrum*, p. 144.

2. *Le Journal : Une Calomnie*, 12 mars 1898.

3. *Amori et Dolori Sacrum. Stanislas de Guaita*, p. 120.

4. *Le Journal. Une Calomnie*, 12 mars 1898.

5. *Quand les Français ne s'aiment pas*. Paris, Bibliothèque des œuvres politiques. 1928, p. 241.

Maurice Barrès.

au catéchisme traditionnel et devint la base de la morale populaire. Cette morale avait le tort de porter en germe, continue-t-il, « une mentalité anarchique et cosmopolite »¹ et toute cette « génération du relatif »² en souffrait.

Plus ou moins modifiée, cette doctrine se trouvait à la base de tous les manuels destinés à l'éducation des enfants ; elle était même enseignée, jusqu'à un certain point, dans les institutions religieuses où les élèves passaient les examens de l'état. Barrès et Guaita avec leurs camarades du lycée étaient forcément mis au courant de cette doctrine qu'il leur fallait étudier pour l'examen de philosophie.

Cependant la classe de philosophie du lycée de Nancy en 1879, se trouve particulièrement privilégiée en ayant comme professeur Auguste Burdeau, plus tard Président de la Chambre³. En octobre 1879, il vient de St-Etienne dans cette petite ville de l'Est permuter avec le professeur de philosophie, M. Charles Dupuy.

Né en 1851, quinze jours après la mort de son père, dans une famille ouvrière très pauvre de Lyon, il voit sa mère obligée de travailler toute la journée pour élever ses enfants. Lui-même travaille comme apprenti tisserand tout en suivant un cours de l'école primaire ; mais doué d'une grande intelligence, il gagne une bourse pour le lycée de Lyon, puis, pour le collège Ste-Barbe. Sa vie s'écoule ainsi, modèle de travail, de courage et de volonté persévérante, sans que jamais il ne permette à ses succès scolaires de diminuer son amour pour sa famille d'humble origine. En 1870 il est reçu à l'Ecole Normale, mais quoique dispensé du service militaire, il se fait soldat. Prisonnier, il réussit à s'échapper après plusieurs aventures, et rentré à l'École Normale il est décoré de la Légion d'Honneur le 27 décembre 1871 pour sa belle conduite en face de l'ennemi. De cette campagne il rapporte la conviction que la France fut vaincue par la méthode et par la science, et qu'il faut préparer la revanche. Après trois années à l'École Normale, il est

1. *Quand les Français ne s'aiment pas*. Paris, Bibliothèque des œuvres politiques 1928, p. 241.

2. Henri Massis. *Jugements III. Maurice Barrès ou la Génération du relatif*, et les *Déracinés*, ch. VII, p. 215-216.

3. Pour des détails sur la vie d'Auguste Burdeau voir A. Gasquet. *Biographie d'Auguste Burdeau. Discours prononcés à ses funérailles*, le 8 janvier, 1895. Lyon, 1895 in-8° et Charles Simond. *Histoire d'un enfant du peuple* (Auguste Burdeau) Paris, 1895 in- 8°.

envoyé, sur sa demande, au Lycée de St-Étienne où il reste jusqu'au moment de son court passage à Nancy.

Son frère ayant fait banqueroute, Auguste Burdeau se livre à un travail forcené afin de liquider toutes les dettes. Il a recours à des traductions anglaises et allemandes¹ et c'est précisément en 1879 qu'il publie sa traduction du *Fondement de la Morale* de Schopenhauer. C'est aussi pendant son séjour à Nancy qu'il commence son active propagande en faveur des réformes scolaires et qu'il fonde la *Correspondance universitaire*, organe de revendication. Un peu plus tard, en 1882, il publie son *Manuel d'Éducation morale* qui lui vaut un prix de 5.000 francs et grâce auquel, dit Barrès,² le monde politique commence à s'intéresser à lui.

Quand une édition de ce petit ouvrage tombe en 1897³ sous la main de Barrès, il est frappé par le chapitre XII intitulé *Humanité et Patrie*, dans lequel l'auteur exprime ses sentiments relatifs à la question de l'Alsace-Lorraine à un moment où, en somme, la première douleur passée, on n'y pensait que peu. Il faut aimer tous les hommes, dit le philosophe, et même les Allemands, ennemis de la France ; mais il faut d'abord accomplir la grande œuvre de la délivrance des frères alsaciens et lorrains qui sont sous leur domination.

Un trait que Barrès rapporte en 1903⁴ exprime assez bien le caractère de Burdeau pour qui le problème du Rhin existait sûrement, mais qui s'était fait, sous le couvert de la philosophie, le porte-parole des idées d'Outre-Rhin. Le professeur lui avait dit : « J'ai deux amis, l'un est un petit tailleur, l'autre un modeste jardinier. Quand mon travail, mon devoir (il insistait sur le mot *devoir*) me laissent du loisir, mon délassement, mon bonheur, c'est d'aller causer avec eux. Pourquoi je les aime ? Pour l'exemple qu'ils me donnent d'un respect absolu pour la discipline. Ils ont fait leur devoir en 1870 contre les Allemands, ils ont fait leur devoir depuis en combattant pour le programme de Gambetta. La discipline, c'est l'abnégation, plus nécessaire dans un parti qu'aucune intelligence, qu'aucune vertu... »

Ce kantien semble avoir eu une vive admiration pour Jeanne d'Arc

1. A. Gasquet. *Biographie de Auguste Burdeau*, op. cit., p. 13.

2. *Les Déracinés*, ch. XI, p. 306.

3. *Le Journal : La Grèce utile au réveil français*, 24 avril 1897.

4. *La Patrie : Les plaisirs d'une élection*, 23 janvier 1903.

dont il faisait sienne la devise « Vive le labeur ! »¹ Il aurait dû plaire au Barrès de 1896, mais l'écolier de 1879 semble avoir épuisé durant ses études de philosophie toute l'admiration que le partisan des droits des Alsaciens-Lorrains pourrait lui inspirer. Burdeau était, en raison même de ses principes kantiens, convaincu de l'importance de son rôle de professeur et enseignait que tous les citoyens ont un devoir envers l'État. L'auteur des *Déracinés* ne l'ignore pas², mais il ne voit dans son ancien professeur que le propagateur d'une doctrine nuisible à la vie nationale française.

Burdeau ouvre à ses élèves le monde hellénique de Louis Ménard³ et leur fait connaître l'œuvre de Hugo « national et républicain »⁴. Il leur parle de la patrie mutilée, des questions économiques, de leurs devoirs de patriotisme et de solidarité,⁵ jouant en quelque sorte le rôle de Fichte après Iéna. Si c'est son enseignement qui inspire à Barrès, en 1884, son cri en faveur de la patrie vaincue, le rédacteur des *Tâches d'Encre* ne l'avoue pas et ne semble avoir retenu de ses leçons que l'enseignement de Kant.

Ce protégé de Gambetta néglige dédaigneusement la philosophie universitaire pour développer l'histoire de la philosophie. Il conduit ses élèves chez les vieux penseurs d'Ionie, montrant « comment la doctrine orientale des épurations et des métempsychoses » enseignée par les Grecs « est confirmée par les théories modernes qui rattachent la destinée humaine aux métamorphoses de la nature et aux lois de la vie universelle »⁶, alliant ainsi l'enseignement des Académies de Paris et de Berlin. Après s'être attardé un peu sur les entretiens de Socrate, bientôt — avant même la fin de l'année 1879 — il s'arrête à la philosophie kantienne « une grande pensée la plus ample et la plus décisive »⁷. Ainsi passent devant l'intelligence étonnée des jeunes gens les divers sommets de la pensée du philosophe de Koenigsberg : « Le monde n'est qu'une cire à laquelle notre esprit comme un cachet impose son empreinte... Notre esprit perçoit le monde sous les catégories d'espace, de temps, de causalité... Notre esprit dit : « Il y a de l'espace, du temps,

1. A. Gasquet. *Biographie d'Auguste Burdeau*, p. 37.

2. Voir *Les Déracinés*, ch. I, p. 6 et ch. XI, p. 301.

3. Voir *Le Voyage de Sparte*, p. 2.

4. *Les Déracinés*, ch. I, p. 10.

5. Voir C. Simond : *Histoire d'un enfant du peuple*, p. 179-180 et Léon Claretie : *M. Burdeau Universitaire. Le Figaro*, 6 août 1894.

6. *Les Déracinés*, Ch. I., p. 15.

7. *Ibid.*, p. 28.

des causes » ; c'est le cachet qui se décrit lui-même. Nous ne pouvons pas vérifier si ces catégories correspondent à rien de réel »¹. Au moment même où les jeunes lycéens de Nancy sont plongés dans le plus aigu sentiment du néant, il leur aurait fallu des raisons d'agir, des certitudes solides sur lesquelles ils pouvaient se créer une règle de vie. Mais ils sont troublés au fond de leur âme par « ces lointains parfums orientaux de la mort, filtrés par le réseau des penseurs allemands »². Quand, au mois de janvier, le professeur cherche à étudier avec eux la morale de Kant et à leur inspirer quelques certitudes, ils se sont enfoncés si profondément dans le gouffre du nihilisme et du scepticisme qu'ils sont incapables de se remettre sur le terrain solide de la morale. Henri Heine a dit que Kant a renversé les preuves de la divinité de Dieu « pour faire comprendre au monde qu'on ne peut jamais arriver par la raison à la connaissance de Dieu, et qu'on doit alors s'en tenir à la religion révélée »³, et les élèves de Burdeau se trouvent dans l'impossibilité de croire à cette résurrection théâtrale de la loi morale⁴. Sans tenir compte de leur désarroi, sans chercher à voir la répercussion de cette doctrine dans chacune des diverses personnalités de ses élèves, le professeur leur dit que l'idée de devoir existe dans chaque conscience, et il arrive ainsi à l'impératif catégorique sur lequel il fonde son enseignement. « Je dois toujours agir, leur apprend-il, de telle sorte que je puisse vouloir que mon action serve de règle universelle »⁵. Cette doctrine, « mi-parisienne, mi-allemande, élaborée dans les bureaux de l'Instruction publique pour le service d'une politique »⁶ est proposée comme un terrain solide pour ces jeunes Lorrains que le professeur avait proménés de systèmes en systèmes, sans qu'ils sachent où se trouve la vérité⁷.

Barrès n'a jamais compris le sens que donne M. André Cresson à la morale de Kant : c'est-à-dire qu'il faut, pour savoir si un acte peut être érigé en loi universelle, se demander ce qui en résulterait si tout le monde l'accomplissait. Pour lui, une telle formule dénote une doctrine de stoïcisme et d'orgueil laquelle prétend pouvoir

1. *Les Déracinés*, Chap. I, p. 16.

2. *Ibid.*, p. 15.

3. *De l'Allemagne*, Paris. Michel Lévy, 1855. Tome I, p. 131.

4. Voir ce que Rœmerspacher dit, à ce sujet, à M. Taine. *Les Déracinés*, Ch. VII, p. 217.

5. *Ibid.*, Chap. I, p. 25 ; *Leurs Figures*, Chap. XIV, p. 222 etc...

6. *La morale de Kant*. Paris, F. Alcan, 1897, p. 38.

7. *Leurs Figures*, Ch. XIV, p. 222.

connaître la loi applicable à tous les hommes ; concevoir une règle commune à tous, c'est faire preuve d'un peu de fanatisme, c'est être tenté « de les y asservir pour leur bien », de méconnaître les droits de l'individu et « de tout ce que la vie comporte de varié, de peu analogue, de spontané dans mille directions diverses »¹.

Il est très probable que Barrès, enivré des lectures faites avec Guaita, formule déjà cette critique vers la fin de l'année de philosophie. Il est même très probable aussi que Burdeau lui-même lui a facilité cette contradiction de la doctrine kantienne, d'abord en se fondant sur Kant pour prêcher le devoir de l'individu envers l'État, mais surtout en donnant à Barrès un livre de Schopenhauer. Plus tard, le directeur de la *Cocarde* se demandera si le goût d'amertume qu'il a sur les lèvres ne lui vient pas du petit livre de Schopenhauer que Burdeau lui donna quand, à dix-sept ans, il était son élève. Comme celui-ci a publié en 1879 sa traduction du *Fondement de la Morale*, Barrès pense sans doute à cette critique de la philosophie de Kant². Avec le caractère que montrera l'auteur du *Jardin de Bérénice*, une morale fondée sur la justice, la charité et la pitié est bien plus séduisante que celle qui se base stoïquement et uniquement sur le devoir et qui proclame que le motif de l'action vaut plus que les conséquences.

Quelle est donc, en résumé, l'influence de la philosophie kantienne sur l'individualiste que va devenir Barrès ?

Elle le noie dans un abîme de nihilisme et de scepticisme venus d'Outre-Rhin que les années effaceront difficilement. « Son professeur de métaphysique l'a marqué d'une empreinte que Napoléon, son professeur d'énergie, n'effacera point, et la passion des systèmes lui a laissé comme une fièvre qui résistera longtemps même au frais sourire du petit héros des *Amitiés françaises* et à la douceur du pays lorrain »³. Cette lutte philosophique lui rend sa province trop petite pour ses activités et verse dans son esprit un désir qui le pousse hors de son petit pays vers Paris et même hors de son grand pays dans la vie cosmopolite.

Au lieu de s'adapter aux besoins individuels des élèves, cette philosophie d'État veut en faire des êtres tout intellectuels, utilisables seulement comme fonctionnaires ; elle ne cherche qu'à les

1. *Mes Cahiers* I, p. 94.

2. *La Cocarde*, 1^{er} fév. 1895.

3. Henri Brémont. *L'Évolution littéraire de Maurice Barrès*. *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1908, p. 790-824, (p. 797).

préparer pour des examens officiels. Elle les traite comme des enfants sans patrie, sans attaches locales, ce qui est un tort surtout dans un pays de frontière où l'on devrait combattre tout ce qui vient de l'autre côté du Rhin pour ne s'attacher qu'aux vérités françaises. Dans un esprit rêveur qui a déjà apprécié le charme des ruines des Vosges, elle verse le poison de la pensée métaphysique d'Outre-Rhin dont la Lorraine française pourrait servir de filtre, et l'on peut affirmer que de cette année de philosophie, a surgi, pour Barrès, l'idée que le *moi* seul a de la réalité. L'appel du Rhin qu'entendra le futur écrivain pendant les quelques années qui suivent sera celui que font les pensées germaniques en le traversant pour s'immiscer dans la vie française.

Si Barrès, ennemi de Burdeau politique, répond plus tard à Reinach qui l'accuse d'attaquer un homme qui a été son « professeur de morale » : « non vraiment, ce n'est pas d'un tel maître que relève ma morale »¹, il n'en est pas moins vrai, comme on vient de le voir, que Barrès doit à ce professeur sa première vraie compréhension de la pensée d'Outre-Rhin. S'il date sa naissance de l'année de ses entretiens avec Stanislas de Guaita, il la date aussi de l'année de philosophie. Mais ils sont tous deux si accaparés par les ivresses métaphysiques qu'ils viennent d'entrevoir, si noyés dans le nihilisme, que ni l'un ni l'autre ne trouve un mot d'admiration pour le philosophe qui remplace, en février 1880, Burdeau appelé au Lycée Louis-le-Grand. Pour les deux amis qui ne vivent que par leurs nerfs, la philosophie calme et stoïque de Lagneau n'avait rien d'excitant. Celui-ci convaincu, comme Burdeau, de l'importance de la philosophie kantienne², mettait ses élèves en garde « contre l'imagination poétique et ces élans de la sensibilité qui... ont mêlé tant de mal au bien qu'ils ont pu faire »³. C'est un esprit « volontiers détaché de tout ce qui aurait exalté son individualité propre »⁴, et un tel professeur n'apportait rien pour enthousiasmer les deux Lorrains. Barrès n'était pas encore parvenu à apprécier tout ce qu'il y a de louable dans le caractère d'un garçon de dix-neuf ans et de fort mauvaise santé qui s'engage comme franc-tireur pour

1. *La Grèce utile au réveil français*. Le Journal, le 24 avril 1897.

2. Jules Lagneau, *Analyse de la Métaphysique, sa nature et ses droits dans ses rapports avec la religion et avec la science pour servir d'introduction à la métaphysique d'Aristote* par Barthélemy de St-Hilaire : *Revue Philosophique*, fév. 1880.

3. *Union pour l'Action morale* : Jules Lagneau, Paris. 1897, p. 2.

4. *Ibid.*, p. 4.

faire la guerre de 1870 et qui revient finir ses études au Lycée Charlemagne ¹. Dès son entrée à l'École Normale, la vie du jeune philosophe se résume en deux mots : « souffrance et travail » ² ; il enseigne le bienfait de la règle, de la discipline, de la résignation, du renoncement et de la nécessité de la souffrance : Son *homme libre* est tout le contraire de ce qu'imaginera Barrès.

Les amis étaient trop dans les nues de l'exaltation métaphysique pour prêter une oreille très attentive à la philosophie de Lagneau contre lequel ils étaient, dit Barrès, singulièrement irrités. « Avec quel accent, écrira celui-ci dans ses *Cahiers*, avec quel accent Lagneau me disait : « Monsieur Barrès, nul philosophe n'a possédé la vérité, mais rappelez-vous toujours que c'est Spinoza qui l'a approchée de plus près ». Lagneau se proposait de souder, de réconcilier Spinoza et Kant. Il disait « L'impératif catégorique. Non, il faudrait dire le consultatif catégorique » ³. C'est en se précisant les raisons de « dédaigner le vulgaire Desjardin » que Barrès est ainsi amené à parler de Lagneau. De tout son enseignement il semble surtout avoir retenu cette idée de *consultatif* catégorique. En critiquant devant Taine la péripétie par laquelle Kant ressuscite la certitude, Rœmerspacher également dit que pour lui « l'impératif catégorique est réduit à être, comme on l'a dit, le *consultatif catégorique* » ⁴. Enfin, c'est à Jules Lagneau que Guaita adresse le poème *Les Idéals vivants* ⁵ daté de mai 1884 et qui répond sans doute à quelque partie de l'enseignement de ce philosophe :

« Non, vous n'êtes pas morts, dieux des races anciennes,
Sur l'homme ingrat qui vous abreuvra d'invectives
Vos immortelles voix s'élèveront plaintives
Modelant un sanglot dans un suprême accord ! »

Les deux amis reçus bacheliers ès-lettres, en 1880, s'inscrivent ensuite à la Faculté de Droit de Nancy. Les parents de Barrès voulaient faire de lui un notaire. Mais sa vie écoulée dans la dernière année l'avait peu préparé à faire une étude pratique et sèche de la législation. Le ferment que les « incantations lyriques » leur avaient

1. Jules Lagneau. opt. cit. p. 12-13.

2. *Ibid.*, p. 14.

3. *Mes Cahiers* I, p. 98.

4. *Les Déracinés* Ch. VII, p. 217.

5. *Rosa Mystica*, p. 183.

mis dans les veines était « si fort que ce fut un poison »¹, et une totale incapacité de diriger leur vie en résulte. L'un est « trop fermé », et facilement froissé ; l'autre « aimable, heureux de la vie, sociable, ouvert à toutes les impressions »², doué pour les sciences qui l'auraient rattaché un peu à la réalité. L'enseignement philosophique de leurs professeurs ajouté à l'influence de l'esprit germanique de Guaita leur avaient appris à « considérer l'univers et la vie sous un angle d'où trois cents millions d'Asiatiques ont conclu au Nirvana, la Russie au nihilisme et l'Allemagne au pessimisme scientifique »³.

A la Faculté, Barrès préfère des exercices littéraires aux cours de droit, mais il ne réussit que médiocrement dans un concours littéraire⁴. En 1881, suivant l'exemple de Guaita, il adresse ses premiers articles signés Maurice B... au *Journal de la Meurthe et des Vosges* qui accueille parfois quelques *Variétés* pour remplir ses colonnes. Ces études sont écrites dans un style ampoulé, recherché et quelquefois très peu clair : faut-il y voir le premier effet des journées passées avec Guaita dans les labyrinthes de la métaphysique ?

Parmi les articles de Barrès consacrés à Paul de St. Victor, à M^{me} Ackermann, aux *Échos de la Librairie*, et à Guaita, se trouve une étude sur *le Roi Vierge* de Catulle Mendès. Dans cet ouvrage il reconnaît le portrait de Richard Wagner et de « son royal disciple, le roi de Bavière »⁵. C'est peut-être sa première rencontre avec un livre du wagnérien Mendès, et c'est probablement de ce moment que date l'attrait de ce singulier roi de Bavière qui inspirera plusieurs pages de *l'Ennemi des Lois*. Ce « roi vierge » si délicatement dépeint par Mendès dans son entourage de conte de fée ou dans le vieux château désert de Lisi, était bien fait pour faire vibrer en Barrès des cordes que les récits de Walter Scott ou les châteaux des Vosges avaient déjà fait résonner, et dans le nom de Gloriane, quelque chose dut être doux à l'auteur du *Jardin de Bérénice*. *Les Pensées d'une Solitaire* de M^{me} Ackermann lui font aussi tourner les yeux vers le Rhin. Cette femme avait trop longtemps vécu en Allemagne pour ne pas se germaniser, et elle est remplie d'un grand pessimisme que le jeune Barrès est très à même d'appré-

1. *Amori et Dolori Sacrum* : Stanislas de Guaita, p. 127.

2. *Ibid.*, p. 126.

3. *Ibid.*, p. 130.

4. Voir Louis Sadoul : *Maurice Barrès au lycée et à la Faculté*. Pays Lorrain, mars 1924, p. 135.

5. Maurice B... *Les Echos de la Librairie*, 18 mai 1881.

cier. Elle écrit sous l'influence du panthéisme de Goethe, sous l'idée de progrès de Hegel, et il était inévitable qu'en la lisant Barrès ne s'imprègne de certaines parcelles de la pensée d'Outre-Rhin qui répondaient bien à son état d'esprit. Il l'accuse d'émettre des pensées qui ne sont pas parfois très originales ; il trouve trop de ressemblance entre le désespoir de Mme Ackermann qui dit : « Pauvres femmes de génie, c'est à vous que le cœur et surtout les sens gardent leurs plus mauvais tours » et la réflexion de Liszt : « La royale pourpre et la flamme ardente du génie ne peuvent pas flotter sur l'azur immaculé d'une destinée de femme »¹. Il est frappé par la plus longue de ses pensées qu'elle consacre à Pascal par qui elle comprend tout ce que le pessimisme peut tirer du tourment de l'Infini ; et il est intéressant de noter que la première fois que Barrès parle de ce grand bastion de la pensée française qu'est Pascal, c'est dans une étude sur une « disciple et égale des Léopardi et des Schopenhauer » comme il qualifie à tort ou à raison l'auteur des *Pensées d'une Solitaire*. Barrès ressent avec elle un peu de ce « dégoût » et de cette « tristesse sans cause » dont souffraient les René, les Atala et les Obermann : (Ne connaît-il pas encore Werther ?).

Mme Ackermann choisit les paroles de Dante : « Lasciate o qui speranza » pour inscription tumulaire, écœurée qu'elle est par soixante ans d'espoirs et de désillusions et de l'« à quoi bon de la vie ». « Lasciate o qui speranza ». — « Se trompe-t-elle » se demande Barrès ? « Je ne sais ; mais si ce n'est point là l'épigraphe de la vie, que ce soit celle de ses œuvres ».

Le dernier article qu'il écrit pour le journal de Nancy est consacré aux *Oiseaux de Passage* de son ami Guaita². Cette étude ne nous apprend rien sur leurs relations intellectuelles, mais l'auteur y décrit pour la première fois leur chambre de jeunes étudiants où les vers de Guaita sont accompagnés de « l'infatigable et monotone grésillement de l'eau dans la bouillote » avec laquelle on allait faire du café. Comme étude de critique, l'article ne vaut pas grand'chose, et le plus grand reproche que Barrès trouve à faire à son ami, c'est qu'aucun de ses poèmes ne porte la date de sa composition, — faute à laquelle Guaita remédiera dans son prochain recueil de poèmes.

1. Le 13 juillet 1881.

2. Le 24 novembre 1881.

CHAPITRE II

A PARIS

LE CONTACT AVEC LA PENSÉE ALLEMANDE .

I.

L'heure approche où les deux compagnons vont se séparer peu à peu. D'après sa fiche de la Faculté de Nancy, Guaita ne réussit qu'à obtenir son premier examen de Droit, étant ajourné aux examens le 21 et le 22 juillet 1881 ; son dossier est envoyé à Paris le 14 novembre 1882. Barrès retrouve son ami dans la capitale au mois de janvier 1883, où il va achever sa troisième année de droit, ayant subi son premier examen de bachelier en droit à la session de juillet 1881 et ayant été reçu bachelier ès-droit à la session de novembre 1882.

Dès leur arrivée à Paris, ils sentent la nécessité de se soustraire « au vague mortel et décidément insoutenable de la contemplation nihiliste »¹, de sorte que Guaita se plonge dans l'étude des sciences occultes et Barrès de son côté s'abîme dans le culte du moi. Il ne tarde pas à se faire imprimer dans une revue parisienne, mettant ainsi à profit les lectures qu'il a dû faire comme sous-bibliothécaire de l'Association des Étudiants à la Faculté de Nancy. En janvier et février 1882 paraît dans la *Jeune France* son étude sur le *Théâtre d'Auguste Vacquerie* datée de novembre 1881. Il est un peu curieux de constater que celui qui ne s'intéressera que médiocrement au théâtre fait ses débuts dans les lettres parisiennes avec un tel sujet. A travers l'auteur de Tragaldabas apparaît sa fervente admiration pour le *Maître lui-même* comme il nomme Victor Hugo ; il a lu l'*Hyménée et l'Amour* de M^{me} Ackermann, et applique à Tragaldabas ce que Théodore de Banville a écrit de Henri Heine qui «... n'a pas dédaigné d'amalgamer l'esprit avec l'inspiration »².

1. *Amori et Dolori Sacrum*. Stanislas de Guaita, p. 131.

2. P. 448.

Pour le moment, il a un grand culte pour Victor Hugo et son admiration se traduit par un court article sur le fils du poète, Charles Hugo, mort onze ans avant. Dans cette petite notice où il exprime sa sympathie pour le deuil du maître à la fin d'une vie chargée de tant de malheurs et d'injustices souffertes, le jeune auteur fait voir que même avant de connaître personnellement les Parnassiens, il connaît le panthéisme : « Jamais, dit-il en parlant du *Cochon de St-Antoine*, jamais les brumes panthéistes ne furent mieux crayonnées avec leurs profonds mystères où s'enchevêtre la chaîne des créatures, leurs brouillards où dialoguent les rochers, où les arbres attachés à la terre se débattent et se tordent les bras... » ¹. On pense lire la description d'un de ces tableaux que Victor Hugo lui-même faisait pendant ses voyages sur le Rhin.

En mai ² il publie sa première nouvelle, genre qu'il ne développera pas. *Le Chemin de L'Institut* est l'histoire de deux soi-disant amis. « Le talent, vois-tu, dit l'un à l'autre, ce n'est pas la mémoire, c'est la sincérité ». Mais cette petite histoire est d'un si poignant pessimisme, elle démontre un tel manque de foi dans la justice du monde que l'auteur a l'air de vouloir renverser d'un coup tout le devoir de l'impératif catégorique de Kant et toute la morale basée sur la pitié de Schopenhauer. Celui qui crée un personnage qui se fait une réputation avec le manuscrit de son ami malade, ne pense déjà rien de bon des hommes ; mais celui qui fait du pauvre souffrant le témoin de cette bassesse est convaincu de l'injustice irrémédiable du monde. C'est la loi du plus fort que l'on trouve à la base des *Déracinés* écrits pour contredire l'enseignement kantien ; il y a un certain nombre de sacrifiés dans toute entreprise, et c'est le malade ou l'inférieur dans le rang social qui succombe pour faire le bonheur de camarades plus favorisés par la fortune.

Cependant, en janvier 1883, il quitte sa ville de province pour venir habiter la grande capitale indispensable, croit-il, à la réalisation de ses rêves ambitieux. Il est convaincu, d'après ce que lui a dit son cousin Maurice Valentin qui faisait ses études de médecine dans cette grande ville, que ce n'est qu'à Paris qu'on voit de grands hommes et qu'on se rend compte que leur mérite n'est pas inaccessible ³. Et d'ailleurs, aurait-il trouvé sa voie s'il était resté enfermé

1. *Un mort de la « Jeune France »* Charles Hugo, le 1^{er} avril 1882, p. 561.

2. *La Jeune France*.

3. *Mes Cahiers I, Mes Mémoires*, p. 25.

dans ses Marches de l'Est où il vivait trop près du Rhin pour en distinguer nettement tout ce que le grand fleuve signifiait dans l'histoire de son pays ? « Ainsi, je vois bien, dira-t-il, ce qu'il y a dans mon esprit d'idées et de sentiments rhénans. Mais de tout cela, qu'aurais-je pu faire si j'étais resté soumis aux seules influences du grand fleuve ? Si j'ai pu tirer quelque chose de cette matière, c'est en prenant les leçons de l'Espagne, de l'Italie, de la Grèce, c'est par le bienfait de la France héritière de Rome et d'Athènes et qui maintient les disciplines classiques »¹.

L'univers pour lui en ce moment est embelli par Rousseau et Michelet ; ses rêves sont illimités mais il compte bien les réaliser. D'où vient donc que quand, quelques années plus tard, il publiera son premier livre, il confessa dans quel abîme de pessimisme se noie son âme ? C'est qu'il est venu à Paris au moment où la France de 1870 vaincue par l'Allemagne subit aussi sa domination intellectuelle à ce point que « l'air est tellement saturé de l'œuvre des doctrinaires que celle-ci paraît banale puisqu'elle est entrée dans les faits »².

La jeune génération avait été élevée dans l'humiliation de la défaite de 1870. Il est donc tout naturel qu'elle fasse une mauvaise rhétorique et une bonne philosophie. « Quelque chose nous est demeuré à tous comme un premier empoisonnement qui nous a laissés dépourvus, plus incapables de résister à la maladie intellectuelle où il nous a fallu grandir ». Les traditions abolies par la commune de 1870, la lutte établie entre la science et la religion — lutte qui accaparait les intelligences les plus lucides de l'époque, — le dilettantisme d'un Renan, la vie cosmopolite d'un Stendhal, et la littérature dont la jeune génération était nourrie — tout avait contribué à apporter de nouveaux idéals à des esprits étonnés. On avait lu trop de livres à 7 frs 50 ; le résultat était qu'on ne savait plus ce qu'il fallait penser et sentir, ni à quoi il fallait croire. Rien n'avait remplacé la religion attaquée par la science. Un principe dirigeant manquait ; l'action et la pensée ne se conciliaient plus. Les jeunes gens de cette génération sacrifiée sont naturellement amenés à trouver en eux-mêmes la seule réalité, à exalter l'idéalisme et à se vouer à l'intelligence pure.

Dans ce monde de doute créé jusqu'à un certain point par la

1. Discours de Barrès au Couarail Nancéen. Reproduit dans le *Messenger d'Alsace-Lorraine*. 1^{er} juillet 1911.

2. Léon Daudet. *L'Astre Noir*. Paris G. Charpentier et F. Fasquelle, 1898, p. 139

pensée allemande, la métaphysique d'Outre-Rhin s'était infiltrée ; elle y est acceptée parce qu'elle répond à l'état d'esprit prévalant. Le découragement de Schopenhauer et de Hartmann, l'idéalisme de Kant et de Fichte sont avidement accueillis par ces jeunes gens pessimistes. Seul, Hegel réussirait peut-être à apporter un peu d'espérance par un système de *devenir* qui sortirait la France de cette période d'accablement, mais on essayait de fermer les yeux devant tout ce désordre en se disant, comme Kant, que le monde n'est qu'un reflet, que seul le moi existe vraiment.

Les professeurs de cette jeunesse avaient leurs maîtres qui étaient souvent allemands, si bien que la génération de 1880 subit doublement l'influence allemande : l'influence directe, et celle émanant de leurs maîtres. Goethe trônait au-dessus de ce monde en désordre — exemple saisissant de ce que M. Bourget, et Barrès après lui, feront voir : que le philosophe ne sait jamais où ses principes conduiront l'esprit de son disciple. Le maître de Weimar en enseignant le panthéisme inspira un Louis Ménard, un Théophile Gautier, un Leconte de Lisle, une M^{me} Ackermann, mais il n'enseigna jamais la contemplation du Néant et la cruauté du destin dont un Leconte de Lisle, par exemple, se fera l'interprète. Son influence se fait sentir aussi sur les évocations de la Grèce que font un Banville, un Gautier et un Leconte de Lisle ; Taine est attiré par son *Iphigénie* ; Renan est en quelque sorte son disciple. En 1880 Barbey d'Aureville publie un volume d'études sur l'auteur de *Faust*¹ et peu à peu le Goethe égotiste arrive à exercer son influence sur la culture que font les jeunes gens de leur *moi*.

Renan, Taine, le positivisme, le déterminisme, le fatalisme d'un Spinoza ou d'un Goethe règnent sur le chaos. Renan est attiré par Herder, Taine par la rigueur du système de Hegel et se fait l'apôtre du progrès ; il est plus facilement gagné par cette philosophie que le Breton Renan, parce qu'il est né dans les Ardennes, tout près de l'Allemagne. Il a donc une âme qui s'apparente au génie d'Outre-Rhin, un goût pour l'érudition longue, patiente et détaillée. Par la forme de son esprit seulement il est Français et Latin ; son imagination est germanique, mais « administrée et exploitée par une raison latine »².

1. *Goethe et Diderot*. Paris. E. Denton, 1880 in-18.

2. Victor Giraud. *Essai sur Taine*. (Étude déjà parue dans la *Quinzaine* du 16 avril 1899). La Chapelle Montligeon, Imp. de Notre-Dame de Montligeon, 1899, in-8° Pièce p. 6.

Renan est également abreuvé d'idées allemandes assimilées avec avidité dans sa jeunesse, et il se met à « repenser pour son propre compte quelques-unes des doctrines essentielles d'au-delà du Rhin »¹. Il est surtout dilettante et ironiste, et ceux qui cultivent leur moi avec énergie sont invinciblement attirés vers lui.

Avant son arrivée à Paris, Barrès avait déjà senti confusément cet appel de la philosophie d'Outre-Rhin avec ce qu'elle comporte d'idéalisme et de pessimisme. Par les fréquentations de ses premières années dans la capitale il se plonge de plus en plus profondément dans ce courant qui submerge la France littéraire. « Trop rapprochés de lui, nous ne semblons pas avoir distingué combien fut certaine dans la formation de ce maître écrivain grandi aux Marches de l'Est, l'influence germanique... »². « A l'origine de l'œuvre rhénane, il y a le panthéisme des romans de jeunesse, l'attraction des paysages du Nord, le culte de Goethe, le goût de la métaphysique allemande, les ardentes aspirations d'un jeune « compréhensif », passionné de savoir et soucieux de trouver sa règle d'action, bref, tout un effort de connaissance et de culture, qui ne pourra se satisfaire qu'en Austrasie dans le cadre du pays natal »³.

Un article paru dans la *Jeune France* en janvier 1883, mois de l'arrivée de Barrès à Paris, dénote combien il est déjà imprégné des idées qui remplissent l'atmosphère de la capitale. Cette étude sur Anatole France est assez remarquable vu que l'auteur est un jeune provincial de 21 ans, et il l'a fait imprimer en brochure au cours de la même année. Hugo y est toujours « le maître ». Leconte de Lisle est « un poète de la grande race, un esprit de la famille de Taine et de Renan »⁴. En lisant France, Barrès trouve que c'est à Goethe en même temps qu'à sa propre fantaisie qu'il demande ses personnages. Après une brève discussion sur les conceptions de l'histoire formulées par Renan et Taine, comme dans l'article sur Mme Ackermann, le jeune auteur ne traite que des auteurs français lorsqu'il parle du romantisme. Il lui faut la vie à Paris pour reconnaître, dans les *Taches d'Encre*, qu'il a des maîtres dans tous les pays. Il

1. Paul Bourget. *Essais de Psychologie contemporaine* : Œuvres complètes. Paris, Plon, 1899 in-8°, p. 39.

2. Henri de Noussane : *Porteurs de Flambeaux*. Collection des *Clochers de France*, p. 16.

3. J. Chappey : *Maurice Barrès, Goethe et L'Austrasie*. *Revue de Paris*, 15 juillet 1925, p. 394.

4. *Les hommes de la Jeune France XIII. Anatole France*, p. 589-610.

émet déjà l'opinion que l'éducation sentimentale du baccalauréat et de la littérature font des égotistes dénués de « la volonté qui les hausserait à leurs ambitions ». Ce sont des « vaincus de la vie sans avoir vécu » enfantés par les lycées, tués par l'art et dont vit la politique. C'est la thèse des *Déracinés* en embryon, où Barrès combat la philosophie de Kant.

Il paraît méconnaître tout ce qu'il doit d'ivresse métaphysique à l'enseignement qu'il flétrit ici. Comme les philosophes d'Outre-Rhin, cependant, il est déjà préparé à voir dans le *moi* la seule réalité et à y trouver son seul bonheur. Sa suprême conclusion est que le Nirvâna n'est pas pour nous.

Une allusion à la métaphysique d'Outre-Rhin, bien qu'elle ne soit pas directement avouée, plane sur toute cette étude et montre combien l'esprit de l'auteur était préparé à faire siennes toutes les brumes allemandes qui flottaient sur Paris en 1883. « Je n'aime pas parler de ce qui me tient à cœur, a-t-il écrit. Il faut qu'il y joue des rayons et des ombres. Traînée en pleine lumière devant tous, non »¹. Il cite Goethe assez volontiers, et Henri Heine dont il a goûté la tristesse ; mais à part ces deux Allemands qui avaient une forte culture française, il semble éprouver de la gêne à reconnaître des inspireurs qui ne soient pas français.

C'est en mars 1883² qu'il écrit le nom d'un philosophe allemand en démontrant l'impossibilité de déterminer une influence spécifique sur Rollinat. Cette étude est intéressante par le fait qu'elle nous montre l'état d'esprit de Barrès à son arrivée à Paris et la phrase où il cite côte à côte Schopenhauer et Léopardi — comme dans son article sur M^{me} Ackermann — prouve combien il s'embrouille dans des phrases d'une longueur allemande : « Certes, ils ne s'étonneront pas de ce singulier tempérament, ils n'accuseront pas le poète d'avoir revêtu en sa bibliothèque, comme un costume que, près d'entrer en scène, on décroche au vestiaire du passé, ils ne s'ingénieront pas à rechercher ses parentés avec tel ou tel, ceux-là qui savent qu'à de certaines époques, l'esprit général peut s'incarner en quelques êtres à la fois originaux et semblables, ceux-là qui se rappellent Schopenhauer et Léopardi, exprimant à la même époque les mêmes idées presque en mêmes termes sans jamais s'être entrevus l'un l'autre »³. Mais ici encore, c'est un génie fran-

1. *Mes Cahiers I, Mes Mémoires*, p. 30.

2. *Les Hommes de la Jeune France XV. Maurice Rollinat*, p. 671-677.

3. *Ibid.*, p. 672.

çais qu'il reconnaît avoir le plus influé sur l'esprit moderne ; si Edgar Poe est un maître de Rollinat, c'est dans *les Fleurs du Mal* « ces vases précieux » que « reposent les subtils parfums, l'essence de la culture moderne »¹. Mais l'auteur des *Brandes* et des *Névroses* est trop énérvé pour se réfugier avec la plupart de ses contemporains dans « la sereine croyance au néant »². Et jetant un coup d'œil sur le siècle prêt à finir, Barrès voit le sol jonché des cadavres des hommes de lettres, mais de qui les plaintes vivent encore ; elles enseignent que seule la science peut être notre refuge et que l'Art ne sait plus que serrer contre lui ceux qu'il aime, ignorés de la foule. S'ils veulent attirer la gloire, ils demeurent exposés au vulgaire, un froid objet d'études pour le savant.

Arrivant à Paris avec de tels sentiments, c'est surtout sous l'influence de Schopenhauer qu'il va y faire ses premiers pas. C'est en 1880 que paraît la traduction par Bourdeau³ de plusieurs pages des œuvres de ce philosophe, précédée d'une préface et contenant des extraits qui donnent, dans un style agréable, un bon aperçu de la philosophie de Schopenhauer. Cet ouvrage, plutôt que le *Fondement de la Morale*, aurait pu révéler le pessimiste à Barrès et influencer ses premiers écrits.

Dans la capitale, son activité se divise en trois parties, et dans chacune il ressentira, plus ou moins distinctement, cet appel des idées d'Outre-Rhin ; il fréquente quelques cabinets de travail de littérateurs connus ; les cafés avec des amis, jeunes gens ambitieux ou artistes, où l'on discute tout ce qui est à la mode dans le monde de l'intelligence ; et enfin l'école des Hautes-Études, les musées, les concerts le dimanche⁴.

Accueilli par Leconte de Lisle, le jeune provincial ne tarde pas à faire beaucoup de connaissances en s'imprégnant des idées de l'école parnassienne. Les samedis de Leconte de Lisle étaient fréquentés par les Zola, les Sully Prudhomme, les Stéphane Mallarmé, les France, les Villiers de l'Isle Adam, les Mendès, les Vallès, les Verlaine, les Heredia, et pour Verlaine, le Messin, au moins, Barrès gardera de l'amitié.

Chez le maître des Parnassiens, Barrès trouve ce dont pour le

1. *Les hommes de la Jeune France XV. Maurice Rollinat. La jeune France*, p. 673.

2. *Ibid.*, p. 674.

3. Jean Bourdeau. *Pensées, maximes et fragments de Schopenhauer*. Paris, Librairie Germer-Baillière et Co 1880 in-18.

4. *Sous l'Œil des Barbarès*, ch. IV *Concordance*.

Maurice Barrès.

moment, il a besoin ¹ : la sensibilité sans laquelle il n'aurait été nullement attiré vers lui, et la discipline nécessaire pour mettre de l'ordre en ses idées vaguement cueillies dans la métaphysique d'Outre-Rhin. Son style souvent embrouillé et prétentieux, avec des phrases d'une longueur allemande, manquait de précision. Leconte de Lisle lui apprend qu'un « poème ne doit rien exprimer que d'utile » ². Il aime à dire qu'il n'y a pas de distinction entre le fond et la forme et que bien écrire n'est pas différent de bien penser.

Mais s'il offre une discipline aux jeunes gens qui l'entourent, l'auteur des *Poèmes Barbares* répond aussi à leurs goûts pessimistes et à leur sentiment du néant. Ce qu'il enseigne a dû s'allier dans l'esprit de Barrès à ce qu'il savait déjà des doctrines d'un Schopenhauer. Chez le philosophe allemand, il y a la haine du judaïsme en faveur des autres religions de l'orient, et du Bouddhisme ; chez le poète français il y a aussi la haine du christianisme et du moyen-âge « et ne pouvant modeler l'univers sur sa conception, sur son idéal, il exalte l'anéantisme du Bouddhisme... » ³ Schopenhauer ressent de la sympathie pour les bêtes que le judaïsme protège par des lois d'humanité ; Leconte de Lisle choisit volontiers des animaux comme sujets de ses poèmes. Barrès lui aussi aime voir en Bérénice une petite bête souffrante, et compare Leconte de Lisle à « un magnifique animal humain » ⁴. Enfin chez le poète français et le philosophe allemand se trouvent le même pessimisme, le même sentiment du néant. Barrès trouve ainsi dans les œuvres de Leconte de Lisle une affirmation du nihilisme où il se plonge.

C'est par ce poète qu'il fait la connaissance de Louis Ménard qui était, dit-il, le vrai théoricien du groupe. Il ne cessera jamais de vénérer ce maître dont il parlera à plusieurs reprises et qui sera un collaborateur de la *Cocarde* où il exprime ses idées socialistes. L'auteur de la *Morale avant les philosophes* et du *Polythéisme grec* est « frère de l'art hellénique » ⁵ de Leconte de Lisle. Tout en désapprouvant la réforme orthographique qu'essayera d'introduire ce « païen mystique », Barrès fera de son culte des morts une des grandes formules de sa maturité, et un des bastions de son petit

1. *Mes Cahiers* II, p. 28.

2. *Mes Cahiers* I. *Mes Mémoires*, p. 29.

3. Barrès, *Les Chroniques*, mars 1887.

4. *Amori* : *Leconte de Lisle*, p. 252.

5. *La Grèce utile au réveil français. Le Journal* 24 août 1897.

pays contre la germanisation¹. A travers Ménard et son polythéisme hellénique qui envoie l'auteur du *Roman de l'Energie Nationale* en Grèce, c'est l'attrait de Goethe que ressent Barrès, peut-être sans le savoir encore. Ménard, qui reste inconnu du public, conforme sa vie aux doctrines que lui exposait Leconte de Lisle, et ce sera toujours avec plaisir que Barrès le rencontrera plus tard et le verra tirer de la poche sa brochure : *La Grèce moderne et la Guerre de l'Indépendance*².

M. Curtius³ analyse dans quelques courtes pages les influences ressenties à Paris par l'auteur de l'étude sur *Anatole France* telles que celles de Leconte de Lisle le poète, et des penseurs et critiques Renan, Taine et Louis Ménard. Il y a encore Villiers de l'Isle Adam et Verlaine, et tous apportent à la jeune intelligence curieuse de Barrès quelques parcelles de la connaissance de l'Allemagne. Ayant eu le bonheur d'entrevoir Victor Hugo, il assiste à ses funérailles qu'il décrira plus tard si magnifiquement dans les *Déracinés*, mais son culte pour ce poète va en diminuant, à cause, peut-être, des interminables conversations qu'il a avec ses amis. Dans les cafés pendant l'hiver, au Luxembourg pendant l'été, il néglige ses cours de droit pour parler littérature avec Moréas⁴, l'Hellène dont la maison est à Athènes et qui préparait les *Syrtes* pendant les années 1882 et 83. Ce jeune écrivain avait un goût très sûr et la faculté d'éliminer tout ce qui est vulgaire ; avec Laurent Tailhade, Barrès l'appelle un poète d'une sensibilité et d'une splendeur incomparables⁵. Ils vont parfois le soir écouter, rue de Rome, Stéphane Mallarmé et Villiers de l'Isle Adam. L'idéalisme germanique parvenait à Barrès par l'intermédiaire des symbolistes ; un de ses premiers amis à Paris est André Berthelot⁶ qui est chargé d'une mission scientifique en Allemagne et qui fera dans la *Grande Encyclopédie* la plupart des articles de théorie générale. Peu de temps après son arrivée, il fait aussi la connaissance de Frédéric Masson⁷, le grand historien de Bonaparte à qui Barrès dédiera *Colette Baudoche*.

1. *Mes Cahiers* I, p. 263.

2. *La Grèce utile au réveil français*. Le Journal 24 août 1897.

3. *Maurice Barrès und die geistigen Grundlagen des französischen Nationalismus*.

4. Voir Maurice Barrès : *Adieu à Moréas*. Jean Moréas Symboliste. Le Figaro 25 déc. 1890 et la Plume, 1^{er} janv. 1891.

5. *A Paul Verlaine*. (*Revue Illustrée*), 1^{er} sept. 1890.

6. *Mes Cahiers* I, note 2 à la page 117 (p. 288).

7. *Mes Cahiers* III, note 2 à la page 105 (p. 369.)

Charles Morice, Charles Vignier se trouvent encore parmi ses compagnons de pensée. Et Barrès se joindra à eux une fois par mois dans une réunion pour traiter les intérêts de la jeune école symboliste¹. Il y aura également² M. Charles Maurras qui combat le romantisme et qui jouera plus tard un grand rôle dans la vie de Barrès, d'abord en essayant de dissiper quelques-unes des brumes d'Outre-Rhin qui embrouillent son esprit, et puis au moment de l'apparition de l'*Action Française*. Ils resteront toujours amis, d'ailleurs, en dépit de leurs idées politiques divergentes. C'est encore avec cet ami que Barrès ira voir Mistral³, le grand génie régionaliste qui aura sa part dans le retour de l'auteur de *Du Sang, de la Volupté et de la Mort* dans sa Lorraine, et par suite sur le développement du problème du Rhin dans l'esprit de Barrès.

Mais le futur auteur de la *Terre et des Morts* fréquentait aussi, comme le Rœmerspacher des *Déracinés*, l'École des Hautes Études et, comme lui, il y trouvait un de ses maîtres favoris, Jules Soury. La grande influence qu'exerçait l'auteur du *Système Nerveux Central* sur Barrès a peut-être été méconnue, et, par la nature même de son enseignement il répondait au goût de son élève pour la métaphysique ou la psychologie allemande. En 1881, le ministre Paul Bert charge le professeur d'un cours sur l'histoire des doctrines contemporaines de psychologie physiologique⁴, genre d'études jusqu'alors presque ignoré en France. Pour cet homme qui n'avait plus la foi catholique mais qui voulait mourir dans l'Église où il était né, le ciel était vide, les dieux morts. « De bonne heure, a-t-il écrit, nous avons appris le renoncement, et nous quitterons sans amour et sans haine, sachant que tout est vain, ce monde d'illusions et de rêves. Mais nous le quitterons avec une fierté stoïque, sans ridicule attendrissement sur nous-mêmes ... »⁵. Fils d'ouvriers pauvres, il était d'un ascétisme incroyable⁶, comme le démontrera

1. A Paul Verlaine. *Revue Illustrée*, 1^{er} sept. 1890.

2. W. Byvanck. *Un Hollandais à Paris, en 1891*. Paris. Librairie Académique Didier, 1892 in-16, p. 205.

3. *En Profondeur. Notes sur Erckmann-Chatrian*. Publiées par la *Revue Alsacienne Illustrée*, Strasbourg 1900. A comparer avec la visite que fait à Mistral Saint-Phlin : *L'Appel au Soldat*, ch. XI, p. 117 et suiv.

4. Jules Soury. *Campagne Nationaliste 1894-1901. Ma Vie* Paris, 1902 in-16, p. 51.

5. Lettre de Jules Soury : *Société Nouvelle*, janv. 1894, p. 227.

6. Camille Vettard. *Maurice Barrès et Jules Soury. Mercure de France*, 15 mars 1924.

si souvent Barrès dans ses *Cahiers*, d'une lumineuse ironie et d'un scepticisme grave et stoïque. « Mais dans Jules Soury, ce que je préfère à tout, dira Barrès, c'est son pessimisme pratique et philosophique, exalté par l'étude, la méditation et la vie. Nul n'a manifesté avec plus de force et d'éclat le dédain qui remplit un être clairvoyant au milieu de ce monde »¹.

Ce professeur puise son inspiration dans les idées scientifiques d'Outre-Rhin et commente souvent des ouvrages parus en allemand. Les maîtres particuliers de sa doctrine étaient Fritsch et Hitzig²; et c'est du philosophe Lichtenberg et du physiologiste Exner qu'il tenait l'usage du prénom indéterminé « il » — « es denkt in mir »³ — cet inconscient qui nous fait penser de telle ou telle façon. Barrès sera très frappé par cette phrase allemande qu'il connaît de Soury, et ce sera une des révélations qu'il devra à ce maître qui, avec Taine et les penseurs d'Outre-Rhin, lui apprendra de quelle façon notre existence est déterminée par celle de nos ancêtres.

Avec Anatole France, Clemenceau, Maurice de Fleury et Marcel Sembat, Barrès fréquentait dès son arrivée à Paris les cours de Soury. Celui-ci « sans jamais lever les yeux, de sa voix monotone mêlait aux plus minutieux détails sur la physiologie normale et pathologique du névrose, d'émouvantes généralités de philosophie personnelle ».

« Ce n'est pas à notre époque, disait-il, qu'il est nécessaire de montrer que l'imagination des plus grands poètes pâlit et s'évanouit presque devant la moindre révélation des sciences de la nature, et qu'il y a sans doute plus de grandiose poésie dans les théories de Newton, de Kant, de Laplace, de Lamarck et de Darwin qu'en toutes les épopées de l'Inde, de la Grèce et de Rome ! »⁴.

Mais ce que Barrès trouvait de plus intéressant dans l'œuvre de Soury, c'était sa théorie de la connaissance. D'après lui, l'homme reste dans la caverne de Platon, ayant le déplorable sort de ne jamais enregistrer que des symboles et des images et de ne jamais connaître la vérité. L'auteur des articles *De Hegel aux Cantines du Nord* apprend de ce maître que la vérité n'est vraie que tant qu'on la croit vraie, et que les vérités d'aujourd'hui seront les erreurs de demain.

1. M. Jules Soury. *Le Journal*, 11 mai 1894.

2. M. Jules Soury, *Ma Vie. Campagne Nationaliste*, op. cit., p. 55.

3. *Ibid.*, p. 60.

4. Note sur Jules Soury. *Le Journal*, 24 nov. 1899.

C'est ainsi que Rœmerspacher entendit dans les petites salles de la vieille Sorbonne les Jules Soury et les Thévenin « soumis à l'idée de développement dans la nature et dans l'histoire »¹. Dès 1885, Barrès et Soury sont en correspondance ; le jeune auteur futur communique au maître ses préoccupations au sujet de la littérature moderne, et cite dans son article la réponse de ce « haut écrivain », de ce « penseur indépendant »² qui, d'ailleurs, pense comme lui.

Dès 1886³, Barrès cite l'opinion de Soury sur les aliénés et en 1889⁴, il appelle l'auteur du *Système nerveux central* celui qui s'intéresse méthodiquement aux curiosités variées de la sensibilité humaine. Mais il ne dit jamais expressément ce qu'il lui doit de lui avoir révélé, — ce qui est démontré scientifiquement par les Allemands, — comment les « descendants peuvent hériter de certaines habitudes ou tendances analogues, par une sorte de dressage devenu déjà inconscient et automatique, comme un geste chez l'ascendant »⁵, idée qui est à la base du culte des morts de Barrès. C'est peut-être parce qu'il sent que trop d'autres maîtres l'avaient aidé à trouver cette doctrine, et qu'elle s'est créée en lui au fur et à mesure qu'il évoluait de son individualisme excessif à la considération des bienfaits de la collectivité. Dans les entretiens interminables qu'auront plus tard les deux écrivains, on voit comment le philosophe, celui qui dit que « sceptique ne veut pas dire celui qui ne croit à rien, mais celui qui sait qu'il ne sait rien »⁶, aide toujours son disciple à connaître l'Allemagne. Sa philosophie naturelle se rapproche de celle de Goethe, et pour soutenir son manque de foi dans une deuxième vie, il s'appuie sur une étude de l'auteur de *Faust*⁷. Il commente le *Deux novembre en Lorraine*⁸ de Barrès par la *Germania* de Tacite, voulant montrer que le Germain et le Celte sont deux frères — développement qui choque Barrès. Cependant l'auteur des *Bastions de l'Est* est amené à approfondir un peu la question ; il lit César qui dit que les Romains appelaient

1. *L'Appel au Soldat*, ch. I, p. 15.

2. *Chronique parisienne. Vie Moderne*, 8 août 1885.

3. *Les Aliénistes. Voltaire*, 10 mai 1886.

4. Préface à Rachilde : *Monsieur Vénus*. 1889, in-18, p. XXII.

5. Jules Soury, *Ma Vie. Campagne Nationaliste*, opt. cit., p. 60.

6. *Mes Cahiers* III, p. 78.

7. *Mes Cahiers* I, p. 83.

8. *Mes Cahiers* III, p. 102-104.

les ancêtres des Français *Gaulois*, mais eux-mêmes se dénommaient Celtes, et conclut que Celtes et Gaulois, c'est la même chose. Il trouve que la *Vie d'Agricola* est à lire avec soin, où le commentateur allemand de l'édition de Jacob, (Hachette) dit que les Trévins qui habitaient la vallée de la Moselle étaient des Celtes mais trouvaient plus noble de se faire appeler Germains parce que ceux-ci étaient plus braves. Que Soury ait mis en branle une telle pensée dans la tête de Barrès à cette époque de 1903, quand il médite *Au Service de l'Allemagne*, est une chose significative. Les idées politiques des deux hommes, d'ailleurs, sont pour ainsi dire identiques ; ils font la même campagne nationaliste, et Soury qui trouve que dans la France de son temps rien n'est stable que l'Église et l'Armée, sera un des collaborateurs du *Drapeau* pendant que son disciple en est le rédacteur en chef, traitant de la tradition, de la science et de la croyance, dans le meilleur esprit barrésien. — Mais en 1883, le jeune Barrès est loin de prévoir son entrée dans la politique, et se livre avec ivresse à toutes les sensations que la vie lui offre.

II.

Le premier voyage que fera l'auteur de la *Mort de Venise* en Italie démontre à quel point il est abreuvé de la métaphysique d'Outre-Rhin. Ce voyage a dû avoir lieu à la fin de sa première année à Paris ; dans ses *Mémoires* il parle de Florence à 20 ans et des conversations qu'il eut avec Henry James qui le trouva « intelligent à faire peur »¹, à cause, sans doute, de « sa souffrance et de sa raison trop précoce ». Autre part, il appelle le plus grand bonheur celui d'avoir 22 ans et de faire son premier voyage en Italie². La notice biographique du premier volume des *Cahiers* place le voyage en 1883 ; c'est donc sans doute en février 1884 qu'il passe trois journées à Lucerne « à dépouiller les études de métaphysique allemande découvertes dans les revues éparses au « Salon de Lecture » de son hôtel³. » Il est parti emportant avec lui la *Renaissance* de Michelet, l'*Histoire de la Peinture* de Stendhal, les Taine, l'*Art chrétien* de Rio et Ozanam. Il n'a nulle notion d'archéologie, mais il est prêt à répondre à tous les appels de la sensibilité qu'il lie, évidem-

1. *Mes Cahiers, Mes Mémoires*, p. 33.

2. *L'Éducation par l'Italie* : Le Journal 22 septembre 1893.

3. *Ibid.*

ment, aux pensées d'Outre-Rhin. « C'est que, n'ayant jamais rien conçu que par les livres, je ne soupçonnais en aucune façon l'enivrante éducation que me préparait l'Italie »¹. Il faillit mourir à deux pas de Florence du froid subi à Padoue et à Bologne, mais quand il repart de Rome deux mois plus tard, il est complètement gagné par le charme italien.

« Qu'ai-je trouvé en Italie ? La plus sensuelle réalité du bonheur ? La beauté tangible ? Non pas. Tout *exalté d'idéalisme allemand*, j'étais, dans ma jeunesse, bien maladroit à jouir des choses d'art. A la villa Médicis, où, par une amicale dérogation aux règlements, je recevais l'hospitalité, les peintres, les sculpteurs, les architectes désespéraient de moi, haussaient les épaules devant mes préférences. Mon chagrin était de ne pas retrouver, place Saint-Jean-de-Latran, la villa sur les murs de laquelle Cornelius, Schnor et Overbech avaient développé, en fresques symboliques, leurs conceptions néo-mystiques d'Outre-Rhin. Le prince Massimo l'avait fait démolir et en montrait la photographie à je ne sais quel Allemand. « Vous avez fait photographier votre honte ! » lui répondait rudement celui-ci. Et je l'approuvais. Rome, sans les pédanteries de ces pauvres barbouilleurs philosophes me semblait amoindrie ».

Barrès est donc parti pour l'Italie tout imbu de l'article de Challemel-Lacour déjà signalé à la page 9 : *La Peinture monumentale en Allemagne — Pierre Cornelius*; dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 août 1867 où il est dit : « ... le marquis de Massimo voulut faire peindre à fresque dans sa villa les grandes scènes des poètes italiens, du Tasse, de l'Arioste et de Dante. Overbech et Schnorr se chargèrent des deux premiers ; Cornélius entreprit de représenter le *Paradis* » (p. 864).

« L'excellent M. Herbert, Directeur de l'Académie, continue Barrès (avec qui il a de longues conversations sur Stendhal ainsi qu'avec le Vicomte Melchior de Vogüé, faut-il dire entre parenthèses)², et mes camarades de grand talent, Axilette, Puech, avaient tort pourtant de contrarier mes gaucheries de goût. A côté de ces chefs-d'œuvre plastiques, l'Italie a son histoire, son esprit, que je saisis mieux sous les beautés un peu explicatives des artistes érudits.

» *Les philosophes allemands m'avaient donné le plus profond sentiment de l'énergie humaine, de l'individualisme, du moi ; c'est en*

1. *L'Education par l'Italie*. Le *Journal* 22 septembre 1893.

2. Voir la préface de la *Correspondance de Stendhal* publiée par Ad. Paupe et P. A. Cheramy. Paris Ch. Bosse 3 vol. in-8 1908 et *Le sentiment de l'honneur chez Stendhal*. Le *Gaulois* 23 octobre 1907.

Italie que je vis l'individualisme réalisé »¹. C'est donc l'Italie qui complète son éducation d'Outre-Rhin et pendant quelques années chaque fois que l'auteur de *l'Homme Libre* traversera les Alpes, il emportera dans ce pays latin toutes ses préoccupations germaniques à un tel point qu'il semble être obligé par quelque impulsion mystérieuse de compléter l'enseignement d'Outre-Rhin par celui d'au-delà des Alpes. Dans ce premier voyage, cependant, il reconnaît que l'Italie d'aujourd'hui est l'élève de l'Allemagne, tout en regrettant celle du passé divisée en petites collectivités où l'individualisme pourrait plus facilement se réaliser.

Rentré à Paris, Barrès reprend ses anciennes habitudes, mais ne trouvant pas d'éditeurs, il s'avise de se faire imprimer lui-même. Il rédige et édite seul les *Tâches d'Encre*, se servant avec éclat de la mort de Morin pour les lancer dans le public. Dans cette petite revue éphémère, il peut donner libre cours à ses goûts, et l'on y voit germer les idées de l'auteur des *Bastions de l'Est* ; on y surprend aussi l'ironie et le mépris qui le feront tant redouter plus tard. Après quelques boutades employées comme moyen d'introduction, il essaie d'expliquer, brièvement, la psychologie contemporaine : « Tout est vain, futile, hors ce qui touche à notre moi. La vie d'un sage est dans son œuvre ; c'est là que nous écouterons des poètes, des psychologues et des philosophes »². Puis il se met sérieusement à l'œuvre en commençant une étude considérable sur le poète pessimiste Baudelaire³. Parmi les Parnassiens, Barrès distingue Stéphane Mallarmé dans l'œuvre duquel il voit « la lecture dernière de vieux célibataires, très maigres et dévots de Schopenhauer qui, ayant reconnu l'inanité même du plaisir intellectuel, l'amoin-drissent, le rapetissent, en le faisant chaque jour plus aigu »⁴.

A ce que le caractère sensible de Barrès avait accueilli de pessimisme chez un Schopenhauer ou un Léopardi, chez M^{me} Ackermann et les poètes parnassiens, est venu s'ajouter une autre source de croyance au néant. Pour illustrer la vie des sens chez Baudelaire, Barrès avait cité une phrase de Renan qui démontrait que le moyen de salut n'est pas le même pour tout le monde. Le rédacteur des *Tâches d'Encre* garde l'habitude qu'il avait eue à Charmes de lire

1. opt. cit. Les italiques ne sont pas sans le texte de Barrès.

2. N° 1, 5 novembre 1884, p. 2.

3. *La Folie de Charles Baudelaire*, complétée dans les *Tâches d'Encre*, du 5 décembre et imprimée à part. Paris. Écrivains réunis 1926, in-16.

4. *Ibid.*

le *Journal des Débats* ; le 30 septembre et le 7 octobre 1884, Renan y commente les *Fragments d'un journal intime*, de Henri-Frédéric Amiel, précédés d'une étude d'Edmond Scherer. Après cette lecture, Barrès déclare « Mon octobre a vécu de ces deux articles et de quelques phrases de Renan » ¹.

Ces deux articles sont très propres à démontrer au jeune pessimiste comment la philosophie d'Outre-Rhin pouvait satisfaire son goût du néant, Amiel, génie stérile, dit Renan, parce qu'il est trop hybride, ayant vécu longtemps en Allemagne, a fait sienne la discipline de l'école hégélienne. En outre, l'auteur de la *Vie de Jésus* est probablement le premier à orienter l'esprit de Barrès vers la philosophie de Hartmann, si semblable, par certains côtés, à celle de Schopenhauer, et dont la doctrine de l'Inconscient frappera l'auteur du *Jardin de Bérénice*. Si Hartmann, dit Renan, — et Amiel se rapproche de ce philosophe, — si Hartmann trouve que la religion a pour base le sentiment du péché et l'espoir de la délivrance, lui-même, sachant que dans la bataille pour la vie l'être défectueux est vaincu, voudrait parler aux hommes de la bonté, de la bonne humeur et de la résignation. « Le pessimisme et le nihilisme, dit-il, ont pour cause l'ennui d'une vie qui, par suite d'une organisation sociale défectueuse, ne vaut pas la peine d'être vécue ² ». La plus grande erreur serait donc de supprimer le plaisir, et Renan s'oppose à Hartmann, qui dit que l'hypothèse du non-être vaut plus que celle de l'être. Qu'on s'abandonne donc à la confiance, au scepticisme, à l'optimisme, à l'ironie, conclut l'auteur des deux articles, c'est le seul moyen d'être sûr qu'on a été, au moins pendant quelques moments, dans le vrai, et de s'épargner le ridicule de sembler avoir beaucoup compté sur les intérêts d'une vie vertueuse.

« Jamais, s'écrie Barrès après avoir lu ces deux articles, jamais on n'imagina pareille imprudence. Renan aime à faire accepter des âmes simples les plus parfaites immoralités, il les trouble et il les charme. C'est un parfait rhéteur, et celui qui aura fait le plus pour le nihilisme moral de la génération que nous sommes » ³. Barrès s'oppose à Renan parce qu'il n'est pas d'accord sur les conclusions pessimistes de Hartmann ou d'Amiel et on verra plus loin comment le jeune écrivain attaquera le maître précisément par ses

1. *Les Taches d'Encre*, 5 nov. 1884, p. 63.

2. *Journal des Débats*, 7 octobre 1884, 2^e article.

3. *Les Taches d'Encre. Gazette du mois*, p. 62-3.

côtés sceptiques et sera enclin à le suivre partout où il se réclame sérieusement de la philosophie d'Outre-Rhin. En même temps, il sent la finesse de tout ce dilettantisme : « Mais comme elle repose des brutalités du journal, des aménités de la politique, cette souriante hypocrisie des sceptiques ! et que nous chérissons tout cela ! Dans vingt ans nous tendrons les bras à quelque catholicisme un peu modifié ¹ ».

Les « *Huit jours* » d'ailleurs se font pressentir quand Barrès compare Renan à Tartuffe et dans la peinture de l'écrivain à la séance de l'Académie « dodelinant de la tête, et se frottant les mains avec un doux acharnement » ².

L'influence que Barrès connaîtra en 1887 d'Amiel sur la jeune génération, d'ailleurs, n'est pas à négliger ; M. Bourget lui a consacré un de ses *Essais de Psychologie moderne* dont toute une partie traite de l'influence germanique sur l'auteur du *Journal intime*. Barrès lui aussi, en remerciant Edmond Scherer d'avoir défendu Lamartine, rend hommage à ce critique qui « aide parfois dans les minutes graves, à l'éclosion de demain, et qui nous a donné Amiel qui est aujourd'hui un bréviaire pour jeunes femmes et jeunes hommes » ³.

Barrès qui parlera en 1892 du plaisir qu'on a à vivre une vie double, révèle dans sa petite revue les deux côtés de son âme : l'une est captivée par le pessimisme qui vient de l'Allemagne envahir la France, l'autre revendique les droits de la France sur le Rhin. C'est en commentant le *Voyage au Pays des Milliards* de Victor Tissot que le jeune nihiliste écrira quelques phrases dignes d'être placées dans la *Chronique de la Grande Guerre*. On se demande ce qu'il trouve si fortement à redire dans ce livre où l'auteur émet le vœu que, dans l'avenir, les Français sachent autant sur le compte de l'Allemagne que l'Allemagne sait déjà sur le compte de la France. Il fait un voyage dans le pays ennemi et vainqueur, il y trouve la haine des autres Allemands pour les Prussiens, et dans l'Allemagne rhénane la haine pour les Français. Il visite la maison natale de Goethe à Francfort et donne un petit aperçu très juste de la vie de l'auteur de *Werther* ; il cause avec Bebel et Liebknecht, parle de Cornelius et décrit l'état d'esprit en Allemagne envers la France :

1. *Les Taches d'Encre*. Gazette du mois, p. 63.

2. *Taches d'Encre*, n° 3 janvier 1885. Gazette du mois, p. 46.

3. *Lamartine*. La Revue Illustrée, 1^{er} août 1886.

« La France a civilisé le monde par l'idée, dit-il, la Prusse a civilisé l'Allemagne par le canon »¹. Il décrit les sentiments des Prussiens qui disent « Dieu est avec nous » et qui lancent des brochures pour « prouver » que « l'Alsace et la Lorraine sont des pays complètement allemands »². La fin du livre est entièrement consacrée à des impressions de touriste.

Barrès trouve cependant dans cet ouvrage l'inspiration qui fera jaillir son premier cri en faveur de la patrie humiliée³. Il discute le conseil que donne l'auteur d'étudier la Prusse : en 1870 les injures personnelles étaient permises ; maintenant il ne faut penser qu'à l'injure faite à la patrie « Il est des défenseurs qui saliraient les plus nobles causes... Certes, ils sentirent des colères terribles, ceux de nos aînés que nous aimons le plus ! Et nous-mêmes, qui revoyons la sombre année au vague brouillard de notre jeunesse, nous sentons dans le défilé d'un régiment tenir l'honneur de la Patrie ; toutes les fanfares militaires nous entraînent à la terre conquise ; le frisson des drapeaux nous semble un lointain signal aux exilés ; nos poings se ferment ; et nous n'avons que faire d'agents provocateurs »⁴.

C'est l'auteur des *Bastions de l'Est* qui parle par la bouche du jeune Barrès, et le futur Président de la *Ligue des Patriotes* lie déjà son nom à celui de Paul Déroulède, de qui il n'aime guère les chants guerriers mais chez lequel il sent la force de la sincérité. « Celui qui se dévoue à un idéal, quel qu'il soit, mérite notre respect. C'est une faiblesse déjà que de sourire de lui. Et si son chauvinisme paraît à quelques-uns encombrant, si la Ligue des Patriotes semble à d'autres un peu bruyante, nul du moins ne doute de son désintéressement. Si étroit qu'il puisse être, son patriotisme déborde la boutique des librairies. Il a chanté la France, et il crut assez en elle pour ne pas abaisser l'ennemi »⁵. Barrès, lui aussi, comme celui des meilleures pages des *Bastions*, veut reconnaître « La France grande et l'Allemagne aussi », mais il admet qu'il appartient aux jeunes gens français de conserver le génie de leur patrie.

« Et notre tâche spéciale à nous, jeunes hommes, c'est de reprendre la terre enlevée, de reconstituer l'idéal français qui est fait tout

1. Victor Tissot. *Voyage au Pays des Milliards*. Paris. Librairie Schulz, 1877, in-4°, p. 190.

2. *Ibid.*, p. 276.

3. *Un mauvais Français* : M. Victor Tissot. *Les Taches d'Encre*, nov. 1884, p. 29.

4. *Ibid.*, p. 30-31.

5. *Ibid.*, p. 31.

autant du génie protestant de Strasbourg que de la facilité brillante du Midi. Nos pères faillirent un jour ; c'est une tâche d'honneur qu'ils nous laissent. Ils ont poussé si avant le domaine de la patrie dans les pays de l'esprit, que nous pourrions, s'il le faut, nous consacrer quelques années au seul souci de reconquérir les exilés. Il n'y faudra qu'un peu de sang et quelque grandeur dans l'âme.

» Aussi bien, pourquoi insister là-dessus ? On sait assez que les sentiments se transforment chaque jour, le patriotisme d'aujourd'hui ne ressemble pas plus au chauvinisme d'hier qu'au cosmopolitisme de demain. Nous avons des pères intellectuels dans tous les pays. Kant, Goethe, Hegel ont des droits sur les premiers d'entre nous. Et pour les avoir salués, le livre du père Didon sur l'Allemagne n'est-il pas d'un honnête homme et d'un Français ? » ¹.

Mais déjà commence à se livrer dans son esprit la lutte entre l'attrait d'Outre-Rhin et les intérêts de sa patrie, lutte qui finira dans une harmonie faite par les idéals des philosophes allemands mis au service de la France. « Il me répugne d'aller plus avant, continue-t-il. J'entrevois des intérêts qui ne sont guère ceux de la patrie. Un dégoût me prend à la fin » ². Il faut donc dire à la nation française qu'elle est grande ; « on verra ce que peut un peuple qui s'estime assez haut pour estimer ses adversaires. »

« Pour l'instant, il suffit que nos femmes soient belles et soient douces, que nous soyons forts et ouverts à tous les pensers ; et en dépit de tous les polissons, des Nordau comme des Tissot, la France demeurera celle que bénissent et que désirent d'un pôle à l'autre les plus nobles des hommes » ³.

C'est avec un esprit de tolérance, de reconnaissance pour tout ce qui est grand chez l'ennemi, que le jeune auteur attaque l'écrivain qui se moque des petits rois de l'Allemagne, qui critique la vie de l'empereur à Berlin. Mais par bien des passages, ce livre aurait séduit l'auteur de la *Chronique de la Grande Guerre* qui voit dans la Prusse et son âme guerrière le malheur de l'Allemagne, et Tissot en rapportant les sentiments de cette race sur les Alsaciens et les Lorrains est quelque peu d'accord avec l'auteur d'une *Nouvelle Position du Problème alsacien-lorrain*. Mais c'est l'étude du Père Didon ⁴ inspirée par un voyage en Allemagne et rappelant en

1. Opt, cit. p. 32.

2. *Ibid.*, p. 33.

3. *Ibid.*

4. *Les Allemands*. Paris. C. Lévy 1884, in-8°.

quelque sorte le livre de Henri Heine *de l'Allemagne* qui attire le rédacteur des *Taches d'Encre*. Dans une œuvre consacrée presque entièrement à l'enseignement d'Outre-Rhin, l'auteur met de côté tout sentiment de chauvinisme pour démontrer la grandeur de l'Allemagne et l'exemple que la France pourrait prendre sur certains points. Tout en ayant foi dans sa patrie, il reconnaît les mérites de l'ennemi dans le monde de la pensée, l'influence de Kant sur la jeunesse française, de Schopenhauer, de Hegel en philosophie et de Goethe, de Schiller ou de Lessing en littérature, Il prévoit, comme fera Barrès plus tard, que les Français seront forts, non en multipliant les soldats mais en s'unissant dans un même esprit national.

Cette préférence pour le livre du Père Didon plutôt que pour celui de Victor Tissot, cette tendance à reconnaître tout ce qui est grand dans la pensée d'Outre-Rhin liée au désir de relever la patrie abaissée, démontre de quelle manière Barrès entendra pendant toute sa vie l'appel du Rhin. Il puisera dans le génie rhénan et allemand tout ce dont peut bénéficier la nation française, mais il combattrra toutes les prétentions des pangermanistes qui sèment la discorde. Pour le moment, sa colère contre l'Allemagne n'est qu'une étincelle jaillie des souvenirs de son enfance, trop faible encore pour devenir une flamme. La vie est trop vaste, trop inconnue pour qu'il se place tout de suite dans sa petite province comme une sentinelle sur le Rhin, mais quand le cosmopolitisme l'aura lassé, il fera du grand fleuve la zone où les pensées allemandes et françaises pourront se rencontrer dans une grande synthèse pour le bien de l'une et l'autre nation.

De même en 1886, le livre de l'Alsacien J. J. Weiss, *Au pays du Rhin*, qui est un peu du même genre que celui de Tissot, ne saurait lui plaire ; il trouve que l'auteur a raison d'écrire à la page 3 : « J'ai été élevé dans le commerce assidu des poètes de l'Allemagne. Ma jeunesse s'est nourrie de Goethe »¹. Il lui attribue le même tempérament qu'à Henri Heine, mais son génie latin l'empêche de tomber dans la rêverie. Il ne sait pas dépasser l'humour allemand, et c'est par là qu'il déplaît à Barrès. Comme reproche suprême, il pense que cet écrivain tient *Werther* pour naïf et *Faust* pour très excessif. — Il est à remarquer que Barrès ne semble parler que de la première partie du livre où l'auteur ne trouve pas l'armée

1. *Profils d'actualité*. Voltaire, 17 juin 1886.

et l'enseignement de l'Allemagne supérieurs à ceux de la France, où il écrit que Metz n'a jamais eu un aspect riant et ne parle aucunement de l'âme de ses habitants, où à Francfort il s'intéresse à l'Opéra et au système de ventilation sans dire un mot de Goethe. Mais Barrès néglige complètement la fin du livre qui, dix ans plus tard, aurait tant su lui plaire, où l'auteur décrit le puissant attrait du Rhin et raconte des histoires rendant honneur à la fidélité des Alsaciens-Lorrains à la France. Le jeune critique ne semble nullement frappé par les parties poignantes de ce récit écrit dans un esprit qu'il ne saura qu'approuver quand il aura fait son voyage de 1896 en suivant la Moselle jusqu'au Rhin.

C'est encore à Kant que seront consacrées les dernières lignes du premier numéro des *Taches d'Encre*. Dans le même esprit de tolérance et de reconnaissance envers ses maîtres intellectuels — et remarquons que ceux qu'il a nommés sont tous les trois allemands — il s'en prend à Lucien Desprez. Celui-ci a dit : « ... Les naturalistes — qui font le pied de nez au scepticisme transcendantal, si spécieux, mais si vicieux de Kant — sont les ouvriers méthodiques du visible, du tangible et du relatif : la Science contre la Foi »¹. A quoi Barrès répond, avec le mépris dans la voix : « C'est le fait d'un parvenu d'insulter aux maîtres par qui se fait l'éducation des races. On salue le génie où qu'il soit, si l'on a quelque noblesse d'esprit.

» Personne ne lit le penseur allemand sans s'augmenter soi-même »². L'auteur du *Culte du Moi* abandonnera bien vite l'enseignement de Kant quand il connaîtra Fichte et Hegel ; il l'attaquera même mais ne l'insultera jamais.

Mais déjà le *Culte du Moi* s'annonce : Barrès déplore comme il le fera dans *Toute licence sauf contre l'amour*, qu'on perde sa liberté en se groupant, au lieu de rester un individu³. Il insère dans le dernier numéro de la revue les *Héroïsmes superflus*, ce charmant petit morceau inspiré, dirait-on, par Leconte de Lisle, et qui se trouvera plus tard dans *Sous l'Œil des Barbares* — le « Toujours triste. Amaryllis »⁴.

Les *Taches d'Encre* s'évaporent, l'œuvre *Le Nihilisme contempo-*

1. Cité dans les *Taches d'Encre*. *Moralités*, nov. 1884, p. 65.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.* *Gazette du mois*, p. 48.

4. Les *Taches d'Encre*, février 1885, p. 1-30.

rain qu'il y annonce ne sera même pas imprimée. Il a toujours cherché à tenir ses lecteurs (s'il en eut !) au courant des jeunes et nouvelles revues parisiennes : *La Revue Indépendante*, *la Suisse Romande*, *la Revue Contemporaine*, *la Minerve*. Parmi elles il remarque deux publications de Belgique : *La Jeune Belgique*, et *La Société Nouvelle*, revue internationale. C'est par ces deux revues qu'il se mettra au courant de bien des idées d'Outre-Rhin, et leur découverte marque une date importante dans l'histoire des relations de son esprit avec la pensée socialiste d'Allemagne. Il mentionne aussi la fondation de la *Revue Wagnérienne* en promettant de l'étudier après l'apparition de plusieurs numéros. On regrette qu'il n'ait pas fait cette étude.

C'est par ses relations avec les Parnassiens que le jeune rédacteur a pu se faire une idée de l'œuvre de Wagner auquel il consacrera plusieurs pages d'*Amori et Dolori Sacrum*. Pendant le séjour malheureux du musicien à Paris, de 1839 à 1842, il avait été obligé de multiplier, pour vivre, les besognes les plus viles ; il avait collaboré à la *Revue Fantaisiste*, organe des Parnassiens qui deviennent les premiers Wagnériens en France. Son mysticisme, cependant, à un moment où le positivisme régnait, était peu apprécié ; si un Gérard de Nerval, un Baudelaire, un Mendès ne se méprennent pas sur son génie, le musicien allemand avait érigé les Français contre lui, par son germanisme enthousiaste et sa plate comédie de 1870 : *Une Capitulation*. Ce que ses anciens partisans lui reprochent surtout, ce n'est pas la haine contre un pays ennemi, mais c'est d'avoir outragé leur patrie vaincue et d'avoir essayé de bafouer Victor Hugo, « le plus grand des poètes »¹.

Mais la mort efface les querelles, et après 1883, Catulle Mendès peut évoquer des souvenirs plus heureux et raconter le voyage qu'il a fait avec Villiers de l'Isle Adam au musicien germanique, où le patron de l'hôtel l'avait pris pour le roi de Bavière.

Ce sont les Parnassiens qui se font les hérauts du drame wagnérien en France ; et ils collaborent fidèlement à la revue fondée en l'honneur du compositeur. Parmi les rédacteurs les plus zélés se trouve Catulle Mendès avec son tempérament germanique ou plutôt saxon. « Si vous cherchez la poésie allemande, dit-il, lisez Goëthe. Si vous voulez la musique allemande, écoutez Beethoven. Si le drame

1. Catulle Mendès, *La Légende du Parnasse contemporain*, Bruxelles 1884, in-16. p. 98.

vous attire, allez à Richard Wagner »¹. C'est donc surtout comme dramaturge que l'auteur du *Roi Vierge* envisage le musicien, et son livre *Richard Wagner*² publié en 1886 sera plein d'exquis petits résumés des drames wagnériens, bien qu'il ne conseille pas l'imitation des sujets germaniques au pays latin qu'est la France. Charles Baudelaire lui consacre plusieurs pages de son *Art romantique*³ et suit avec grande attention les péripéties des opéras du compositeur allemand en France. Stéphane Mallarmé, Paul Verlaine, Charles Morice, Charles Vignier, Édouard Dujardin, lui rendent hommage dans des sonnets. Villiers de l'Isle Adam lui consacre des articles — enfin le milieu où se trouve Barrès à Paris est essentiellement wagnérien et le jeune provincial ne pourra pas s'empêcher d'être pris dans cette marée montante qu'est la popularité de Wagner.

Ce musicien a dû lui plaire par plusieurs traits de son caractère. Grandi dans un milieu où chacun avait le droit de se livrer à ses goûts, l'Allemand hait ce qu'il appelle le pédantisme scolaire et universitaire, tout comme Barrès trouve que l'enseignement du lycée étouffe l'instinct de l'élève en faisant de lui un intellectuel. Ils s'accordent tous les deux dans leur haine contre les Juifs ; ils ont tous deux une passion pour la race canine et s'opposent à la vivisection de ces pauvres « velus ». Les deux ouvrages où Barrès consacra des pages à Wagner s'intitulent *Du sang, de la Volupté et de la Mort* et *Amori et Dolori Sacrum* ; pour l'auteur de *Tristan et Iseult*, poème d'amour et de douleur, le signal du *Crépuscule des Dieux* est « l'amour se sacrifiant dans la mort »⁴. Le musicien a des nerfs sensibles qui demandent la beauté et la lumière ; l'auteur de *l'Homme libre* voudra analyser et sentir le plus possible. Le créateur de *Parisifal* enseigne une philosophie d'amour et de pitié ; comme on le verra plus loin, *l'Ennemi des Lois* cherchera à mettre en pratique cette belle aspiration, et l'étude du *Jardin de Bérénice* montrera comment la jeune femme meurt pour ne pas avoir suivi son instinct tout comme Kundry ne trouve son bonheur qu'en obéissant au sien.

1. *Revue wagnérienne* : *Notes sur la théorie et l'œuvre wagnériennes*, 14 mai 1885, p. 31.

2. Catulle Mendès : *Richard Wagner*. Paris Charpentier in-12°, 1886.

3. Paris. Michel Lévy Frères. *Œuvres complètes* 1868-70, in-18°.

4. Albert Keim. Louis Lumet. *Les Grands Hommes : Wagner*. Paris. Pierre Lafitte et Cie, p. 53.

En somme, ce n'est pas Wagner le musicien, ou Wagner le dramaturge qui aura le plus d'attrait pour Barrès : c'est Wagner en tant que philosophe et, faut-il l'ajouter, en tant que disciple de Schopenhauer. Par son pessimisme il relève de l'auteur du *Fondement de la Morale* a écrit Téodor de Wyzewa. « Renoncer à la volonté de vivre, c'est la conclusion de Schopenhauer ; c'est encore le sens philosophique de *Parsifal* ; *Tristan*, c'est l'appel de l'Amour à la Mort... »¹. Seulement Parsifal ne renonce pas à la vie pour le plaisir égoïste de se plonger dans l'anéantissement bouddhiste, mais pour la joie de la fondre dans la vie universelle. Le musicien prend son point de départ chez le philosophe qui dit que le moi est la volonté qui crée le monde des phénomènes, que le monde est un rêve que nous faisons, il s'élève plus haut que lui par la création de son Parsifal, mais il ne s'affranchira jamais complètement du pessimisme de Schopenhauer.

Voilà où gît l'attrait de Wagner pour celui qui trouvera chez Louis II de Bavière des conclusions à son enquête sur le socialisme. Le jeune homme désœuvré de *Sous l'Œil des Barbares* n'ira pas écouter de la musique qui hausse « jusqu'au romantisme le ton de ses pensées familières »² et Barrès parlera peu de Wagner dans les articles qu'il sème un peu partout dans les jeunes revues. Cependant il publie une petite étude appelée *Musiques* dans la *Revue Illustrée* du 15 septembre 1885, où Wagner est déjà pour lui l'auteur de *Parsifal*, exigeant que son œuvre ne soit présentée que tous les trois ans et sur le théâtre spécial de Bayreuth. Les musiciens français sont « impuissants à créer ces mondes de joie où nous introduisent Beethoven et Wagner », Saint-Saëns même doit son génie au musicien allemand. « Nos compositeurs savent bien qu'elle leur fait défaut, l'âme de Wagner, et pour se consoler, déclarent qu'elle ne « convient pas à la France », dit-il, et leurs rythmes sont « insuffisants à égayer un honnête homme ». Il écrit ainsi, sans doute, sous l'influence des Parnassiens tout comme en 1886 il insiste, comme Mendès, sur Wagner dramaturge. Il se félicite de ce que Massenet se soit enfin décidé d'entreprendre l'opéra de *Werther*, quoique sa musique n'arrive pas à interpréter la vie et la réalité à un si haut point que celle du maître allemand. Il est content,

1. Teodor de Wyzewa : *Le pessimisme de Richard Wagner*. *Revue wagnérienne*, 8 juin 1885, p. 167.

2. *Sous l'Œil des Barbares*, p. 256.

cependant que « grâce à Massenet, Werther se désole et que Charlotte lui réponde avec la jolie et un peu grave sentimentalité du Rhin »¹.

Quelques jours plus tard il consacre encore un article à la *Mode de Bayreuth*². « Les soirées sont belles, à cette saison, en ce facile pays de Bavière, écrit-il ; on mène gaiement la vie ». Mais il doute fort que cette façon de faire la fête soit conforme aux idées de Wagner. « Ce haut esthéticien estimait que l'œuvre d'art n'est pas une simple distraction, mais la création suprême d'un esprit supérieur, le dernier mot de longues méditations. Aussi pensait-il que pour être comprise l'œuvre d'art doit être écoutée par des auditeurs oublieux de leurs soucis quotidiens et de leurs petits plaisirs... ». En faisant tout pour se créer un public idéal, Wagner raisonnait sans prévoir la mode. Pour Barrès, cette idée est enfantine, car on ne crée pas une âme artiste. « Je conclus que rien ne vaut, pour honorer l'art, une partition qu'on lit chez soi, seul ou avec un ami, le soir, quand la solitude et le silence nous portent à l'enthousiasme. A Bayreuth on est le plus loin de Wagner... » Cette conclusion indique assez bien l'attitude de Barrès devant le musicien ; qu'il était bien capable d'apprécier la musique, c'est bien évident si l'on considère l'harmonie du style de la *Colline Inspirée*, par exemple ; mais l'amateur d'âmes cherche une compréhension plus intime de l'art qu'on ne trouve pas dans le décor de la scène et les interprétations de l'orchestre : il lui faut méditer le sens caché du drame.

Cependant, s'il parle en deux articles de suite de Wagner qui est surtout pour lui l'auteur de *Parsifal*, c'est qu'il est allé entre le 21 et le 29 juillet, jouir de sa musique. *Parsifal* était, en effet, joué le 23 juillet, le 26 et le 30, avec *Tristan et Iseult* le 25 et le 29. Dès lors, *Parsifal* semble être l'opéra de Wagner que Barrès préfère à tous, depuis le temps où il écrit la petite étude sur *Le regard sur la prairie* jusqu'à l'époque de l'histoire du chien de Philippe qui ne sait que dire avec sa queue, « ce que chante Kundry dans *Parsifal* : « Servir ! Servir ! »³. Et lui-même, pendant la Grande Guerre, n'a-t-il pas aussi la même ambition ? En 1891, il assistera encore

1. *Le Werther de Massenet*. *Voltaire*, 21 juillet 1886 et *Chronique de Paris*. *Les Chroniques*, janvier 1887 ; *Nancy Artiste*, 5 août 1888.

2. *Voltaire*, 29 juillet 1886.

3. *Les Amitiés françaises*, ch. II, p. 68-69.

aux représentations de *Parsifal*, de *Tristan et Iseult* et des *Maîtres Chanteurs*¹, et c'est probablement pendant ce voyage — auquel nous devons plusieurs pages de *l'Ennemi des Lois* — qu'il a goûté quelques-unes des « magnifiques extases que nous connûmes dans les hauts châteaux wagnériens »². En 1892¹ il assiste aux fêtes de *Parsifal*, de *Tristan et Iseult*, des *Maîtres Chanteurs* et de *Tannhauser*. Il connaît aussi *Lohengrin* auquel il a dû assister à Paris.

En parlant du respect de l'incognito des grands hommes, il dit : « C'est encore quelque chose d'analogue qu'on voit à l'Opéra chaque semaine dans *Lohengrin*. Oui, rien de plus exquis que d'être violemment ému par un être enveloppé de mystère... Mais quoi ! Vous le voyez, madame, votre rêve est à peu près impossible ; toujours Elsa interviewe *Lohengrin*, toujours *Psyché* souhaite une photo de son amant »³. Le chevalier du cygne le suivra partout dans ses voyages aux châteaux de Louis II de Bavière, et il verra dans cette pièce un magnifique symbole de la rêverie germanique qui baise la latinité⁴. Plus tard, à Venise, c'est surtout à *Tristan* qu'il pense et auquel il consacrera plusieurs pages d'*Amori et Dolori Sacrum*.

Avant d'entrer dans la politique, Barrès est un familier du Salon des Bonnières, sanctuaire du Wagnérisme où, sans doute, il a rencontré le Slave Teodor de Wyzewa qui lui aussi était un Wagnérien ardent et qui interprétait le maître avec sa vive intelligence et sa sensibilité cosmopolite. Pour ce génie qui connaît toutes les langues, comme pour Barrès, « seul vit le moi »⁵, le monde étant une basse production du moi tandis que l'art en est la plus vraie. En même temps, Barrès est un grand ami de M. Jacques-Émile Blanche qui lui aussi, consacre des articles au grand musicien dans la *Revue Indépendante*, sous le pseudonyme de James E. White.

Ils s'abîmaient, tous les deux, nous dit celui-ci « dans le culte

1. Voir Albert Lavignac : *Voyage artistique à Bayreuth*. 1897. Dans le chapitre complémentaire, Barrès est cité comme ayant assisté aux représentations de Bayreuth en 1891 et 1892.

2. *Les Amitiés françaises*, ch. VIII, p. 276.

3. *Opinion d'une femme sur nos grands hommes*. *Le Journal*, 4 novembre 1892.

4. *Du Sang, de la Volupté et de la Mort*, p. 242.

5. *La vie catholique dans la France contemporaine : La littérature*, par Fortunat Strowski. Paris Bloud et Gay, 1918 in-16, p. 417.

de Wagner, de Liszt, des héros de Bayreuth »¹, coïncés, comme ils étaient, « entre l'avant-garde esthétique et cette nouvelle avant-garde politique, entre la « Reine Thor » de Parsifal, l'ingénue à la perruque blonde, et un soudard à l'épée de bois »².

III

Mais avant de prendre une part au boulangisme, Barrès sera le collaborateur de maintes petites revues parisiennes, et formulera le culte de son moi. Ces collaborations sont, pour la plupart, sans grande valeur littéraire quoique quelques-unes soient bien dignes de figurer dans un recueil. Elles sont utiles cependant pour mettre en valeur les goûts de l'auteur de *Sous l'Œil des Barbares* pendant ses premières années de formation à Paris. Déjà, le 25 octobre 1885 paraît dans la *Revue contemporaine* la deuxième partie de cette œuvre livrée au public : c'est *Le dernier soir d'une année qui s'accomplit*³ où le « bonhomme Système » se trouve assis sur la « bourrique Pessimisme » qui est une belle ânesse d'Outre-Rhin.

Il suffit de faire remarquer ici que dès 1885, le futur écrivain se rend compte que la bourrique du pessimisme a pris naissance au-delà du Rhin. La vie — qu'il appelle un cercle vicieux⁴ — continue pour lui à être empreinte de tristesse, mais peu à peu il se lasse de la littérature romantique et parnassienne pour se tourner vers Renan et Taine, les penseurs russes, et surtout vers le roman métaphysique qu'inspire l'Allemagne. Se rendant compte qu'un nouveau genre de littérature est en train de naître⁵, il constate que la gloire de Hugo diminue tandis que celle de Lamartine s'épanouit. Mais, conclut-il, « il semble qu'aujourd'hui pour obtenir le droit de vivre en public à quaranté ans, il faille s'être caché à vingt ! Décidément la notion du *devenir* n'est pas familière à nos beaux esprits ! »⁶.

C'est aussi vers ce moment que Barrès semble découvrir sans doute par l'intermédiaire du vicomte de Vogüé, le génie russe de

1. *Mes Modèles. Souvenirs littéraires*, p. 14.

2. *Ibid.*, p. 19.

3. Septembre à décembre, p. 195.

4. *Vie Moderne : Chronique parisienne*, 20 juin 1885.

5. *Ibid.*, 8 août 1885.

6. *Ibid.*, 19 septembre. Ce mot de Hegel vient probablement de l'influence de Guaita.

Tolstoï, de Dostoïewski et de Tourguenief. Sous la conduite de ces écrivains, il délaisse les châteaux de Bavière pour se mêler au grouillement de la vie parisienne où les jeunes gens sont viciés par l'enseignement kantien.

C'est, en 1886, dans *Crime et Châtiment* de Dostoïewski, avec sa « manière épileptique »¹ qu'il retrouve, avec curiosité, l'aventure de Barré et de Lébiez, « les assassins darwinistes qui, s'appuyant sur des principes scientifiques, supprimèrent une laitière pour fonder une revue »².

Barré et Lébiez sont les ancêtres de Mouchefrin et de Racadot qui assassinent une belle Orientale non pour fonder mais pour préserver un journal, non sur des principes scientifiques, mais parce que la doctrine kantienne leur avait trop fait estimer leur propre dignité. C'est d'ailleurs pour avoir étudié les doctrines de St Simon et de Fourier que Dostoïewski est condamné au bagne, comme André Maltère à la prison³.

Les romans à la mode ne savent pas répondre aux aspirations les plus intimes de l'auteur du *Culte du Moi*. Il trouve Dumas un conteur mesquin auprès de Hegel et se plaint que le commun du public ne puisse encore se satisfaire des romans métaphysiques « qui sont les plus troublantes et les plus audacieuses des aventures »⁴. C'est le poison de la philosophie allemande qui oblige le jeune auteur à chercher la raison d'être de toute chose, qui l'empêche de se contenter des apparences.

C'est en 1886, qu'ayant été présenté à Charles le Goffic⁵, Barrès fait avec lui un voyage en Bretagne où le problème du déracinement semble se présenter à lui pour la première fois⁶. De ce voyage d'où naquit le petit ouvrage *Huit Jours chez M. Renan*, sont également nées les *Chroniques*, une des premières revues régionalistes, fondée pour faire ressortir le talent de Jules Tellier, élève de Lemaître. Dans le petit groupe d'amis formé par M. Maurras, Guaita, Le Goffic

1. Dostoïewski. *Voltaire*, 10 juillet 1886 et *La Mode russe, Revue Illustrée*, 1^{er} février 1886.

2. *La mode russe*, opt. cit.

3. Dostoïewski. *Voltaire*, opt. cit.

4. *La mode russe*, opt. cit.

5. Ch. Le Goffic : *Quelques souvenirs de Maurice Barrès*, *Le Petit Parisien*, 7 déc. 1923.

6. Voir les articles du *Voltaire* des 16, 21, 26 août et du 3 sept. 1886 et de *Nancy Artiste*, des 24 et 31 juillet, des 7, 14 et 21 août 1887.

Moréas, Barrès et Tellier, les deux derniers se sentent particulièrement attirés l'un vers l'autre à cause, sans doute, du pessimisme qu'ils ont puisé dans Socrate, Sénèque et Schopenhauer ¹.

A la fin de 1886, Barrès est en Lorraine, au lit, où on lui fait la lecture de l'*Abbesse de Jouarre*, et il ne peut envoyer aux *Chroniques* que des articles déjà parus dans le *Voltaire*. Au commencement de 1887 il est obligé, pour se remettre, de faire son deuxième voyage en Italie, et c'est à Rome qu'il se plaît à lire dans la *Revue Internationale* des pages inédites de Benjamin Constant dont il se servira dans *Un Homme Libre* ².

Au mois de mai, il écrit les impressions de ces derniers mois passés en Italie. Il avait quitté la Lorraine au moment où les bruits de guerre tenaient tout le monde en éveil ³. Dans l'*Appel au Soldat*, il décrira en détail cette crise de l'histoire des pays de l'Est : c'est le moment où l'esprit national est développé au plus haut point chez tous les Français. Boulanger, dont le nom commence à être connu, est devenu ministre de la guerre le 4 février 1887, et déclare à la tribune à propos de l'envoi des troupes à Décazeville où les mineurs sont en grève : « Les soldats partageront leur pain avec les ouvriers grévistes ! » ⁴. Il parle aux Français avec des mots français : « Nos paysans, dit Galant de Saint-Phlin qui vit dans sa propriété de la Meuse, nos paysans depuis Gambetta jusqu'à Boulanger n'avaient pas connu un nom de ministre » ⁵. Alors, le 21 avril 1887 surgit en France la plus grande crise connue depuis 1871 : on apprend que dans un guet-apens, Schnaebelé, commissaire spécial à la gare française de Pagny, vient d'être arrêté très probablement sur le territoire français. Les allures de la chancellerie allemande permettent de croire à son intention d'humilier la France : les journaux parisiens en parlent, mais c'est surtout dans les petites villes de la frontière lorraine qu'on conçoit l'affaire dans toute sa gravité. L'intérêt national domine les querelles privées ; tous admettent la guerre comme solution. « Et déjà l'on se sentait des frères d'armes prêts à partager par le même amour, dans les mêmes

1. Voir Barrès sur Tellier dans *Du Sang*, p. 5-19, et *La Retraite d'un ami*, *La Presse*, 7 juin 1889, et deux articles de Tellier dans les *Chroniques* : *Le Pacte de l'écolier Jean*, févr. 1887, et *Les deux paradis d'Abder-Rhaman*, juin 1887.

2. *Les Chroniques*, mai 1887.

3. *Les Français malgré eux*, *Voltaire*, 25 mai 1887.

4. *L'Appel au Soldat*, chap. I, p. 34.

5. *Ibid.*, p. 38.

hasards, les mêmes périls ». On n'attend que le geste de Paris ; le général est acclamé aux cris de « Vive Boulanger ! » « J'aime mieux la guerre, dit-il, avec une chance de vaincre, que l'incertitude d'une paix telle que, si leur bon plaisir la rompt, nous serons sûrement écrasés »¹. Il quitte Paris de nuit en civil, traverse Bar-le-Duc, Nancy, Épinal, en secret, laissant derrière lui la confiance et l'enthousiasme. Partout on commente avec orgueil la première phrase de la *Nouvelle Instruction pour le Combat* : « Seule l'offensive permet d'obtenir des résultats décisifs »².

Cependant les choses s'arrangent ; ce n'est pas encore la guerre, mais la France « avait rêvé Metz et Strasbourg repris sous la conduite du général Boulanger »³, et Bismarck avait dû reculer. Boulanger est devenu le Général Revanche.

En Italie, où l'on n'entend parler que de Boulanger et de Bismarck, Barrès suit cette affaire. « Pendant trois mois, dit-il, j'ai parlé avec plus d'un, et beaucoup écouté »⁴. Il revient avec les premières bases du nationalisme posées dans son esprit, de ce nationalisme qui aura pour suprême but la victoire de la France sur le Rhin. Il avoue que la langue française est la seule qu'il connaisse, et qu'il est flatté de la voir universellement honorée au-delà des Alpes. Le rédacteur en chef du *Voltaire*, Alexandre Hepp, avait trouvé l'Italie germanisée jusque dans le Nord ; Barrès, au contraire, a vu qu'à Milan on discutait avec ardeur l'*Abbesse de Jouarre* de Renan ; à Florence, à Rome, partout, il a cru constater des mœurs françaises, des sourires aimables, des sympathies. « Croyez-vous donc, dit-il aux Italiens, que les gens d'Allemagne dans la frontière italienne que nous vous avons restituée feront renaître le génie personnel de vos magnifiques aïeux ? ».

Au cours de la même année, il va terminer dans les Vosges son premier roman qui devait être prêt pour octobre⁵. Il complète son séjour par un voyage en Allemagne. Le 19 octobre il écrit au *Voltaire* : « Je viens d'aller assez avant en Allemagne ». Là aussi il a lié conversation avec quelques honnêtes gens aux grandes barbes et aux lunettes d'or. « Tout en mangeant un peu bruyamment, dit-il,

1. *L'Appel au Soldat*, p. 41.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p. 42.

4. *Les Français malgré eux*. *Voltaire*, 25 mai 1887.

5. *Nancy Artiste*, en tête de l'article de Barrès du 24 juil. 1887.

ils m'ont témoigné une vive irritation contre les journaux de Paris qu'ils accusent de préparer la guerre et de la rendre inévitable ». Il est frappé, froissé même, par le patriotisme germanique si accablant qu'il étouffe tout autre sentiment généreux, et par ces hommes et ces femmes épaisses qui, les yeux pleins de larmes, parlent de la « Grande Germanie », de la « Mère-Allemagne ». Il y remarque un manque de respect pour les Français, qu'il n'y avait pas rencontré avant ; « le fonds discourtois de cette race, s'écrie-t-il, apparaît avec brutalité sur le visage et dans l'attitude des gens de peu ». Il regrette la Germanie dépeinte par J. J. Weiss et celle des Wagnériens faite « d'envie et de bonhomie, plutôt que de haine », cette Allemagne vue dans les dernières années où il n'avait, sans doute, été que jusqu'à Bayreuth.

« Le monde civilisé, dit-il, est un musée admirable de tableaux d'art et de tableaux de nature dont l'Allemagne forme une des salles les plus intéressantes. Pour les malheureux confinés dans cette Europe et qui n'ont pas les longs loisirs de connaître les splendeurs de l'Orient, il est tout à fait insupportable qu'on les prive de Munich, de Nuremberg, de Dresde et de toutes les belles choses germaniques que vous savez ». L'Allemagne semble toujours interpréter pour lui la philosophie de l'Orient, et dès maintenant jusqu'à l'*Ennemi des Lois*, il semble y voir le pays des musées et le vague endroit qui rapproche de la France les mystères brumeux des pays slaves. C'est là un des plus grands attraits du Rhin pour lui jusqu'à ce qu'il ait voyagé en Grèce et en Asie : les brouillards du grand fleuve cachent quelques-unes des rêveries de l'Orient. « Je ne sais quand sera vidée la querelle des Français et des Allemands, continue-t-il ; peut-être ce rude débat sera-t-il continué bien des années encore »¹. Mais il ne voudrait pas avoir à se reprocher de négliger en Allemagne aucun sentiment généreux.

A la fin de 1887², il lui semble que les plus belles œuvres de l'année ont été produites par les historiens ; Taine cependant avec ses *Origines de la France contemporaine* et la belle substance intellectuelle qu'il y met, coordonnant des phrases typiques des journaux, des mémoires et des archives, a le désir de bien écrire, ce qui nuit à la recherche de la vérité. Il est à remarquer que le jeune auteur n'a que des louanges pour l'*Europe et la Révolution française* de So-

1. *Voltaire*, 19 octobre 1887.

2. *Les historiens en 1887. Voltaire*, 16 déc. 1887.

rel. « Ces historiens à méthode scientifique, dit-il, présentent ce caractère imprévu d'être des éducateurs d'âmes », et, en outre ils parlent à son âme par son côté le plus sensitif : car, ainsi qu'on l'a déjà vu, il voulait la France grande et victorieuse. Ces historiens ont donc le « souci de former la génération de demain, pour qu'elle serve la France. Ils étudient et ils dénoncent les ennemis de la prospérité nationale. Taine, Sorel, Thureau-Dangin ... s'unissent contre les Jacobins, contre les violents qui veulent rompre la grande tradition française et compromettre le progrès. Sorel a fort bien établi qu'à l'encontre de l'opinion commune, la Révolution a suivi, tout au moins dans leurs grandes lignes, les principes de politique extérieure de l'Ancien Régime — dont un des points principaux était l'accroissement territorial du côté du Rhin ». Plus tard, une des grandes thèses de l'auteur des *Scènes et Doctrines du Nationalisme* sera que la Révolution n'a pas voulu la destruction des frontières — aurait-il puisé cette idée dès 1887 en lisant Sorel ? Lavisso aussi reçoit ses louanges parce que, étant « l'homme de France connaissant le mieux les Allemands, en même temps qu'il s'emploie à améliorer notre enseignement d'après le leur, il nous signale leur force et leur faiblesse ». Ce sont de tels travaux, d'après le jeune intellectuel, qui serviront « plus au relèvement de l'esprit national que ne peuvent faire nos *patriotes* les plus affichés ».

C'est le moment de l'apparition de *Sous l'Œil des Barbares*, ce petit bréviaire d'égotisme qui résume la vie intellectuelle de l'auteur ; et cet ouvrage ouvrira une nouvelle période de son existence. Comme son pays natal, il est balancé entre la France et l'Allemagne, capable d'apprécier le génie de chacune, et les brumes du Rhin lui plaisent autant que les labyrinthes de la métaphysique. C'est en s'analysant qu'il se comprendra et qu'il comprendra la destinée de l'Alsace-Lorraine adossée comme frontière de la France au grand fleuve mystique.

CHAPITRE III.

LE [CULTE DU MOI ET LA POLITIQUE.

LE TRIOMPHE FRANCAIS.

I.

Le jeune écrivain, vivant sous l'œil des barbares, c'est-à-dire avec des personnes qui ne sont pas de sa famille spirituelle, cherche sa voie dans la vie et commence par revoir, dans son premier ouvrage considérable, le chemin parcouru. Dès le mois de juin 1887 il cherche à ménager les critiques, tels que Jules Lemaître, pour qu'ils l'aident à découvrir la gloire « quand je publierai (prochainement) mon roman (un très bel ouvrage) ! »¹.

Ce livre est un effort de l'auteur, qui pense plus clairement la plume à la main², pour comprendre l'état de son esprit, pour chercher la vérité. « Tout ce récit, dit-il, n'est que l'instant où le problème de la vie se présente à moi avec une grande clarté »³. Ce n'est pas un roman ; Barrès estime que « les dialogues philosophiques de Platon, de Fichte ou de M. Renan sont les plus comiques et les tragiques de tous les récits »⁴. Il n'écrit pas, non plus, pour le vulgaire, car tout le culte du moi est un « jardin fermé »⁵ où seuls les initiés peuvent se promener.

L'histoire du livre se compose de l'évolution des idées de l'auteur et n'est reliée à la vie extérieure que par des *concordances*, et encore dans la première édition ces liens sont-ils plus minces que dans les suivantes. La jeune femme y existe, mais nébuleuse et changeant

1. *Entretien avec un Lauréat. Voltaire*, 3 juin 1887.

2. Introduction à la nouvelle édition revue et augmentée d'*Un Homme Libre*. Fontemoing, 1905, p. 6.

3. *Sous l'Œil des Barbares*, p. 279.

4. Préface de Maurice Barrès. Maurice Beaubourg : *Contes pour les Assassins*, 1890.

5. *Toute Licence sauf contre l'Amour*, p. 213. Et voir aussi André Maurel : *Des lettres inédites de Maurice Barrès. L'Eclair*, 15 mars 1925.

de forme à chaque étape parcourue pour faire ressortir l'état d'esprit du jeune homme anonyme qui manque d'énergie, qui ne sait à quoi s'intéresser parce qu'il est trop prodigieusement renseigné sur toutes les façons de sentir. Il a lu énormément et il sait « trop de choses avant les initiations »¹, voyant en lui-même, comme l'a dit M. Bourget, le germe de toutes les passions qu'il rencontre dans les livres et s'attribuant même celles qu'il n'a pas ressenties².

Toutes ses lectures se présentent à son choix, confus mélange de poètes et de métaphysiciens ; lui-même n'y voit pas clair et son livre se ressent de cet enchevêtrement. Toutefois, l'ouvrage démontre l'évolution de son esprit depuis sa soumission à la philosophie de Kant jusqu'au moment où il fait sienne la doctrine de Fichte et de Hegel. Barrès a beaucoup de maîtres, il le sait et l'avoue, et c'est pourtant le génie d'Outre-Rhin qui flotte sur tout le culte du moi. « Enfin, dira-t-il devant le Couarail nancéen, je suis si peu ennemi du génie allemand que je voudrais croire ce que disait l'autre jour Faguet, que c'eût été pour Nietzsche un réconfort de savoir que vers 1887, dans un temps où il était profondément ignoré de ses compatriotes, il eût trouvé à Paris un jeune homme qui, sans avoir lu aucun de ses livres, se rencontrait avec lui dans le mépris des Barbares et le Culte du Moi »³.

Le premier tableau présente le jeune homme, qui possède une âme à double physionomie, mâle et féminine, sentimentale, sensitive ; c'est le lycéen entrant dans la vie avec la jeune femme qui semble incorporer ici ses lectures. Avec elle il rencontre le Bonhomme Système monté sur une ânesse d'Outre-Rhin dont il peut garantir le moral — et le cœur du jeune homme bat d'approcher la vérité — N'est-ce pas le lycéen lisant les poètes français et troublé au fond de l'âme par les philosophes, depuis Platon jusqu'à Spinoza et Kant ? Mais le philosophe lui enseigne une vie médiocre. « Ayez de l'argent et soyez considéré »⁴. C'est la première déception. Il essaie de chasser, avec les fleurs cueillies dans ses lectures, les doutes qui volent sur l'ânesse à la longue figure d'un contemplateur qui dédaigne jusqu'à la contemplation. Il apprend par son maître, avant d'en avoir fait l'expérience, que la vie ne vaut pas la peine

1. *Sous l'œil des Barbares*, p. 96.

2. *Un roman d'analyse* : « *Sous l'œil des Barbares* ». *Journal des Débats*, 3 avril 1888.

3. *Le Messager d'Alsace-Lorraine*, 1^{er} juillet 1911.

4. *Sous l'œil des Barbares*, p. 73.

d'être vécue si on ne se ménage pas un abri dans le moi, et qu'il faut s'isoler dans l'orgueil ou dans le néant. Le quiétisme de Schopenhauer commence à le hanter : Est-ce que nos idées influencent nos actes ? « Et quand nous savons si peu connaître nos actes, pouvons-nous apprécier nos idées » ¹. Il faut donc s'attacher au *Moi* qui est l'unique réalité, La bourrique approuve de ses longues oreilles ; Kant est vainqueur, mais c'est contre le bon sens fidèle à la tradition et personnifié par la vieille domestique du maître qui gronde l'ânesse « bête d'Allemagne, sac à tristesse » ². Et le soleil se couche sur cette première journée de l'adolescent, le laissant déjà affaîssé, presque vaincu avant la lutte, ne croyant déjà qu'au néant de la vie, sans traditions sur lesquelles se modeler, sans espoir dans l'avenir, sachant que la seule réalité est le *moi*.

La femme apparaît : elle est jeune et de bonne santé, elle le tente à croire aux enchantements qui naissent des choses belles et bonnes ; son rôle est d'aller droit à la vérité par l'instinct. Elle voit clair sans pouvoir raisonner — Bérénice est née. Mais son rôle est encore indistinct et le jeune homme la délaisse parce qu'elle le détache de la contemplation de son moi et qu'il ne sait pas être heureux sans raisonner son bonheur. Il se trouve sur le parvis du Temple de la Sagesse Éternelle : c'est la deuxième époque de sa vie intellectuelle où toutes les doctrines de ceux qui se brisèrent pour parvenir à l'Idéal se présentent à lui. — Ce n'est que de temps en temps qu'une certitude se présente : est-il parmi ces contradictions « le mot qui fera sa vie une ? » ³. Spinoza le maître de Goethe, la volonté de Schopenhauer, l'amour de Fichte, s'offrent à lui parmi tout l'idéalisme d'Outre-Rhin. La voix de Hegel s'ajoute à la confusion pour lui faire demander : « Suis-je né ou me suis-je créé ? » ⁴. Il conclut que « tous les caractères de sa tendresse venaient de lui, non de l'objet où il la dispensait » ⁵. « C'est moi seul que j'aime, dit-il, pour le parfum féminin de mon âme » ⁶. Les sages du temple déroulent l'hymne de la délivrance. Le jeune homme se sent fort, attiré vers l'action ; c'est la première victoire du moi, mais ce n'est qu'un baiser sur un miroir, une légende écrite sur le sable.

1. *Sous l'œil des Barbares*, p. 84.

2. *Ibid.*, p. 84.

3. *Ibid.*, p. 114.

4. *Ibid.*, p. 116.

5. *Ibid.*, p. 114.

6. *Ibid.*, p. 117.

Alors commence pour lui une période d'enthousiasme, de confuses aspirations idéalistes, de tendresses sans emploi et d'âcreté ; il s'enrichit de découvertes quotidiennes. Il les traduit dans un morceau appelé d'abord *Héroïsmes superflus*, inspiré surtout par l'hellénisme de Leconte de Lisle, et où il mélange tous les enseignements qui lui plaisent. Athénée vit dans sa tour d'ivoire, décriée par la foule comme l'auteur des *Poèmes Barbares*, et ennemie de ces hommes « qui adorent un crucifié et possèdent toute certitude »¹. Echo de Kant, elle veut élever ses disciples jusqu'à l'intelligence pure ; elle est remplie de la curiosité de l'inconnaissable qui est « toute la douloureuse noblesse de l'esprit »². Pour cette Hellène, la mort est le seul bonheur, où nous nous fondons dans l'Être, soustraits aux douleurs du corps et n'éprouvant plus d'angoisse ni de désir. Disciple de Platon et d'Homère, elle est le porte-parole des philosophes orientaux qui passent le Rhin pour affirmer en France avec Leconte de Lisle qu'une belle pensée est préférable même à une belle action. Mais, trop au-dessus du vulgaire, elle meurt « sous l'œil de Barbares, par le bâton des fanatiques »³. Le moi s'est heurté contre le non-moi.

Le jeune homme arrive à Paris où sa personnalité s'accuse. Mais ne trouvant pas d'hommes d'élite, il ressent une nouvelle tristesse. Il est enfiévré de métaphysique ; la cathédrale de Notre-Dame lui apparaît comme une philosophie abandonnée et le quartier, avec ses ruelles, semble ombrager la chrétienté avec « d'incomparables métaphysiques ! ». Cette fois, la jeune femme — le côté sentimental de son âme — le présente à M. X ... « causeur divin, maître qui institua des doubles à toutes les certitudes, et dont le contact exquis amollit les plus rudes sectaires »⁴. Cherchant sa règle de vie, il est mis en face de la philosophie de Renan. Il lui « dit son inquiétude, qu'une bourrique pessimiste et un théoricien ne surent apaiser ... »⁵, et cherche, auprès du maître, le calme nécessaire à son esprit troublé par les penseurs d'Outre-Rhin. Dans les *Huit Jours*, celui que Francis Chevassu a appelé M^{lle} Renan, avait surtout raillé l'auteur des *Souvenirs d'Enfance* où il lui reproche

1. *Sous l'œil des Barbares*, p. 132.

2. *Ibid.*, pp. 149-150.

3. *Ibid.*, p. 162.

4. *Ibid.*, p. 177.

5. *Ibid.*, p. 178.

d'avoir mêlé la fiction à la réalité, — reproche qu'il ne formule pas encore, faut-il ajouter, dans le langage emprunté à Goethe. Il y prend, en toute probabilité, l'expression de « bonhomme système », mais sous l'œil des Barbares il s'attaque surtout à l'auteur des *Dialogues philosophiques* parce qu'il ne veut pas se reposer complètement sur la bourrique allemande qui est, somme toute, une bête douce quoique triste. Le vieillard, dans un langage de légèreté exquise, conseille la recherche de la notoriété d'une manière que Barrès suivra dans la composition du caractère de Suret-Lefort ; soyons optimistes, soyons idéalistes, dit le philosophe. Mais « le jeune homme, naïf, inculte ou piqué ? ne sait pas apprécier cet enseignement et poussé, je suppose, par respect peut-être héréditaire pour l'impératif catégorique, il passa tout d'un trait les bornes mêmes du pyrrhonisme qu'on lui enseignait : jusqu'à soudain administrer à ce vieillard compliqué une volée de coups de canne ... Même il eût répliqué par les choses de la morale et de la métaphysique aux arguments de M. X ... si les garçons et le maître d'hôtel ne les avaient poussés dehors. Et le peuple ricanait »¹. C'est une prairie trop riante qui s'offre à ses regards, et, vaincu par le nihilisme, il ne peut pas y entrer.

Cependant, il pense souvent à ces conseils dans la période qui suit ; il est plongé encore plus profondément dans l'abîme des incertitudes. La jeune femme représente cette fois les soucis d'argent : il figure ainsi sans doute l'époque difficile où son père lui coupe ses subsides², puisqu'il ne veut pas étudier sérieusement le droit. Le dandysme l'intéresse. Cependant — viendrait-il de lire la *Méthode pour parvenir à la vie bienheureuse* de Fichte ? — il se rappelle que : « Ostie ..., Augustin et Monique, sa mère, qui mourut des fièvres cinq jours après, s'entretenaient de ce que sera la vie bienheureuse, la vie que l'œil n'a point vue, que l'oreille n'a pas entendue et que le cœur de l'homme ne conçoit pas. Avec une intensité aiguë, il entrevit qu'il n'avait, lui, rien à chercher, et que seul le vide de sa pensée, sans trêve lui battait dans la tête »³. Il a honte de sa pensée mélancolique, et congédie la jeune femme ; « quand il conclut sur le néant de ses recherches, elle trouva un sourire mélancolique comme une page de l'*Eau de Jouvence* »⁴ ; c'est une chose

1. *Sous l'œil des Barbares*, p. 192.

2. Voir André Maurel. *Des lettres inédites de Maurice Barrès*, opt. cit.

3. *Sous l'œil des Barbares*, p. 207-8.

4. *Ibid.*, p. 218.

assez particulière qu'il fait, avoue le jeune homme, mais « serait-ce la peine d'avoir lu tant de volumes à 7 frs 50 pour aimer comme tout le monde ? » ¹.

La vie semble lui réussir, cependant il n'est pas heureux. « Qu'on me rende mon moi » ², s'écrie-t-il avec Michelet. Les mots qui commencent la *Concordance* dans l'édition définitive ne se trouvent pas dans la première édition. « C'est une souffrance, après que par la pensée on a embrassé tous les degrés du développement humain, de commencer soi-même la vie par les plus bas échelons ». C'est sans doute que Barrès ne se fait que plus tard, quand il aura approfondi Hegel et Taine, une idée claire de son état d'esprit en 1887. Il veut échapper à tous les livres, avec leurs problèmes et leurs solutions. Après la domination de l'impératif catégorique, il se trouve sous l'empire de Hegel et de Fichte : « Quelque filet d'idées que je veuille remonter, fatalement je reviens à moi-même » ³ dit-il, et il se sent devenir « l'idée de l'idée ». ⁴ Contemplant les barbares, il se reconnaît comme « toutes les imaginations et prince des univers que je puis évoquer ici par trois idées associées ⁵ ». Il est arrivé à reconnaître son moi, il devient Dieu. Il est « la loi des choses et par qui elles existent dans leurs différences et dans leur unité » ⁶, et il se désintéresse de tout ce qui vient de lui. Il ne saurait dire quel maître il suit ainsi ; « quand j'écrivais, dira-t-il plus tard, tout mené par mon émotion, je ne savais que déterminer et décrire les conditions des phénomènes qui se passaient en moi. Comment les eussé-je expliqués ? » ⁷. Il cherche parfois dans la lecture de Michelet, à se passionner pour l'humanité. Il voudrait avoir plusieurs âmes, mener plusieurs vies simultanément. Mais la métaphysique d'Outre-Rhin l'emporte et il s'admire encore : « Tristesse, s'écrie-t-il, tu m'intéresses plus aujourd'hui que des fabricants de pilules, qui te vaincraient par la chimie » ⁸. Il sent le besoin d'un ami qui le comprendrait, qui lui donnerait l'ardeur vers l'absolu. Mais dans toutes ses ivresses métaphysiques, son solide bon sens de Lorrain ne le quitte pas tout à fait, et il calcule le revenu nécessaire pour vivre comme

1. *Sous l'œil des Barbares*, p. 220.

2. *Ibid.*, p. 223 en tête du chapitre VI.

3. *Ibid.*, p. 230.

4. *Ibid.*, p. 232.

5. *Ibid.*, p. 238.

6. *Ibid.*, p. 239.

7. *Examen des trois idéologies* en tête de *Sous l'œil des Barbares*, p. 10.

8. *Sous l'œil des Barbares*, p. 265.

il voudrait, s'il parvenait à supporter le contact des Barbares, en faisant des voyages à Venise, à Berlin et en Bretagne.

Jetant un coup d'œil sur sa vie écoulée, il voit combien sa nature accueillait facilement ce culte du moi et cette haine des barbares ; le petit garçon de dix ans au collège n'avait pas tort de mépriser les « cuistres » dont il dépendait, et par sa sensibilité même il offrait son âme aux doctrines pessimistes d'Outre-Rhin. Mais il s'aperçoit que cet effort égoïste l'a stérilisé. « Qui fera que je veuille ? » demande-t-il¹. « Puisqu'on a dit qu'il ne faut pas aimer en paroles, mais en œuvres, après l'élan de l'âme, après la tendresse du cœur, le véritable amour serait d'agir ... Toi seul, ô mon maître — je te supplie que par une suprême tutelle tu me choisisses le sentier où s'accomplira ma destinée.

» Toi seul, ô maître, si tu existes quelque part, axiome, religion, ou prince des hommes »².

Ainsi se clôt l'histoire intellectuelle des premières années de Barrès à Paris, histoire qui a dû être celle de la plupart des jeunes gens du temps, s'il faut croire leur sympathie pour ce petit bréviaire d'égoïsme où Le Goffic reconnaît une maladie déjà soufferte par Sénèque et où il ne sait si c'est le Sainte-Beuve de Volupté, Platon, Lord Beaconsfield, Schopenhauer ou M^{lle} de Scudéry qui parle.

Avec Fichte, Barrès a affirmé l'existence de son *moi*, et avec lui, fort de cette découverte, il pourra entrer dans l'action.

Le moi est la seule chose qui importe. Le monde est un champ d'expériences où il se hasarde pour trouver des émotions, car il est incapable de connaître rien d'autre que lui-même. C'est ce que faisaient Goethe, Renan, le Benjamin Constant du *Journal intime*, le Sainte-Beuve de *Volupté*³ ; c'est encore ce que crut Proudhon qui dit, se souvenant de son enfance : « Moi, c'était tout ce que je pouvais toucher de la main, atteindre du regard et qui m'était bon à quelque chose ; non-moi était tout ce qui pouvait nuire ou résister à moi »⁴. Et Barrès ajoute que ce « petit villageois ne jouissait pas plus du soleil et du bon air que nous n'avons joui de Balzac et de Fichte dans nos chambres étroites ouvertes sur le grand Paris,

1. *Sous l'œil des Barbares*, p. 278.

2. *Ibid.*, p. 279.

3. Voir Maurice Barrès. *La Sensibilité d'Henri Chambige*. *Figaro*, 11 nov. 1888.

4. *Examen des trois idéologies*, p. 22.

nous autres jeunes bourgeois pâles, affamés de tous les bonheurs »¹. Mais en plus de Fichte et de Balzac, c'est la pensée hégélienne déjà apparue dans *Sous l'Œil des Barbares* qui se trouve à la base d'*Un Homme libre*, « livre évolutionniste », où on trouve la « notion hégélienne de l'individualité »² et où le *moi* comprend, pour la première fois, la nécessité de la solidarité.

De même le *Jardin de Bérénice*, hégélien dans sa forme et son inspiration, relève de Fichte aussi par le culte du moi. « Il n'y a qu'une chose que nous connaissons et qui existe réellement, dit Barrès dans *l'Examen des trois Idéologies*,... Cette seule réalité tangible, c'est le moi, et l'univers n'est qu'une fresque qu'il fait belle ou laide »³. Pour le cultiver il faut des voyages et des études ; s'il a faim encore il lui faut de l'action, la recherche de la gloire, la politique, l'industrie, les finances, et une fois l'existence du moi bien posée, il faut songer à la solidarité — évolution que suivra Barrès. Les pensées pures ou des actes seuls sont également insuffisants, il faut envoyer les rêves se nourrir de réalité.

Aux moments de désespoir cependant, dans l'état de crise perpétuelle que peint *Un Homme libre*, quand l'auteur cherche la vérité et ne la trouve pas, on le sent glisser dans le pessimisme et le quietisme de Schopenhauer.

L'histoire d'*Un Homme libre* est celle même de la vie de Barrès depuis *Sous l'Œil des Barbares*. Ses entretiens maladifs avec Simon sont la peinture de sa sensibilité excitée quand il est retenu en Lorraine par la maladie pendant l'hiver de 1886-87 ; le jeune homme pâle qui s'en va rêver dans la campagne lorraine pour y trouver des affinités avec son caractère est le convalescent, et la victoire de Venise se ressent de la santé recouvrée. Puis, de retour à Paris, il retrouve la force d'agir — c'est le boulangisme qui va l'accaparer avant son entrée dans le *Jardin de Bérénice*.

Son désir d'avoir un ami est exaucé, et ayant décidé qu'il faut sentir le plus possible en analysant le plus possible, l'auteur s'installe avec Simon — qui a étudié les philosophes anglais — à St-Germain sur les confins du département de la Meurthe-et-Moselle et de celui des Vosges. Étant de ce pays, ils ne seront pas détournés de leurs méditations par les distractions que cette région pourrait

1. *Un Homme libre*, p. 228.

2. *Cahiers* I, p. 210.

3. *Examen des trois idéologies*, p. 38-39.

leur offrir. Là, ils vont chercher une méthode pour arriver à la vie bienheureuse et essayer de trouver ce que serait cette vie.

Ils débutent dans le plus profond pessimisme : la seule solution du problème de la vie est de chercher la paix et le bonheur, sachant qu'on ne les trouvera jamais. L'auteur semble être attiré par le quietisme, l'ascétisme et le mysticisme de Schopenhauer. Il accepte sa condition, car il faut renoncer au bonheur et il sait que les actions n'ont pas une grande importance si la pensée y résiste ; seulement il ne renonce pas à faire des rêves car il n'entend pas enfermer son moi dans une seule doctrine. A un jeune homme, d'ailleurs, qui était si convaincu de l'existence du moi, Schopenhauer et l'anéantissement de la mort dans un sommeil sans rêve ne pouvaient sembler suffisants. Il est attiré bien davantage par une philosophie qui démontre l'immortalité du moi en le faisant passer par une série indéfinie d'autres moi qui s'enchaînent. Un cloître, des livres et une vie réglée satisfont son goût de l'ascétisme où il pourra méditer indéfiniment sur lui-même. Le mysticisme trouve sa satisfaction dans les *Exercices spirituels* de Loyola qui l'intéresse vivement vers cette époque, comme le témoignent sa conférence de l'Odéon *l'Esprit jésuite dans l'Art*, en 1890, et ses lettres ¹.

Sachant que le jeu des organes physiques influe sur l'état psychique — l'auteur connaît Soury et il a lu Cabanis — les deux amis font précéder leur examen moral d'un examen physique.

Avec Loyola, ils arrivent à savoir que « grâce à des associations d'idées devenues chez tous instinctives, l'univers n'est plus qu'une vaste machine qui fait jouer à volonté les ressorts de la mécanique humaine » ². Mais ce disciple de Schopenhauer veut se rapprocher de Dieu, et comme en 1885, c'est par des intermédiaires — Sainte-Beuve et Benjamin Constant — qu'il entend s'élever dans la vie spirituelle. La contemplation de Benjamin Constant lui fait penser à une journée passée dans une petite ville d'Allemagne où, du fond de son découragement il s'intéresse beaucoup plus aux rêves romanesques de bonheur qu'aux idées de devoir dans lesquelles il cherchait à se consoler. Kant n'aura que peu de place dans cette deuxième partie du culte du moi.

Une autre méthode qu'il essaie dans cette tentative de parvenir

1. Voir le compte-rendu dans *la Presse*, 13 déc. 1890 et André Maurel : *Des Lettres inédites de Maurice Barrès*, opt. cit.

2. *Un Homme libre*, p. 84.

jusqu'à Dieu, est de faire des idées claires de ses émotions. Alors lui vient la suprême révélation de son affinité avec la terre lorraine d'où il est sorti ¹. C'est sans doute Taine qui lui apprend comment la configuration géographique d'un pays détermine son histoire, et comment l'homme est commandé par le milieu où il est né. Et cette découverte le conduit à interpréter la philosophie de Hegel en tant que la conception du développement dans la création de l'individu. Les théories de Taine, la physiologie psychologique de Soury s'unissent pour nourrir ce grain de *devenir* apporté d'Outre-Rhin et feront épanouir sur le sol de la pensée française de Barrès une de ses plus belles fleurs : celle du culte de la terre et des morts.

Volontairement ou non, c'est sa propre analyse qu'il fait ainsi ; placée entre les pays ennemis (la France et l'Allemagne) la Lorraine n'a pas su se développer ; la partie la plus consciente de la race a émigré en Italie, comme Barrès lui-même y va chercher de nouvelles sensations.

Les vides occasionnés par les départs avaient été comblés par les Allemands dont la verve de la race est épaissie ; le jour arrive où ce petit pays ne pouvant plus se maintenir parmi les étrangers, disparaît au sein de la France. Et sur son propre compte également Barrès a des craintes : sera-t-il, lui aussi, envahi par les barbares, et comme sa race ne saura-t-il pas se développer, demeurera-t-il loin de Dieu qui « est la somme des émotions ayant conscience d'eux-mêmes ? » ². La Lorraine s'est libérée par les armes ; soutenu par l'*Imitation* il cherche à passer de l'Église souffrante dans l'Église militante, délaissant avec dégoût les intercesseurs qu'il avait pris dans sa recherche du bonheur. Faisant écho à Hegel, il s'écrie : « L'imitation des hommes les meilleurs échouerait donc à me hausser jusqu'à toi, Esprit, Total des émotions ! » ³. En cherchant la loi de son développement en Lorraine, il a compris le travail, où, dit-il, « mon être s'est élevé au degré que je suis, j'ai trouvé la direction de Dieu. Pressentir Dieu, c'est la meilleure façon de l'approcher » ⁴.

Sachant que « l'individu est mené par les mêmes lois que sa race » ⁵, il est déjà sur le chemin de l'Église triomphante où, son moi

1. Cet intérêt qu'il prend à sa terre natale se trouve exprimé également dans un article du *Voltaire*, du 11 mars 1888. *L'esprit militaire en Lorraine*.

2. *Un Homme libre*, p. 157.

3. *Ibid.*, p. 166.

4. *Ibid.*, p. 166-7.

5. *Ibid.*, p. 167.

étant fortifié, il pourra le mettre plus tard au service de la France contre l'ennemi. Le malade est en voie de guérison, le pessimisme en voie d'être vaincu. Mais ayant tant vécu sous l'influence d'un Schopenhauer, il ne peut le quitter tout d'un coup ; par moments apparaissent l'ancienne tristesse, l'ancien attrait de la doctrine du quiétisme : « qu'importe ce que fait notre corps si notre âme n'y consent pas ! »¹. Ces rechutes ne sont que passagères, cependant, et enchanté de cette découverte où l'avaient conduit Taine et Hegel, Renan et Soury, il s'en va avec enthousiasme l'approfondir en Italie, dans son éternel désir de compléter le génie germanique par le génie latin.

Son triomphe de Venise est celui de Hegel. En quittant Simon il l'assure qu'il va continuer de dégager en lui-même les perfections par lesquelles il approche le plus possible de son absolu, car il sait avec le philosophe de la *Phénoménologie de l'Esprit* qu'il y a progrès indéfini. « Les individus, si parfaits qu'on les imagine, ne sont que des fragments du système plus complet qu'est la race, fragment elle-même de Dieu »².

Venise lui révèle la chaîne des lois que représente cette cité, et dont le premier anneau est l'idée de Dieu, cette synthèse dont il est l'artisan. Pour le jeune auteur, les plus beaux spectacles sont les tableaux psychologiques, son plus grand bonheur, de se replier sur lui-même. Avec les panthéistes, il se plaît à goûter Dieu en toutes choses ; ses moments de sécheresse sont ceux où il doute de son aptitude pour arriver au bonheur parfait dans la contemplation de Dieu, le principe qui contient et nécessite tout. Il découvre que son Être n'est, après tout, qu'un fragment bien petit encore de l'Être infini de Dieu. Il reconnaît d'ailleurs que sa félicité lui vient de l'assimilation de tous les dieux au fond de sa conscience. L'Italie, encore une fois, lui fait avouer ce qu'il doit aux philosophes allemands. Comme Jean Bellin a reçu son inspiration de l'Allemagne par l'intermédiaire de Memling, lui aussi a été amené à établir sa règle de vie en mélangeant toutes les philosophies ; « c'est par ce besoin de protection que connurent toutes les enfances mortifiées, et par l'enseignement métaphysique d'Outre-Rhin que je fus éveillé à faire des choses une idée personnelle. A douze ans, dans la chapelle de mon collège, je lisais avec acharnement les psaumes de

1. *Un Homme libre*, p. 178.

2. *Ibid.*, p. 187.

la Pénitence, pour tromper mon écœurement ; et plus tard, dans l'intrigue de Paris, le soir, je me suis libéré de moi-même parmi les ivresses confuses de Fichte et dans l'orgueil un peu sec de Spinoza » ¹.

C'est le point culminant de sa tentative pour être un homme libre ; le reste du livre n'est que la constatation, pour celui qui veut réaliser l'unité de son Être, que la vie de Paris et le contact avec le monde ne sont guère propices. Cependant il renonce à la solitude, comprenant qu'il a un certain nombre d'appétits qui ne peuvent se satisfaire que dans la vie active. Il semble entrevoir déjà quelle forme cette vie active que conseille Fichte pourrait prendre ; s'il s'intéressait à la politique, dit-il, il embrasserait le parti du plus faible, à moitié par générosité naturelle, à moitié par instinct de jeu. Enfin, il n'est sûr de rien, mais il sait avec Hegel que nos émotions d'hier ne nous appartiennent plus ; que les aspirations sont tout, le but rien. C'est le *qualis artifex pereo* qui s'annonce. Être véritablement un homme libre, c'est connaître les émotions, les seules qu'on aura choisies. « *L'Homme libre*, pauvre petit livre où ma jeunesse se vantaît de sa solitude », dira Barrès plus tard. « Il demeure mon expression centrale » ².

Dans le *Jardin de Bérénice* la part de Schopenhauer est réduite à celle de la morale, le pessimisme est épuré dans les larmes de la jeune femme abandonnée par la mort de son amant, et il reste la morale fondée sur la pitié, la charité et la justice. Philippe, comme l'*Homme libre* s'appelle maintenant, est plein de pitié et d'amour pour les faibles, les malheureux et ceux dont la beauté est humiliée ; avec Wagner et Schopenhauer il aime le petit animal souffrant qu'est Bérénice, et qui, dans sa générosité, étend sa bonté non seulement au chien, comme au Velu de l'*Ennemi des Lois*, et au chat, mais à ceux privés généralement de caresses — aux canards et à l'âne qui, il faut remarquer, est cette fois un de « ces ânes charmants de Provence, aux longs yeux résignés ».

Mais si Barrès a gardé de la philosophie d'un Schopenhauer ce qui répondait à son caractère personnel, si la composition de Bérénice est inspirée de Goethe et de Wagner, c'est à un des disciples de Schopenhauer et de Hegel que cet ouvrage est largement redevable. Dans l'*Examen des trois Idéologies*, l'auteur avoue y avoir mis une théorie de l'amour où « les producteurs français qui tapageaient

1. *L'Homme libre*, p. 228-9.

2. *Cahiers*. I, p. 186.

contre Schopenhauer et ne savaient pas reconnaître en lui l'esprit de notre XVIII^e siècle, pourront varier leurs développements, s'ils distinguent qu'ici l'on a mis Hartmann en action »¹. Ce philosophe qui à 27 ans avait écrit sa *Philosophie de l'Inconscient*, séduisait tout naturellement le jeune écrivain qui avait à peu près le même âge, surtout parce qu'il aspirait à fondre Schopenhauer et Hegel dans une synthèse préparée déjà par la philosophie de Schelling². Il associe, comme Barrès chercha à le faire dans *Un Homme libre*, l'optimisme évolutionniste au pessimisme, voulant prêter de l'unité au progrès et de l'action à la philosophie de Schopenhauer. Barrès avait entrepris une campagne électorale tout en cultivant son moi, et la synthèse proposée par la doctrine de l'Inconscient le renseigne sur l'âme instinctive du peuple avec qui il avait été en contact. Pour Barrès, Bérénice et le peuple représentent tour à tour cet inconscient, et comme Hartmann fait sortir l'espèce supérieure de celle qui lui est immédiatement inférieure, en raison des germes de modifications et de perfections qu'elle comporte, Barrès montre comment les animaux les plus bas dans la hiérarchie aspirent vers un état meilleur, tout comme Bérénice en regrettant la mort de son ami, enfante quelque chose qui sera mieux qu'elle. L'inconscient pour tous deux représente l'âme universelle, qui a la clairvoyance et la sagesse absolue ; chacun pense, avec Schopenhauer, qu'on ne comprend pas le langage de la nature parce qu'il est trop simple. Ainsi Bérénice morte réapparaît à Philippe, parce qu'elle est la Petite Secousse qui meut toute chose. Hartmann explique cette réapparition quand il dit que l'âme individuelle, la totalité inconsciente, est partout et nulle part. Comme Goethe il prêche l'harmonie des lois de la nature qui est toujours en accord avec elle-même, et avertit qu'il ne faut pas étendre les appréciations morales aux produits de l'activité inconsciente — c'est précisément la faute de Philippe qui a voulu analyser la nature inconsciente de Bérénice et qui la tue.

La jeune femme *sous l'œil des Barbares* arrivait plus vite à la vérité par l'intuition que le jeune homme par l'analyse. Hartmann, lui aussi, insiste sur l'intuition et Bérénice s'y fie parce que la science lui manque. Enfin, en confondant Bérénice et l'âme populaire, Barrès dit que chaque âme n'est pas identique à la grande

1. *Examen des trois Idéologies*, p. 28.

2. Voir Ed. de Hartmann : *Philosophie de l'Inconscient*, traduit de l'allemand et précédé d'une introduction par D. Nolin. Paris 2 vol. Librairie Germer Baillière, 1877, in-8°.

âme populaire, mais en compose les parties comme l'auteur de la *Philosophie de l'Inconscient* conçoit le progrès général de l'histoire comme l'effort que chacun fait pour avancer son intérêt propre.

On ne peut pas trop insister sur la découverte par Barrès de la philosophie de Hartmann ; en appuyant la thèse de Taine et sa théorie du milieu, et celle de Soury et ses recherches sur l'hérédité, elle fortifie le sentiment naissant chez Barrès de l'importance, dans la vie d'une nation, du culte de la terre et des morts. Elle continuera de l'inspirer dans l'*Ennemi des Lois*. Il faut écouter, dit-il, la voix des ancêtres et du pays où l'on est né pour pouvoir développer harmonieusement la vie intérieure ; il faut obéir aux impulsions de son être intime, ce qui signifie pour Kundry « servir », et pour Jeanne d'Arc « faire ce que dois ». C'est le prolongement de ce sentiment qui fera de Barrès le partisan de l'autonomie des pays de l'Est dont le développement est arrêté par la domination allemande qui détruit leur vie la plus profonde ; et plus tard encore cette question d'obéir à l'inconscient de la race sera au fond de tout le problème du Rhin exposé par l'auteur des *Grands Problèmes du Rhin*.

Mais la part de Hegel est peut-être encore plus grande que celle de Hartmann en ce que le livre avance, comme la philosophie de la *Logique*, par trois temps, en développant la thèse, la synthèse et l'antithèse. L'ouvrage commence par un dialogue entre Renan et Chincholle où l'auteur s'excuse de s'être dérobé pendant quelque temps au culte du moi pour entrer dans la politique boulangiste. Dans ce mouvement, Renan éprouve un chatouillement de sa curiosité, sentiment qui est la source du monde et qui le crée continuellement ; le boulangisme pose des problèmes de sociologie : comment naît une légende, comment se cristallise une nouvelle âme populaire ; et Renan se demande, avec Hegel, si « les balanciers de l'histoire ne ramenaient pas périodiquement les nations d'un point à l'autre »¹. Mais ce qu'il préfère surtout dans ce mouvement, ce sont les injures : « beaucoup crier à 20 ans, c'est signe de fécondité »². Les boulangistes font paraître raisonnables les révolutionnaires de la veille. C'est la première fois que Barrès formule cette théorie qu'il tient des socialistes et de Hegel, et sur laquelle il insistera avec tant d'emphase plus tard. Il avait déjà prévu en 1888 le rôle de l'instinct populaire dans le boulangisme ; Renan dit qu'il ne faut pas contra-

1. *Le Jardin de Bérénice*, p. 10.

2. *Ibid.*, p. 11.

rier cet instinct, qui n'est pas aveugle ; aussi à Boulanger non vainqueur succédera Boulanger II, car « jamais une force ne se perd, simplement elle se transforme »¹.

Plus loin, à la page 203, Barrès formule la théorie sur laquelle il insistera beaucoup également, que nous sommes chacun des aspects de la vérité, et que si l'un de ses aspects manquait, la vérité complète ne serait plus concevable. De même pour atteindre à sa vérité propre, l'individu doit développer tous les aspects de sa personnalité.

Ce petit roman où les sentiments sont beaucoup plus extériorisés que dans les deux parties précédentes du *Culte du Moi*, est attaché vaguement à la réalité par la campagne électorale que mène Philippe à Aigues-Mortes², ce triste paysage provençal dont la photographie avait attiré Barrès. Ce paysage lui offrait l'occasion d'y voir des états psychologiques, et lui rappelle les étangs de la Lorraine allemande de Guaita ; il lui apporte le mystère et la rêverie qu'incitent les grands espaces d'eau, que ce soit le cours rapide du Rhin, le doux écoulement de la Moselle ou les lagunes de Venise.

On pourrait dire que la thèse de l'ouvrage se trouve dans le caractère de Bérénice rencontrée par Philippe à Aigues-Mortes. Elle accepte l'univers tel qu'il est et ne cherche pas à en démêler les lois ; ce qu'elle en sait, elle l'a appris instinctivement dans le musée du roi René. Elle attire Philippe par un amour qui n'a rien de sensuel, qui est plutôt de « l'inclination » parce qu'elle souffre de la mort de son ami, et parce qu'elle lui offre une nouvelle étude de la sensibilité.

Opposé à Bérénice est son antithèse, en la personne de Charles Martin, candidat républicain modéré et adversaire politique de Philippe qui est, en une personne, ce que sont les Barbares du premier volume du *culte du moi*. — C'est un jeune homme pratique, d'un solide bon sens, mais sans aucune sensibilité, sans imagination, sans frémissement devant l'infini, et devant l'inconscient. D'esprit positif, il méprise la contemplation. Il n'est pas égotiste en ce qu'il ignore le culte du moi, mais très égoïste en ce qu'il ramène tout à lui-même. Il ne se laisse pas vaincre par le pays ; au contraire il veut en « scientifique » le soumettre à sa discipline. Malgré son instruction, il a quelque chose d'inculte et de mal dégrossi qui rappelle curieusement le caractère du professeur Asmus, bon

1. *Le Jardin de Bérénice*, p. 17.

2. Voir la Préface de l'édition des Cent Bibliophiles, 1922.

garçon au fond, mais dépourvu de la délicatesse de la Française Colette ou de l'intuition si juste de la petite Bérénice en qui on a voulu voir la sœur de Colette ¹.

La thèse, l'antithèse et la synthèse dans la personne de Philippe, se trouvent réunis sur la Tour Constance qui domine le pays. Philippe, pour qui l'enseignement de Fichte complète celui de Hegel, cherche à étudier dans son moi ce qu'il a d'immuable en s'inspirant du vaste paysage étendu dans son unité devant lui. L'adversaire en calcule le rendement scientifique ; Bérénice, par l'amour, identifie son âme à celle du pays, et Philippe s'écrie qu'il faut « se mêler aux choses par la science, soit !, par l'amour aussi, pour saisir d'où naît l'harmonie qui fait la paix et la singulière intensité de cette contrée » ². Martin incarne la réflexion, Bérénice l'instinct et Philippe unit les deux en entrevoyant la synthèse dans une philosophie d'amour, et d'unité dans la succession. Il se met à l'école de Bérénice pour devenir la conscience du peuple qui ne représente que l'inconscient. Devant Simon, il s'efforce encore vers le moi absolu qui, de lui, ferait Dieu. Il ne s'arrête pas encore pour se demander ce qu'il deviendrait, arrivé à un état où le progrès n'est plus possible ; il ne critiquera ce point faible de la philosophie hégélienne que quelques années plus tard. En tout cas, il est loin maintenant de Schopenhauer et du sommeil sans rêve de la mort.

Cependant Philippe se demande, avec son esprit analytique, comment on peut prouver l'existence de cet inconscient qui l'occupe. C'est impossible ; et il doit se tenir à une hypothèse tout comme Descartes dans ses *Principes*, Kant dans sa *Critique de la Raison pure*, Auguste Comte dans son *Cours de Philosophie positive* ou Pasteur qui guérit de la rage en cultivant un microbe hypothétique. Et Philippe va tuer l'inconscient personnifié par Bérénice en l'abaissant à la conception de l'instinct vulgaire ; malgré l'avertissement de Sénèque qui enseigne que plusieurs passions ne peuvent exister dans la même personne en même temps, il cherche à unir la thèse à l'antithèse par le mariage de Bérénice à l'Adversaire. Son élection résulte de cette union qui empêche Martin de trop lutter contre lui ; mais la mort de Bérénice survient aussi parce qu'elle avait été contrainte de sortir de son instinct pour se soumettre à des lois particulières qui ne sont pas celles de l'harmonie universelle où elle aurait pu se développer harmoniquement.

1. *Le Jardin de Bérénice*, p. 108.

2. Tancred de Visan : *Colette et Bérénice*.

Cependant Petite Secousse réapparaît une nuit à Philippe ; elle n'a pas complètement disparu parce qu'il est la première étape de son immortalité ; elle lui apporte le secret d'unir le moi qu'il est maintenant et qui sera anéanti, à celui qu'il va devenir. Pour réaliser la continuité dans le progrès, une seule chose importe, c'est qu'il désire encore. C'est elle, Petite Secousse, l'Inconscient, qui peut seul apporter de l'unité. Mais avec le solide bon sens de Lorrain, Philippe aperçoit encore une fois, comme Taine devant Rœmerspacher, que pour se cultiver, il faut de l'argent. Et cette trilogie où rien n'est exact en même temps que tout est vrai, cette *Vérité et Fiction*, comme Barrès se plaît à l'appeler, se termine sur cette note purement matérialiste — ce qui prouve, d'ailleurs, que l'auteur sait garder son sang-froid dans l'air énivrant de la métaphysique.

Comme maîtres de ce culte du moi, Barrès avoue Sénèque, Loyola, Pascal, Ranc, Montesquieu, Benjamin Constant, Disraeli (« peut-être, ajoute-t-il, me faisais-je une idée un peu particulière de Montesquieu et de Disraeli ») et *d'autres que vous imaginez*¹. Les critiques contemporains ne se gênent pas pour indiquer quels sont ces *autres* maîtres dont deux témoignages suffisent à faire voir de quelle famille ils sont. L'un dit : « Barrès s'est montré — à la suite de Schopenhauer, Hartmann et quelques Hindous — un métaphysicien de la maladie de la vie, de l'impuissance des cœurs à s'évader d'eux-mêmes et de l'aspiration des âmes à se modifier ». L'attitude de Barrès ne diffère pas sensiblement de celle d'Amiel, de Jules Tellier, de Jules Laforgue qui « ont coopéré, en traçant leurs tristesses, au chœur lamentable du monde ». Mais plus que tous, Pascal a vu que « nous devons travailler parce qu'il est besoin de nous *divertir* du spectacle des choses, de l'absurdité misérable et du néant »².

Pour Anatole France³, Barrès est un bouddha littéraire et politique d'une incomparable distinction. Il lui fait faire une confession qu'il juge à propos. On l'appelle M^{lle} Renan, mais il ne croit qu'à lui-même. Cela seul l'embarrasse que le moi suppose le non-moi, car si le monde se reflète en lui, il faut bien que le monde ait

1. *La Plume*, 1^{er} avril 1891, numéro spécial consacré à l'*Ethique de Maurice Barrès*. Lettre de Barrès.

2. Charles Maurras. *La vision du moi de Maurice Barrès*. *La Revue indépendante*, avril 1891.

3. *La Littérature du Moi*. Maurice Barrès. *Le Temps* 1^{er} avril 1891.

une sorte de vague réalité. D'autres, faut-il dire, en passant, ne comprennent rien aux symboles de Barrès, ou bien tâchent, comme Chincholle¹, de voir dans le *Jardin de Bérénice*, la France sous le nom de la jeune femme et Boulanger son amant platonique sous le nom de Philippe.

Mal comprise par les aînés qui l'accusent d'obscurité, d'égoïsme, cette trilogie trouve d'ardents admirateurs parmi la jeunesse qui souffre de la même maladie intellectuelle que l'auteur.

Barrès va cependant sortir de ce « jardin fermé » où il dit avoir passé « cinq années de jeunesse à l'abri de la sottise, à jouer avec les meilleures émotions inventées par l'humanité, sans jamais s'y laisser prendre sérieusement »². « Si ces livres valent quelque chose, dit-il encore, c'est par leur logique, par l'esprit de suite que j'y ai mis pendant cinq années »³.

Avant d'entrer dans le *Jardin de Bérénice*, cependant, il avait fait ses Trois Stations de Psychothérapie. En avril 1890, chez Quentin de la Tour il sent que la perpétuelle curiosité est la mort sans cesse renouvelée dans l'esprit qui laisse place dans l'âme pour d'autres amours — *qualis artifex pereo* ! Le panthéiste Quentin de la Tour ne fut pas un intuitif : il ne comprit pas que « le seul inventaire vraiment complet de l'univers, c'est une ardente prière d'amour »⁴ et que cinq minutes d'amour mènent plus loin que toute la froide compréhension extérieure. Pendant quelques années, toutes les nuances de l'amour vont intéresser Barrès, que ce soit sous la conduite de Rousseau, de Fichte, de Wagner, de Goethe, — ou même de la *Physiologie de l'Amour*, de M. Bourget⁵. En parlant de Marie Bashkirtseff cette déracinée morale auprès de qui il fait sa troisième station, et qui est un exemple du cosmopolitisme frère de son « cher nihilisme », il donne la définition de l'amour de Leibnitz. Mais dans la première station surtout, qu'il fait auprès du Vinci en 1888, et dans le *Jardin de Bérénice*, on aperçoit l'influence naissante de Goethe. Le sourire dépeint par le Vinci révèle la connaissance des lois de la vie et de la marche des

1. *Le Jardin de Bérénice*. *Le Journal des Débats* 2 fév. 1892.

2. André Maurel. *Des lettres inédites de M. Barrès*, opt. cit.

3. *La Plume*, 1^{er} avril. 1891, opt. cit.

4. *Du Sang, de la Volupté et de la Mort. Trois Stations de Psychothérapie, Une journée à Saint-Quentin*, p. 306.

5. Voir l'article de Barrès. *Les nuances les plus récentes de l'amour*, le *Figaro*, 29 nov. 1890.

passions. « Goethe le répétera plus tard. C'est avec des différences sans nombre de siècle et de race, une des impressions que nous laissent les deux *Faust* »¹. Mais Taine a tort de parler de pensées épicuriennes, licencieuses — ne voit-il pas que « chez Léonard comme chez Goethe, ces dangereuses aspirations demeurent intellectuelles ? »². C'est le sourire de celui qui a l'âme double, qui est las d'avoir contemplé son être intérieur, et dédaigneux des choses extérieures. A cette époque, le jeune intellectuel envisage l'auteur de *Werther* comme l'analyste du moi qui l'incite à réfléchir, à chercher à comprendre les lois de l'univers, c'est le jeune Goethe qu'il semble connaître, celui que le tableau de Francfort dépeint étendu dans la campagne romaine³. C'est un Touchatout⁴ qui plane par dessus le monde, — comme Barbey d'Aurevilly⁵ a vu en lui un infatigable curieux qui touche à tout, — et si Barrès veut évoquer la vieillesse louable et honorable, c'est Mérimée qu'il cite⁶.

Il a déjà parlé des deux *Faust* de Goethe, du *Werther* de Massenet, et vers l'époque de la composition de *l'Ennemi des Lois*, il semble attiré par le titre des *Mémoires* du maître de Weimar. Les derniers mots du *Jardin de Bérénice* où tout est vrai et rien n'est exact, sont : « Goethe écrivant ses relations avec son époque les intitule *Réalité et Poésie* » ; de même avec son attitude habituelle de scepticisme ironique envers Renan il prévoit que l'œuvre posthume de l'auteur des *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse* pourra être classé sous le titre de *Réalité et Poésie*, vérité et fiction⁷. Si Moréas choisit les noms d'Agnès et de Galatée empruntés à l'histoire ou à la mythologie, il ne fait qu'imiter Goethe qui donne simplement les noms de Philémon et de Baucis pour relever le caractère de son couple dans des situations semblables⁸.

C'est le moment, a écrit M. Baldensperger⁹, de médiocres commentateurs sur l'auteur de *Faust*, et le contact que Barrès eut avec les idées de celui-ci vient probablement en grande partie des écrivains

1. *Trois Stations. Une visite à Léonard de Vinci*, p. 293.

2. *Ibid.*, p. 295.

3. *Trois Stations : La Légende d'une Cosmopolite*, p. 316.

4. *Le Jardin de Bérénice*, Ch. I, p. 10.

5. *Goethe et Diderot*. Paris E. Dentu, 1880 in-18, p. 10.

6. *Une bonne vie de littérateur*. *La Presse*, 21 juin 1889.

7. Renan posthume. *Le Journal*, 7 oct. 1892.

8. Jean Moréas *Symboliste*. *Figaro*, 25 décembre 1890 et *La Plume*, 1 janv. 1891.

9. *Goethe en France*.

de la famille intellectuelle de Goethe. A travers les Parnassiens il a goûté un peu de cette pensée ; on se demande jusqu'à quel point il formule sa conception du génie allemand d'après celle de M. Bourget en la compagnie duquel il avait composé une partie du *Jardin de Bérénice*. Celui-ci, comme Barrès en 1888, dans ses *Nouveaux Essais de Psychologie*, rapproche Goethe et le Vinci. « La réflexion en un mot, dit-il, n'est-elle pas l'antagonisme invincible de la création ? Il semble que ce problème ait déjà préoccupé Léonard de Vinci, le plus hardi précurseur de notre époque. A coup sûr, ce fut la grande affaire de l'existence de Goethe, que de concilier ces deux éléments »¹. De plus Barrès s'était nourri de la philosophie de Spinoza, le maître de Goethe, auquel M. Bourget attribue le qualificatif « d'intellectuel ». « Spinoza, dit-il, qui fut un psychologue aussi délicat qu'il était un puissant métaphysicien, invitait le sage idéal de son éthique à se réfugier dans le moi intellectuel, car ce moi intellectuel est seul capable de se renoncer lui-même »².

Ainsi s'est créée dans l'esprit de Barrès l'idée de Goethe intellectuel, compréhensif ; ce goéthisme où tendaient certaines intelligences d'élite et tel que le concevait M. Bourget, a dit Édouard Rod, était une doctrine difficile à définir ; pour les adhérents de cette manière de voir, l'intelligence semblait embrasser toutes choses, mais en s'y appliquant plutôt qu'en les pénétrant, cherchant à en tirer des jouissances personnelles qui récompensent leur effort à sa juste valeur³.

Mais si Barrès, dans les années du *culte du moi* sur le Fondamenta Lattère sent, en face de l'Église de Palladio, la beauté abstraite là où le « métaphysicien Goethe par un effet contraire vit la beauté classique »⁴, il est surtout attiré par l'auteur de *Werther* qui analyse son moi et qui cherche à se développer harmoniquement avec les lois de l'univers. « Le désir exprimé par Goethe va se fixer en lui avec la force d'une obsession. Ah ! se développer harmoniquement avec les lois de la nature »⁵.

Pour le Barrès du *Jardin de Bérénice*, la religion « goéthienne » (adjectif retenu sans doute des lectures d'Édouard Rod pendant les premières années à Paris), est celle de vivre en harmonie avec

1. M. Leconte de Lisle, p. 117, édition. Paris, A. Lemerre, 1894.

2. M. Leconte de Lisle, p. 122.

3. *Essai sur Goethe*, p. 54 (1898).

4. *Le Jardin de Bérénice*, p. 197.

5. Eugène Baie. *La Pensée moderne et Maurice Barrès*, p. 17.

les lois de la nature, « la formule la plus élevée de l'hygiène »¹ ; c'est pour avoir contredit cette loi que Philippe est cause de la mort de Bérénice.

André Maltère de *l'Ennemi des Lois* est aussi goethéen parce que son éthique consiste à proclamer le droit de chacun à collaborer à la réfection sociale, à désirer le libre essor de toutes les facultés de l'homme, à aider à la perpétuelle et nécessaire évolution de l'instinct épars dans le monde. « Homme et Homme libre, dit-il, puissé-je accomplir ma destinée, respecter et favoriser mon impulsion intérieure, sans prendre conseil de rien du dehors »². Il veut que la vie soit en harmonie avec les éléments et avec son propre rêve, mais il est d'une race qui ne vaut que pour comprendre et pour désorganiser, « attitude purement intellectuelle, dit l'auteur, et toute de compréhension goethienne » et qui « devait répugner à des hommes de lutte »³.

On éprouve un léger étonnement, comme M. Bourget en lisant le feuilleton de *l'Echo de Paris*⁴, en face de ce qualificatif de « goethien » appliqué au caractère d'André. On peut admettre qu'il relève du maître de Weimar en ce qu'il veut se développer sans contrainte, en ce qu'il cherche à réformer la société par des écrits appropriés et non par l'anarchie et des bombes. On reconnaît qu'il veut éviter le désordre en désirant que tout changement soit fait par des hommes réfléchis qui savent ce qu'ils font et non par l'action irréfléchie et désordonnée des masses. Maltère, dit Barrès, est d'accord avec Goethe en ce qu'il s'intéresse à des idées qui peuvent déplaire, mais qui deviennent de plus en plus vigoureuses. Mais où l'on suit plus difficilement la ressemblance, c'est dans l'interprétation que donne Barrès du mot de Goethe que M. Bourget oppose au caractère de Maltère : « J'aime mieux commettre une injustice que supporter un désordre ». « Le maître de Weimar, dit l'auteur de *l'Ennemi des Lois*, sentait vivement l'impossibilité de calculer les conséquences d'un acte et de connaître si elle entraînera plus de bonheur ou de malheur ». Maltère est donc goethéen par cette qualité, car il est accablé à l'idée que son moindre geste peut faire infiniment de peine aux autres, et que le retentissement de nos

1. *Le Jardin de Bérénice*, p. 106.

2. *L'Ennemi des Lois*, p. 12.

3. *Ibid.*, p. 16-17.

4. *Ibid.*, voir la note à la page 17 (p. 260-1).

actes va jusqu'à l'infini. Mais est-ce que le maître de Weimar aurait souscrit à l'interprétation qui suit ? Il « acceptait la vie et même ce qui est le trait essentiel, sympathisait partout où il distinguait une force qui s'épanouira. C'est dans cet esprit, familier à tous ceux qui appliquent à l'observation des hommes la méthode des sciences naturelles, qu'André peut, lui aussi, reprendre la formule de Goethe : j'aime mieux commettre une injustice que supporter un désordre. C'est-à-dire : *j'aime mieux léser peut-être des droits acquis que me poser en travers du développement normal de la société* ». C'est au moins un peu forcer le sens des paroles de Goethe que de prendre des mots proférés à Mayence pour empêcher la foule d'écharper un drôle accusé d'avoir pillé la cathédrale, dans la signification générale de sa philosophie. Si cet homme était coupable, il devait mourir ; Goethe commet donc peut-être une injustice en le soustrayant à la mort, mais s'il mourait innocent, le désordre commis aurait été encore plus grand. La faute de Barrès est celle qu'on a commise souvent à l'égard de cet incident ; mais il pêche surtout en supposant que Goethe veut aider au développement normal de la société en commettant ce qui est peut-être une injustice. Et d'ailleurs, quelle est l'injustice qu'André est appelé à souffrir ? On ne peut pas dire que par son emprisonnement il aide au « développement normal de la société ». André ne répond que partiellement à l'idée du goethéisme intellectuel, et il est surtout goethiéen parce qu'il cherche la réforme de la société tout autant par la sensibilité que par l'intelligence.

M. Chappey¹ nous a dit comment Barrès fit deux grands voyages en Allemagne, l'un en juillet 1891, en passant par Bâle, Constance et Salzbourg en Bavière, faisant au retour un pèlerinage à la maison de Goethe à Francfort. Le second en août et septembre 1892 le conduit à Carlsbad, Prague, Dresde, Leipzig et Weimar, et il revient en France par Erfurt, Gotha et Cologne. Du premier de ses voyages est sorti *l'Ennemi des Lois* et du second, sans doute, l'article qu'il consacre à Goethe en 1893, si fécond pour démontrer son attitude envers le grand écrivain à cette époque².

Revenant encore sur la « forte parole » de Goethe : « j'aime mieux commettre une injustice que supporter un désordre », Barrès trouve que c'est une constatation nullement dure et sans coeur. C'est le mot

1. *Revue de Paris*, 15 juil. 1925, p. 376.

2. *Psychologie des grands hommes. Le Journal*, 17 nov. 1893.

d'hommes « qui embrassent la mécanique générale de l'univers », qui ont étudié les sciences naturelles et l'histoire, qui savent l'impossibilité de calculer les conséquences d'un acte et qui acceptent de la Destinée tout ce que la vie comporte de tristesse et de soucis. Ces génies ardents se possèdent toujours ; ils jettent sur le monde des torrents de passions, mais ne se brûlent pas ; ils mettent la fièvre dans le monde mais ne sont que des cerveaux.

A Weimar, où Goethe vécut 47 ans, Barrès trouve « une très forte part des objets qui remplirent ce puissant cerveau » ; sans beauté frappante, la campagne respire la force et la bonne santé, et Goethe y goûtait le bien-être et y discourait sur les sciences naturelles. Barrès ne ressent aucun sentiment moqueur dans le musée qu'Édouard Rod avait raillé, mais il y trouve un haut enseignement. Celui qui se plaît parmi les moulages du Musée du Trocadéro comprend que les statuette « bonnes à jeter au panier » que Goethe avait rapportées d'Italie, sont infiniment précieuses pour l'imagination du maître qui ne quitte plus Weimar. « Le génie n'a besoin que d'un point de départ pour entraîner le monde » conclut-il. « Qu'elle est simple, qu'elle est pauvre et glacée, la maison de Goethe à Weimar ! et pourtant il y ferait bon vivre ». C'est qu'on peut y mener une vie de haute dignité, mais peu propre à la composition littéraire, parce qu'elle ne comporte ni souffrance, ni désirs ; elle poussait Goethe vers les sciences naturelles. C'est cette froide petite ville du Nord qui « fit le grand philosophe glacé, ce typique Goethe dont le génie secret est d'avoir commencé dans l'ordre moral une réaction — dont nous n'avons encore vu que le premier mot — comme les principes déposés dans notre esprit par les sociétés féodales et légistes de ce dernier siècle. »

On s'étonne un peu que Barrès décide d'emporter avec lui l'*Astre noir* de M. Léon Daudet, s'il doit y retourner ; mais Barrès semble être attiré par l'idée que cette maison, comme celle de Malauve à Senestre, renferme « des cris douloureux, parfois abominables » qui rendent sublimes les œuvres de celui qui en est la cause ».

Mais Barrès s'inspire aussi du même maître que Goethe ; avec Spinoza il songe à l'unité, au rêve universel. En même temps il n'oublie pas Wagner qui a démontré comment il faut vivre en harmonie avec ses impulsions intérieures pour être heureux, et loin d'être sceptique pour la tendre Bérénice humiliée, il s'écrit : « Nul ne peut me reprocher le rire de Gundry sur le passage de Jésus portant sa croix, ce rire qui nous glace dans *Parsifal*. Seulement, à

Gundry non plus je ne jetterai pas la réprobation, parce que, si nerveuse, elle-même est bien faite pour souffrir. Toujours je fus l'ami de ceux qui étaient misérables en quelque chose » ¹.

II.

Comme une espèce de post-scriptum au *Culte du Moi* avec les quelques articles réunis ² qui composent *Toute Licence sauf contre l'Amour*, se place l'*Ennemi des Lois*. On verra plus loin comment cet ouvrage concilie les deux Barrès qu'on a entrevus dans le *Jardin de Bérénice* : celui qui cultive son *moi* et celui qui cherche dans la politique à aider au développement des autres *moi*. C'est ainsi que dès l'*Examen des trois Idéologies* il prétend que si chacun satisfait son *Moi*, l'humanité sera une belle forêt ; il prévoit qu'on va lui parler de solidarité, et dès *Toute Licence* il dit : « On vit dans le Jardin de Bérénice que j'étais plus près d'atteindre à l'unité, de résoudre des contradictions de l'Univers et du *Moi* qui le crée. Dans un livre prochain, l'*Ennemi des Lois*, j'espère surmonter encore quelques difficultés » ³.

Si ce nouvel ouvrage traite des réformateurs socialistes, c'est un « livret sentimental » ⁴ plutôt qu'un manuel ; car le rôle et la mission de la politique est de « formuler et de légaliser les religions des philosophes, des moralistes et des poètes » ⁵. L'auteur cherche à y noter « les points où leurs théories s'accordent avec la sensibilité de cette heure » ⁶. C'est encore, a écrit Lemaître, une glose délibérément outrée de quelques formules de Renan.

André Maltère, agrégé de l'Université et maître de conférences à l'École des Hautes Études, est condamné, — après qu'une bombe a été jetée — à deux mois de prison pour avoir dit qu'il n'y a aucun rapport entre les examens de Saint-Cyr et le pouvoir d'un chef. Claire Pichon-Picard, la jeune intellectuelle et la petite princesse russe, Marina, lui rendant visite dans sa prison sont les deux raquettes qui font bondir sa conception de la vie d'une extrémité à

1. *Examen des trois Idéologies*, p. 37-8.

2. Voir le *Figaro*, 3 mai, 26 mai 1890 et 23 sept. 1891.

3. p. 48.

4. *L'Ennemi des Lois. Avertissement*, p. 1.

5. *Les frères de Bernadette de Lourdes. La Cocarde*, 1^{er} fév. 1895.

6. *L'Ennemi des Lois. Avertissement*, p. 11.

l'autre. Voilà par où Barrès suit Hegel : comme dans le *Jardin de Bérénice* il fait encore marcher son roman en trois temps : thèse, antithèse et synthèse. Marina prend la place de Bérénice avec toutes les différences d'éducation, qu'il y a entre elles. Au fond, cependant, leur rôle est le même : celui d'aller droit à la vérité où les plus intellectuels raisonnent, de traduire ce que la vie a de purement sensible et d'émotif ; et c'est avec elle qu'André fera le voyage à Venise. Claire est l'antithèse de Marina : elle étudie, elle raisonne, et si elle arrive à la vérité, elle parcourt un plus long chemin que la petite princesse. Comme l'auteur a pour but une société harmonieuse, il ne lui prête pas le caractère intransigeant de Charles Martin, et elle peut s'unir à André, à la fin du livre, pour faire une grande synthèse. C'est avec Claire qu'il fera son voyage de recherches sociologiques en Allemagne.

Maltère unit le mysticisme de Marina à l'intelligence de Claire. S'il est goethéen en ce qu'il veut qu'on se développe en harmonie avec les lois de l'univers, c'est la petite princesse russe Marina qui va l'aider à réaliser ce progrès. Inspirée un peu par la cosmopolite Marie Bashkirtseff à qui Barrès avait déjà consacré plusieurs pages ¹, elle l'est sans doute aussi par cette Orientale qui deviendra l'Astiné Aravian des *Déracinés* et que Barrès avait rencontrée dans sa pension de famille Boulevard St-Michel pendant ses premières semaines à Paris. Le jeune écrivain avait aussi senti l'attrait des *Ames slaves* que décrit Tola Dorian ; il avait déjà cité en 1890 quelques mots de ce livre ; « l'âme slave est l'âme féminine du monde, comme l'eau en est l'élément féminin », elle est « indéchiffrable et simple, ignorant le temps, ne vivant que dans le présent. Inconsciente jusqu'au sublime » ². Le dernier conte de ce petit ouvrage s'appelle Marina ; mais cette Marina est vieille et n'a de ressemblance avec celle de l'*Ennemi des Lois* qu'en ce qu'elle raconte sa vie à une jeune princesse de vingt ans ³.

Marina fait appel au côté sentimental du caractère de Maltère en lui présentant les attraits des pays mystiques du Nord, qui se trouvent au delà du Rhin. S'il épouse Claire en passant par l'Église, faute d'une meilleure philosophie, et assisté du député Philippe, et d'Adrien Sixte (du *Disciple*) c'est avec Marina qu'il fera un voyage

1. Dans les *Trois stations de Psychothérapie*.

2. *Ames slaves. Le livre d'un artiste et d'un socialiste. La Presse*, 29 mai 1890.

3. Tola Dorian : *Ames slaves*. Paris Lemerre, 1890.

sentimental à Venise. Là, comme Barrès, il emporte ses préoccupations germaniques pour contre-balancer le génie latin, car Maltère qui n'avait jamais aimé sincèrement que la métaphysique allemande et Manon Lescaut, par une complication analogue adorait Verdi en même temps que Wagner. Et s'il fait un voyage de recherches sociologues en Allemagne avec Claire, c'est l'image de Marina qu'il emporte partout avec lui — exemple frappant de cet appel de l'Orient que Barrès trouve à satisfaire, faute de mieux, dans le pays d'Outre-Rhin. Les « fortes têtes blondes » des Allemands « d'un coloris éclatant et sain, le mêlaient d'attendrissement et de pitié sensuelle. Doux bétail, ces vierges de Cologne ! Doux bétail encore, à la Pinacothèque cette famille royale de Bavière, de mines aimables, si peu insolentes ! Ah ! Marina en plus a les nerfs, le ressort, la frénésie, mais elle est bien de ceux-ci quand elle dit : Je n'aime que trois choses ; la peluche, la soie et les fourrures »¹.

Les tableaux de Munich lui restituent l'atmosphère dont l'avait baigné la petite princesse. Elle l'aide à comprendre le matérialisme au fond du socialisme allemand en lui faisant voir le goût de l'Europe centrale pour les menues commodités ; il comprend pourquoi elle n'avait pu apprécier « le rêve superflu et raffiné de Venise »² et elle lui apprend aussi, sans doute, pourquoi il éprouve toujours le besoin de compléter la molle éducation de l'Italie par le génie plus guindé de l'Allemagne. Maltère lui-même trouve la grâce sinieuse de l'Italie « sèche et maigre » en contact avec cette civilisation pratique. Mais le plus grand bienfait que lui fait Marina, c'est de compléter l'enseignement de Burdeau en élevant André au-dessus des soucis individuels jusqu'à l'humanité. Elle lui ouvre un horizon qui s'étend au-delà des systèmes de sociologie qu'il avait déjà entrevus en lui indiquant les pays mystérieux de son origine. Elle lui révèle l'inconnu sous leurs brumes, « tout l'humain et l'universel »³. Il ressent la « profonde sensualité »⁴ dont est revêtue celle qui « naquit au pays des songes épais et parmi des barbares impurs » où, plus loin que l'Allemagne, il serait « rempli du bonheur qu'on voit dans les contes »⁵. Il sent qu'« il y a plus loin que la satisfaction matérielle, le plaisir de partager la mélan-

1. *L'Ennemi des Lois*, p. 154.

2. *Ibid.*, p. 162.

3. *Ibid.*, p. 163.

4. *Ibid.*, p. 164.

5. *Ibid.*, p. 166.

colie »¹. L'économie de Marx ne lui suffit plus : Marina lui fait poser la question : comment trouver une conception de vie qui réponde à tous nos instincts ? C'est encore la petite princesse qui fournit la réponse, elle qui est « si abondante à émouvoir ces parties qui lui sont communes avec toute l'humanité : la pitié et l'amour »². Celui qui avait débuté dans la vie des lettres par le pessimisme d'un Schopenhauer fonde son utopie sur la morale du même philosophe, morale qu'affirme dans l'esprit de Barrès ce qu'il connaît de Goethe et des représentations de Wagner auxquelles il assiste vers la même époque.

L'Ennemi des Lois enseigne la leçon que *Parsifal*, ouvrage de pitié et de charité, confirme pour Barrès en 1892. Dans « l'immortelle minute » où Gundry contemple la prairie, Wagner fait table rase de toutes les philosophies, rejette toutes les formules et proclame l'homme primitif en glorifiant l'impulsion naturelle. Ses héros enseignent la loi de l'individu. Aucun besoin des règles de la Cité ni de la Religion ; en satisfaisant les demandes de son *moi*, en refusant, comme l'a fait Wagner, d'accepter une diminution de son idéal, on apprend une éthique nouvelle que veut mettre en pratique l'Ennemi des Lois. « Le prophète de Bayreuth est venu à son heure pour discipliner ceux qui n'entendent plus les dogmes ni les codes »³.

C'est ainsi que le quatrième « personnage » du livre se distingue sous les poils de Velu I et de Velu II, chiens de Maltère et de Marina. Comme les canards et l'âne de Bérénice ils servent à démontrer la loi du progrès dans le monde, l'évolution de l'instinct vers l'intelligence. « Celui qui ne parle pas », le Velu II de Marina, comprend mieux que ceux qui raisonnent en tâchant de retrouver sa maîtresse quand il appartient à André, et c'est par lui que peut se fonder l'utopie, la grande synthèse que constituent le jeune homme, sa femme et son amie avec un tas de petits enfants et beaucoup de bêtes. Affranchis des lois qu'ont faites nos ancêtres pour nous avancer dans l'évolution de l'instinct à l'intelligence, ils ne seront que sous la domination de « celui qui ne parle pas » ; celui qui a des opinions se bornera à n'en parler qu'à celui qui interroge et ainsi commencera le règne des simples où chaque moi pourra s'épanouir librement dans la grande harmonie de l'intelligence et de l'instinct.

1. *L'Ennemi des Lois*, p. 166.

2. *Ibid.*, p. 200.

3. *Du Sang, de la Volupté et de la Mort : Le Regard sur la Prairie*, p. 281.

Comme Fourier de qui les doctrines inspirent une grande partie de ce livre, il semble affirmer que « le règne hominal n'est pas autre chose que le règne animal, élevé à une puissance supérieure », car le véritable caractère de l'humanité est « moins — n'est-ce pas ? — de marcher sur ses pattes de derrière que d'ordonner intelligemment ses sensations », comme Barrès l'a si spirituellement exprimé ¹. Il n'y aura de barrières que pour empêcher les velus de marcher sur les fleurs, car ils n'ont pas subi les longs siècles d'esclavage, de religions et de codes qui leur auraient inspiré une représentation assez claire des autres *moi* pour qu'ils puissent vivre affranchis des lois. Jusqu'à quel point peut-on tracer l'influence de Schopenhauer dans ce rôle du Velu dont le mom est inspiré par Michelet ? ² Challemel-Lacour avait raconté dans un article que Barrès avait probablement lu à Charmes, comment ce philosophe ami des chiens comme Richard Wagner, trouvait en eux l'intelligence sans la dissimulation humaine. Il avait nommé son épagneul *Atma*, c'est-à-dire : « âme du monde » ³.

III.

Mais le commencement de la dernière décade du XIX^e siècle marque pour Barrès l'époque des voyages si fertiles parce qu'ils lui procurent des sentiments inconnus dans le milieu préparé par les ancêtres ⁴. Il avait regretté de ne pouvoir aller à Nuremberg après sa campagne électorale ⁵, et en 1891 et 1892, il va plus avant dans cette Allemagne qui n'avait cessé de l'attirer. *L'Ennemi des Lois* raconte la plus romanesque des excursions faites aux châteaux de Louis II de Bavière. Depuis ce moment se précise dans l'esprit de Barrès la distinction qu'il avait déjà faite entre les deux Allemagnes qu'il connaît : l'une, pays de sentimentalité et de métaphysique qui fait approcher les délices de l'Orient, l'autre, pays d'érudition et de science qui éveille son admiration en même temps que son ironie, et qu'un Français n'a pas toujours la patience de comprendre. Celle-ci appartient à une autre partie de son œuvre, — celle qui

1. *Su Sang, de la Vulupté et de la Mort. Le crépuscule chez les animaux*, p. 254.

2. *L'Ennemi des Lois*, p. 37.

3. P. Challemel-Lacour. *Un Bouddhiste contemporain en Allemagne. Arthur Schopenhauer*. *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1870, (voir plus haut à la page 9).

4. Barrès. *Les Bénéfices du voyage*. *Le Journal*, 8 juin 1894.

5. Voir les lettres à André Maurel. *L'Éclair*, 15 mars 1925.

se développera après le voyage de Roemerspacher dans l'*Appel au Soldat* et qui s'apparente avec le sentiment exprimé dans les *Deux Femmes du Bourgeois*¹ où il préfère la belle Italienne à la Flamande médiocre et bonne ménagère.

L'Ennemi des Lois verra en Allemagne « des voluptés artificielles où le plaisir du beau d'ailleurs, est si souvent remplacé par le plaisir du classement, la distraction du pédant, plutôt que d'un goût un peu fier »². Les Bavares ressemblent au Velu devant une assiette fumante et qu'on lui interdit, ce sont les enfants de la famille européenne, sans le raffinement des Français. Mais c'est un sourire de tolérance qu'il leur accorde plutôt qu'une grave critique, et puis il se livre au charme de Louis II et d'un voyage idéologique dans ses châteaux, car «... où mieux eût-il pu naître que dans cette lourde Bavière intoxiquée d'esthétique ? »³.

Ce jeune roi représente pour Barrès quelques uns des sentiments de sa vingtième année. Avec une sensibilité profonde, il a le désir de se dévouer, de trouver un maître ; consacré à sa recherche du bonheur, il est attiré vers Wagner. Mais parce que le roi démontre « l'antimonie irréductible d'un rêve avec sa réalisation »⁴, il compose un problème d'éthique unique dont les châteaux qu'il fit bâtir sont les chapitres. « Comment, s'écrie Maltère, eût-il toléré qu'aucune volonté intervînt dans sa vie, ce frère de Parsifal, ce pur, ce simple, qui opposait à toutes les lois humaines les mouvements de son cœur ! »⁵ Comme Marie Bashkirtseff, comme Barrès lui-même, ce roi est un éternel insatisfait, aspirant toujours plus haut. Les « socialistes, qui édifient pour le moi général, ou Louis II pour son moi particulier, ne valent, conclut Maltère, qu'à jeter bas les constructions précédentes »⁶. « Qualis artifex pereo » aurait-il pu ajouter, et le Roi Vierge n'est qu'un exemple de l'éternel devenir de Hegel, de l'éternelle aspiration vers le savoir absolu. Louis II amène le jeune homme aux mêmes conclusions que lui font entrevoir les socialistes : les réformateurs font une excellente critique des conditions de la société, mais sitôt les réformes réalisées, elles redevennent insuffisantes.

1. Voir *Du Sang, de la Volupté et de la Mort*.

2. *L'Ennemi des Lois*, p. 98.

3. *Ibid.*, p. 175.

4. *Ibid.*, p. 180.

5. *Ibid.*, p. 194.

6. *Ibid.*, p. 197.

Barrès a encore une fois excellé dans ce voyage à tirer du paysage ce qu'il lui fallait pour nourrir son âme, et sa description se trouve tellement à point qu'un écrivain étant allé en Bavière, chargé d'écrire une étude sur les châteaux de Louis II, revient avec la conviction qu'elle est superflue, tout ayant été si bien décrit dans *l'Ennemi des Lois* ¹. Et ce voyage inspire celui de Marysas également entre deux femmes dont l'une personnifie l'intelligence et l'autre la sensibilité ².

La petite ville de Senones, ancienne capitale de la principauté de Salm-Salm, éveille de semblables sentiments dans l'âme de Barrès. S'opposant au château de Versailles qui enseigne à mépriser le trivial, cette petite cour rappelle le souvenir de gentilles princesses allemandes qui traiteraient en frères des êtres comme Gounod, ou Andersen qui pleurerait quand il n'avait pas su plaire. Le nom de ce fief qui avait appartenu à l'Empire pendant des siècles mais qui parlait toujours le patois lorrain l'attire : « Quel joli nom, caressant et ironique comme une chanson de Henri Heine » s'écrie-t-il ; et les grandes dames de ces petites cours anémiées lui semblent avoir créé « cet esprit romantique allemand si gracieux et touchant dans son premier soupir et avant qu'on le vulgarisât ». Il y ressent « cette mélancolique impuissance immortalisée par Hamlet : le trébuchement d'une race incapable d'exécuter ce que lui commande son hérédité » ³.

Les sombres parcs humides des petites villes de l'Allemagne et les ombrages merveilleux de Grenade le portent, lui, déjà membre de la Société contre la vivisection, vers l'amitié pour les arbres, abri de nos lointains ancêtres. Et comme l'Espagne le rapproche de l'Orient par ses belles Arabes, les arbres d'Outre-Rhin le font voler jusqu'aux « antiques pays d'Asie, vers les vallées caucasiennes et l'Arménie » d'où tirait son origine Tigrane connu en 1893, avec qui il aimait tant à causer. « Voici les régions, dit-il, où la bête humaine atteint à l'humanité, conclut ses premiers grands pactes : le dressage, la culture ! Quel fervent petit livre on en rapporterait, avec des couplets, des rêveries, tout un appel à ces mystérieuses intuitions qui, parfois, nous ramènent vers les lointaines origines de notre Moi ! Avec un tour d'esprit un peu hégélien, qu'il ferait beau

1. Muhlfield. *Le Monde où l'on s'imprime*. Paris, Perrin 1897, in-16, p. 76.

2. André Maurel. *Marysas*. Paris, P. Lemerre, 1894.

3. Voir *Promenade au Pays de Salm. Figaro*, 18 sept. 1893, et *Du Sang, de la Volupté et de la Mort : Hamlet en Salm-Salm*.

philosopher dans ces tristes auberges de la plaine où gémissent seules des hyènes assises comme de gros chats sur les tombes » ¹.

En Espagne il porte toutes les préoccupations d'un homme du Nord fortement attiré par la métaphysique d'Outre-Rhin. Il cherche toujours l'âme, la psychologie du paysage, mais il voudrait y goûter le plaisir de vivre une double vie, une existence nouvelle où il serait empêché de se souvenir et de prévoir. Il voudrait que le soleil dissipe les brumes du Rhin. « Très beau pays d'Espagne, s'écrie-t-il, aristocratie du monde ! Né me parlez pas d'Allemagne ni d'Angleterre » ². Don Juan lui rappelle Faust, « Don Juan, comme Faust, s'écrie-t-il, que de sources inépuisables, plus abondantes à mesure que nous vieillissons ! » ³. Et, fait significatif, le génie espagnol et le génie allemand le font penser au grand bastion de la pensée française : Pascal. Philippe l'Arabe semble rappeler confusément ce Louis II de Bavière qui lui aussi, était épouvanté par les honneurs des hommes et la caresse des femmes. Barrès regrette même de ne pas avoir amené Bérénice dans ce pays âpre de Tolède ⁴ ; elle y aurait trouvé une sœur dans La Pia qui avait « cette vague croyance à l'âme des objets, qui ne meurt jamais chez les petites filles élevées dans les contes d'Andersen » ⁵. Elle aussi a un ami Lucien avec qui elle s'accorde pour traiter les hôtes de son frère de « barbares », d'étrangers « avec qui leur sensibilité ne pouvait prendre contact » ⁶. Ce frère Delrio, c'est Philippe, c'est Maltère ; lui aussi se plaît parmi les métaphysiciens. Cherchant à créer des passions dans des cerveaux, il goûte, comme Barrès chez Stendhal et Bonaparte « la sensation puissante d'envisager le développement historique comme déterminé par des volontés » ⁷. C'est un égotiste impuissant parce qu'il cherche à « tout examiner du point de vue de l'éternité » ⁸, et il ne considère les choses qu'en leur développement.

C'est enfin l'Espagne qui complète l'éducation nihiliste. Marchant sur une dalle de cuivre, Barrès y trouve inscrit : « Ci-gît poussière,

1. *Du Sang, de la Volupté et de la Mort : Amitié pour les Arbres*, p. 265.

2. *Du Sang, de la Volupté et de la Mort : Le Page des pages courants*, p. 159.

3. *Du Sang. Les Bijoux perdus*, p. 152.

4. *Du Sang. Excuses à Bérénice*, p. 132.

5. *Du Sang. Un Amateur d'âmes*, p. 37.

6. *Ibid.*, p. 38.

7. *Ibid.*, p. 25.

8. *Ibid.*, p. 25.

cedre et rien »¹. C'est la grande vérité qu'affirme le temple, par la voix de la mort qui n'a plus intérêt à mentir. Enfin, suprême aveu de l'attrait de la métaphysique, il s'écrie : « Suis-je sûr... que l'accent sublime et qui magnifiait Tolède pour que j'en fusse à jamais amoureux, n'est pas fait de ces trois mots, *pulvis, cinis, nihil*, ramassés par ma jeunesse qui ne fut qu'une longue rêverie ? »². C'est à Tolède que la Pia entre dans le néant pour ne plus en sortir ; si une de ses sœurs revivra, ce sera beaucoup plus tard et sur l'Oronte.

L'Italie, comme toujours, complète l'enseignement d'Outre-Rhin. Le Tasse est un des poètes de sa famille spirituelle qui « ressentit jusqu'à la démence la difficulté d'accorder son moi avec le moi général »³.

L'Espagne avec ses âpres passions excite l'égotiste du *Culte du Moi*, l'Italie le console. Mais précisément par son attrait elle le fait songer à tous les voyageurs qui s'y sont plu ; pour le moment sa pensée va à Wagner qui y trouva l'inspiration pour le Venusberg et les filles-fleurs de son *Tannhauser* ; et il voit sur les hauteurs du lac de Côme le petit pâtre du dernier acte⁴. Il suit les traces de Taine, et avec Stendhal il parcourt Parme, lieu du monde où l'on s'abandonne au culte des sensations de l'âme et qui est « une belle petite ville », « presque de sentimentalité allemande, sous son gris-bleu vêtement d'octobre »⁵. Pise lui fait penser à Shelley et à Byron, à cette Allegra qui est « romanesque et mystique comme l'Euphorien du *Second Faust* »⁶.

Mais c'est surtout Toscane qui l'approche de la métaphysique d'Outre-Rhin en lui révélant l'histoire du développement de l'individu. Avec Taine, il sait que le peuple évolue selon les mêmes lois que l'individu, et, comme à Venise, il cherche la loi de son progrès. Le Vinci enseigne la méditation et l'acceptation, mais Michel-Ange va jusqu'à l'action de se créer un univers ; ses personnages paraissent méditer ; en réalité ils veulent *devenir* et se sont imposé comme devoir de se conformer à leur destinée ; ils sont tristes parce qu'ils distinguent que leur « sort sera de n'atteindre pas le terme de

1. Du Sang. *Les Amateurs d'âmes*, p. 60.

2. *Ibid.*

3. *L'Ennemi des Lois*, p. 186.

4. Du Sang. *Les Jardins de Lombardie*, p. 176-7.

5. Du Sang. *L'automne à Parme*, p. 203.

6. Du Sang. *Une journée à Pise*, p. 215.

cet éternel devenir »¹. Michel-Ange est un « héroïque » pour avoir « avec les Alexandrins et les Allemands du commencement de ce siècle », conçu « le Moi maître du monde »². Dans sa poésie aussi, il exprime avec la terminologie de Dante une conception de l'évolutionisme moderne. C'est que « les raisonnements et la façon de lier les idées varient avec chaque génération. Les grandes métaphysiques, celles de Platon, de Dante, de Hegel et de Fichte et tous les systèmes du monde ne sont que des images poétiques pour extérioriser et rendre logiques des sensations par elles-mêmes profondes et obscures. Il ne faut pas s'embarrasser des différences de vocabulaire ; là-dessous, c'est toujours le même bouillonnement de l'homme qui veut devenir Dieu »³.

Mais que deviendront ceux qui ne peuvent se maintenir sur ces hauteurs de volonté ? Barrès n'a pas vécu impunément parmi ses amis symbolistes. Il répond à cette question par l'analyse du groupe « Lédà et le cygne » exécuté d'après Michel-Ange par un de ses élèves Ammanite. Lédà pour Barrès, c'est la Grèce, Rome, la Renaissance, « la race qui fournit au monde le type de la beauté »⁴ ; l'amant inconnu qu'elle accueille, c'est Lohengrin, le cygne des grands fleuves du Nord, tout plein des secrets de ses forêts. Le cygne, repoussant et mystérieux en même temps, apporte à la civilisation latine la rêverie germanique, le sens de l'universel, l'aspiration panthéiste. Mais ces deux génies ne se rapprochent que pour un instant ; si Ammanite veut représenter l'état de ceux qui n'arrivent pas à contempler un moment les secrets de l'univers, on se demande à quel point Barrès y voit déjà l'impossibilité où se trouvent les civilisations latine et germanique de vivre côte à côte sur le Rhin ; elles peuvent se donner un baiser éphémère, accepter par moments ce qu'il y a de grand chez l'autre, mais la vie en commun n'est pas possible.

Dans le monde des musées, cependant, Barrès préfère le peuple du XVII^e siècle qui compose sa vie d'après son univers intime ; et comme conclusion il retrace les étapes du culte de son moi ; obligation d'abord d'exister, puis de se composer une vision de l'univers, de substituer à la réalité celui créé par la méditation et,

1. *Du Sang. L'Évolution de l'Individu dans les musées de Toscane*, p. 239.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p. 240-1.

4. *Ibid.*, p. 242-3.

enfin, de pouvoir organiser avec les autres des rapports où utiliser les éléments qu'on a créés.

Depuis l'analyse de Venise, Barrès est arrivé à une conception plus claire de l'évolution de l'individu, et de la contemplation de l'effort de l'homme pour devenir Dieu est sorti le culte de l'énergie qu'il trouve dans Michel-Ange et davantage encore dans Napoléon. Il se sert d'une méthode plus ordonnée dans sa recherche des origines de l'individu; ayant moins d'ambition, il a plus de courage car au lieu d'aspirer vaguement vers l'avenir, il se fonde sur les faits du passé. C'est un pas nouveau vers la reconnaissance du pouvoir de la tradition qu'il complètera dans son voyage de nationalisme français, et si le culte du moi l'a ramené dans la tradition française et vers des rapports avec d'autres moi, la politique va orienter son esprit dans la même direction.

IV.

« O maître, si tu existes quelque part, axiome, religion ou prince des hommes ! » : c'est le cri du jeune homme sous l'œil des Barbares que Barrès reprend en avril 1888 à Venise où il sentira sa confiance en lui-même renouvelée par l'article que M. Bourget consacre dans les *Débats* à son premier ouvrage¹. Le jeune écrivain, depuis les jours passés sous l'influence de Burdeau n'avait jamais cessé de rechercher un maître, et il en trouve un maintenant dans le Général Revanche dont il a connu la conduite lors de l'affaire Schnaebelé. Mais comme le Dorsenne de *Cosmopolis* qui avait pour maîtres Stendhal et Goethe, Barrès cherche toujours à « intellectualiser des sensations vides ». C'est sans doute sous l'influence de la métaphysique qu'il est amené à voir dans le boulangisme qui naît « un état de conscience nouvelle, qui se dessine dans la nouvelle génération, et qui nous enchante »².

Cet article sur le Boulangisme, écrit à Venise, est rempli des préoccupations intellectuelles de son auteur; en faisant son entrée dans le monde politique et en s'identifiant au mouvement de Boulanger, il montre comment il va harmoniser la vie d'action qu'enseigne Fichte avec le culte du moi qu'il tient du même philosophe,

1. Le 3 avril 1888.

2. *M. le Général Boulanger et la nouvelle génération. Revue indépendante*, 1 avr. 1888.

et comment Taine avait tort de prévoir l'impossibilité pour lui de réconcilier la pensée et l'action.

Il croit que son pays échappera au flot de barbares qui le submerge et que « sortir de nous-mêmes pour prendre goût à la chose publique, ce nous est déjà un premier relèvement ». Il se trouve en communion avec ceux de sa race qui espèrent en l'homme élu par l'*instinct populaire*, par « l'âme obscure, toujours bienfaisante, du peuple ».

L'année s'écoule. Barrès est en train d'écrire *Un Homme libre* dont il fait paraître certaines parties dans *La Revue indépendante*¹ et *La Batte*². Pourquoi le jeune intellectuel se joint-il au mouvement boulangiste ? D'abord parce qu'il sent le besoin d'un maître et que la politique lui révèle une manière de vivre qui le sortira du vague du nihilisme en le faisant participer à des émotions jusqu'alors inconnues.

En second lieu, il a toujours été l'ennemi de toute autorité, et Boulanger représente la lutte contre les parlementaires. Le grand attrait du général ne vient pas en toute probabilité de ce qu'il cherche la restitution de l'Alsace-Lorraine à la France ; cette question avait effleuré l'esprit de Barrès, mais il avait vécu pendant quelques années trop loin de son pays de l'Est pour qu'elle exclue tout autre. Son adhésion à la politique vient surtout de l'évolution psychique qui s'opère en lui à mesure qu'il approfondit le problème du moi. Kant et Fichte, Goethe et Renan lui avaient fait aimer seulement sa propre image projetée devant lui, mais à mesure qu'il comprend la sécheresse de cet univers qu'il se compose, il tend avec Fichte à se regarder en fonction avec les autres *moi* et à évoluer vers l'action. En même temps il se rend compte que l'histoire ne s'accomplit que par une série de changements ; les parlementaires de son temps ont été jeunes et ont remplacé leurs prédécesseurs, ce qui lui révèle la vérité que « c'est le devoir de toute jeunesse vraiment soucieuse que l'histoire ne stationne pas »³. C'est ainsi qu'il va ajouter Hegel à Fichte dans la composition de son socialisme où, une fois que l'individu aura su se mettre avec le groupe, il pourra se développer.

Le 6 juin 1888, Georges Laguerre avait fondé *la Presse* journal républicain national, dont le programme se résume en les trois mots de : *Dissolution, Révision et Constituante*. Dès ce moment Barrès

1. Note sur Venise, le 17 août ; *La Journée de Jersey* (sept.) et *En Lorraine* (déc.).

2. *Journal de ma vie intérieure*, le 14 juin etc. 1888.

3. *La Peur, La Presse*, 12 juin 1888.

connaît Laguerre qui figure dans le *Roman de l'Énergie nationale* sous son propre nom et dans le caractère de Suret-Lefort. Donnant d'abord des *Chroniques* diverses, il vient peu à peu à y faire des études politiques.

Le 21 janvier 1889, cependant, Barrès lui-même devient rédacteur en chef à Nancy du *Courrier de l'Est*, l'ancien *Courrier de Meurthe et Moselle*. On aperçoit déjà de quelle ambition il est inspiré en élargissant l'activité de ce journal jusqu'à comprendre toute la région de l'Est. Son programme politique est celui de la *Presse*, et son désir est de traiter même les adversaires avec une extrême courtoisie. Le premier feuilleton est *Huit Jours chez M. Renan*. Déjà il signale l'amitié de Jaurès pour les Allemands¹ et il est rempli d'indignation à l'idée que l'on veuille supprimer la Ligue des Patriotes de « notre ami Déroulède » parce qu'elle a facilité l'élection de Boulanger². Dès le mois de février, le jeune individualiste devient conférencier, changeant son ironie subtile en humeur un peu plus adaptée à ce genre d'occupation. Il s'offre, naturellement, à beaucoup d'attaques de la part de journaux comme *l'Est républicain*, en raison de son air d'extrême jeunesse et surtout en tant qu'auteur d'un *Homme libre* publié pendant la campagne électorale. Il aurait été attiré au boulangisme par amour des sensations nouvelles, parce que l'antithèse du *moi* extérieur et du *moi* intérieur qu'il y trouve lui est une source intarissable de plaisirs. C'est un littérateur décadent qui « se proclame tout haut égotiste, ou pour parler français, égoïste »³.

Barrès est élu député dans la troisième circonscription de Nancy. Pendant sa campagne électorale, il avait appris à aimer « l'instinct tout nu »⁴, et ayant dû visiter ces milieux de l'Est où l'on souffrait de la négligence de la France, il en revient avec une profondeur de sentiment qui influera indirectement sur toute son œuvre future. C'est avec des accents qu'il ne sait trouver qu'en décrivant l'état de ces pays de frontière, qu'il met devant les lecteurs de la *Presse* le cas d'une famille de ces Alsaciens vivant en France à deux pas de la frontière, mais qui ne se font pas naturaliser pensant qu'ils vont pouvoir rentrer en Alsace. Parce qu'ils sont fidèles à Boulanger qui, à leur avis, « avait plus qu'aucun le souci ardent de leur rendre

1. Le 25 janvier 1889.

2. Le 5 février.

3. Le 14 septembre 1889.

4. Voir *Notes d'un nouvel Élu*. *Figaro*, 27 oct. 1889 et *La Presse* 30 oct. 1889.

leur patrie »¹, et n'ayant commis aucun acte irrégulier, le mari et le fils reçoivent l'ordre de quitter la France en 24 heures, à la veille des élections. Comme étrangers, explique-t-il, la loi leur permet d'être ainsi expulsés, mais le jeune député ne sait comment exprimer son horreur devant cet état de la justice. Il arrive à la même conclusion que dans les *Taches d'Encre* en 1884 et sur laquelle il fondera les *Bastions de l'Est*. « Ils devraient être sacrés dans la patrie française, ces deux vieux d'Alsace et leur fils de vingt ans qui réclame à servir la France et que vous rejetez aux bataillons de Bismarck. J'en appelle à la pitié de la Patrie ! ».

Étroitement lié à la campagne électorale en même temps qu'au culte du moi se trouve le petit ouvrage *Toute licence sauf contre l'amour* qui fait voir sur quelles idées métaphysiques et donc d'Outre-Rhin, Barrès fonde son socialisme. Ici encore il suit Hegel pour la forme, et les Goethe, les Wagner, les Fichte pour le fond de l'enseignement. Pour mieux attirer ceux qui ne pensent pas comme lui, cependant, il place cette fois sa thèse avec les jeunes gens enrégimentés des Universités modernes qui n'ont aucune idée de leur moi. Avant de la poser cependant, il explique son point de vue. Avec Fichte et Téodor de Wyzeva il sait que « l'univers est notre invention, mais tel que nous ne sommes plus à même de le supprimer »², mais puisque le moi seul existe vraiment, la contradiction entre l'action et la pensée disparaît car le monde n'ayant aucune réalité, il ne reste plus qu'à agir sur le moi. Le bonheur donc se trouve dans le refus de reconnaître le monde extérieur. Avec les quietistes il dit également que les erreurs de la chair sont « trop laides pour que nous souillions notre âme à les surveiller »³. Puisque certains appétits demandent à se satisfaire dans le monde des apparences qu'on appelle la vie active, il leur a trouvé des joujoux. Mais il est certain de l'inanité de leur but et reste indifférent quant aux résultats. Il admet que dans le *Jardin de Bérénice* il était près d'atteindre à l'Unité « de résoudre les contradictions de l'Univers et du moi qui le crée »⁴. Attitude peu propre à conduire son auteur au socialisme, dirait-on, et pourtant c'est de cette conception du monde qu'il le fait sortir.

Il se met donc, pour faire sa thèse, avec les jeunes gens enrégimentés

1. Simple récit. *La Presse*, 14 janv. 1890.

2. Huit jours chez M. Renan : *Toute Licence sauf contre l'amour*, p. 180-1.

3. *Ibid.*, p. 182.

4. *Ibid.*, p. 183.

gimentés, sans individualisme, qui ne savent pas se créer une belle vie avec leurs instincts obscurs. L'antithèse est l'éloge du scepticisme, de ceux qui méprisent la vie extérieure, qui admettent la doctrine des contraires en constatant avec Hegel que « la vérité en même temps qu'elle affirme un objet ne nie pas son contraire »¹. La synthèse concilie l'antimonie de la pensée et de l'action. L'homme de pensée s'isole, mais « nos jeunes gens d'éducation goethienne estiment qu'on a tiré de l'individualisme tout ce qu'il peut fournir pour l'instant et qu'il serait à propos d'en revenir à une conception plus généreuse de l'activité »². Que l'homme de pensée prenne donc à cœur le socialisme, qu'il collabore aux « longs efforts de la solidarité humaine pour les déshérités » et il se trouvera uni à l'humanité³.

Comme dans sa vie intellectuelle Barrès a délaissé Kant avec son impératif catégorique, et Schopenhauer, il abandonne leur enseignement dans sa vie active ; il trouve sa loi dans l'amour qui « seul nous pousse à sortir de notre individualité » et qui « présidera à notre action sociale ... Ni la notion du devoir ni les lois divines n'eussent su nous arracher à notre rêve, écrit-il, et faire de nous des agissants ; dès lors nous sommes sous la loi seule de l'amour, déliés des vieilles notions du devoir et des formules »⁴.

Au fond du socialisme de Barrès se trouvent donc les ivresses métaphysiques qu'il s'était données pendant ses jeunes années. Aux deux anarchistes qui viennent le voir en 1891, il préfère Ponce Pilate se demandant « Qu'est-ce que la vérité ? »⁵. *L'amateur d'âmes* cherche dans tout système ce qui est vivant, ce qui émeut, et il ne le trouve pas dans le *Capital* de Marx, qu'il appelle « un logicien méphistophélique »⁶.

En 1893, il échoue dans la circonscription comprenant Neuilly et Boulogne. A ceux qui objectent à la députation d'un écrivain, Eugène Fournière de la *Petite République* et de la *Revue sociale* répond au nom de Barrès : « Il est beau de songer à l'humanité menée par l'amour — mais que sert de songer si l'on ne réalise

1. *Toute licence* p. 210.

2. *Ibid.*, p. 231.

3. *Ibid.*, p. 233.

4. *Ibid.*, p. 250.

5. *Un point de vue philosophique. Le Journal*, 12 janv. 1894.

6. *L'Ennemi des Lois*, p. 208-9.

pas ? »¹. Jusqu'en 1897, il ne fait paraître aucun ouvrage considérable. Cette époque est néanmoins une des plus fécondes de sa vie intellectuelle parce qu'elle voit la lutte entre les pensées germaniques et les idées françaises, et la victoire des dernières dans le *Roman de l'Énergie nationale*. C'est au moyen de la philosophie qu'il passe de la métaphysique d'Outre-Rhin à la considération de l'amélioration sociale de la France.

Il y a une ressemblance frappante entre l'évolution de Barrès et celle d'un Fichte que Lange, lu par Barrès en 1896², appelle le premier Allemand à soulever la question sociale. Commenant par poser le problème du moi et du non moi, ils cherchent tous deux une méthode pour arriver au bonheur. L'un comme l'autre essaie de le trouver en « s'élevant au-dessus du monde et de l'apparence, embrassant avec amour l'unité absolue et le vrai, le bien et le beau absolu qui en émanent »³. Fichte enseigne l'action, disant que l'amour est le principe énergétique de l'action morale et que l'homme n'est pas une fin en soi, mais une fin aussi pour les autres ; ayant affirmé le moi, il fonde la vertu sur l'oubli du moi dans l'intérêt de la totalité, prêchant la collectivité et la dépendance mutuelle, la solidarité acceptée et voulue librement par l'individu qui a pris pleine conscience de lui-même. Barrès approfondit l'analyse du moi jusqu'à ce qu'il lui trouve pour support la collectivité ; il cherche à résoudre l'antinomie entre le socialisme et l'individualisme.

En 1890, l'auteur de *l'Ennemi des Lois* a passé une soirée, dit-il, avec Fichte⁴ ; en 1893 il avoue son admiration pour la philosophie politique de ce penseur. « Fichte, dit-il, outre qu'il n'est pas de plus noble biographie, ni, selon mon goût, de méthode intellectuelle plus féconde, est, de tous les rénovateurs allemands, celui qui se rapproche le plus de l'ardent et généreux évangile proclamé par la France socialiste en 1848 »⁵. En 1897, il écrit dans ses *Cahiers* : « Je suis né en 1862 et Fichte en 1762 ; il me conviendrait de mourir comme lui en 1914 après avoir vu un 1813... Je ne suppose pas que sa théorie du moi l'ait empêché de faire une œuvre sociale »⁶. S'il

1. *Entre deux réunions*. Le Journal, 11 août 1893.

2. Voir les nombreux renvois au *Matérialisme* de Lange dans *Mes Cahiers* I.

3. Fichte. *Méthode pour arriver à la Vie bienheureuse*. Traduite par M. Bouillier avec une introduction par M. Fichte fils. Paris, Librairie philosophique de Ladrangé, 1845, in-8°, p. XXII.

4. *Du Génie insuffisant des hypnotiseurs*. Figaro, 27 août 1890.

5. M. Jean Jaurès. Le Journal, 20 juin 1893.

6. *Cahiers* I, p. 246.

ne formule pas encore cette pensée, son activité politique s'y conforme déjà. Les criminels sont pour Barrès les *moi* qui se défendent pour exister dans la société si mal faite qu'elle met en opposition les intérêts particuliers de ses membres ¹. Dans son utopie on serait heureux en faisant du bien être et de la perfection des autres *moi* une condition du développement complet du sien, et chacun étant bon, la communauté le serait également. Comme Fichte dans son *Discours à la Nation allemande*, Barrès voudrait faire voir aux jeunes gens qu'ils ont une tâche morale à accomplir en aidant à la réfection et à la réformation politique de leur pays ². L'humiliation de 1870 n'est jamais loin de l'esprit de l'auteur d'une *Journée parlementaire*, et il ne cessera pas d'attaquer le gouvernement qui veut supprimer les jeunes revues de ceux qui « professent un profond mépris du système social actuel, organisé et exploité par ces gens qui ont profité des malheurs de la patrie pour empoigner en 1870 la caisse et les honneurs » ³. Entre lui et les ennemis de Boulanger il y aura toujours « un fleuve plus large que le Rhin » ⁴.

Boulanger avait essayé de refaire la société sans se donner le temps de parfaire la réforme. Comme Fichte et Taine, Barrès voit le moyen d'y parvenir dans l'éducation des esprits : exposez les théories sociales, dit-il, et leur seule force suffira pour les faire accepter ⁵. C'est ainsi que dans l' *Ennemi des Lois* il cherche à aider à cette acceptation non en fournissant des notions sur les réformateurs, mais en notant les points où leurs théories s'accordent avec la sensibilité française.

Mais là où il suivra le plus près le philosophe allemand, c'est dans sa philosophie d'État. Celui-ci dit que chacun doit être libre, qu'il faut donc « une libre action entre la volonté de l'individu et celle de tous les autres individus » ⁶, ce qui implique un contrat social d'où est sorti l'État. Comme l'utopie de l' *Ennemi des Lois*, l'État décentralisé que voudrait fonder Fichte, se compose d'une association « dont la mission consiste à établir entre les membres d'une

1. *Entretien avec deux anarchistes. Le Figaro*, 11 juin 1891.

2. *Du recrutement d'un personnel révolutionnaire. Le Figaro*, 2 août 1890, et *La Rentrée. La Presse*, 15 janv. 1891.

3. *Saluez Petits. Le Journal*, 15 déc. 1893.

4. *La Cocarde*, 15 déc. 1894.

5. *La Rentrée. La Presse*, 15 janv. 1891.

6. V. Basch. *Les doctrines politiques des philosophes classiques de l'Allemagne, Leibnitz, Kant, Fichte, Hegel*. Paris, Librairie Félix Alcan, 1927, in-8°, p. 76.

même communauté nationale un rapport de droit tel que chaque citoyen soit libre sans que sa liberté lèse celle de tous les autres »¹. Le programme de la *Cocarde* que dirige l'auteur des *Déracinés* pendant un semestre², se base entièrement sur cette conception : le journal est individualiste et décentralisateur ; une profonde solidarité n'est possible qu'entre des individus affranchis, développés largement, épanouissant leurs forces, leur vocation dans le milieu élu par leurs affinités. Les collaborateurs s'unissent pour travailler à l'œuvre de la réfection sociale ; ils complètent Kant qui n'insiste que sur l'individu et qui a vicié l'enseignement universitaire en France avec son humanisme, par la collectivité sur laquelle insiste Fichte. C'est l'utopie de l'*Ennemi des Lois* qu'ils veulent réaliser : que chacun soit un individu, c'est-à-dire affranchi, laissant agir toutes les forces de sa nature, connaissant sa vocation, distinguant ses affinités, se conformant à sa destinée, et puis chacun, poussé à son type, sera prêt pour la coordination corporative et dévoué à une patrie³.

En appliquant ces vérités à la France, afin que chacun puisse se développer librement dans le groupement qu'il aura choisi, Barrès découvre qu'il faut multiplier les centres de groupement, de centralisation.

Il ne faut donc plus que Paris soit le centre d'où dépendent toutes les autres régions du pays ; pour l'assainissement il faut la décentralisation, et s'étant fait sa conception de réforme d'après les enseignements des philosophes d'Outre-Rhin, Barrès — ayant trouvé sa vérité — va désormais se baser sur des penseurs français dans cette campagne. Taine, Comte, Le Play, Tocqueville, Fourier et Proudhon surtout, sont les maîtres de son système et s'ils sont, eux aussi, inspirés des idées allemandes, ils ont su les approprier aux nécessités françaises.

Le mal de la centralisation, signalé par des penseurs aussi éloignés l'un de l'autre que Taine, Mistral, M. Bourget, Xavier de Ricard et l'École de Nancy, lui démontre la nécessité de s'appuyer sur l'histoire et de voir ainsi les provinces jouissant de leur autonomie, mais chacune faisant partie du grand corps social qu'est

1. V. Basch. *Les doctrines politiques des philosophes classiques de l'Allemagne, Leibnitz, Kant, Fichte, Hegel*. Paris, Librairie Félix Alcan, 1927, in-8°, p. 104.

2. Depuis le 5 sept. 1894 jusqu'au 7 mars 1895.

3. *Assainissement et fédéralisme*. Conférence de Barrès à Bordeaux le 29 juin 1895, rapportée par le *Journal* le 30 / 6. Voir aussi *Scènes et Doctrines du Nationalisme*. Appendice.

la France. Un des triomphes de son idée se trouvera dans l'exposition par Izoulet « qui a socialisé l'idée du moi, fondant le socialisme sur la métaphysique »¹ dans sa thèse de Doctorat sur la *Cité moderne* que Barrès connaîtra un peu plus tard, en 1897². Se basant sur la philosophie allemande et en dernier lieu, sur Hartmann, trouvant que « la société est l'âme de chacun »³, ce professeur fait voir comment l'unité des *moi* qui composent la nation ressemble à celle du corps physique, tous les membres se coordonnant pour accomplir l'action d'ensemble. Si un des membres manque, l'harmonie de l'ensemble est rompue, et Barrès ayant découvert cette vérité voit clairement, pour la première fois peut-être, comment la France est mutilée par la perte de Metz et de Strasbourg. « Ces deux villes ont mis dans le génie français des traits indispensables et tels que si on les effaçait, celui-ci demeurerait méconnaissable »⁴. Elles manquent à la France non à cause de l'agression d'un pays rival, mais parce que la France en 1870 n'était pas organisée en provinces se gouvernant elles-mêmes. Paris bloqué, le centre coupé, on ne sait plus que faire ; en se fiant trop à un gouvernement centralisé, on avait perdu toute initiative.

Le cercle qu'il a parcouru, l'a ramené sur le Rhin ; et sa découverte s'affermirait au contact de la tradition et de la révolution française qui n'avait jamais cherché à supprimer les frontières⁵. Donner aux provinces des groupements moraux et locaux, des écoles dirigées par l'université régionale, c'est faire la seule politique sociale possible, c'est s'appuyer sur l'histoire : les systèmes, les partis « ont besoin d'avoir dans le passé une tradition comme une plante ne saurait se développer sans racines »⁶. C'est la thèse des *Déracinés* qui se pose, et qui va combattre tout ce qui n'est pas français en France depuis les Reinach et les Cornelius Herz jusqu'à l'enseignement kantien. Barrès pourra bientôt faire son voyage de nationalisme français en suivant la Moselle jusqu'au Rhin.

Mais au fond de ces conclusions se trouve la considération historique et évolutive de la société. Il faut que l'individu se groupant librement puisse se développer et ainsi s'améliorer par un perpétuel

1. Izoulet au Collège de France. *Le Journal*, Paris, 1898.

2. *Un laboratoire*. *Le Journal*, 13 mars 1897.

3. *Cahiers I*, p. 129.

4. *Assainissement et fédéralisme*, opt. cit.

5. *Cocarde*, 23 oct. 1894. *Scènes et Doctrines du Nationalisme*, II, p. 172, etc.

6. *Décentralisation*. *Nancy Artiste*, 1895, p. 354.

devenir. C'est la philosophie de Hegel, inspirant les socialistes allemands, qui va encore l'amener aux vérités françaises.

Quand le rédacteur en chef de la *Cocarde* entend « gouailler le Pape » et la religion, il regrette toujours, dit-il, de n'avoir pas qualité pour soumettre aux jugements des railleurs « la belle théorie hégélienne qui a convaincu les meilleurs esprits de ce siècle que tout événement, toute institution avaient, à un moment donné, représenté la vérité, avaient été ni plus ni moins rationnels que les façons de voir auxquelles nous nous dévouons justement aujourd'hui »¹. C'est surtout cette branche de la philosophie allemande que Barrès va incorporer à son socialisme.

Il faut donc beaucoup nier comme le Méphistophélès de *Faust*², car le mal reconnu est suivi de la révolte et devient ainsi une condition de l'évolution humaine. Il faut donc célébrer avec Hegel l'importance du mal. L'avenir est au socialisme mais le changement se fait dans la confusion et l'on ne sait pas par quelles formes politiques la réforme se fera³. Les collaborateurs de la *Cocarde* forment donc un groupe d'hommes passionnés pour le développement historique de leur pays, qu'ils veulent rendre possible par l'éducation et en laissant s'opérer le jeu des nécessités naturelles⁴. Le boulangisme dans cette lumière n'est qu'un instant dans une série d'efforts que fait la France vers un état plus parfait.

Vers l'époque de la *Cocarde*, Barrès lit plusieurs ouvrages socialistes qui tendent tous à montrer l'influence de Hegel sur les réformateurs modernes. En 1890, il semblait attiré par l'aridité de ces lectures, il est accaparé par la question du capital où les jouisseurs s'opposent à ceux qui compatissent aux souffrances des travailleurs ; il voudrait qu'une énergie intervienne pour protéger les ouvriers contre l'omnipotence du capital, que l'égalité soit établie entre le travailleur et l'exploiteur. Il regrette que l'Allemagne féodale jouisse des réformes généreuses imaginées par la France et voit le Parlement comme instrument aux mains des capitalistes : comment donc lui arracher les réformes réclamées ?⁵ Mais très vite il se met d'accord avec Téodor de Wyzewa qui proclame que « la transformation sociale ne sera possible que lorsqu'on aura constitué une

1. M. Jean Jaurès. *Le Journal*, 20 janv. 1893.

2. *Bienfaisance de l'ironie, Cocarde*. 14 fév. 1895.

3. *Cocarde*, 27 janv. 1895.

4. *Ibid.*, 16 février.

5. *Commémoration socialiste. La Presse*, 28 janv. 1890.

humanité nouvelle, capable de s'accommoder d'un nouvel état social »¹.

La lecture du *Socialisme utopique et Socialisme scientifique* d'Engels² le confirme dans sa conception hégélienne du monde comme un procès de changement constant, où l'histoire n'est pas une confusion chaotique due au hasard ; et Bourdeau³ insistant sur l'importance de l'événement de la philosophie de Hegel dans le socialisme moderne d'un Marx, par exemple, parle aussi de Bakounine. Aucune idée, dit-il, n'est fixe, mais représente une minute transitoire de la société qui disparaîtra pour faire place à une autre qui sera tout aussi nécessaire. Mais là où Hegel n'admettait que l'idée, Marx est au contraire tout matérialiste.

En 1893 Barrès s'intéresse à la thèse de Doctorat de Jaurès sur les *Origines du Socialisme allemand* qui, insistant sur l'individualisme de Kant et le collectivisme de Fichte, distingue ainsi les différentes formes du socialisme : « Socialismum christianum cum Luthero et socialismum moraleum cum Fichte et socialismum dialecticum cum Hegel et Marx explicavi »⁴. Dès 1892 au plus tard, date l'intérêt qu'il prend aux publications belges, et il veut fortifier le génie français de tous les écrivains allemands et russes qu'il y voit traités. Il loue la *Bibliothèque universelle* de Genève en même temps que la *Société nouvelle* de Bruxelles⁵ pour avoir glorifié Wagner, Nietzsche, Tolstoï, et Ibsen lorsqu'ils étaient encore inconnus en France ; en France il s'intéresse aux publications socialistes, et à l'*Ère nouvelle*, il lit les ouvrages de Proudhon, la *Quintessence du socialisme* de Schaefflé, la *Réforme sociale* de Le Play, les *Problèmes de morale et de sociologie* de Spencer.

Il est rebuté par le côté matérialiste du socialisme allemand : la solution du problème social ne se trouve pas, dit-il, uniquement dans la question économique, car nous vivons dans une société léguée par nos ancêtres où se posent des problèmes d'éducation⁶.

Il préfère les rêves des humanitaires français de 1848 — « l'aventureux St Simon » et le « touchant petit vieux Fourier »⁷ — au

1. Téo¹dor de Wyzewa : *Le mouvement socialiste en Europe*. Paris, 1892, in-16, p. 87.

2. Traduit par Paul Lafargue. Paris, Derveaux, 1883, in-8°.

3. *Socialisme allemand et nihilisme russe* : Paris, 1892, in-18.

4. Jean Jaurès. *De primis Socialismi germanici Lineamentis apud Lutherum, Kant, Fichte et Hegel*. Toulouse, A. Chauvin et fils 1891, in-8°, p. 83.

5. *La brume du Nord*. *Le Journal*, 28 oct. 1893.

6. *Le problème est double*. *La Cocarde*, 8 sept. 1894.

7. *L'Ennemi des Lois*.

terre à terre et au matérialisme du socialisme d'un Marx et d'un Lassalle. San Merlino dans la *Société Nouvelle* du 30 avril 1891 avait dit que pour Lassalle « la question sociale n'était qu'une question d'estomac » et que Marx ne voyait dans toute l'histoire qu'une fatalité économique. Barrès aussi en 1892 fait le reproche aux socialistes allemands de « réduire le parti des idéologues au parti du ventre »¹, à tort, a-t-on dit, parce que Marx était bien obligé de sacrifier tout rêve afin d'arriver à ses buts². Cependant il ne refuse pas toute louange à Marx et à Engels « tout animés des forces qui firent l'Allemagne si belle lors du grand mouvement hégélien »³, et il a sans doute souvent causé de ces réformateurs avec Ménard qui avait connu Marx lors de son exil⁴. Comme on s'y attendrait, Barrès parlé peu de Bebel et de Liebknecht⁵.

Son étude *De Hegel aux cantines du Nord*⁶ l'amène aux mêmes conclusions. C'est l'aventure hégélienne qu'il raconte ; comment cette pensée a traversé le Rhin pour se développer à un tel point qu'elle ne ressemble plus à la conception qu'en avait eu son créateur, et comment elle influe sur tous, sur ceux qui l'acceptent comme sur ceux qui la rejettent et ceux qui n'en ont même pas entendu parler. « Ah ! ne me parlez plus d'amour, de voyages romanesques ni de domination, s'écrie Barrès. En vérité, pour nous émouvoir, rien ne vaut ce drame abstrait, ce mystère dans l'impalpable ».

Il éprouve encore une fois la vérité de la thèse du *Disciple* en faisant ce voyage métaphysique. Dans l'atmosphère de la France imprégnée de la sensibilité et de l'amour de la justice qu'y avait mis Rousseau, se filtre la pensée hégélienne, si bien que tous les socialistes mêlent la sensibilité de l'un avec la dialectique de l'autre. Hegel, soutien du gouvernement prussien de la restauration, n'aimait pas les révolutions, et cependant sa pensée s'est développée de telle façon qu'elle est devenue l'inspiratrice de Bakounine et de Marx aussi bien que du Français Proudhon. Ayant lu l'étude d'Engels sur

1. *L'Ennemi des Lois*, p. 149.

2. Gustave Kahn. *Le roman psychologique. Cosmopolis et l'Ennemi des Lois. La Société Nouvelle*, janv. 1893.

3. *Conseils d'un pendu et d'un clérical à Jaurès. Figaro*, 5 août 1896.

4. *Voyage de Sparte*, p. 17.

5. Dans le *Figaro* du 5 août 1896 (opt. cit.) il compare le socialisme de Millerand au leur.

6. Voir *Le Journal* du 30 nov., 7 et 14 déc. 1894 et *Scènes et Doctrines du Nationalisme* II, p. 243-254.

l'évolution de Feuerbach dans l'*Ère nouvelle* de 1894¹, il voit la contradiction de la dialectique de Hegel qui juge sa propre philosophie comme la vérité absolue tout en prêchant la loi du continuel devenir. Sachant que tout a été nécessaire et utile à son heure, Engels et Marx se font les interprètes de cette doctrine en Allemagne concluant que le désordre est respectable en tant qu'engendrant une nouvelle vérité. Mais ils pèchent en fixant leur idéal, en voulant organiser la société pour toute éternité sans laisser de place au progrès. Bakounine au contraire veut, de destruction en destruction, poursuivre la série indéfinie des aspects de la vérité. C'est ainsi que Hegel justifie le terrorisme. Marx cherche à établir le collectivisme, et prétend formuler l'avenir de la propriété ; Bakounine veut tout détruire ; ils ne composent que deux parties de l'enseignement hégélien, deux antimonies que seule peut résoudre la dialectique qui les engendra. Et c'est un Français qui fera cette conciliation ; pour lui « tout économiste, par cela même qu'il s'occupe des lois du travail et de l'échange, est vraiment un métaphysicien ». C'est le socialisme d'un Proudhon plutôt que le collectivisme de Marx ou l'anarchie de Bakounine qui satisfait la France, étant né de l'union de la sensibilité française et de la dialectique hégélienne. Et Proudhon prêche la fédération et le contrat, les groupements moraux et locaux, conciliant l'individualisme et la solidarité. C'est ainsi que le Français, fils de Hegel car il ne faut pas qu'il oublie les lois de son vieux père, laisse à l'humanité la liberté et la diversité dans le groupement qui permettent la création de tous les aspects de la vérité dont aucun n'est la vérité absolue, mais dont l'ensemble y approche.

Le cercle est donc complet ; le socialisme allemand ramène l'auteur du *culte du moi* en France à la tradition française qui doit veiller sur le progrès à faire, d'où il travaillera à fortifier son pays pour rendre plus forte la garde sur le Rhin. Il a posé une autre pierre aux Bastions de l'Est ; il ne cessera pas de s'intéresser à la doctrine de Hegel, comme en témoignent le politicien des *Déracinés*² et ses *Cahiers* ; il l'étudiera probablement plus soigneusement que pendant sa période hégélienne, mais cette étude ne sera qu'une des moindres occupations d'une vie dont le but est de fortifier le génie français.

1. F. Engels, *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, avril et mai 1894.

2. Chap. IX.

V

Ainsi, pendant la période où les *Déracinés* se préparent, se livre dans l'esprit de Barrès — comme sur le Rhin — la lutte entre deux cultures, et la lutte intellectuelle l'aidera à comprendre la lutte des armées. Dès 1894 il reconnaît la différence existant entre le génie allemand représenté par Marx, — qui considère le monde mû par des forces matérielles, par des conditions économiques, sans tenir compte des idées, — et le génie français tel qu'on le voit représenté à Lourdes, produit par « les paroles imprévues d'une petite fille ». « Eh bien ! s'écrie Barrès, Lourdes, selon nous, doit être évoquée dans cette discussion classique entre l'école allemande et la française comme l'exemple typique d'un développement produit par des causes où il n'y a rien d'économique »¹. Découverte significative, car en 1901, brisé par la mort de sa mère et par ses échecs politiques, c'est dans le pays de Lourdes qu'il viendra se retremper dans le calme et dans la latinité.

C'est aussi du pays lumineux du midi que vient M. Maurras disperser quelques-unes des brumes du Rhin par la clarté de son *Chemin de Paradis*. En commentant cet ouvrage, Barrès place l'auteur avec Jean Moréas et Raymond de la Tailhade dont les noms suffisent à évoquer la Grèce et le symbolisme et qui ont, d'après lui, l'incomparable mérite d'aimer « la lumière et la précision ». Venant de la Provence où la culture française est sans mélange germanique, l'auteur du *Chemin de Paradis* ne se laisse pas entraîner, une fois arrivé à Paris, dans les « brouillards germaniques » qui dominent les esprits depuis trois quarts d'un siècle de culture barbare. Se trouvant incommode par les légères brumes de la Seine, il puise toute l'inspiration de ses contes dans Platon « sans s'embarrasser de Hegel, ni du récent Nietzsche », et il hait l'idée de l'infini apportée par les Allemands. Barrès ne fait pas la critique de cet ouvrage, ne donne pas son assentiment aux idées de son ami, mais qu'il lui ait consacré un article suffit pour démontrer l'orientation de ses idées².

Nietzsche ne semble avoir eu aucune influence sur Barrès pendant ces années, en dépit de certaines ressemblances dans leurs idées, dues, sans doute, au fait qu'ils s'inspirent en quelque sorte des mêmes maîtres : Leibnitz, Kant, Hegel, Schopenhauer. C'est

1. *L'enseignement de Lourdes*. *Figaro*, 15 sept. 1894

2. *Les raisons du succès*. *Le Journal*, 18 nov. 1894.

vers 1892 qu'on commence à connaître ce philosophe allemand en France ; Téodor de Wyzewa lui consacre un article dans le *Figaro* du 4 avril 1892 que Barrès, étant collaborateur du journal et connaissant l'auteur, a dû lire. Il est effrayé de la popularité qu'a acquise en trois mois cet anarchiste intellectuel. Il craint qu'on n'aille vers une culture plus cosmopolite que nationale, où Walt Whitman, Tolstoï, Ibsen, Dostoïewski et Nietzsche substitueront l'âme européenne à l'âme française. C'est parce que ces écrivains rehaussent les idées françaises avec des épices étrangères qu'ils ont obtenu une si grande popularité. Jean Moréas et M. Maurras avaient déjà fondé l'école romane pour soutenir qu'on trouve dans Racine « toute la tendresse que peut donner aucune littérature »¹. C'est la querelle qui s'ouvre entre les cosmopolites et les « nationalistes », mot qui fera bien du chemin dans les années qui suivent. Nous ne sommes qu'en 1892 ; Barrès puisera beaucoup encore dans la littérature d'Outre-Rhin qu'il craint pour le génie français, mais le problème de cette contradiction lui apparaît déjà.

Ce que Barrès connaît de Nietzsche dans les années où il prépare le *Roman de l'Énergie nationale* vient d'articles épars qu'il a lus, de fragments traduits ou de conversations, car, ne sachant pas l'allemand, il ne lit ces œuvres que dans l'édition française que fait paraître en 1901 Henri Albert, son ami. En 1894, il appelle Mallarmé et « Nietche » — nom nouveau qui plaît — « les flirts préférés des femmes »². Il ne trouve pas, sans doute, dans ce génie imposant cet attrait mystique des métaphysiciens et de la poésie d'Outre-Rhin, et le philosophe qui méprise les faibles ne séduit aucunement l'ami de Bérénice. Au contraire, Henri Heine rêveur et satirique lui a plu d'abord par les tristesses de ses poèmes — car en 1887 il lui accorde une grande influence sur la poésie française depuis Nerval à Banville, — puis parce qu'il voit en lui, en 1888, un poète aussi français qu'allemand³. En 1893⁴ cependant, c'est comme admirateur du génie de Napoléon que Barrès place Heine avec Hegel, Byron, Carlyle, Beyle, Hugo et Balzac. C'est la lecture du critique danois Brandes qui lui fait voir en Heine la synthèse de Hugo et de Balzac ; le juif allemand, étant enfant, avait été ébloui par le passage de l'empereur à Dusseldorf ; comme Balzac révolutionnaire il désirait

1. *La querelle des nationalistes et des cosmopolites. Figaro*, 4 juil. 1892.

2. *Le Tout Rambouillet à Paris. Le Journal*, 19 janv. 1894 et Préface Jean Lorrain. *La Petite Classe*.

3. *Heine et Tourgueniev. Voltaire*, 6 janv. 1888.

4. *Napoléon. Le Journal*, 14 avr. 1893.

la liberté ; comme Hugo il souffrait de tout régime de médiocrité, et il trouvait en Napoléon son guide. L'orientation de l'esprit de Barrès, la lecture des œuvres de son ami Frédéric Masson, tout contribue vers cette époque à lui faire voir en Napoléon, comme d'autres en Nietzsche, un professeur d'énergie.

Comme admirateur de Napoléon, donc, Barrès peut aimer Heine ; mais comme antisémite il déteste celui qui appartenait à une race qui inondait la France de gens comme Reinach. Il l'oppose à Verlaine, « le poète de Metz qui fut notre Musset et notre Henri Heine » et continue « Heine, de qui Dieu me garde de médire ! est un étranger, un Allemand, il a des traditions secrètes qui nous déconcertent. De là notre malaise, tandis que Paul Verlaine, né à Metz, fils de soldat, petit-fils comme tous les Français d'un héros de la Grande Armée... était notre compatriote »¹. En insistant sur Verlaine le Messin, par contraste à Henri Heine l'Allemand, Barrès fait voir qu'il est prêt à faire ce voyage de nationalisme sur la Moselle qui lui révélera le véritable rôle du Rhin dans l'histoire des deux nations qui s'y font face.

Il est d'ailleurs intéressant de faire remarquer que la première fois peut-être que Barrès parle de Jeanne d'Arc, la Sainte de l'Est de qui il fera la Sainte de la France, c'est avec le désir de l'union nationale. « Soyons exempts de haine » dit-il à l'occasion de l'inauguration à Nancy d'une statue à cette sainte ; « il y a des jours de fraternité, des occasions où nous devons mettre en commune ce qu'il y a dans notre cœur de calme et de libre ». Ferry avait dit que le mouvement suscité en faveur de Jeanne d'Arc était un mouvement boulangiste, Barrès conclut que le pays est las de querelles et qu'il ne veut fêter qu'un seul parti, le parti national².

S'intéressant toujours à l'histoire de la France, à Michelet, à Taine et à Fustel de Coulanges, il a écrit lui-même, pour ainsi dire, les derniers mots de ce chapitre de sa vie en demandant « qui nous fera connaître le XIII^e siècle ? ». Dans l'œuvre de Fustel de Coulanges qui montre l'apport des Germains dans le monde gallo-romain, il voudrait pouvoir saisir « cette merveilleuse poussée de la France débordant sur le monde »³. Il a déjà su opposer dans son esprit le génie germanique — que son sang de l'Est lui faisait apprécier — à l'esprit français ; il est prêt à comprendre leur lutte sur le Rhin.

1. *Les Funérailles de Verlaine. Figaro*, 10 janv. 1896.

2. *Jeanne d'Arc ou la République ouverte. Figaro*, 4 juill. 1896.

3. *M. Hanotaux historien. Figaro*, 25 sept. 1896.

CHAPITRE IV.

DE LA MOSELLE AU RHIN

I.

Barrès avait déjà parlé en 1892 en faveur des nationalistes, contre les cosmopolites ; ce n'est donc pas le triomphe de la pensée française dans son esprit qui le rend nationaliste. Mais ce triomphe, en le remettant dans la tradition française lui révèle le rôle de ses ancêtres dans sa formation, — rôle déjà entrevu dans *Un Homme libre* — et sa campagne en faveur de la décentralisation le ramène dans son petit pays lorrain. Depuis le jour où, en 1896, il commence à noter dans ses *Cahiers* tout ce qui l'intéresse, il fait voir, peu à peu, une acceptation absolue des droits de la Lorraine sur lui ; et à mesure qu'il s'enracine dans la terre de l'Est et qu'elle pénètre en lui avec plus de puissance par la mort de ses parents, son nationalisme se fortifie.

Une fois revenu dans sa Lorraine natale, il prend conscience du rôle de celle-ci dans l'histoire de la France et de l'Allemagne. En nationaliste, il voit l'importance du Rhin comme frontière de la France ; en Lorrain il a eu expérience des invasions allemandes. Il a appris de ses maîtres la méthode historique ; il étudie le développement de son pays et trouve que le génie germanique lui est néfaste.

Son nouvel ouvrage, au titre imposant du *Roman de l'Energie nationale*, est la constatation de l'évolution qu'il a accomplie dans son affranchissement de la pensée d'Outre-Rhin. La première partie, cependant, démontre combien difficile est cet affranchissement, et si la belle Orientale est assassinée par deux Kantiens dévoyés, les poisons qu'elle fait parvenir en France ne disparaissent pas avec elle. De même, le goût du génie explicatif que Barrès imbu d'idéalisme allemand avait emporté en Italie, ne semble pas l'avoir complètement quitté, et il se complaît parfois dans des longueurs où

il semble avoir peur d'omettre le moindre détail de sa documentation.

Les *Déracinés* décrivent encore une fois l'histoire intellectuelle de l'auteur ; dans le *Culte du Moi* il n'avait pas su trouver sa voie, et il la découvre dans le nationalisme qui est l'acceptation d'un déterminisme ¹. « D'analyse en analyse, il éprouve le néant du Moi, jusqu'à prendre le sens social » ². Inspiré par le Renan de *Qu'est-ce qu'une Nation ?*, de Comte, de Le Play et de Taine qui adhéraient à la philosophie de Goethe si différente de celle de Kant ³, et prouvée nécessaire par la conclusion de l'*Ennemi des Lois* ⁴, cet ouvrage est surtout préparé par la campagne de la *Cocarde*. De cette période hégélienne de Barrès est sorti un *Roman de l'Energie nationale* qui enseigne la décentralisation, l'enracinement dans la province, et l'importance de l'éducation des jeunes gens qui, demain, formeront la nation.

En partie sous l'influence de Dostoïewski, et imitant la façon dont Stendhal se serait servi du crime de Barré et de Lébiez ⁵, ayant une imagination objective limitée, Barrès se base sur une visite que lui-même a faite ⁶ pour la visite de Rœmerspacher et de Sturel à Bouteiller, et se sert de Burdeau pour dépeindre ce professeur puisqu'il ne connaît pas de Kantien qui fasse exactement son affaire ⁷. La visite de Taine à Rœmerspacher se base également sur une visite semblable à M. Maurras ⁸.

Choisissant la forme du roman, Barrès continue son habitude d'analyser ses sentiments mais en les attribuant à ses amis Audiat, Lorin, Sembat, Laguerre ⁹, dont les caractères lui servent de personnages. On est tenté de voir en Rœmerspacher qui voyage en Allemagne, et en Sturel voyageur d'Italie, les deux côtés de son propre caractère.

Dans la première quinzaine de septembre 1896, Barrès suit le

1. *Mes Cahiers* III, p. 166.

2. *Un Homme libre*. Préface à l'édition de 1905, p. 12.

3. Voir *Les Déracinés*, ch. VII, p. 220.

4. Voir p. 247.

5. Pour une description du crime, voir *Figaro*, 30 oct. 1889 : Gustave Geffroy : *Lébiez et Barré*.

6. Voir René Jacquet : *Notre Maître Maurice Barrès*.

7. *Une Calomnie : Le Journal*, 12 mars 1898.

8. *Mes Cahiers* I, p. 162.

9. *Ibid.*, p. 94, etc... et la note p. 93 et 94.

cours de la Moselle jusqu'à son confluent avec le Rhin, et le chapitre de l'*Appel au Soldat*, qui décrit ce voyage et où il a mis, dit-il, « le meilleur de lui-même »¹, porte tout le *Roman de l'Energie nationale*². Il est précédé de l'histoire de sept Lorrains « déracinés » par l'enseignement kantien, qui ne savent pas accepter la vie de tous les jours parce qu'ils ont entrevu les sommets de l'idéalisme et les profondeurs du scepticisme — des cas exagérés disent certains critiques — mais qui dépeignent l'état d'esprit en France de 1880 à 1889. Quatre des sept peuvent s'évader dans les idées pures, dans des amours ou dans le succès, le cinquième se fait un nom dans le journalisme, mais deux sont sacrifiés au développement des autres. Suit le boulangisme et l'affaire Schnaebelé qui fait rentrer en France Rœmerspacher et Sturel. Pour étudier cette fièvre française, Sturel fait son voyage le long de la Moselle avec Saint-Phlin, traditionaliste qui unit le caractère de Stanislas de Guaita et de Lorin, deux amis de l'auteur, et le seul des sept qui a des racines dans son petit pays. Son nationalisme fortifié par cette expérience où il entrevoit le rôle du Rhin, Sturel rentre à Paris pour attaquer les Parlementaires : *Leurs Figures* annoncées depuis 1894, en résultent³. Barrès avoue, d'ailleurs, la part de ce voyage lorsqu'il s'excuse devant les lecteurs du *Journal* de leur parler des *Déracinés* en disant que ce roman est né « sous leurs yeux et au cours des longues excursions qu'ils ont bien voulu suivre dans les petites villes de mon pays lorrain »⁴.

Le lecteur de l'*Appel au Soldat* y est pour ainsi dire préparé par le séjour de Sturel en Italie, et de Rœmerspacher en Allemagne. C'est une espèce de thèse, d'antithèse et de synthèse que fait l'auteur en nous dévoilant le génie latin de l'Italie et le génie germanique de l'Allemagne avant de nous promener dans ces pays de la vallée mosellane et rhénane où les deux peuples se mélangent. Sturel en Italie, le plus subjectif des hommes, ne trouve qu'à jouir de ses émotions en contemplant les peintres et en cherchant des tombes ; c'est là que l'antimonie existant entre Byron et Goethe se présente. Mais l'Allemagne offre à Rœmerspacher toute son érudition calculée ; il y comprend comment Racadot et Mouchefrin

1. *Pas de veau gras*. *Le Journal*, 8 fév. 1900.

2. *Scènes et doctrines du Nationalisme* II, p. 140 note.

3. *Un Homme libre*, édition 1894.

4. *Constituer une cellule sociale*. *Le Journal*, 10 nov. 1897. Il fait allusion aux articles du 5 et du 19 juin et du 3 juillet. *Dans les petites villes lorraines*.

auraient pu réussir leur vie en alliant la discipline à l'indépendance. Mais s'il y apprend que « l'admirable branchage philosophique, historique, juridique issu du tronc hégélien est encore plein de sève »¹, il se rend compte du désir allemand d'acquérir la suprématie universelle que rencontreront partout Sturel et Saint-Phlin chez les vainqueurs ; il est frappé par tout ce qu'il y a de brutal chez le peuple qui va lire *Faust* sur le Brocken durant la nuit de Walpurgis en célébrant le pangermanisme. En même temps il voit les beautés de la conception de Goethe « qui a compris la France et que la France comprend »². Ayant ressenti l'intransigeance de ce culte de l'absolu dans l'Allemagne tout acquise à la politique bismarckienne, Barrès est prêt à se détourner de Hegel pour rendre hommage à Goethe, et pour se sentir plus que jamais un fils de sa patrie et de la douce Moselle.

La France est « dissociée et décerbérée » parce que l'Allemagne et l'humanisme ont rendu ses enfants, imprégnés d'idéalisme, incapables de servir leur pays³. Elle l'est aussi par la défaite de 1871 — défaite subie parce qu'elle était déjà décerbérée — vérité que Barrès a entrevue dans sa campagne de décentralisation et que confirme la publication du *Désastre* des frères Margueritte⁴. L'histoire de l'armée de Metz qui manqua de cerveau est celle de la France, et si Barrès se donne la mission de contribuer à entretenir le niveau intellectuel en France⁵, c'est qu'il est convaincu que forte intérieurement, elle sera vainqueur sur le Rhin. Derrière son nationalisme, a écrit M. Curtius⁶, il y a la peur d'une autre invasion ; cette crainte a sa source dans ses souvenirs d'enfance, et elle est confirmée par le voyage sur la Moselle qui lui fait comprendre le rôle du Rhin. Ce grand fleuve mystique au-dessus duquel était passée l'inspiration de sa jeunesse, continue à lui envoyer l'écho des grands penseurs germaniques. Mais il sait en extraire les vérités éternelles pour laisser de côté tout ce qui est nuisible au génie de sa patrie. La philosophie d'Outre-Rhin l'ayant aidé à comprendre les besoins de son pays et s'étant fondue avec ce qu'il y a d'hérédité rhénane

1. *L'Appel au Soldat*, ch. I, p. 22.

2. *Ibid.*, p. 29.

3. Voir *Les études nationalistes au Quartier latin. Le Journal*, 15 février 1900, et *La morale nationaliste, ibid.*, 12 avr. 1900.

4. *L'affaiblissement du cerveau français. Figaro*, 5 mars 1898.

5. *Cahiers II*, p. 246.

6. *Correspondance de l'Union pour la Vérité*, mai 1925.

dans son caractère, lui fera comprendre plus facilement qu'à n'importe qui les grandes luttes de civilisation qui se livrent sur le Rhin et le tempérament de ce peuple rhénan tiraillé entre deux nations ennemies.

Barrès, comme Sturel et Saint-Phlin, fait un voyage de cyclisme, il peut ainsi « pénétrer où les chemins de fer sont inconnus »¹ et déchiffrer sur « ces grands lambeaux disputés entre la France et l'Allemagne » comment se forme et se déforme une nationalité.

Il part comme le révèle son *Cahier*, occupé des critiques que Thévenin lui formule sur Taine, ayant en tête les noms de Lorin, d'Audiat, de Sembat, de Laguerre, de Barré et de Lebiez, et tout accaparé par le kantisme de Burdeau. Mais il est surtout résolu avec Soury — à qui son premier *Cahier* est presque entièrement consacré avant la mention du voyage — à chercher les raisons physiologiques de la vie humaine. Cette attitude ne peut manquer d'influencer sa façon de réagir à chaque étape de son voyage. « Nous nous préoccupons, dit Saint-Phlin, de tout ce qui peut fournir les éléments de la connaissance psychologique et politique »². Il a lu l'*Europe centrale* d'Élisée Reclus³, des ouvrages sur la Lorraine⁴ et porte dans sa sacoche la *Campagne de France* de Goethe avec le *Childe Harold* de Byron⁵.

Suivant le cours de la Moselle jusqu'à son confluent avec le Rhin, par Bussang, Épinal, Toul, Pont-à-Mousson, Metz, Sierck, Thionville, Trèves et Coblenze, jusqu'à ce que de « jeune fille » elle devienne « femme »⁶, Barrès se laisse envahir par les émotions que lui inspire ce paysage mosellan et rhénan. Il y apporte l'âme d'un partisan boulangiste — le voyage de Saint-Phlin et de Sturel est placé en 1887, — en même temps qu'un état d'esprit formé par le génie germanique de Taine et de Hegel, convaincu de l'importance de l'inconscient et de l'impulsion de l'hérédité. Partout il envisage les choses dans leur développement, que ce soit l'histoire de Metz qu'il raconte ou celle de la lutte entre les races allemande et latine. Il en vient même à imaginer la recréation de l'ancienne Austrasie parce que Paris, ayant constamment préféré des étrangers aux

1. *L'esthétique du cyclisme. Le Journal*, 28 sept. 1894.

2. *L'Appel au Soldat*, II, ch. XI, p. 28.

3. *Voir Cahiers I*, p. 100.

4. *L'Appel au Soldat*, II, note à la page 30.

5. J. Chappey. *Barrès, Goethe et l'Austrasie. Revue de Paris*, 15 juil. 1925.

6. *L'Appel au Soldat*, II; chap. XI, p. 103.

Français, aurait obligé les provinces à « suppléer au cerveau que la capitale cesserait de leur fournir »¹. C'est ainsi qu'encore une fois le boulangisme lui paraît comme un « point dans la série d'efforts qu'une nation tente... pour retrouver sa véritable direction »². L'inconscient de la race ne cesse jamais de lui apparaître et il est retenu sur l'abîme des futiles rêveries relatives au progrès de l'avenir par la tradition de ses morts. Racadot est serf par hérédité, Boulanger a confondu l'inconscient du paysan et de l'ouvrier, et le génie français dans les pays annexés persistera, non par l'éducation française qui tend à faire des citoyens de l'humanité, ni par le souvenir d'une civilisation matérielle qu'égale au moins celle de l'Allemagne — mais par la force de la terre et de l'inconscient. Dans les questions de patriotisme et de religion, ce n'est pas la logique, mais l'inconscient qui persuade. C'est ainsi que Metz, en résistant à la germanisation, se conduit selon les lois qui ont présidé à son développement ; c'est ainsi que Saint-Phlin veut que les villages de la Basse-Moselle cessent d'être des régions disputées entre Paris et Berlin pour jouir de leur autonomie.

C'est au monument d'Igel que Sturel et Saint Phlin font un « pèlerinage goethien » ; l'évocation de l'auteur de la *Campagne de France* fait voir aux deux amis comment il goûtait toutes les formes de l'activité parce qu'elles élargissaient sa vision de l'univers. La leçon qu'ils en tirent, c'est qu'il faut, comme lui, comprendre les fièvres françaises où souvent la « nation affaissée trouva un ressort imprévu ». Cependant, comme ils s'approchent du Rhin dans l'air duquel Goethe avait puisé la vie, c'est « Goethe et les doctrines un peu serves de l'acceptation »³ qu'ils sentent, cette acceptation de Taine et du Maître de Weimar que Barrès raillera avant d'en faire sa règle de vie.

Mais l'analyse de l'attitude de Barrès envers Goethe, quoique importante, se place ailleurs que dans la description de ce voyage qui ouvre à sa considération l'importance de la terre dans la formation de la race, de la physionomie du paysage dans le développement d'une civilisation dans laquelle il voit chaque motte de terre pleine d'un passé historique.

Il s'attarde dans le paysage bien connu de Charmes pour contem-

1. *L'Appel au Soldat*, p. 110.

2. *Ibid.*, p. 114.

3. *Ibid.*, II, chap. XI, p. 142.

Maurice Barrès.

pler la maison de Claude Gellée et regretter que la Lorraine n'ait pas « l'orgueil de quelques grands souvenirs ». Il veut en tirer une éducation « en profondeur, autrement féconde que notre éparpillement de touche-à-tout et notre verbiage sur les civilisations mondiales »¹. Bientôt cependant, il délaisse toutes ses considérations philosophiques au fur et à mesure qu'il entre dans la Lorraine allemande, pour ne plus y voir qu'une lutte entre deux civilisations. Il recherche pourquoi la Lorraine s'est donnée à la France, plutôt qu'à l'Allemagne, dans ce combat qui a le Rhin pour centre ; c'est une page d'*Un Homme libre* qu'il récrit et même de sa propre histoire. Cette petite nation n'a pas su se développer selon ses lois intérieures parce qu'elle était constamment tiraillée entre deux autres nations ; ayant tenu pendant quelques siècles, ayant élevé une digue contre le protestantisme, — ce sel venu de l'océan germanique, — elle se trouve inférieure aux Capétiens de France et se voit obligée de leur céder par besoin de paix et de sécurité.

Arrivé à Metz, le voyageur laisse échapper de son cœur la plainte de la captivité dans toute sa tristesse : cette « Iphigénie de la France »², identique à elle-même dans sa servitude, lui révèle plus clairement que tout autre étape de son voyage, combien c'est une nécessité organique pour la France de résister à la germanisation. Ville libre et gouvernée par son aristocratie, elle dût choisir entre le catholicisme et le protestantisme qui l'aurait entraînée dans l'Allemagne, placée comme elle est « sur une orbite dont la France et l'Allemagne forment les foyers »³. Mais les catholiques la livrèrent aux Français ; elle perdit de ce fait son indépendance mais gagna d'autres compensations dont elle jouit. Puis, trois siècles après, elle est encore trahie par ses défenseurs et livrée à l'Allemagne. Partout Barrès se heurte dans cette ville qui garde son aspect français, aux efforts de la germanisation, et il y éprouve probablement une des expériences les plus durables qu'il emportera de ce voyage qui lui révèle le rôle du fleuve mystérieux dans l'histoire de son pays. Des « jeunes sœurs de nos mères »⁴ qu'il voit s'y promener va sortir Colette, dont la victoire de la cathédrale est préparée par les mots brutaux allemands qu'on lit dans le cimetière de Chambière : « Dieu était avec nous ».

1. *L'Appel au Soldat*, II, chap. XI, p. 142.

2. *Ibid.*, II, p. 71.

3. *Ibid.*, p. 74.

4. *Ibid.*, p. 81.

Quand, pour la première fois, Barrès parle de son voyage, il raconte comment il a pu exposer à l'Université de Genève « les principaux traits d'une belle enquête » qu'il a faite en Lorraine, et c'est à la description de cette visite au cimetière de Chambière qu'il s'attarde dans son article ¹.

La figure du volontaire Erhmann est conçue lorsqu'à Sierck se pose le problème du soldat lorrain enrôlé dans la Légion étrangère et du Lorrain qui est étranger en France et Français en « Elsass-Lothringen ». Le conscrit se perd dans les débats de conscience, faut-il lier son honneur au drapeau prussien ou faut-il le trahir à l'occasion ? — Barrès mettra encore quelques années à résoudre ces problèmes avec Pierre Bucher. Il est important de noter que ces réflexions datent au plus tard de 1897 et que, par conséquent, cette amitié n'est pas à elle seule l'inspiratrice du premier volume des *Bastions de l'Est*. Comme en 1888, en 1897, ² Barrès insiste aussi sur la Lorraine militaire qui est devenue un des éléments constituant l'âme nationale française ³ ; c'est la Lorraine qui, depuis le temps de la ligne de retranchement élevée par l'empire romain sur le cours de la Moselle, s'est opposée à l'envahissement de la Germanie.

Barrès se pose la question : Les hommes des petites villes qui vivent d'un travail assidu, sont-ils sensibles à ces déplacements de frontière qui ne semblent pas déterminer de grands changements dans leur vie individuelle ? ⁴ L'illettré même, conclut-il, est engagé dans cette lutte entre deux idéals ; le régime allemand se préoccupe de ne pas être vexatoire, les impôts sont plutôt moins lourds qu'en France, les charges militaires équivalents — mais il faut qu'il défende sa langue et la possibilité même de penser ⁵.

Ce qui ressort particulièrement de cette enquête, c'est l'effort que tentent les Allemands de remplacer la langue française par la leur dans ce pays « où jamais, à aucune époque, personne ne sut un mot d'allemand » ⁶. C'est ainsi qu'ils détruisent plus sûrement cette partie de la France qu'ils ne l'ont fait en s'annexant son terri-

1. *Le lieu le plus tragique*. *Le Journal*, 13 févr. 1897.

2. Voir les trois articles du *Journal* : *Dans les petites villes lorraines*, des 5 et 19 juin et 3 juillet 1897.

3. Le 5 juin.

4. *Ibid.*

5. Le 19 juin.

6. *Le Journal*, le 3 juillet.

toire, et c'est ainsi qu'un Victor Hugo, un Voltaire ou un Rousseau s'ils étaient nés après 1870, auraient manqué à leur destinée. Dans le cerveau des vaincus se livre un perpétuel combat entre les ancêtres et les nouvelles conditions de vie. Les Allemands pensent souder par la violence cette terre qui s'était donnée à la France par besoin de paix et de sécurité, et pensent lui donner une âme nouvelle. Dès 1897, Barrès est convaincu de sa loyauté à la France¹. Cependant un idéal peut facilement se substituer à un autre : avec la nouvelle génération qui naît dans les écoles du vainqueur, en 25 ou 35 années la germanisation peut se faire, et le père français ne pourra continuer indéfiniment à lutter contre l'enseignement allemand de l'École.

Comme Barrès verra toujours sur le Rhin le conflit entre les races latine et germanique, il insiste, dans son parcours d'Épinal à Toul, sur la bienfaisance du règne romain pour ces tribus celtiques et gauloises de la Moselle. Il voudrait voir à Trèves la persistance des éléments latins, et c'est là que Saint-Phlin raconte sa visite au grand poète provençal, Mistral, visite dont Barrès annonce la description dès février 1897². Il semble partout regretter que ce pays n'ait pas aussi son Mistral et il admire Erckmann né à Phalsbourg qui se fait l'interprète de l'Alsace-Lorraine, de l'Est pittoresque « prêt à sombrer dans les ombres sans mémoire »². Si en 1900 il laisse de côté Erckmann-Chatrian pour se consacrer à Mistral, il voit le problème sous la même lumière. « La phrase commencée dans Trèves par les Romains, dit-il, brisée par trente-six peuples, finit sur des sonorités gutturales de Berlin. En province, elle s'est déroulée sans hiatus jusqu'à ce que Mistral y ajoutât son mot »³.

Pour Barrès, la nation française est une route qui mène du Rhin à la Méditerranée⁴, et la vallée mosellane « une rue des candidats à la nationalité française »⁵. C'est par là que les peuples et la tourbe d'Outre-Rhin se précipitent sur la France pour recouvrir les vieilles populations et se mêler avec elles. Si Toul n'est pas l'Allemagne rhénane mais la France lorraine, Barrès sent bien qu'arrivé à Trèves on est dans la Prusse rhénane, au-delà de la frontière d'avant 1870. Là encore, la douceur du paysage du Luxembourg qui se distingue

1. *Le Journal*, le 3 juillet.

2. *En profondeur. Le Journal*, 5 février.

3. *L'Appel au Soldat*, II, p. 113.

4. *Le Journal*, 5 février.

5. *L'Appel au Soldat*, II, p. 52.

de l'empire d'Allemagne vu sur la rive droite « fait contraste avec la suite de querelles qu'évoquent ces lieux perpétuellement disputés par deux grandes races »¹. Et telle est la force de ce sentiment que vingt-trois ans après, ayant fait le même parcours avec l'armée victorieuse de la France, il dit qu'il décrit ce même voyage et renvoie au recueil d'articles qu'il prépare : *Le Désir du Rhin*². Si ce recueil apparaît sous le titre de *L'Appel du Rhin*, bien que la résonance de ce dernier titre soit peut-être meilleure, on y aurait voulu une traduction plus exacte de ce « Rheinlust », — qui commence à le brûler dès 1896.

Le Sturel de *L'Appel au Soldat*, ému par le monument d'Igel entrevoit pendant un moment que le flot prussien peut être repoussé jusqu'au Rhin, attendant du général Boulanger la restitution « de la plus grande France »³ car les ouvriers de Richardménil lui avaient appris que ce général faisait peur aux Prussiens. Mais Saint-Phlin en posant l'antithèse arrive à la belle synthèse que proposera Barrès après la guerre de 1914. Si ces pays rhénans avaient été annexés par la France d'une façon quelque peu injuste ils avaient gardé le code civil français en devenant allemands, et au lieu d'être toujours disputés entre la France et l'Allemagne, pourquoi ne poursuivraient-ils pas un développement mi-parisien, mi-berlinois ? Ajoutez un poète indigène pour chanter leurs louanges et pour restituer de la noblesse au dialecte *franc* du temps où l'Austrasie « comprenant en plus du bassin de la Moselle celui du Main, s'étendait au deux rives du Rhin »⁴, et on serait alors sur le chemin de permettre à ce pays de dégager ses divers âges gallo-romain, franc, austrasien et de connaître « qu'ils lui imposent dans l'Allemagne des fins particulières ».

Barrès n'accepte pas encore cette attitude de Saint-Phlin, comme l'indique sa réponse à l'objection de Raymond Poincaré : C'est un féodal, dit-il, et qui se place un peu au même point de vue que Zorn de Bulach en Alsace ; cependant il est désintéressé et donc fort aimable — et il sert à exposer une solution que Barrès entrevoit déjà pour ce « grand problème » du Rhin⁵.

La dernière étape de ce voyage amène les amis de Trèves à

1. *L'Appel au Soldat*, p. 102-3.

2. Voir édition Nelson de *L'Appel au Soldat*, p. 367-8.

3. *L'Appel au Soldat*, p. 107.

4. *L'Appel au Soldat*, p. 109.

5. Discours de R. Poincaré à l'inauguration du monument de Barrès sur la Colline Inspirée, le 23 sept. 1928, rapporté par F. Empaytaz. *Chroniques barrésiennes*.

Coblence où la Moselle se perd dans le Rhin. Et déjà l'ordre des sentiments n'est plus le même. Les deux pèlerins sont pénétrés par la douceur des légendes que la proximité du grand fleuve inspire à ce pays rhénan de la rive gauche où les imaginations sont beaucoup moins brutales que de l'autre côté du fleuve. Ils y comprennent « la bonne et douce race si disciplinée d'Austrasie »¹, ce caractère sur lequel Barrès aura soin d'insister dans ses cours sur le Génie du Rhin, en 1920. C'est l'idée latine qui se révèle dans sa touchante confiance en la nature. A mesure qu'approche la fin du voyage, ils voient « tous les éléments rhénans proportionnés pour composer l'harmonie délicate des paysages mosellans »². Les ruines féodales, les donjons qui passionnèrent tant Victor Hugo semblent n'avoir eu que peu d'attrait pour Barrès qui pourtant aimait tout lieu mystérieux. C'est que l'âme des ruines qui lui parlait en Alsace lui était ici moins connue et qu'il était trop préoccupé des grands problèmes de ce paysage pour se livrer à leurs appels mystiques. Il commence d'ailleurs à se trouver plongé dans cette Germanie qui attire « les préoccupations matérielles, et particulièrement les stomacales, aux plus excellentes abstractions »³ et qui l'avait rebuté dans un Karl Marx.

C'est un des premiers résultats de ce parcours que la critique qu'avait faite Barrès des Allemands en 1887⁴ et des Bava-rois dans *l'Ennemi des Lois*, devient beaucoup plus cuisante à mesure qu'il comprend plus profondément encore l'importance de cette lutte sur le Rhin. Il cherche à être juste envers l'ennemi, il reconnaît la valeur de ses grands hommes, mais il est plein d'ironie pour les médiocres. A Cochem il rencontre déjà un de ces Allemands « grossièrement bâti en colosse » qui « bedonnait en s'élargissant toujours vers le bas, ce qui lui donnait un ensemble piriforme »⁵. Des institutions féodales si fortement individualistes, la lenteur d'esprits difficiles à stimuler, l'acceptation sans intérêt des phénomènes politiques, — tout lui annonce le voisinage de Coblence « tout allemande et qui ne sait plus qu'elle a été le chef-lieu du département français du Rhin-et-Moselle »⁶. C'est une ville qui ne sait pas, comme Metz, unir les deux amis.

1. *L'Appel au Soldat*, p. 127.

2. *Ibid.*, p. 131.

3. *Ibid.*, p. 131.

4. *Voltaire*, 19 octobre.

5. *L'Appel au Soldat*, p. 135.

6. *Ibid.*, p. 143.

Le voyage est terminé : reste à en tirer la leçon. Comme Renan dans la brochure « *Qu'est-ce qu'une nation ?* » que commente Barrès en 1897¹, les deux amis concluent « qu'une nation est un territoire où les hommes possèdent en commun des souvenirs, des mœurs, un idéal héréditaire »² — c'est ainsi que Metz deviendrait allemande le jour où les vainqueurs commenceraient à l'assimiler en substituant leur langue à la langue française. Le long de la Moselle, le territoire français est entamé et les amis demanderaient deux choses au Général Boulanger : la reprise de Metz et de Strasbourg « ouvrages avancés qui recouvrent la patrie »³, et une discipline morale pour fortifier la conscience française, pour recréer l'énergie nationale et pour affermir la mentalité de leur pays que les étrangers essaient de détruire. « Si son mouvement échoue, concluent-ils, on ajoute gravement aux présomptions qu'il y a d'une acceptation définitive du traité de Francfort ». « Cultiver sur notre sol lorrain les espèces locales, parce qu'elles résistent mieux à l'envahissement des graines d'Outre-Rhin, c'était le rôle d'un César »⁴, disent-ils. Et Barrès, que la naissance d'un fils a pu rendre confiant dans l'avenir, décide Saint-Phlin à se marier pour fonder une famille en harmonie avec sa terre et ses morts. C'est le triomphe du nationalisme français, mais du nationalisme qui ne sait pas s'affirmer parce qu'il est entamé sur le Rhin. Ce voyage marque surtout le plus haut sommet qu'ait encore atteint la pensée de Barrès : ayant été soumise par l'Allemagne, s'étant partiellement affranchie, sans nier le charme qu'elle y trouverait encore, elle se met au service de son pays. L'auteur des *Bastions de l'Est* résume sa vie passée, et prévoit son activité future quand il s'écrie que pour l'esprit partisan de Sturel et l'esprit social de Saint-Phlin : « le puissant pont de la Moselle, la ville sur la droite, la haute forteresse d'Ehrenbreitstein, le Rhin considéré comme l'âme d'un univers nouveau, leur composaient dans la nuit un accueil qu'ils acceptèrent avec des sympathies de poètes, mais aussi avec les réserves d'hommes pour qui il y a des vérités nationales. C'est bon pour la Moselle qu'elle se jette de toutes ses puissances dans le Rhin ! Et s'ils ne peuvent empêcher la pente de leurs curiosités vers la vallée du fleuve magnifique, du moins, à ce point extrême d'un

1. Un laboratoire. *Le Journal*, 13 mars 1897.

2. *L'Appel au Soldat*, p. 146.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*, p. 148.

*grand courant français, ils savent se dire : Attention ! nous appartenons à la France. Plus avant s'étendent des espaces étrangers et que nous aurions à comprendre comme tels, bien loin de nous y confondre ! »*¹.

II.

Barrès n'oubliera jamais ce voyage où le rôle du Rhin apparaît dans une nouvelle lumière, après lequel il n'entendra que sourdement l'appel de la pensée germanique, mais dans toute sa clarté la plainte des provinces vaincues. Il compte parmi les plus heureux de sa vie ces jours où il errait parmi les forêts et les montagnes romanesques entourant de petits villages tout pleins des souvenirs de la Révolution et de l'Empire, et où il refuse d'avouer qu'il est en pays allemand².

Il se plonge dans des lectures qui lui éclairent encore davantage ces questions locales et préparent la documentation pour les *Bastions de l'Est*. Il en rapporte une soif jamais assouvie d'*approfondir*³ les problèmes qui se posent dans les régions de l'Est ; il fait d'autres voyages historiques qui l'amènent à Varennes en février 1897⁴, qui le renseignent surtout sur la Lorraine ; d'autres en Alsace, à Sainte-Odile aussi en 1897, et sur les champs de bataille de 1870 d'où sort peu à peu son magnifique appel au Rhin, souverain des destinées françaises.

Le ton même des articles qu'il écrit pour le *Figaro* et le *Journal* change après septembre 1896 : avant, il se préoccupe surtout du socialisme, mais après, du patriotisme, des historiens, de Mistral, de l'Arménie et du nationalisme, de la conférence de Renan sur la Nation, des cours d'Izoulet et ainsi de suite. Sa pensée qui s'orientait vers le culte de la tradition française s'est affermie et il marche désormais sans hésiter à son but qu'il résume dans la conférence *La Terre et les Morts*, conférence qu'il aurait dû donner en 1899 devant la *Ligue de la Patrie française* « si les manifestations n'avaient pas été suspendues »⁵.

1. *L'Appel au Soldat*, p. 143.

2. Préface à Stéphane Coubé : *Alsace, Lorraine et France rhénane*, p. XI.

3. Il insiste sur ce mot : voir *En profondeur. Le Journal*, 5 fév. 1897, et les mots, de Saint-Phlin : *Leurs Figures* ch. XIV, p. 227.

4. *Cahiers I*, p. 135.

5. Cette conférence est publiée dans la brochure *La Terre et les Morts*.

C'est pour avoir entrevu l'atteinte portée à la nationalité française dans les pays de l'Est, que Barrès insiste dans les *Déracinés* sur la nécessité de recréer l'énergie nationale, qu'il veut stimuler le génie de la France dans l'individu ¹, et qu'il fait de son programme électoral en 1898 une campagne de nationalisme où il met la France en garde « contre ce socialisme trop cosmopolite ou plutôt trop allemand qui énerverait la défense de la patrie » ². A cette question nationale est liée la question juive : dans la *Cocarde* il avait déjà combattu Dreyfus, mais en 1898, il se dresse en adversaire contre ce « traître », déraciné lui aussi, et qui aurait été plus heureux dans la civilisation d'Outre-Rhin ³. De même, il combat le protestantisme sachant que si en Lorraine les bandes protestantes avaient triomphé, les destinées auraient été orientées vers l'Allemagne : ⁴ « ... Rester très nationaliste, barre du côté de l'Allemagne ... C'est ce que plusieurs de nos amis ne sentent pas : préserver la culture française. Cela est mon rôle, tout m'y prépare » ⁵.

Dès le 16 décembre 1896, dînant en compagnie d'Ernest Lavisse chez la princesse Mathilde, il se met d'accord avec lui pour trouver que d'une certaine façon il serait bon de s'entendre avec l'Allemagne moyennant « une reconnaissance éclatante et nouvelle du traité de Francfort, en ce qui concerne Strasbourg » et que la France reprît Metz et ses fortifications.— On aurait Metz et l'on pourrait toujours attendre l'occasion de reprendre Strasbourg ⁶. Seulement il admet que l'effet moral d'une telle action serait désastreux, car on n'avait jamais reconnu valable en France ce traité qui abandonnait les deux villes. Il s'intéresse à l'attitude, en 1870, de Bismarck. Celui-ci, depuis Sadowa, visait à faire le silence en France sur l'armement de la Prusse et parvenait ainsi à inspirer une fausse sécurité, puis, le moment venu, il supprima les subventions à certains journaux français afin qu'ils deviennent patriotes et prêchent la guerre ⁷. Il voit même à la base de la noblesse française des comtes germains ; et il reconnaît dans les trois familles royales « des étran-

1. *Mes Cahiers* I, p. 190.

2. *Scènes et Doctrines du Nationalisme* II, 161.

3. *Ibid.*, I, p. 161.

4. Réponse à l'Enquête de l'*Action française*, 15 mai 1900. Voir *Scènes et Doctrines*, I, p. 63 et *Le Journal* des 28 et 30 juin 1900.

5. *Mes Cahiers* II, p. 250.

6. *Mes Cahiers* I, p. 121.

7. *Ibid.*, p. 261, et *Leurs Figures*, ch. IV, p. 53.

gers vivant sur la notion germaine de la royauté et s'appuyant sur des Germains »¹. Les institutions françaises sont donc étrangères — mais en même temps il projette de faire comprendre dans l'*Appel au Soldat* que « la France est de Pascal, Rousseau ». Il s'intéresse aux raisons de la défaite de 1870 ; il conclut que la France est gravement atteinte ; « ce qui nous confirme dans cette vue, dit-il, c'est de constater que la puissance de reproduction est en baisse, et que la résistance faiblit sur les frontières de l'Est, d'où l'esprit allemand fuse dans tous les sens sur notre territoire et dans nos esprits »². Il devient donc secondaire de savoir quel ministre sera vainqueur et si la France mènera à bien son extension coloniale. « Ces possessions lointaines ne vaudront que par notre action sur les bords du Rhin »³.

Les séjours que fait Barrès à Sainte-Odile et sur les champs de bataille de Frœschwiller ne font que fortifier en lui l'idée de l'importance du Rhin dans la question du nationalisme français. Il fait une enquête en Alsace sur le pasteur protestant Oberlin qui multiplie les attaches terriennes et sociales des gens dont il a la charge⁴. A Obernai il comprend la tâche qu'ont les parents de dégermaniser le cerveau de leurs enfants et le problème des conscrits qui doivent choisir entre la France et l'Allemagne⁵. Mais c'est Sainte-Odile qui lui fait avouer combien maigre est l'œuvre d'un individu, à moins que ce ne soit celle d'un Byron, d'un Goethe, d'un Pascal ou d'un Rousseau.

En entrant dans ces pays de l'Est, il lui semble qu'il embrasse une vie plus profonde ; « jusqu'à Nancy, dit-il, c'est pour moi la vie de la vanité. Lunéville fait transition. La pierre rouge d'Alsace me libère et dès mes premières promenades, c'est l'odeur des forêts alsaciennes »⁶. L'attrait de ses hauteurs d'où l'on voit serpenter le Rhin d'un côté, et d'où l'on devine le territoire français de l'autre, l'attireront désormais chaque année, et il fera de pieuses excursions sur les champs de bataille de 1870. Il cause avec les gens du pays, il étudie les qualités militaires, françaises et allemandes d'après

1. *Mes Cahiers* II, p. 159-160.

2. *Les Déracinés*, ch. IX, p. 271.

3. *Ibid.*, p. 272.

4. Voir dans le *Journal. Constituer une cellule sociale*, le 10 nov. 1897 et *Sur la mort de Venise* des 11 et 25 sept. et le 26 oct. 1897.

5. *Mes Cahiers* I, p. 178.

6. *Mes Cahiers* II, p. 111.

le général Bonnal ; au milieu de ces endroits sacrifiés par les ambitions de la race individualiste qui a produit tant de métaphysiciens, il apprend « à ne faire qu'un bien petit cas de la personne humaine, du pauvre *moi* »¹. Ce pèlerinage le confirme dans sa campagne nationaliste contre le traître Dreyfus, et fort de la conviction que les autres voudraient aussi participer « à cette défense de la latinité dont mon petit pays fut l'éternel bastion et mes compatriotes les premiers soldats »², il résume ses impressions dans sa deuxième conférence destinée à la *Ligue de la Patrie française*, qui, elle aussi, proclame son désir de la plus grande France et au sein de laquelle Barrès place la question de l'Alsace-Lorraine.

Plusieurs fois reproduites³, et renfermant elle-même une partie du voyage sur la Moselle de l'*Appel au Soldat*, cette conférence tient au cœur de Barrès. Il y trace l'œuvre de l'administrateur allemand dans l'Alsace-Lorraine, la réaction des indigènes d'abord dans la période héroïque qui avait son sommet au temps du boulangisme dans la protestation des quinze députés. Suit la période de résistance légale, menée par les fils de ceux qui ont vu 1870, élevés sous le nouveau régime. Si la situation matérielle est mauvaise, l'Alsace est devenue un foyer où les Allemands peuvent être séduits par la civilisation française, elle est devenue un moyen de pénétration des idées françaises en Allemagne. Car « cette langue de terre entre le Rhin et les Vosges » est une nationalité, il y a un « particularisme alsacien » auquel est joint une longue culture française, et Barrès en 1899, ne se gêne pas pour réclamer que « les gens d'Alsace ne sont pas des Allemands, mais des Alsaciens-Lorrains ». « Je veux dire, ajoute-t-il dans les *Scènes et Doctrines du Nationalisme*, qu'ils pensent et agissent en Alsaciens cultivés à la française »⁴ et la note indique le rôle des Alsaciens dans la vie intellectuelle de la France : c'est Henri Albert et Henri Lichtenberger qui étudient Nietzsche ; Édouard Schuré qui le premier exposa la philosophie des légendes wagnériennes... Ils participent à la culture allemande dans le même sens que le firent Michelet, les Renan et les Taine.

Cet état « bloqué entre la France et l'Allemagne » est devenu

1. *Scènes et doctrines du Nationalisme* II, p. 125.

2. *Ibid.* A Léon Daudet en tête de *Deux pèlerinages*, p. 115.

3. Dans les *Annales de la Patrie française* des 1 et 15 mai, et 1^{er} juin 1900, dans *Scènes et Doctrines du nationalisme* II. Une nouvelle position du problème alsacien-lorrain. Voir aussi *Le Journal. A propos de l'alliance des Allemands*, 11 janv. 1900.

4. *Scènes et Doctrines*, p. 17.

« une *province annexée*, mais non pas un pays fédéré » et veut avoir son autonomie tout comme les autres états de l'Empire. Quelles chances y a-t-il de la germanisation de ce pays ? Il y a l'organisation matérielle allemande qui surpasse celle de la France, — comme le constate Barrès dans une conversation aux ruines du château de Salm-Salm dont le charme lui avait inspiré plusieurs pages — il y a la puissante raison à la tête de l'état et qui manque à l'anarchie française. Mais le vainqueur, en contraste avec la vaincue, n'a pas su se faire aimer ; on reste fidèle à la France et les cas comme celui de Zorn de Bulach qui accepte la domination allemande pour garder sa position, sont exceptionnels.

Du séjour que fait Barrès à Niederbronn en 1899 date aussi son amitié avec Pierre Bucher, directeur futur de la *Revue alsacienne illustrée* et qui a une place si importante dans le rôle des *Bastions de l'Est*. C'est ainsi que naît dans l'esprit de Barrès l'inspiration pour sa nouvelle série de romans ; il commence à concevoir le combat entre le génie germanique et le génie latin sur le Rhin comme une lutte intellectuelle, et c'est à propos des *Oberlés* qu'il jette le cri qui va en augmentant jusqu'à la Grande Guerre : *Il ne fallait pas émigrer*. Son volontaire Ehrmann restera sur le sol alsacien, et sa Colette, par contraste avec M^{lle} Oberlé, délaissera elle-même son amant allemand. La tâche de Barrès sera d'éclairer autant que possible ces obscures luttes de conscience qui se livrent dans les pays du Rhin. S'il semble en 1901, avoir abandonné la vie politique, s'il se retire pendant quelque temps dans l'air limpide de Pau et loin des brumes du grand fleuve, il déclare quand même : « Ce sera l'honneur de ma carrière d'écrivain, si je puis quelque jour apporter plus de lumière sur les magnifiques luttes rhénanes. Aux frontières de l'Est, ma petite nation, à travers les siècles, a joué un rôle principal dans cet antagonisme de race où je suis, à mon tour, un modeste combattant. Nous avons filtré les races inférieures. Je ne m'écarte des querelles électorales que pour mieux me préparer à ce devoir difficile de fermer les défilés et de ralentir le flot étranger »¹. Son fils ne sera pas déraciné par l'éducation universitaire, mais se promenant dans la Lorraine, il y verra « *une suite de redoutes doublant la ligne du Rhin* »².

1. *Les Annexés* *Le Figaro*, 16 nov. 1901 reproduit sous le titre de *Il ne fallait pas émigrer*, dans *Scènes et doctrines*, p. 36.

2. *Leurs Figures*, ch. XIV, p. 228.

SECONDE PARTIE

1896-1923

BARRÈS LE " SOLDAT DU RHIN "

CHAPITRE V

LES BASTIONS CONTRE LE GERMANISME

I.

En remontant la Moselle jusqu'à son confluent avec le Rhin, Barrès avait découvert, en même temps que ses racines nationales, le rôle de la vallée mosellane dans l'histoire des combats qui se livrent entre la France et l'Allemagne.

Dans l'étude qu'il fait de ces luttes rhénanes où deux génies se rencontrent, il se trouve dans une position privilégiée : d'une part il a su apprécier les chefs-d'œuvre de la littérature et de la pensée allemandes ; de l'autre il est Français, nationaliste, « patriotard » aurait dit Jaurès. En outre, il est attaché par les liens de ses ancêtres à la terre de Lorraine qui, tout en étant plutôt latine que germanique, fait transition entre les deux civilisations qui s'opposent sur le Rhin. Il condamne les ambitions germaniques, mais tend naturellement à chercher un endroit où les deux pensées peuvent se fondre, et il le trouve dans la Rhénanie.

En 1911 il se dit frappé par le distique de Schiller qu'il recommande à l'attention des convives du banquet du Couarail. Le grand poète allemand fait dire par le Rhin : « Depuis bien longtemps déjà, je t'embrasse, vierge lorraine, mais nul fils encore n'a fait la joie de notre union ». « Parole énigmatique et saisissante ! »¹, ajoute-t-il, plein du désir de voir se réaliser cette union.

Une fois son petit pays découvert, Barrès le cosmopolite devient Barrès le Lorrain, son cœur bat en harmonie avec sa terre natale. Partout il la porte en lui, jusque dans l'Orient mystique tant désiré, et c'est *le deux novembre en Lorraine* qui clôt le beau poème *Amori et Dolori Sacrum*, commencé par la *Mort de Venise*. Barrès n'est pas seulement Lorrain d'âme, mais aussi d'intelligence ; — à quel point

1. Voir le *Messenger d'Alsace-Lorraine*, 1^{er} juillet 1911.

sa province l'aide-t-elle à comprendre le génie germanique et les luttes rhénanes ?

L'étude de la Lorraine devient la grande passion de la vie de Barrès : il est tout naturel qu'il ne sache que revenir sur un sujet qui lui tient à cœur. Ce n'est pas par manque d'inspiration, comme le suggère *l'Étoile de l'Est*, mais parce qu'il est obsédé par la pensée de ces pays de l'Est qu'il semble parfois identifier aux pays du Rhin.

Reconnaissant que l'expression d'Alsace-Lorraine « ne correspond qu'à un fait de violence », il s'en sert néanmoins pour distinguer une partie des régions rhénanes ¹. Ainsi il va à Athènes en avril 1900 « avec une sorte de maussaderie » pour remplir un devoir envers sa propre culture ² ; et son *Voyage de Sparte* contient « beaucoup de paysages lorrains » ³, parce que, dit-il, « le sang des vallées rhénanes ne me permet pas de participer à la vie profonde des œuvres qui m'entourent » ⁴. Ainsi un des plus beaux chants du cantique de déception qu'est la description de ce voyage se trouve dans le chapitre sur *l'Iphigénie*. C'est à travers l'ouvrage de Goethe que Barrès apprécie la jeune Grecque, et il comprend la Grèce comme il avait compris l'Italie de sa vingtième année, par les interprétations allemandes ⁵.

S'il ne raconte ce voyage que quatre ans plus tard, c'est qu'il a peur, semblerait-il, d'avouer ses déceptions qui le resserrent plus étroitement dans sa vallée rhénane et dans sa race celte ⁶. En Égypte également, il songe au fils de Goethe et à celui de Renan ⁷. De même en 1914, au Levant, il voit partout des figures lorraines, mosellanes et rhénanes, et en décrivant son voyage, il fait une assez longue digression sur les frères Ratisbonne.

De plus il semble toujours tenté de mettre en contraste le génie des « bastions orientaux de la civilisation latine » ⁸ et le génie méridional. A Mirabeau, qui l'attire pourtant, il préfère les brouillards

1. *La Minute sacrée*, p. 80 (30 nov. 1918).

2. *Le mirage grec. Le Journal*, 11 juin 1900.

3. R. Perroux : « *Le voyage de Sparte* » de Maurice Barrès. *Pays Lorrain*, 1906, p. 112.

4. *Voyage de Sparte*, p. 64.

5. *Ibid.*, 170-1.

6. Voir *Cahiers* II, p. 175.

7. F. Empaytaz. (*Chroniques barrésiennes*) *Fragments de Mélanges d'Égypte*, p. 26.

8. *Description de la terre qui produisit Victor Hugo. Le Gaulois*, 21 janv. 1902.

du grand fleuve au latinisme étonnant pour un homme du Rhin ¹. Il s'appelle toujours « un homme du Nord » ², mais il comprend que lorsque Ligier-Richard complète Claude Gellée, « le génie lorrain, trop vite interrompu, marque un point de perfection entre les pays latin et germanique » ³. « Les gens de Lorraine, a-t-il écrit, ont toujours eu à s'épurer des éléments germaniques qu'ils portent dans leur sang. La barbarie rhénane fait une admirable matière humaine propre à tout, pourvu qu'elle soit idéalisée. Nos compatriotes ne pourraient guère se dispenser de se mettre à l'école méditerranéenne » ⁴.

Les membres du gouvernement habitant au-delà de la Loire sont ennemis de sa politique rhénane ⁵ ; il accuse *le Temps* de ne pas se rendre compte de l'importance de la frontière du Rhin ⁶, et il insiste sur le rôle des pays de l'Est, non seulement pour protéger la France, mais pour pondérer avec leur solide bon sens, le génie plus irréfléchi, plus bouillant du Midi.

Ainsi l'œuvre des *Bastions de l'Est*, comme le *Culte du Moi*, est en Barrès « une vaste sensibilité » ⁷. Il cherche toujours à fortifier la France, spirituellement et matériellement, contre les Barbares d'Outre-Rhin, songeant même à consacrer un ouvrage aux malheurs de Gerbéviller pendant la guerre de 1914 ⁸. Toujours prêt à aider à combattre le germanisme là où il semble vaincre, Barrès s'intéresse à de nombreuses publications alsaciennes-lorraines, aidant de ses conseils et de son argent la création du *Pays lorrain* de Charles Sadoul et précisant le but des *Marches de l'Est* de Georges Ducrocq — but très étendu puisqu'il s'agit de réveiller et de dégager, « bref de créer la conscience littéraire de ces puissants et pleins territoires, l'Alsace et la Lorraine, le Luxembourg, les Ardennes, les vallées de la Moselle et de la Meuse, et puis la Flandre wallonne, qui, depuis

1. J. et J. Tharaud : *Mes années chez Barrès*, p. 254 et *Cahiers* III, p. 292.

2. *Discours aux félibres* 1907, Voir *En Provence*, p. 109.

3. *Chronique* IV, p. 167 (18 avr. 1915).

4. Émile Gebhart. *Le Gaulois*, 23 avril 1908.

5. Voir *Le Gaulois*, 8 janv. 1907.

6. *La Patrie*, 6 mars 1903.

7. *Un Homme libre*, 1905, p. 9.

8. F. Baldensperger. *Une visite à sœur Julie à l'hospice de Gerbéviller. L'Alsace française*, 9 mai 1925.

Maurice Barrès.

Charlemagne, sans cesser de vivre en commun, se sont interrompus d'accorder leur vie »¹.

Il est membre du *Couarail* de Nancy, ville qu'il appelle « une extrême citadelle du monde latin sur les terres rhénanes »², et il continue sa lutte contre le germanisme, même pendant la période où il avoue avoir ajourné de décrire plus avant les *Bastions de l'Est*, et d'exprimer « l'éternel désir du Rhin, le *Rheingelust* »³. Car par le lieu de sa naissance, il est un anneau dans la chaîne des Edgard Quinet, des Ballanche, des Nodier, des J.-J. Weiss, des Sénancourt, des Taine et des Erckmann-Chatrion qui, avertis par leur voisinage de ce qui est important dans l'effort intellectuel allemand, forment des avant postes de l'esprit français⁴.

Il est à remarquer que, toujours animé plus ou moins directement par son amour de l'Alsace-Lorraine, après la publication de *l'Appel au Soldat*, Barrès n'a pas écrit un seul ouvrage — excepté *Un Jardin sur l'Oronte* — où il ne s'agisse, à quelque degré que ce soit, de la lutte entre la France et l'Allemagne. Les *Bastions de l'Est* se lèvent contre l'ennemi, la *Colline Inspirée* lui oppose sa discipline, les *Amitiés françaises* élèvent un petit garçon dans la haine des gens d'Outre-Rhin, les *Familles Spirituelles* sont inspirées de la guerre avec l'Allemagne, l'auteur de *Pour la Haute Intelligence française* se renseigne chez l'ennemi, avouant qu'il ne craint pas de poursuivre cette question, et cela dans le même moment, dit-il, où son attention « est ramenée par les débats parlementaires sur les question rhénanes, dont dépend l'avenir de notre pays ».

« Comme tout se tient ! s'écrie-t-il. Les destinées de la France en tous ordres sont sur le Rhin »⁵.

Une *Enquête au pays du Levant* apporte en Orient ces mêmes questions rhénanes tout comme le voyageur de Sparte promène en Grèce ses préoccupations d'homme du Rhin. *Amori et Dolori Sacrum* décrit le 2 novembre en Lorraine et suit Gœthe et Wagner à Venise. Si la *Grande Pitié des Églises de France* semble faire exception, on peut du moins y relever des influences allemandes, et l'étude des congrégations de l'Orient ouvre la lutte sur le sol du Levant entre la domination française et germanique.

1. *Marches de l'Est*, t. I, 10 fév. 1909. Lettre préface.

2. Discours au Couarail : *Message d'Alsace-Lorraine*, 1^{er} juillet 1911.

3. *La France dans les pays rhénans*, p. 8 (29 nov. 1918).

4. *Les grands problèmes du Rhin*, p. 267 (1^{er} et 15 janv. 1922).

5. *Chronique XIV*, p. 125 (3 sept. 1919).

C'est que Barrès consacre sa vie à lutter pour les deux provinces perdues par la France, et que leur histoire peut seulement se considérer dans ses rapports avec l'Allemagne. Plus que le Rhin, c'est l'Alsace et la Lorraine qui séparent deux ennemis héréditaires. A travers ces pays, les Allemands sont passés vingt-huit fois avant 1914 pour assiéger quatre fois Paris. Il aime revenir sur l'histoire de l'Alsace-Lorraine ; l'attitude de ses députés au Reichstag l'occupe souvent ¹. Il répète sans cesse l'histoire des années d'avant 1914, où la lutte se poursuit dans les esprits, où même les Alsaciens nés sous la domination allemande désertent le pays pour se faire soldats français, et où la fidélité se raffermirait sous la persécution. L'Allemagne n'a rien su faire de remarquable avec cette pâte alsacienne : elle avait visé, au contraire, à étendre le développement de ses propres états au détriment de ceux qu'elle avait annexés. Malgré la prospérité apparente de ces pays, Barrès cherche à prouver qu'elle les a « exploités et stérilisés » ². L'histoire de l'affaire de Saverne prouve que le militaire prussien demeure toujours le même ³.

Ce n'est pas que Barrès néglige les fautes françaises envers l'Alsace-Lorraine : l'apparente indifférence du gouvernement avant 1900, la propagande germanophile d'un Jaurès, la négligence dans l'application de la loi Kléber qui permet aux annexés de recouvrer leur nationalité française au lieu de servir dans la Légion étrangère, la façon de traiter de « Prussiens » les Alsaciens et les Lorrains en France — mais le génie français répond, mieux que l'allemand, aux besoins de ce peuple qu'il lui faut pour se protéger du côté du Rhin.

Barrès aime à rappeler que la *Marseillaise* est née à Strasbourg, qu'en 1790 auprès de cette ville et face à l'Allemagne fut planté un drapeau portant l'inscription « Ici commence le pays de la liberté » ⁴ ; que Mulhouse a voulu se donner à la France et que les officiers allemands marchant sur l'Alsace-Lorraine aux premiers jours de la guerre s'écrièrent : « Hier sind wir im Feindesland » ⁵. Avec maintes allusions il tient le public français au courant des affaires d'Alsace-Lorraine, si bien que les périodiques tels que *Le Pays Lorrain*, *La Revue alsacienne illustrée*, le *Messenger d'Alsace-Lorraine*, *Les Mar-*

1. Voir *L'attitude des députés alsaciens-lorrains*. *Le Gaulois*, 17 mars 1910, et préface : Gaston Philip : *Voix d'Alsace et de Lorraine*.

2. *Le protestantisme en Alsace-Lorraine*. *Le Gaulois*, 25 oct. 1903.

3. *Chronique XII*, p. 293-8 (6 juillet 1918).

4. *Chronique X*, p. 211 (11 octobre 1917).

5. *Ibid.*, p. 214.

ches de l'Est ne cessent de suivre ses mouvements soit qu'il parle devant le Couarail nancéen ou au Souvenir français de Metz, soit qu'il ait de la difficulté à obtenir un passeport ou que les autorités allemandes l'attaquent.

Il lui arrive, — lorsqu'il veut prouver comment le besoin de la France a été, de tout temps, que la frontière de l'Allemagne soit rejetée sur la rive droite du Rhin — de dévoiler un peu l'histoire de l'Alsace-Lorraine. Pour prouver que son désir se fonde sur des faits, il retrace brièvement l'histoire des relations franco-allemandes depuis 1214. Il en tire deux conclusions : l'une que la rive gauche, étant morcelée en petits états (électorats de Trèves, de Mayence, de Cologne, duchés de Julien, de Gueldre, de Clèves, du Palatinat, du Rhin etc...) faisait office de tampon entre la France et l'Allemagne qui ont eu des relations cordiales sinon amicales ; et l'autre, que ces petits états tampons n'ont jamais formé de barrière assez importante pour défendre la France lorsque la Germanie fut militairement organisée : voilà pourquoi il a fallu « le bastion fortifié de l'Alsace-Lorraine pour couvrir Nancy, la Champagne, et Paris » ¹.

Lorsqu'en 1815 ces petits États tampons ont été supprimés et assignés à la Prusse au Nord et à la Bavière au Sud, la France s'est trouvée avec l'Alsace et la Lorraine ouverte à une attaque de la part du pouvoir militaire ressuscité de l'Allemagne, et la catastrophe de 1870 arrive.

L'ennemi peut s'introduire presque sans coup férir. C'est ainsi que l'Alsace-Lorraine d'abord, puis les États du Rhin doivent être complètement affranchis de la domination allemande si la France veut rester tranquille.

Dans un autre endroit Barrès a écrit à propos de la nouvelle Revue *les Marches de l'Est* : « Si les plateaux lorrains et ardennais forment contre le germanisme un bloc résistant, le pays messin, la vallée de la Sambre communiquant avec la vallée de l'Oise et les plaines du Nord sont des frontières ouvertes. L'infiltration germanique y est continue. La frontière imposée à la France en 1815 et en 1871 nous dessert et dessert la civilisation latine. Depuis trente-huit ans, un immense effort a été tenté pour germaniser la rive gauche du Rhin et de la Belgique... Pour tous ces pays d'Austrasie séparés politiquement de la France, la culture française est l'élément civilisateur. C'est par elle qu'ils communiquent avec l'univers. Mais

1. *Chronique XIII*, p. 362-4 (30 janv. 1919).

à la France, que de services ils rendent ! Ils sont nos bastions avancés ! »¹.

L'appréhension de Barrès à propos des Allemands est donc en grande partie faite de sa connaissance de l'histoire de son pays. Dans son enfance les gens qui avaient assisté à l'invasion de 1815 en avaient raconté devant lui les horreurs, et on y avait ajouté le récit des massacres des Suédois et des « réîtres ». Il a vu de ses propres yeux la vingt-huitième invasion avec ses assassinats et ses horreurs². Il a vécu sur « un des chemins mystérieux du monde, la route de l'esprit, le sentier de guerre où le germanisme toujours a tenté d'assaillir la civilisation de Rome et ses héritiers », ce qui est une « destinée fatale, établie de toute éternité »³. Quand il parcourt la Lorraine dévastée et quand il apprend plus tard que les beaux arbres de son jardin lorrain doivent être abattus au service de la guerre, que sa maison de famille sera peut-être détruite avec tous ses souvenirs, le besoin d'une paix décisive lui apparaît dans toute sa force.

Sa vie se passe à faire des enquêtes dans les pays ravagés ; il est l'ami de ceux qui protestent contre la domination allemande en Alsace-Lorraine, et regardant son fils, pensant aux petits-fils à naître, il résout de faire son possible pour que cette lutte séculaire se termine à l'avantage de la France.

Barrès ne se lasse pas de considérer les divers épisodes du drame éternel qui se joue sur les bords du grand fleuve. Il pense volontiers à l'ancien royaume d'Austrasie, dont le diadème « repose comme un diamant brut dans la profondeur des faits meusiens, mosellans et rhénans »⁴. En 1904, il indique dans ses *Cahiers* comment Michelet avait été éveillé à sa vocation d'historien dans la forêt des Ardennes où une tante lui lisait les vieux chroniqueurs qui se sont occupés de l'Austrasie, « nom donné, ajoute Barrès, entre le sixième et le huitième siècle aux pays habités entre la Meuse et le Rhin par les Francs de l'Est ». Pour les Wallons, dit Michelet dans les *Soldats de la République*, « ces demi-Français si sympathiques et si vaillants, Hoche eût fondé la République de la Meuse, eût réveillé ce génie

1. Lettre préface au 1^{er} numéro, 1909.

2. Voir *Préface à la Lorraine dévastée*, p. 1.

3. *Chronique* II, p. 41 (23 oct. 1914).

4. Préface, René Perroux : *Autour de mon clocher*.

méconnu, le génie de la Meuse, de la Moselle et du Rhin vinicole si différent de l'Allemagne » ¹.

Ainsi la Lorraine qui avait fait partie du royaume de l'Austrasie, et cette terre où reposent tant de soldats français et allemands, est un pays militaire ². Elle se lève derrière la ligne du Rhin et de l'Alsace si facilement franchie parce qu'elle est faite de plusieurs éléments germaniques. Elle est un Bastion moral, intellectuel et matériel, contre le peuple allemand, un rempart de la latinité dont Barrès place la frontière non, faut-il remarquer, sur le Rhin, mais derrière la ligne des Vosges et en Lorraine plutôt qu'en Alsace. C'est en tant que Lorrain qu'il conçoit et adopte la « civilisation classique latine » qui s'oppose au germanisme ³. C'est Metz ou Nancy qui se trouvent « aux extrémités du monde latin » ⁴. Dans la *Chronique de la Grande Guerre*, la France, dit l'auteur, s'étend du Rhin à la Méditerranée et M. Maurel a bien vu comment Barrès identifie la France à la Lorraine lorsqu'il étend celle-ci du Rhin aux Pyrénées ⁵. En regardant de l'autre côté aussi, il met en relation la Lorraine et la Rhénanie et conclut « qu'il s'agit beaucoup de la Lorraine, de Metz, et de Nancy, dans ce passé et dans cet avenir de la Rhénanie ». Il veut associer à ses cours de Strasbourg ses fidèles amis du *Pays lorrain* « Au problème d'Alsace-Lorraine, dit-il, dont le citoyen de Nancy et de Raon l'Étape, bref le Lorrain et le Vosgien, a été bon serviteur, se joint tout naturellement le problème du Rhin, le problème de la paix en Lorraine et en Alsace... » ⁶.

Que de fois, surtout vers 1902, il admire ses compatriotes en pensant au « bon mur invincible qu'ils opposent au poison germanique déjà filtré à travers nos frères alsaciens » car « ils savent bien qu'ils sont les extrêmes frontières, les bastions du classicisme » ⁷, mots qu'il répète presque textuellement dans *Leurs Figures* ⁸ ou encore

1. *Cahiers* III, p. 241.

2. *Cahiers* III, p. 242.

3. *Cahiers* III, p. 270.

4. *Cérémonies commémoratives du séjour de Bossuet à Metz*. Lz 22 mai 1921. Discours de Barrès.

5. A. Maurel. *Écrivains de la guerre*, p. 47.

6. Lettre du 30 nov. 1920. Voir Charles Sadoul, *Maurice Barrès et le Pays lorrain* (Lettres inédites). *Pays lorrain*, mars 1924.

7. *Cahiers* II, p. 273.

8. Lettre de Saint-Phlin, p. 228-9.

dans le 2 novembre en Lorraine ¹ où il fait remonter le rôle de ces « bastions orientaux de la civilisation latine » au temps de l'empire romain.

L'enfance de Callot lui présente « le rêve d'une race qui, depuis des siècles, se bat aux extrêmes avant-postes contre les puissances de la Germanie pour l'idéal latin. Une prédisposition transmise avec notre sang, conclut-il, nous oriente vers le classicisme, nous détourne d'Allemagne » ².

Il joue ainsi son rôle dans « l'éternelle lutte du germanisme et du monde latin », dans cette « bataille de sentiments et de pensées » où « des codes, des religions, des histoires et des philosophies s'affrontent », qui est aussi une bataille « d'homme à homme » dont l'origine appartient à la préhistoire. Dès 1902 aussi il commence à comparer la « lutte pour la possession du Rhin » à celle entre le soleil et la pluie « qui se développe d'alternative en alternative sans atteindre jamais l'état stable » ³. C'est un phénomène qu'il a étudié pendant ses promenades dans les forêts vosgiennes et le long de la Moselle, phénomène qui frappe aussi la Française Colette et l'Allemand Asmus un jour où leur union aurait pu se réaliser.

Chaque année il visite l'Alsace plus ouverte aux influences allemandes, et en se promenant dans ses riches pays il mesure « la crue des eaux germanes ». Chaque fois il emporte la certitude que « l'Alsace et les deux rives du Rhin sont le champ d'une bataille éternelle entre la Germanie et la latinité » dont chaque génération voit un aspect mais non pas le résultat. Chaque élévation du territoire y est pour lui un point d'appui contre l'Allemagne ; Sion Vaudémont, Sainte-Odile se dressent en bastions, et même la Vassenbourg qui fut d'abord une pierre élevée par les Romains contre les barbares du Nord, puis une pierre féodale dans la défense des nobles alsaciens contre la France et maintenant encore, près des champs de bataille de Frœschwiller, témoin de la lutte éternelle. Cependant le fragment de cette lutte que Barrès étudie en 1902 est tout moral, et la besogne des Alsaciens-Lorrains est celle des Gallo-Romains — celle de latiniser les vainqueurs attirés par l'aménité de la civilisation française. Il voudrait donc fortifier le sentiment de

1. *Amori*, p. 279.

2. *Amori*, p. 12.

3. *La solution est à Paris. La Patrie*, 12 sept. 1902.

nationalité dans son petit pays, pour que sa résistance puisse être plus forte ¹.

Malgré certaines affinités, d'après l'auteur d'*Au Service de l'Allemagne*, cet esprit alsacien diffère complètement de l'esprit allemand. Il est fait de quelque chose de particulier que Barrès ne sait rapprocher que de l'esprit suisse. Ne pouvant pas prouver que Strasbourg est française, il aime à penser aux jours où elle était Ville libre, qu'elle s'est unie volontairement à la France, ainsi que Mulhouse, et que *La Marseillaise* y a été composée ². La nature profonde des villes alsaciennes comme le témoigne la Vierge de Colmar, à travers toutes les péripéties de leur gouvernement, demeure pourtant la même, en dépit de « la physionomie politique donnée par l'accident de 70 à la rive gauche du Rhin » ³. Et Barrès s'indigne de ce que la médaille de 1870 soit refusée par les bureaux de Paris aux anciens soldats, si méritoires, de ces pays ⁴.

En 1908, il se fâche de ce que trente et un « maladroits » français aient fait un voyage en Allemagne sous la conduite de Charles Andler professeur titulaire à la Sorbonne, donnant ainsi une sanction universitaire aux relations franco-allemandes ⁵. Il ne peut consentir qu'on témoigne ainsi de l'amitié pour l'Allemagne, lui qui « demeure en Alsace avec ceux qui n'oublient pas la France, et en France avec ceux qui n'oublient pas l'Alsace » ⁶.

II.

Par ses nombreux amis alsaciens et lorrains, Barrès connaît l'abbé Wetterlé qui s'oppose si vaillamment à la domination allemande et qui subit plusieurs périodes d'emprisonnement à cause de ses sympathies françaises. Avec ses amis Collin, Preiss, Blumenthal, Laugel, Bourson, Jean Helmer, Hansi et Zislin, l'abbé tâche par tous les moyens possibles de maintenir le souvenir français en Alsace et fonde à Colmar le *Nouvelliste alsacien et lorrain* dont

1. *Les belles tiges provinciales. La Patrie*, 5 sept. 1902.

2. Voir *La Sagesse de l'Est. Patrie*, 10 oct. 1902, etc.

3. *La « Vierge » de Colmar. Patrie*, 8 août 1902.

4. *Pour les anciens soldats français d'Alsace et de Lorraine. Écho de Paris*, 21 août 1912.

5. *Le voyage des trente et un maladroits et Encore nos trente maladroits. Écho de Paris*, 5 et 11 mai 1908.

6. Lettre à Arthur Meyer. *Le Gaulois*, 30 oct. 1904.

Barrès est un des abonnés. Les bons apôtres font aimer l'esprit français à un tel point — bien que matériellement l'Allemagne soit supérieure à la France — que Barrès craint que leurs adeptes ne visitent Paris et n'y trouvent des désillusions.

L'auteur de *Colette Baudouche* accueille avec plaisir dans le Coua-rail nancéen les deux Alsaciens fidèles : Hansi et Zislin ; il aime *Les mémoires du Professeur Knatsche* du premier, *Juste Lobel* de Lichtenberger dont Lobel représente par quelques côtés son ami Bucher, et contient beaucoup d'idées tout à fait barrésiennes sur l'Alsace, les *Exilés* de Paul Acker et la *Carte au liseré vert* de Georges Delahache. Il lit avec intérêt en octobre 1904 Léon Bernardin sur la frontière de l'Est ¹ et cause avec lui du recrutement régional. A ces œuvres il faut ajouter *A travers l'Alsace* de Hallays, *Les Défenseurs* de Jean Tanet qui, avec d'autres, composent toute une littérature alsacienne que l'œuvre des *Bastions* de Barrès avait sans doute mise en branle. Parmi ses amis Barrès compte le général Bonnal si bien renseigné sur les batailles de 1870, René Perroux, fidèle compagnon de ses promenades en Lorraine et auteur d'*Autour de mon Clocher*, grand amateur de la France et de son petit pays ; Henri Albert, directeur du *Messager d'Alsace-Lorraine*, René d'Avril, Henri de la Renommée reçus à Sainte-Odile ², Émile Hinzelin, Charles Sadoul, directeur du *Pays lorrain*, Louis Madelin qui voit pour la première fois les ruines de Vaudémont en compagnie de Barrès ³, Maurice Toussaint, Lucien Corpechot, M. Baldensperger, L. Dumont-Wilden qui lutte en Belgique contre le parti, l'esprit et la culture allemands, répétant que la Belgique ne peut vivre qu'unie à la France, et son ami Léon Souguenet qui écrit avec lui la *Victoire des Vaincus* ayant pour sous-titre *Voyages de deux journalistes belges en Alsace-Lorraine*, le Cardinal Mathieu, grand Lorrain en honneur de qui Barrès prononce un discours funèbre, le maréchal Lyautey ⁴, et bien d'autres encore qui lui apprennent à mieux connaître son petit pays ⁵.

De nombreuses lectures alimentent sa conception du rôle des

1. *Cahiers* III, p. 277.

2. Voir René d'Avril : *Le sentier des crêtes à Sainte-Odile. Pays lorrain*, mars 1924, et la Préface de Barrès à L. Madelin. *Croquis Lorrains*.

3. Voir L. Madelin : *Barrès le bon Lorrain. Pays lorrain*, mars 1924.

4. Voir sa lettre : *Adieux à Barrès. Bulletin de la Société d'Erckmann-Chatrian* 1924. *A la mémoire de Barrès*.

5. Voir. S. E. le Cardinal Mathieu : *Œuvres oratoires*. Paris. Champion 1910, in-8°.

pays de l'Est. Dès 1901, Barrès est en train de lire *l'Ennemi héréditaire* de Victor de Saint-Genais et le *Patriotisme en Lorraine* de M. de Pange¹. Un peu plus tard, à la fin de 1903, il cite M. Werner-Wittich², ce professeur allemand d'économie politique à l'Université de Strasbourg dont André Korn a traduit en français l'ouvrage *Le génie national des races française et allemande en Alsace*³. Ce professeur ne ménage pas ses compatriotes et donne un petit aperçu très impartial du caractère alsacien qui tend vers la culture et l'intelligence françaises, ainsi que des habitudes de ce pays. La conclusion de cet Allemand se trouve être d'accord avec celle des auteurs français que Barrès aime ; c'est que le génie allemand évolue dans le sens du génie français, et que de cette évolution dépendra la disparition des différences existant entre les deux pays⁴.

C'est encore d'une phrase du même ouvrage de Werner-Wittich que Barrès se sert lorsqu'il envisage la création d'un musée alsacien semblable à celui de Mistral où l'« Alsacien dans le domaine des sens » trouverait sa libre expression⁵.

Il aime à répéter une autre phrase du professeur allemand à propos des Alsaciens : « Ce peuple, dit-il, tient à la France par toutes ses fibres »⁶. M. Wittich écrit que l'individu est, chez le Français, la mesure de toute chose, et Barrès médite cette conception par rapport à son œuvre propre, et surtout par rapport à un *Homme libre*⁷. Vers la même époque il lit aussi la *Vie d'Agricola*, cherchant la différence entre le Germain et le Celte⁸.

Le Duché mérovingien d'Alsace et la Légende de Sainte-Odile de M. Christian Pfister lui donne des renseignements sur l'Alsace envahie sous les Romains par les Allamans et sur la légende de la patronne de ce petit pays ; et la *Limite de la langue française et de la langue allemande en Alsace-Lorraine* du même auteur, en traçant les diverses frontières linguistiques, facilite, s'il n'inspire pas, l'enquête que fait Barrès à ce sujet et qu'il raconte dans

1. Voir *Cahiers* II, p. 259.

2. *Cahiers* III, p. 98.

3. *Ibid.*, p. 175.

4. p. 94.

5. Voir la phrase « Notre culture des sens si admirée des Allemands ». Annexes. *d'Au Service de l'Allemagne*. Le Musée alsacien, p. 265 et *Cahiers* III, p. 192.

6. *Le protestantisme en Alsace-Lorraine*. Le Gaulois, 25 octobre 1903.

7. *Cahiers* III, p. 176.

8. *Cahiers* II, p. 103-4, (voir ch. II, p. 45).

Au service de l'Allemagne. En voyant le progrès de la langue allemande en Alsace-Lorraine, Barrès se rend compte des devoirs de la France envers ce pays mutilé. Il insiste sur « la folie du suicide » qu'il est pour la France de permettre ainsi en Lorraine allemande « où jamais le fond gallo-romain ne fut entamé », l'extension de cette langue, et il consacre tout un article à cette question qui lui tient au cœur ¹.

Il commence dans la *Patrie* la campagne qui lui vaut tant d'observations de la part des journaux de la frontière. L'*Avant-Garde de Nancy* reproduit ses articles, tandis que l'*Étoile de l'Est* ne fait que les critiquer. Ce qu'on lui reproche le plus âprement, c'est de vouloir faire de la Lorraine un pays à part sous le duc Maurice I^{er} ou François III (comme on dénomme François Coppée) ; et de dire « toujours la même chose en mêmes termes » ².

Des amitiés faites en Alsace et en Lorraine inspirent peu à peu les grands chefs-d'œuvre traitant des divers aspects de cette lutte de deux civilisations.

« Il faut toujours une traduction plastique aux sentiments des Français, qui ne peuvent rien éprouver sans l'incarner dans un homme » ³, a écrit Barrès. Pendant les années d'avant-guerre, il incarne toutes ses idées maîtresses dans une personne. Boulanger, Bucher, Colette Baudoche, Léopold Baillard représentent autant de façades de sa thèse, et s'il n'a pas écrit un *Paul Déroulède*, c'est peut-être que celui-ci était trop connu pour que son ami pût le réduire à son œuvre particulière.

L'amitié la plus ancienne est celle de Déroulède connu dès les élections boulangistes de 1889 et que Barrès remplace en 1914 dans le rôle de président de la Ligue des Patriotes. Cette amitié et ses suites ont une influence inestimable sur toute l'activité de Barrès. Attiré dès 1884 ⁴ par la sincérité que témoigne Déroulède, il ne cesse d'admirer ce soldat qui consacre sa vie à la cause alsacienne et lorraine et à la plus grande gloire de la France. Barrès approuve cette vie telle qu'elle est racontée par Henri Galli et préfacée par François Coppée. Il met sa plume au service de son ami dans de nombreux articles, le suit dans sa tentative de Neuilly, dans ses pèlerinages

1. *La folie du suicide. Le Gaulois*, 12 janv. 1904.

2. Voir l'*Étoile de l'Est*, le 7 juillet 1903.

3. *L'Appel au Soldat*, ch. I, p. 42.

4. Voir les *Taches d'Encre*, n° 1. Nov. 1884.

à la statue de Jeanne d'Arc et de Strasbourg et lui reste fidèle dans son exil.

Déroulède cherche toujours l'épanouissement de la France, la défaite des ambitions mondiales de l'Allemagne et le retour de l'Alsace-Lorraine. Il loue l'Académie Française parce que « son existence est notre plus sûre garantie contre la germanisation de l'esprit français¹ ». A un moment où les philosophes, les savants, les musiciens et les Jaurès s'abaissaient devant l'Allemagne, cet homme fut estimé par Félix Faure comme le seul obstacle au rapprochement entre ce pays et la France² ; c'est sa Ligue qui empêche la visite de Guillaume II à l'exposition de 1900.

Son attitude dès 1882 porte une ressemblance frappante avec celle de Barrès en 1914. Il voulait organiser les forces nationales de la France pour faire face à l'éducation donnée par les parents, les chansons populaires et les légendes glorieuses et haineuses d'Outre-Rhin ; il voulait empêcher les ouvriers allemands de se renseigner en France. Il voit comment le traité de Francfort laisse son pays commercialement ouvert à l'Allemagne tandis que l'Allemagne reste fermée à la France. Il s'attaque à la Prusse qui terrorise toutes les nations ; il s'indigne de ce que la race d'Outre-Rhin prévoit la mort de la France, et il n'accepte jamais ni la perte de l'Alsace Lorraine, ni le traité de Francfort³. On a même écrit que l'affaire Schnaebelé correspondait au mouvement de la Ligue des Patriotes⁴.

Comme Barrès, Déroulède voyait, cependant, encore plus loin que l'Alsace-Lorraine. Dès 1886, il songe au jour où la Justice et la Paix réconciliées s'embrasseraient sur les bords du Rhin, et dès 1883, il voudrait, en fondant la Ligue des Patriotes, attirer tous les petits ruisseaux français jusqu'à ce qu'ils portent « le vaisseau de la France jusque par-delà les Vosges ». Une longue amitié de vingt-cinq ans avait fait voir aux deux hommes ces problèmes de frontière sous le même jour.

Fondée en 1882 par Déroulède, un jour où une grande foule fut réunie à la salle de Gymnase Heiser, la Ligue des Patriotes devient l'interprète de ces idées, ayant « Qui vive ? France ! » pour devise

1. Préface de Barrès à Camille Ducrocq : *Paul Déroulède 1846-1914*, p. IX.

2. Voir J. et J. Tharaud : *La vie et la mort de Paul Déroulède*. Paris, Plon 1925, in-16. — *Chronique* I, article du 1^{er} fév. 1914 ; *Scènes et Doctrines*, I, p. 284, etc.

3. Voir le bâtonnier Charles Chenu : *La Ligue des Patriotes*.

4. Voir Georges Ducrocq : *Paul Déroulède, Metz et Strasbourg. Marches de l'Est*, 1913-14, p. 379 et *Chronique* I, p. 40.

et « quand même ! » pour cri. Choisi à l'unanimité comme successeur de Déroulède à son retour du Levant, en 1914, Barrès se charge de guider la ligue pendant la guerre ¹. Pour juger tout événement politique, les ligueurs se demandent « Nous fera-t-il plus forts ? Orientera-t-il nos pensées vers les frontières du Rhin ? » S'occupant de maintes œuvres de secours pour le soldat, la ligue cherche surtout « à restaurer la tradition française sur la rive gauche du Rhin » ². Dès 1916, sa bibliothèque aide à établir les raisons de cette restauration, qui comprennent celles que donnent l'histoire, la nécessité géographique, les besoins économiques, la sécurité militaire, l'équilibre européen et ainsi de suite. La carte imprimée à la fin du livre du bâtonnier Chenu sur la Ligue distribuée en carte postale à un million d'exemplaires, et reproduite dans divers journaux (tels que *l'Écho de Paris*, *l'Intransigeant*, *La Presse*, *La Revue hebdomadaire* du 28 août 1915 et d'autres journaux de province) ³, s'efforce de démontrer les ambitions allemandes, ce que deviendrait la France si elle était vaincue, avec une frontière qui passerait par Amiens et Troyes. De l'autre côté se révèlent les désirs des Alliés : le Rhin, comme frontière de l'Allemagne, la paix en Europe, les pays rhénans de Mayence et de Worms à Bâle restitués à la France, et la frontière de la Belgique s'étendant jusqu'à Cologne, à Bonn et à Francfort. Le grand devoir, afin d'assurer la paix pour les générations futures, c'est d'exiger les frontières naturelles, comme les exposaient en 1795 les *Instructions* du Comité de Salut public : « Les frontières de la République, constataient-elles, doivent être portées au Rhin. Ce fleuve, l'ancienne limite des Gaules, peut seul garantir la paix entre la France et l'Allemagne » ⁴. Et c'est à la fin de ce livre qui traite de la fondation et des buts de la Ligue des Patriotes et de Déroulède que Barrès précise la politique rhénane qu'il adopte pour les sept années de vie qu'il lui reste.

« Nous entendons que nos concitoyens de la Lorraine et des

1. Voir *Chronique* I, p. 89 (13 juillet 1914).

2. *Un homme net*. *Écho de Paris*, 14 juillet 1913.

3. Publiée enfin sur la couverture du *Drapeau* n° 12, la carte a le malheur de s'attirer les rigueurs de la censure sous l'instigation du député marxiste, Jean Longuet. Elle est interdite, ce que Barrès trouve tout à fait incompréhensible lorsqu'il considère d'autre propagande faite dans le même sens ; mais il accepte l'interdiction pour se conformer au respect de la discipline enseignée par la Ligue (a). La carte lui vaut d'ailleurs une correspondance volumineuse et intéressante (b).

a) *Chronique* IX, p. 14-16 ; b) *La France dans les pays rhénans*, p. 48 (7 déc. 1918).

4. Voir aussi *Chronique* V, p. 35 (4 juin 1915).

Ardennes cessent d'être foulés aux pieds ; que Paris soit mis à l'abri d'un coup de main ; que les Français possèdent les clefs de la maison. Du côté de l'Est, la France est ouverte à l'éternel envahisseur. Il lui faut la frontière du Rhin avec la possession de têtes de pont sur la rive droite.

» Plus de souveraineté allemande sur la rive gauche du Rhin. Nous y organiserons toutes choses d'accord avec la Belgique, dont la fraternité nous est infiniment précieuse, pour que la paix fleurisse dans une Europe organisée conformément à ses traditions nationales et au droit ».

En plus de cette carte postale et de leur participation aux manifestations nationales, les ligueurs font connaître leurs espoirs par des conférences, des articles, et surtout par les livres de leur bibliothèque. Barrès s'intéresse suffisamment à ces exposés pour en écrire les préfaces, et si la matière de ces ouvrages appartient plus spécialement à un autre chapitre, il n'est pas inutile de noter en passant les noms et les sujets de cette expression des vœux de la Ligue.

A. Delaire recherche ce que sera, *au lendemain de la victoire, le nouvel équilibre européen*¹. Fernand Engerand s'attache à prouver ce que voudrait l'Allemagne, et ce qu'aura la France, et traite des questions économiques que soulève la rencontre sur le Rhin. L'abbé Wetterlé, connaissant plus que quiconque le génie germanique pour avoir siégé au Reichstag et avoir été condamné à la prison par l'ennemi, ajoute *Jusqu'au bout*² et Charles Stiénon³ étudie la part de la rive gauche du Rhin dans la recomposition de l'équilibre européen ; Onésime Reclus y ajoute une petite brochure⁴ et Ernest Babelon deux gros volumes sur le Rhin⁵.

Fidèle pendant plus de vingt-cinq ans à son besoin d'être, la Ligue cherche encore à guider la France à l'heure de la paix. Toujours inspirée par Barrès, elle réclame la réparation des droits violés pendant la guerre, la garantie et la sécurité pour l'avenir par une paix libératrice et réparatrice, le relèvement moral et matériel de la Patrie en vue d'une union fortifiée par les épreuves de la guerre. Dès 1916 elle prévoit qu'il ne s'agira pas seulement de tracer une

1. Paris, 1916 in-16, XVI, p. 380.

2. Paris 1916, in-16.

3. *La rive gauche et l'équilibre européen*. Paris, 1917, in-16.

4. *L'Allemagne en morceaux : paix draconienne*. Paris, 1915, in-16.

5. *La grande question de l'Occident. Le Rhin dans l'histoire*. Paris 1916-1917, 2 vol. in-8°.

nouvelle carte du monde, de rectifier les frontières, de rendre l'indépendance aux nations opprimées, de rétablir un nouvel équilibre européen et de s'occuper des seules questions économiques. Elle offre au Gouvernement son appui, force dont il pourrait avoir besoin. Et la paix établie, elle veille à son maintien pour éviter une nouvelle guerre. « Nous continuerons, Déroulède, plus outre, dit Barrès, en voulant que la frontière de l'Allemagne soit rejetée sur la rive droite du Rhin »¹. La Ligue n'a jamais servi un parti, elle reste ouverte à tous, mais son rôle se transforme avec la conclusion « d'une paix sur le papier avec l'Allemagne » à laquelle on ne se fie pas trop et qui nécessite la connaissance au jour le jour des faits et des gestes d'Outre-Rhin. « Ligue de vigilance pour la paix du monde », elle va insister non sur la guerre dans la revendication des droits, mais sur le traité conclu : « qu'ils en exécutent toutes les clauses, c'est le seul moyen d'aboutir à des rapports pacifiques et correctifs »².

III.

Pour arriver à formuler ses idées sur les Bastions de l'Est, Barrès avait eu d'autres inspirateurs et amis que Déroulède. C'est d'ailleurs à lui qu'il avait eu l'intention de dédier *Au Service de l'Allemagne*, ouvrage qu'inspira une nouvelle amitié — celle de Pierre Bucher — mais il fut sans doute détourné de son projet par des amis qui craignaient qu'ainsi devant plusieurs le roman ne perdît son titre documentaire³. Le problème du Rhin lui était apparu pendant son voyage sur la Moselle, mais comme une chose abstraite, comme une idée sortie de son intelligence d'écrivain en contact avec les populations disputées. Il était allé chercher, dit-il, des souvenirs et des espérances ; il n'avait trouvé que des souvenirs et ne savait que penser⁴. Il lui fallait la connaissance d'un homme pour qui ce problème fût intimement lié à la vie même et qui avait lutté au plus fort de son être pour le résoudre. En juillet 1899, Barrès visitait les champs de bataille de Niederbronn et par l'intermédiaire d'Henri Albert, le traducteur de Nietzsche, il fait la connaissance de Pierre

1. *Chronique* XIII, p. 361.

2. *Chronique* XIV, p. 199-200.

3. Voir *Cahiers* III, p. 286-7, la note p. 386.

4. *Au service de l'Allemagne*, p. VIII.

Bucher, jeune médecin de trente ans qui avait fait son service militaire dans l'armée allemande.

Séjournant chaque année en Alsace, Barrès a l'occasion de s'entretenir fréquemment avec ce jeune homme alsacien qui raisonne sur sa position de Français au service de l'Allemagne. Si Déroulède avait ouvert à la considération de Barrès le problème du retour d'Alsace-Lorraine à la France, Bucher lui dévoile la question de la germanisation des Marches de l'Est entrevue par l'écrivain depuis 1896, et fait de la solution de ce problème une des grandes œuvres barrésiennes. L'influence qu'ils exercent l'un sur l'autre est réciproque. Barrès révèle à Bucher le chemin qu'il cherche et lui facilite sa campagne contre le progrès de l'esprit allemand à Strasbourg. Le médecin alsacien n'a ni le don d'éloquence ni d'écriture¹. Si la *Revue alsacienne illustrée* est marquée de son esprit, c'est par sa direction et non par ses articles. C'est un homme d'action ; Barrès au contraire tient entre les mains un puissant outil de propagande : sa plume, et s'en sert pour rendre intelligible au grand public français ce que son ami lui révèle.

Né à Guebwiller, dans le Haut-Rhin, en 1869, fils d'un chef d'usine, Bucher y fait ses études secondaires, ses premières années de médecine se passent à Paris, et puis en 1897 il s'établit comme médecin en Alsace, épousant une nièce du Dr Sieffermann de Benfeld, le protestataire bien connu. En 1901, ayant fait son service militaire dans l'armée allemande pour ne pas abandonner sa terre natale, il entreprend la direction de la *Revue Alsacienne Illustrée*, fondée en 1899 par Spindler, publication dans laquelle l'histoire de l'Alsace est traitée depuis son début, démontrant quelles races peuplèrent d'abord le sol de la vallée rhénane, mais s'attachant de préférence aux périodes modernes.

En 1912, il fonde les *Cahiers alsaciens*, organe annexe, avec la collaboration de son ami, le Dr Dollinger. En même temps, il organise des conférences françaises, luttant par tous les moyens possibles contre la germanisation de l'Alsace et sachant si bien rester dans les limites de la loi allemande qu'on ne peut l'inculper. Il travaille à la construction du musée alsacien, aidé par ce que Barrès lui apprend du musée de Mistral, et sous son impulsion se constituent, dans les petites villes, les *Cercles des Annales* ; il appuie aussi la *Société des Amis des Artistes*. Les Allemands ayant limité le nombre des repré-

1. Pierre Bucher. *Études, Souvenirs, témoignages*, p. 38 (*Revue Hebdomadaire*).

sentations théâtrales françaises, il trouve le moyen de créer une *Société dramatique* ; ayant fondé le *Cercle des Étudiants* que dissolvent en 1911 les autorités universitaires allemandes, il le remplace par un *Cercle d'anciens Étudiants* libre de cette autorité et qui peut aussi recueillir les étudiants actuels. Il a aussi sa part dans la création des *Cours populaires de langue française* pour aider ceux qui n'ont plus l'occasion d'apprendre le français, ni à l'école, ni chez eux. En même temps, par ses relations avec des littérateurs et des artistes français, il reste en contact avec la patrie perdue. En 1909 il prend une part active dans la propagande entreprise pour le monument de Wissembourg ; dès le 30 juillet 1914, il s'enrôle dans l'armée française, travaillant infatigablement au service des renseignements, poste d'une grande responsabilité, et recevant, par suite d'un accident, la blessure dont il meurt en 1921.

Après la guerre, il joue un grand rôle dans l'Alsace reconquise, aidant Millerand à comprendre les nouveaux problèmes créés du fait de la réintégration, s'occupant de la *Société des Amis de l'Université*, de l'œuvre du *Livre français des Cours populaires*, du *Bulletin de la Presse allemande*, pour renseigner les Français sur l'Allemagne, des groupements de la *Conférence au village*, du *Cercle des Étudiants*, et ainsi de suite.

Cet Alsacien savait, cependant, s'attacher les Allemands de bonne foi. Ce n'était pas, a écrit M. Werner-Wittich, un ennemi aveugle de leur nation, et il reconnaissait les bons côtés de leur activité et de leur culture. La *Revue alsacienne illustrée*, par son besoin même de subsister, était obligée de se composer en bonne partie de textes allemands ; mais ceci n'empêche pas que les Allemands l'appellent la *Revue de Maurice Barrès* dont ils lui reprochent l'amitié, et qu'ils accusent de nationalisme outrancier et de cléricisme ¹.

Quand les vainqueurs voulaient laisser dormir la question alsacienne-lorraine en vue de faire croire à l'accomplissement de la germanisation, cet infatigable ouvrier proclame la résistance, fait connaître son pays en France par les écrivains qu'il renseigne : — Barrès, Hallays, Quirielle, et R. Bazin, parmi d'autres, — et ranime les anciennes traditions alsaciennes. Il ne cesse de se moquer de la sottise de l'Allemagne, qui, en voulant supprimer certaines de ses activités ne réussit qu'à les faire connaître au grand public : c'est un livre plein de péripéties et de rires qu'il reste à écrire sur les

1. Lettre du Dr Bucher à Barrès, 17 janv. 1904. (Voir *Cahiers* III, p. 335-8).

Maurice Barrès.

relations de Bucher avec les autorités allemandes, jusqu'au moment où, à la déclaration de la guerre, il réussit à s'échapper dans l'armée française, averti — par un gendarme dont il avait guéri la fillette de la diphthérie — qu'il allait être arrêté. Les Allemands ont pu prendre une petite revanche en s'emparant de sa collection d'objets d'art, et surtout d'un tas de lettres trouvées dans sa cave qu'ils ont publiées en français et en allemand sous les titres de *Quand Même* et de *Zehn Jahre Minen-Krieg in Frieden* où ils ont réussi à mettre des choses tout à fait invraisemblables: (Voir ch. VIII).

Plus agile que les ennemis, Bucher prend son plaisir à les devancer dans la création d'un musée qu'eux aussi avaient projeté. Et, ne cessant de travailler contre eux, il prépare la grande guerre de revanche en empêchant que la nouvelle génération alsacienne, allemande de naissance et d'éducation, oublie les douceurs de l'ancienne patrie.

En somme, c'est un grand bastion de l'Est qui se pose sur le Rhin à Strasbourg, et son rôle est de construire un mur contre le germanisme qui envahit son pays. L'amitié de Bucher pour Barrès dure toute sa vie, et celui-ci prononce en 1921 un discours émouvant sur la tombe où repose son ami dans le cimetière de la Robertsau sous une simple croix de bois.

Si Bucher est l'inspirateur d'*Au Service de l'Allemagne*, Barrès prend un vif intérêt aux publications de la *Revue alsacienne illustrée*, comme on le voit dans les lettres de Barrès à Sadoul et à Bucher.

Ayant élaboré ensemble leurs idées, ils partent d'un lieu commun dans une direction parallèle. Comme Barrès, a-t-on écrit, Bucher se préoccupait « qu'on ne laissât point l'Alsace porter seule le poids du problème rhénan. Votre rôle à tous, disait-il, est de concourir inlassablement à former en France un esprit public du Rhin. Ne laissez pas s'accréditer là-bas l'opinion que la France est condamnée à mort si le mark allemand ne la sauve. Nous resterons en Rhénanie si l'Allemagne n'exécute pas le traité. Il faut que chaque Français comprenne l'honneur et l'accroissement qu'il peut retirer de la garde au Rhin »¹.

Et Barrès, lui aussi, dans son discours sur la tombe de Bucher, reconnaissant que son œuvre avait été « d'attacher les cœurs à la France, sur des limites du monde latin, si fortement que la Germanie

1. F. Le Grix. *Revue hebdomadaire* du 26 fév. 1921 (cité dans *Pierre Bucher*, opt. cit.).

n'y puisse plus trouver de brèche où nous envahir », s'écrie : « Adieu, grand volontaire de la civilisation française sur le Rhin ! Ta mémoire ne périra pas »¹.

Sa devise, a dit Léon Pireyre dans l'*Est républicain* du 17 février 1921, fut « L'Alsace plus prospère par la France, la France plus prospère par l'Alsace », et son rôle de veiller au Rhin, de « suivre la politique allemande dans les pays rhénans, sans provocation, mais sans faiblesse, de rappeler aux riverains, à tous les riverains du grand fleuve les enseignements de l'histoire et de définir l'œuvre que la France se doit à elle-même de réaliser dans les Marches de l'Est et sur la frontière naturelle du Rhin »². Les derniers mots de son discours du 22 novembre 1919 aux étudiants alsaciens sont : « Notre suprême honneur est d'être la garde, la garde française sur le Rhin »³.

Aussitôt qu'il a fait la connaissance de Bucher, Barrès note dans ses *Cahiers* la thèse que celui-ci lui a développée : la supériorité de culture, de civilisation et de mœurs des Français. « Les Allemands, inscrit-il, si grossiers, en sentent le prix, se veulent mettre à « vivre à la française », rêvent d'avoir des maîtresses alsaciennes, des relations alsaciennes »⁴. De cette première rencontre sort la petite étude sur la germanisation de l'Alsace que fait Barrès dans sa conférence de décembre 1899 (voir chap. V, p. 129) et les deux hommes se mettent, chacun à leur manière, à ériger un bastion contre l'envahissement moral de l'Allemagne, bastion qui a sa base sur le mont Sainte-Odile d'où l'on peut deviner les forts de la Lorraine, et contempler la plaine d'Alsace à perte de vue dans les brumes qui se lèvent du Rhin. Bucher tâte le pouls de l'Alsace pour en rendre fidèlement compte à Barrès qui proclame en France les hausses et les baisses de l'état d'esprit des provinces perdues. Après la conférence l'Alsacien lui fait part de sa répercussion dans une lettre du 29 décembre où il regrette que pour avoir été prononcée dans un milieu anti-dreyfusard elle n'ait pu se répandre plus généralement en Alsace. Son oncle Sieffermann, le grand protestataire contre

1. Voir *Nouvelles Annexes : Au Service de l'Allemagne*, p. 283.

2. Voir Pierre Bucher, *Études, souvenirs, témoignages*, p. X.

3. Voir Alexandre Millerand : *Le retour de l'Alsace-Lorraine à la France*. Paris, Charpentier, 1923, in-16, p. 242.

4. *Cahiers* II, p. 115.

l'annexion du pays alsacien, aurait voulu lui aussi, dit-il, fournir des renseignements plus détaillés ¹.

Les vues exprimées dans cette lettre sont tellement barrésiennes, ainsi que la notice insérée dans *La Revue alsacienne illustrée* quand Bucher en devient le directeur, qu'il est tout à fait permis de voir déjà l'influence de cette nouvelle amitié.

C'est Bucher qui, d'après Pierre de Quirielle, avait aidé René Bazin à se documenter au moment où il préparait les *Oberlé* ; on voudrait croire que c'est encore sous l'influence des idées de Bucher que Barrès jette le cri — « Il ne fallait pas émigrer ! » — qui est tout le sujet des *Annexés* ². L'auteur reprend les mots devenus célèbres : « Demeurez un caillou de France sous la botte de l'envahisseur », pour parler des souffrances des pays annexés ³. Ils s'intéressent tous deux au génie alsacien d'Erckmann-Chatrian qui a su maintenir par sa littérature l'intérêt dans les mœurs alsaciennes et lorraines ⁴.

Bucher présente au Lorrain des amis qui ne cesseront de l'aider dans son œuvre rhénane : Georges Hael, Laugel et M. le Dr Dollinger si renseigné sur l'Alsace ⁵. Arrivant en l'automne de 1903 à l'Hôtel Saint-Jacques à Sainte Odile pour composer une partie d'*Au Service de l'Allemagne*, Barrès s'adresse à eux pour l'aider dans l'élaboration de cette œuvre écrite sur sa table chargée de cartes, de plans, d'ouvrages alsatiques dans lesquels il puisait des détails véridiques ⁶. Les promenades se passent en conversations qui se glissent dans l'ouvrage en préparation, mêlées aux souvenirs du paysage. Barrès fait connaître aussi cet « admirable homme » ⁷

1. *Cahiers* II, p. 284-8. Lettre du 29 déc. 1899.

2. *Figaro*, 16 nov. 1901.

3. Voir par exemple *La Batte* de 1888, p. 286 et la *Jeune France* d'avril 1882, où François Ruyssen (*La situation en Alsace-Lorraine*, p. 567) cite *La Ligue d'Alsace*, n° 36, p. 196 : « Le Prussien le torture et la foule sous sa botte ». Barrès collabore à ces deux revues au moment de ces citations.

4. Barrès voudrait, en 1922, propager les romans et les contes de ces auteurs dans toute la vallée du Rhin pour donner aux habitants une idée de leur mission propre. Il devient, d'ailleurs, Président d'honneur de la Société Erckmann-Chatrian qui consacre tout un bulletin à sa mémoire en 1924 (a).

(a) Voir *Phalsbourg va glorifier Erckmann-Chatrian*. *Écho de Paris*, 3 sept. 1921.

5. *Au Service de l'Allemagne*. (Réponse de Barrès aux étudiants de Strasbourg, 1920).

6. Voir le discours du Dr Dollinger à l'inauguration d'une plaque commémorative à Barrès à Sainte-Odile. *Les stations barrésiennes*. *L'Alsace française*, 11 oct. 1924.

7. Lettre à Charles Sadoul du 30 juil. 1904. *Pays lorrain*, mars 1924.

à ses amis lorrains, à Charles Sadoul qui cherche à organiser le *Pays Lorrain*, à qui Barrès propose comme modèle la *Revue alsacienne illustrée*, et sous la direction de qui, avec quelques amis, il fonde la *Revue lorraine illustrée*, à René d'Avril, et à Charles de la Renommière, ouvriers infatigables dans la cause des pays de l'Est. Un de ces derniers, René d'Avril, a donné une description des façons de travailler de Barrès dans cet hôtel de Saint-Jacques maintenant détruit, où, pour se reposer, il entraînait à sa suite ses amis humer « l'air balsamique », contemplant, accoudé à la terrasse de Sainte-Odile, les brumes flottantes qui cachaient le Rhin ¹.

Sous l'influence mystérieuse et spirituelle de ce mont qui veille à la protection de la France contre la Germanie, et guidé par certains ouvrages tels que *les Essais de Critique et d'Histoire* de Taine, la *Sainte-Odile* de Welschinger et de M. Pfister, Barrès se livre au charme du mur païen et de la légende de la vieille Rosmertha, mais il est surtout inspiré par une enquête qu'il vient de faire dans la Lorraine annexée, dans le pays de Stanislas de Guaita, autour de l'étang de Lindre. Il connaît, d'après le livre de M. Christian Pfister (*Les limites de la langue française et de la langue allemande en Alsace*), la frontière linguistique, et constate à son profond regret, qu'elle fléchit depuis trente ans en faveur de l'Allemagne, ou bien que ce pays triste se vide par le départ des Welches que les Allemands hésitent à remplacer. Dès 1902, au plus tard, la question des langues l'intéresse et il relève en lisant Augustin Thierry la différence entre les mots francs *Walle* et *Teutsche* qui distinguaient en Belgique et en Lorraine ceux qui parlaient roman de ceux qui parlaient allemand. Déjà il projette sa nouvelle série de romans, trouvant de « la lumière » chez cet auteur pour ses *Bastions de l'Est* ².

Il combat toute concession faire à la langue allemande ³. Découragé par le recul de la civilisation latine, il se répète que de la Lorraine réputée moqueuse et glacée sont nés Chopin, Victor Hugo, Claude Gellée, Marie Stuart, Marie-Antoinette et Jeanne d'Arc ⁴. Puis il se demande à quel point le règne prussien va changer l'âme de ce pays ; il se fait introduire chez des notaires, voit la supériorité du code légal allemand par certains côtés, du français par d'autres, et aperçoit une nouvelle lutte juridique qui se livre.

1. *Le Sentier des crêtes à Sainte-Odile. Pays lorrain*, mars 1924.

2. *Cahiers* III, p. 251.

3. Voir la *Folie du Suicide. Gaulois*, 12 janv. 1904.

4. *Au Service de l'Allemagne*, p. 14-15. Sur Chopin *Cahiers* II, p. 182-3.

Il ne décrit jamais en détail son enquête sur la frontière linguistique, malgré la promesse faite à Jacques Morland de communiquer ses observations au public. Il avoue cependant que ce problème doit faire le centre de ses préoccupations¹. Dans ses *Cahiers*, il parle d'avoir été prendre des notes sur la Lorraine allemande du 20 au 22 octobre 1903². Même pendant la grande guerre, le souvenir de cette enquête ne l'abandonne pas, et il rappelle l'histoire de la frontière linguistique telle que M. Christian Pfister l'a tracée.

Mais il est convaincu que la raison « deutsche » en travaillant à détruire l'œuvre « welche », diminue la civilisation. Venu à Saint Odile pour mettre en ordre ses notes, il en fait le commencement d'un ouvrage où il démontre la possibilité de combattre le germanisme tout en étant au service de l'Allemagne. C'est ainsi qu'est né le volontaire Ehrmann qui, dans une caserne allemande à Strasbourg, érige un bastion français, car il y a une tâche dure mais noble pour les soldats : c'est de faire maintenir et estimer la France sur le Rhin³.

Peut-on mieux faire voir sa fidélité envers la France en se réfugiant chez elle, ou en restant chez l'ennemi ? La décision se fait très vite : le vide créé par le départ d'un Français est immédiatement comblé par un émigré allemand, il faut donc rester. Mais alors il faut obéir à la loi d'Outre-Rhin, on a l'air d'y donner son consentement, d'être traître à son idéal. Le volontaire Ehrmann choisit, de son propre gré, la soumission, mais d'autres, les femmes par exemple, y sont souvent contraintes malgré elles. Quelle règle de conduite faut-il donc suivre dans cette lutte pour la culture française sur le Rhin ? Tout en étant obligé de vivre avec les Allemands, faut-il chercher à les dégrossir en s'alliant avec eux ou en leur faisant sentir leur infériorité ?

Ehrmann, soldat alsacien, cherche à glorifier la France par chacun de ses gestes dans la caserne allemande ; Colette, femme lorraine, plus douce, accepte l'amitié d'un jeune professeur aimable d'Outre-Rhin, voyant l'homme plus que la race, étant sur le point de fonder avec lui une famille française au nom allemand ; mais à mesure que le soleil français dissipe les nuages rhénans, elle résiste pour rester française de cœur et de nom.

1. *Cahiers* III, p. 63-4 (nov. 1902).

2. *Ibid.*, p. 147.

3. *Colette Baudoche*, p. 267. Discours aux orphelins d'Alsace-Lorraine, 24 juin 1904.

L'Alsace et la Lorraine, le soldat et la femme, répondent à la question de Philippe, posée dans les *Amitiés françaises* : « Pourquoi qu'ils ne se sont pas sauvés ? » ¹ Barrès avait prévu la réponse dès la lecture des *Oberlé*. On dirait même qu'avec l'histoire de Bucher il reproche au jeune Oberlé sa conduite, et qu'avec l'héroïsme de Colette, il flétrit la douleur de M^{lle} Oberlé délaissée par son amant germanique. « J'admire l'œuvre de M. Bazin, dit-il... Je ne contredis pas la thèse des *Oberlé*. M. Bazin a présenté une thèse excellente qui fut la vérité pour les Français après la guerre ; moi aussi, je parle d'accord avec le sentiment et l'intérêt français, mais dans un contact plus étroit avec la terre d'Alsace-Lorraine, avec l'antique population de la rive gauche du Rhin » ².

Le poste le plus avancé est occupé par le soldat Ehrmann et le récit de son service est tout dominé par le mont Sainte-Odile. De sa hauteur, Barrès contemple le paysage sérieux et noble situé à ses pieds entre le mont et la Forêt Noire au-delà du Rhin, fleuve qui « met dans le ciel les mystères, les fantaisies que les ingénieurs écartent de son cours » ³. Il médite infiniment sur l'harmonie de ce pays druidique et romain aux noms germaniques où Sainte-Odile, française, est mieux à sa place que « la Grecque acclimatée à Weimar par Goethe » ⁴ et amenée par Taine. Il y contemple le mur païen d'où l'on guettait les passages du Rhin dans cette éternelle lutte entre Latins et Germains, et il rêve à la romanisation des Germains. Il se pose le problème dont il cherchera la solution dans *Colette Baudouche* : « C'est bien de dire que les conquies conquerront par l'esprit leurs rudes conquérants. C'est la vérité historique, philosophique, fondamentale de toute activité vraiment citoyenne sur la rive gauche du Rhin. Mais comment cela, qui doit être nécessairement, sera-t-il ? » ⁵. Car la tradition, par elle-même, n'est rien « s'il ne surgit pas une volonté vivante qui donne au verbe une chair » ⁶.

Dans la conversation tenue par Pierre Bucher et dont on peut relever les points principaux dans le récit de l'enfance et du service militaire du volontaire Ehrmann, Barrès trouve une solution partielle au problème de Sainte-Odile. Ni la croyance religieuse

1. p. 206.

2. Interview du *Peuple français*, 14 oct. 1904. (Voir *Cahiers* III, p. 348).

3. *Cahiers* III, p. 36.

4. *Au Service de l'Allemagne*, p. 98.

5. *Ibid.*, p. 105.

6. *Ibid.*, p. 106.

des Alsaciens, ni leur foi dans l'armée française, ni leurs intérêts économiques ne peuvent plus les attacher à la France. La germanisation est-elle donc un fait accompli ? Ehrmann apprend à l'auteur lorrain que la génération qui n'a pas vu la défaite de 1870 ne place pas nécessairement la qualité française de l'Alsace dans le fait qu'elle est sous la domination politique et économique de la France. Dans son for intérieur, ce volontaire sent qu'il appartient à la race latine, et comme Gundry, il ne peut être heureux qu'en se développant selon sa loi intérieure ¹. Si donc chacun dans la sphère d'action où il se meut se résout à ne pas subir, à ne pas accepter la domination germanique, à croire toujours à la supériorité de la France, les vainqueurs mêmes douteront peut-être de leur propre civilisation. *Colette Baudouche* soutient cette thèse prévue dans la conduite d'Ehrmann qui se fait admirer des soldats allemands à la caserne. C'est dans ce rôle que cette « sentinelle avancée de la France sur le Rhin » ² accomplit la besogne des légionnaires de Rome et d'Odile, qu'elle est « une garde avancée, on disait autrefois une garde folle, de la latinité, un défenseur de nos bastions de l'Est » ³. Elle enseigne la leçon de la raison, et qu'il faut ne travailler qu'à la glorification de la France. Que le jeune homme donc se soumette « au service public ou secret de la France, c'est-à-dire, à ce pour quoi sur la rive gauche du Rhin, nous sommes prédestinés » ⁴. Seulement Barrès regrette que son pays, en diminuant la religion d'Odile, diminue son plus important moyen d'étayer sur le Rhin la société latine. « Dès l'instant que les sentiments que nous voulons défendre, demande-t-il, ne sont plus attachés à une croyance, où trouveront-ils leur point d'appui s'ils sont en contradiction avec leurs intérêts positifs ? » ⁵.

C'est ainsi que Bucher, par Barrès, parle à la France. Ce n'est pas une description exacte que fait l'auteur de son ami. Il reconnaît d'ailleurs lui-même, que l'œuvre de celui-ci « dépasse de cent coudées la bonne volonté d'Ehrmann » ⁶. Cependant le directeur de la *Revue alsacienne illustrée* a des scrupules sur la mise en public de ce livre où son rôle est si apparent. « Mon existence pendant ce service,

1. *Au Service de l'Allemagne*, p. 224-6 (Conclusion).

2. *Ibid.*, p. VII.

3. *Ibid.*, p. 229.

4. *Cahiers III*, p. 282.

5. *Cahiers III*, p. 283.

6. *Au Service de l'Allemagne*, p. VI.

dit-il, y est si exactement rendue que je souffre vraiment à m'en souvenir, mais j'éprouve une inquiétude presque sensitive à me demander si le public français ne sourira pas de ce singulier héroïsme tout à la fois d'orgueil et de niaiserie... »¹. Il craint que les Alsaciens ne se fassent mal juger, tout comme en 1920 il a des craintes relatives aux cours de Barrès sur le *Génie du Rhin*. Barrès lui-même a des scrupules en livrant son ouvrage à l'éditeur Fayard pour qu'il en tire une édition populaire². L'édition paraît, cependant, mais dans la seconde manque un passage où l'auteur avait fait voir que tous les Allemands dans la grande diversité de petites nations qui composent leur pays, n'ont pas, pour la France, la même haine que la Prusse, car ils ont éprouvé l'influence du pays latin³.

On se demande pourquoi il a supprimé cette page qui semble appuyer sa thèse. En tout cas, ce nouvel ouvrage n'est pas fait pour trouver grâce auprès de là critique allemande, ni auprès de ceux qui ne veulent que des romans d'amusement, car un roman, pour Barrès, ne vaut que s'il enlève aux soucis vulgaires. L'auteur essaye déjà ce style châtié qu'il réussira si bien dans *Colette Baudoche*, loin de la chaleur sensuelle de ses premiers ouvrages. Il veut que le sujet apparaisse dans toute sa nudité pour être d'autant plus convaincant, et on peut affirmer que cette nouvelle preuve de la souplesse de sa prose — qui devient parfois, quand il s'agit du mont Sainte-Odile, de la poésie — lui vient du sérieux de ce problème rhénan. « J'espère, dit-il, que l'absence presque totale d'éléments extérieurs donnera à ce livre, à ce poème, un caractère plus grave qui convient. La prose pure de l'action pourra toutefois être rendue poétique par le fait qu'on maintient autour de ce chétif l'horizon des montagnes et des siècles ».

Mistral d'ailleurs, dans une lettre du 18 avril 1905 exprime le mieux possible ce qu'a accompli Barrès dans cet ouvrage. « Vous y éclairez admirablement, écrit-il, le mystérieux état d'âme qui s'est formé et règne dans la marche de la France rhénane ; et votre vision haute, impartiale et calme est un réconfort pour ceux qui ont au cœur le sentiment de la patrie. C'est bien là un bastion élevé, face à l'est, — bastion cimenté avec la vérité »⁴.

1. *Cahiers* IV, p. 271. Lettre du 17 déc. 1904.

2. *Cahiers* III, p. 269 et *appendice* XI, p. 344-5.

3. *Cahiers* IV, p. 15, note I (p. 323).

4. Voir *Cahiers* IV, *Appendice* p. 275.

On pourrait faire toute une enquête pour découvrir combien d'Alsaciens, après avoir lu *Au Service de l'Allemagne*, se donnèrent la tâche de suivre le volontaire Ehrmann. Le problème est-il encore d'actualité en mars 1923 quand l'auteur écrit la préface de l'édition d'après la victoire ? Barrès l'affirme en plaignant ceux qui sont restés fidèles sur le sol alsacien pour se voir obligés de tuer des Français pendant la guerre ; mais il sait toujours gré à ces soldats sacrifiés d'avoir épargné en 1918 le plébiscite « que leur départ eût rendu inévitable et désastreux »¹.

IV.

Nous avons relevé le soin avec lequel Barrès a lu *Le Génie national des races française et allemande en Alsace*² de M. Werner-Wittich. Pourquoi appelle-t-on la première version de *Colette Baudoche* esquissée en août 1906, *La Petite Plante du professeur Wittich* ?³. Le professeur écrit dans son livre à la page 94 : « Ce n'est pas tant du mouvement du génie alsacien dans le sens du génie allemand que de l'évolution du génie allemand dans le sens du génie français que dépendra la plus ou moins rapide disparition des difficultés qui séparent de l'Allemagne le génie alsacien ».

Barrès semble avoir pris cette idée de M. Wittich pour la mettre au service de la Lorraine et de la conquête du germanisme. Dans *Au Service de l'Allemagne* se livre la lutte négative contre la germanisation, mais Colette Baudoche fait un pas en avant quand, par sa gentillesse française, elle gagne le professeur. — Barrès exprime d'ailleurs plus tard les mêmes idées à Bruxelles où il parle de la culture latine et de la culture germanique, expliquant que loin de perdre du terrain, la civilisation française est en train de conquérir les immigrés allemands⁴. — Ce livre contient, d'ailleurs, quelques mots qui semblent indiquer le sens du titre projeté : « Ces bois paisibles qui ne savent rien d'aucune querelle, nous donnent, y est-il

1. *Au Service de l'Allemagne*, p. 5.

2. Traduction française d'André Korn, Paris, 1903, in-8°.

3. Voir *Cahiers IV*, notice au commencement. Cependant à la page 97, il semble avoir l'idée de composer deux ouvrages dont le premier ne sera pas une histoire pittoresque, mais un exemple de la gouaillerie et de la discipline lorraine, et traitera de Jean-Louis Bourcier ; le second aurait pour titre : *La petite plante*.

4. *Réponse à un Germanophile*. *Écho de Paris*, 14 février 1910.

écrit, une vive image du devoir, tel que l'accomplit une *belle plante humaine*, une riche et saine nature, au milieu des maîtres injustes. Leçon utile aux vaincus ; notre rôle digne, c'est d'épanouir quand même nos puissances et de les faire au mieux admirables, fussent-elles n'avoir aucun digne admirateur »¹. Parlant de lui-même, Barrès dit dans ses *Cahiers* : « Je suis maintenant une plante lorraine, heureux, joyeux, intéressé par tous mes sens » ce qui est sans doute un écho de « la culture des sens » de M. Wittich².

Le deuxième Bastion de l'Est se fait pressentir dès le premier, car l'auteur cherche à résoudre le problème de Sainte-Odile. Strasbourg fait penser à l'autre « reine captive », Metz, dont les jeunes filles avaient séduit l'esprit de Barrès dès son voyage de la Moselle ; Colette Baudouche, du fond de l'appartement qu'elle habite avec sa grand'mère sur le quai Maréchal y entreprend la tâche de gagner les conquérants à sa cause. Et son frère l'Alsacien Ehrmann qui, comme elle, met son action en accord avec ses sentiments intimes, la prévoit lorsqu'il dit que si par hasard une Strasbourgeoise, fine et nerveuse à côté des Allemandes, se laisse séduire « par un *professeur*, par un officier, elle le civilise, l'incline vers la France », tout en affirmant que de tels accords sont très rares³.

Quelle place Barrès fait-il dans son œuvre rhénane à cet ouvrage qui, au moment de son apparition, est peut-être son chef-d'œuvre ? Sa création l'occupe à un tel point que la lettre-préface qu'il écrit le 10 février 1909 pour le premier numéro des *Marches de l'Est* en est toute pleine. « Colette pour moi, dit-il, n'est pas seulement une jeune fille de Metz, en 1908 ; j'aime en elle des tas de petites Lorraines de la ville ou du duché, éparses sur les siècles, des petites Gallo-Romaines dont j'apprécie l'accent, tous les accents de l'âme... J'aurais plus de succès à la foire si j'y portais une perruche. Mais j'ai cherché à faire aimer une fauvette de nos climats. Si j'y parviens, si la jeune fille de Metz prend sa place dans le cortège des filles romanesques de la rive gauche du Rhin — cortège qu'il vous faudra dénombrer et décrire dans la *Revue des Marches de l'Est* — j'aurai servi la cause pour laquelle vous sonnez le rassemblement ». Et étroitement lié à son œuvre il voit le rôle de la revue qu'on vient de fonder. « Il s'agit de réveiller, de dégager, bref de créer la conscience littéraire de ces puissants et pleins territoires, l'Alsace et la Lorraine,

1. Colette Baudouche, p. 148.

2. Cahiers IV, p. 15

3. Au Service de l'Allemagne, p. 200.

le Luxembourg, les Ardennes, les vallées de la Moselle et de la Meuse, et puis la Flandre wallonne, qui, depuis Charlemagne, sans cesser de rêver en commun, se sont interrompus d'accorder leurs voix ». Colette joue son modeste rôle, née « d'une illustre cité gallo-romaine et catholique, posée pour faire et subir la guerre d'Allemagne éternellement »¹ et baignée par ce grand courant d'air du Rhin « qui agite tous les feuillets de l'Alsace ».

Barrès étend jusqu'à Metz le nom de province rhénane. Au beau milieu du roman, la vue de la Place Stanislas et de la place Carrière à Nancy reporte ses pensées au compagnon de sa jeunesse, Stanislas Guaita, et le désir le prend d'écouter et de mieux saisir « cette profonde pensée poétique rhénane toute pleine des sorcelleries lorraines »².

Il précise, plus clairement que partout ailleurs, son attitude envers le grand fleuve qui sépare deux civilisations. « Je m'ennuierais vite », dit-il en parlant de la revue *l'Austrasie* dont les feuillets sont agités par le grand courant d'air du Rhin, « d'un esprit soustrait aux influences du Rhin, et pourtant ce serait trop d'habiter directement sur ce fleuve : l'excellent à mon goût, c'est de communiquer avec lui par les méandres délicats de la Moselle »³. C'est ainsi que Colette qui, de sa vie, n'a peut-être pas vu le Rhin, y devient une sentinelle et fait comprendre la lutte rhénane telle qu'elle paraît à Metz. C'est à cause de cela que le père de Bérénice, de Marina, de la Pia, a eu la patience de créer cette nouvelle fille si peu voluptueuse, qui n'a de charme que sa grâce et sa gentillesse françaises. Sœur cadette des autres, elle ne vit pas de leur vie et serait tout intimidée de faire la connaissance de la belle Oriante.

Il paraîtrait, cependant, que ce n'est pas sans impatience que Barrès l'a imaginée. Les Tharaud ont raconté combien malheureux fut l'auteur de s'enfermer dans son mince sujet, et à quelles appréhensions il se livrait, se demandant si la simplicité qu'il recherchait n'était pas plutôt de la pauvreté⁴ — crainte qu'il aurait pu s'épargner puisque René Perroux appelle son ouvrage de « la pure beauté grecque »⁵. Interrogé sur le livre qu'il vient de terminer, Barrès est

1. *Colette Baudoche*, p. 81.

2. *Ibid.*, p. 134.

3. *Ibid.*, p. 81.

4. *Mes années chez Barrès*, p. 202.

5. *Pays lorrain*, 30 janv. 1909.

réputé avoir répondu : « Je suis bien content d'être délivré de cette petite bonne dont j'ai raconté l'histoire ». M. Jacques-Émile Blanche¹ rend le même témoignage : il semblerait même que tant que Colette n'a pas fait son chemin dans le monde, elle n'intéresse pas son créateur. Est-ce l'influence de Jeanne d'Arc qui lui aurait fait choisir le nom de Colette qui, a dit Émile Hinzelin, n'était pas à cette époque-là très répandu en Lorraine ?² D'après cet écrivain, Barrès aurait songé à appeler son héroïne Jeanne, puis aurait pensé à une femme que la sainte aimait beaucoup — Colette Boilet³. Son nom de famille est plus significatif, les Baudoches ayant fait partie de la noble élite de Metz, dont vingt-cinq furent « maîtres-échevins de la cité, chevaliers de grand renom et mariés en haut lieu à la plus fière noblesse de Lorraine, de France et de Brabant ». Plusieurs furent chanoines de la cathédrale, et la petite Colette dressait devant l'imagination des Messins qui connaissaient l'histoire de leur ville, une image saisissante et noble⁴.

Il fallait bien qu'une jeune fille de la lignée de Corneille eût de nobles ancêtres et quoique vivant d'une humble vie et s'occupant de menus travaux, elle déploie toutes les qualités nécessaires pour charmer un professeur allemand : douceur, raillerie, intelligence, bonté, et un sens du devoir qui la détourne de lui. La jeune Messine que Barrès, de son hôtel, avait vu coudre à côté de sa mère⁵, devient l'héroïne d'un petit roman que domine la politique, tel l'amour dans une tragédie ; il ne lui est pas loisible de se demander si son amant lui plaît, mais s'il vaut mieux le prendre pour en faire un Français ou le refuser pour ne pas se salir de prussianisme. Son choix est extrêmement difficile : si le professeur allemand mal dégrossi ressemble curieusement à l'ours qui se frotte au gâteau de miel⁶, il est néanmoins très sympathique malgré la moquerie de Barrès. Voulant avec ingénuité profiter de son séjour en France pour améliorer son français, il se met peu à peu contre le pangermanisme en faveur des petits Lorrains qui, par le hasard d'une guerre,

1. *Mes Modèles*, p. 6.

2. *Bulletin de la Société d'Erckmann Chatrian : A la mémoire de Maurice Barrès*, 1924.

3. Voir sur Colette Boilet. *Les Amitiés françaises*, p. 173-8.

4. *Marches de l'Est. Bulletin bibliographique*, 1909, p. 125, t. I.

5. *Où habitait Colette Baudoché ? Marches de l'Est*, 1909, p. 773.

6. Voir le compte rendu de la conférence de Barrès sur *Colette Baudoché* à Bruxelles dans les *Marches de l'Est*, 1911-12, 1^{er} semestre, p. 773.

sont obligés de négliger la langue et l'histoire maternelles, pour n'apprendre que celles de l'Allemagne. Avec sa solide santé allemande il est mis en face de « l'électricité lorraine qui attire, repousse, désorienté les gens d'Outre-Rhin »¹, et d'une culture qui, ne devant rien aux livres, semble continuer l'ancienne Grèce, contrastant avec la sienne toute encombrée de lectures ; il en vient même parfois à renier sa race lorsqu'il voit le mari Krauss ivre ou deux jeunes Allemands qui ordonnent à deux vieux bourgeois français de parler leur langue. Il dit encore un mot très juste lorsqu'il conseille de ne pas juger sa race sur quelques familles d'immigrés qui font un grand tapage dans la ville, et c'est une scène curieusement agréable que celle où avec ses gros doigts, il prend les rubans légers de Colette. Il est loyal, généreux, il ne doute pas que Colette consente à devenir sa femme — mais il a contre lui la vieille lutte des races, et il ne verra l'accomplissement de son espoir, dit Barrès, que le jour où les Allemands redeviendront ce qu'ils étaient au temps de Goethe. Quand cela arrivera, les territoires où Allemands et Français peuvent se rencontrer se reconstitueront entre la Gaule et la Germanie, ce qui ne sera possible qu'avec la libération, de l'Alsace-Lorraine².

Ce n'est qu'après la guerre de 1914 que Barrès admet la possibilité de telles unions où les Allemands libérés du dur génie de la Prusse, se tourneront vers la France « comme les plantes vers le soleil ». C'est sur la frontière rhénane qu'il espère voir le mélange de deux races pour le profit du monde français et latin.

Barrès se pose le problème du mariage hors la race, dès 1906, lorsque l'auteur de *Cœurs d'Alsace*³ lui demande une préface pour son ouvrage. Dans cette préface, tout en le conseillant de se garder contre trop de complaisance voluptueuse, il continue, cependant, en disant : « Mais là où je suis disposé à vous louer sans réserve, c'est là où vous développez cette pensée que les mariages hors la race sont dangereux »⁴. Mais si Colette et Ehrmann ont la volonté de ne pas subir, de n'accepter que ce qui s'accorde avec leur sentiment intérieur, la petite Messine a hésité devant la décision à prendre et ce n'est que le souvenir des morts à la Cathédrale et l'attitude qu'auraient devant Madame Asmus les dames de Metz, qui l'amènent à refuser son loyal Allemand.

1. *Colette Baudouche*, p. 44.

2. Voir la *Conférence à Bruxelles*, opt. cit.

3. Paris 1906, in-18° par M. Rouhier.

4. p. VIII.

Ce n'est pas ici l'endroit de relever toutes les objections qu'on a faites à cette décision ; il suffit de faire remarquer que Barrès lui-même a hésité sur le parti à prendre. Lorsque Pierre Quirielle répond à une lettre de Paul Manhec, un annexé qui l'attaque pour avoir souhaité que Colette fasse un autre sacrifice en créant avec l'Allemand une souche de petits Lorrains, il nous raconte comment Barrès lui avait écrit ses raisons pour écarter cet autre dénouement qui, à un certain moment, lui semblait possible. « J'avais pensé, écrit l'auteur, à faire de Colette la civilisatrice, la mère que vous avez rêvée. Elle aurait mis du sang germain dans notre Lorraine affaiblie. Mais j'ai cru que je n'avais pas le droit de devancer les événements quand j'ai vu combien un tel mariage offenserait les Lorrains. Il n'y a pas d'exemple d'un tel mariage... dans la bourgeoisie grande ou petite. Il fallait bien que notre logique cédât devant ce *fait*... Était-il possible que, de France, un écrivain lorrain conseillât d'accepter le vainqueur, de renier la France ? Si une Colette dans dix ans épouse un Asmus, nous devons l'excuser, la relever à ses propres yeux. Aujourd'hui par un tel livre, nous ne ferions qu'offenser, peiner, déconcerter ces innombrables Lorrains qui dédaignent les hommages germains » ¹.

A Mistral qui l'accuse presque d'inhumanité, Barrès répond qu'il lui est suprêmement agréable de constater qu'il y a des amants volontairement malheureux par un sentiment d'honneur ². A l'internationaliste Jaurès, le livre suggère une revanche plus haute que celle des armées : « celle du génie français parvenant à se faire comprendre du génie allemand et à le combattre » et où Colette, dans ce but, s'unirait à Asmus ³. Il est peut-être très juste de trouver à la base du dénouement imaginé par Barrès les conséquences de l'humiliation qu'il avait subie, enfant, en 1870. La revanche qu'indique un Jaurès lui paraît dérisoire quand il songe à ces tristes journées, et il trouve lamentable de vivre sous un affront qui n'est pas lavé. Et puis, si l'on consent à ce que le vainqueur s'enracine par des alliances lorraines dans cette terre de l'Est, on mutile la

1. Voir le *Messager d'Alsace-Lorraine* du 5 juin 1909. Il parle aussi de cet ouvrage dans son étude de la *Revue hebdomadaire* : *L'évolution d'un écrivain français. M. Maurice Barrès. A propos de Colette Baudoche*, 8 mai 1909, p. 175-216 (*Colette et Bérénice*, p. 208-216).

2. *Au Service de l'Allemagne*, p. II.

3. *Les jeunes filles de Metz. Gaulois*, 21 juillet 1910.

France, on la laisse ouverte à d'autres attaques, à d'autres empiètements qui n'auront pas de fin.

Puis, comme il dit à M. Pilon, le dénouement était douloureux mais nécessaire ¹. Les jeunes ouvrières de Metz, du moins, assurent à l'auteur qu'elles acceptent avec joie le portrait tracé dans *Colette Baudoche*, « de leur irréconciliable sentiment d'éloignement pour l'Allemagne » — document très précieux à Barrès.

Plusieurs des sœurs de Colette témoignent leur contentement de son choix. L'une, après 40 ans, garde une sensibilité frémissante pour tout ce qui touche sa situation d'annexée, vivant côte à côte avec une race dont les habitudes sont diamétralement opposées aux siennes. Pour elle, les Dr Asmus qui s'inquiètent de la psychologie, et de la psychologie française surtout, sont rares ². Une autre Colette qui a épousé Asmus écrit que sa petite sœur aurait été heureuse cinq ans au plus, puis tombant de déception en déception, aurait vu sa vie brisée ³. Le *Messenger d'Alsace-Lorraine* s'amuse infiniment aux dépens de Georg Stoiber qui s'était avisé d'écrire un livre : *La France dort, roman geschrieben gegen Colette Baudoche von Maurice Barrès*, où Lucie, fille d'un colonel français, et Erich, peintre allemand, unissent par leur mariage la France et l'Allemagne. L'auteur a pris pour femme, non une Colette, dit-il, mais une jeune fille lorraine raisonnable. Louis Dumont-Wilden se rappelle un déjeuner très gai chez Barrès où le père de Colette a bien ri à la nouvelle de cette publication ⁴.

L'affaire Madsack appuie aussi sa conclusion. « Mon père m'a dit que si je voulais épouser un officier allemand, déclare une petite Lorraine en 1910, il me jetterait plutôt dans la Moselle ». Mais la maîtresse pangermaniste, patronne de l'école de couture, Madame Madsack, n'aime pas de tels propos et ne réussit qu'à jeter sur ses élèves lorraines l'approbation de tous les partisans français lorsqu'elle leur intente un procès ⁵. *L'Est Républicain* publie un article intitulé

1. Maurice Barrès. *Souvenirs, notes et fragments de lettres inédites*, p. 54.

2. Une Colette. *Colette Baudoche jugée par une Messine*. *Messenger d'Alsace-Lorraine*, 17 juillet 1909.

3. Léon Bernardin. *Asmus pire qu'Asmus*. *Messenger d'Alsace-Lorraine*, 8 octobre 1909.

4. Une journée chez Maurice Barrès. *Marches de l'Est*, 1911-12, 1^{er} sem. p. 310-322. — L'auteur raconte aussi que Barrès a reçu une lettre d'une ouvrière qui regrette d'avoir épousé Asmus.

5. *Les jeunes filles de Metz*. *Le Gaulois*, 21 juillet 1910.

De Colette Baudoche à Germaine Munier. Les compagnes de cette jeune fille se surnomment des « Colette Baudoche ».

Si le *Messenger d'Alsace-Lorraine* se moque de Georg Stoiber, le *Pays lorrain* a bien raison d'imprimer la traduction d'un article allemand que le petit roman avait suscité dans *Die Grenzboten*¹. Le critique reproche à l'auteur son attitude devant l'Allemand attiré vers la civilisation franco-latine, et son explication de la vieille chanson allemande sur le Rhin. Il regrette que Barrès ne peigne pas un représentant vraiment aimable du germanisme, qu'il fasse paraître le fiancé de Colette dans une lumière si grossière ; il regrette que le professeur lui-même ne soit qu'une caricature du type classique allemand rempli d'étonnement en face du progrès de la civilisation lorraine ; « quiconque connaît la Lorraine sera surpris de lire, dit-il, que dans les vieilles maisons françaises l'hygiène est meilleure que dans l'Allemagne moderne ».

Il faudrait faire rappeler, dit l'auteur, combien de fois les Franco-Gaulois romanisés ont pénétré au-delà du Rhin, surtout sous Henri l'Oiseleur. Barrès lui-même met l'arme qui le combat dans les mains de son adversaire : Asmus, le seul Allemand un peu sympathique qu'il dépeint, ne l'est en tant que *déraciné* et parce qu'il ne montre pas de sentiment national bien solide. « Si Asmus était Français et montrait si peu de résistance aux idées étrangères, Barrès le flétrirait comme un traître ». Observation très juste, en somme, mais Barrès y répondrait en décrivant encore une fois le charme invincible des mœurs françaises. Le critique, qui veut être impartial, admet que l'attitude d'Asmus, permise à Paris, ne peut l'être sur le champ de bataille de la Lorraine ; il lui reproche son manque de scrupule patriotique en demandant pour femme une Française. Il est vaincu sans lutte, et, s'il n'est pas juste de mener tambour battant les annexés, il est au moins déraisonnable de se livrer à eux pieds et poings liés.

A ce critique on peut répondre qu'Asmus est arrivé sans aucun préjugé contre la Lorraine ; il est tout naturel qu'il se laisse charmer par la jeune Colette. Le grand père auvergnat de Barrès s'était établi sur le sol lorrain de son épouse. Pour l'Allemand vainqueur la question politique se posait beaucoup moins que pour la petite vaincue, et, après tout, il était en terre allemande et, épousant ainsi une vaincue, il coopérait au travail de germanisation que

1. 1909, n° 10, p. 509 (*Die Grenzboten* du 4 mars).

voulaient accomplir, par des moyens plus intransigeants, ses collègues. Si l'auteur ne nous explique pas ce point, c'est que sa thèse était toute dans Colette. « Mon objet, a-t-il écrit dans ses *Cahiers*, n'était pas de peindre la civilisation allemande, mais la Lorraine. On n'y a pas vu de Goethe, pas même de Nietzsche, et un Nietzsche aurait adoré la France, se serait mis à genoux devant ce qu'on veut tuer. J'ai défendu ce qui était en danger. J'ai été bon Allemand, j'ai été avec Goethe, avec Schiller (sa Jeanne d'Arc, sa Marie-Stuart) avec Nietzsche. Il faudrait que ce livre pût trouver le chemin des intelligences allemandes et que la grâce lorraine entraînaît les cœurs les plus rudes » ¹.

Le bastion de l'Est sur lequel flottait l'enseigne de Colette tient bon jusqu'au moment où il n'est plus nécessaire. Aux petites Colettes qui soignent les soldats pendant la guerre se joint celle de la pièce de Pierre Frondaie qui quête pour les Alsaciens-Lorrains piétinés par la nouvelle invasion ². La pièce se joue au moment où, comme le dit Barrès, ce petit livre termine « sa vie agissante pour devenir une relique, le souvenir de quarante ans de captivité » ³.

V

« Ma pensée française a trois sommets, trois refuges, a écrit l'auteur de *la Colline Inspirée*, la montagne de Sion-Vaudémont, Sainte-Odile, et le Puy-de-Dôme » ⁴. Les deux premiers « symbolisent les vicissitudes de la résistance latine à la pensée germanique ». C'est surtout le deuxième qui occupe Barrès pendant les années qui précèdent la guerre et qui est le plus près de son cœur tout en étant le plus éloigné du Rhin. En racontant l'heure qu'il a passée avec Barrès, M. Lefèvre lui fait dire : « Il y a sur le Rhin un génie autochtone, latinisé par les légions romaines et par le catholicisme. J'ai essayé d'en donner un profil dans *la Colline Inspirée*, que les Allemands eux-mêmes reconnaissent comme un poème rhénan » ⁵. Barrès a écrit d'autre part : « J'ai donné deux livres à l'histoire

1. F. Duhourceau : *La voix intérieure de Maurice Barrès, d'après ses Cahiers*, p. 177.

2. *Chronique* IV, p. 223, (5 mai 1915).

3. *Ibid.*, p. 241.

4. *Amori*, p. 271.

5. *Une heure avec...* 3^e édition, p. 32.

des pays alsaciens et lorrains, un poème à toute la Rhénanie (*La Colline Inspirée*), cela est clos et pourra durer »¹. Si Sainte-Odile, tout en étant aussi catholique que Sion-Vaudémont, représente la lutte contre la germanisation, celui-ci semble être surtout pour Barrès un Bastion de catholicisme et ainsi un lieu de lutte contre le protestantisme germanique. Avec son château et son église, la colline représente la double tradition lorraine : militaire et religieuse². L'auteur ne cesse de l'appeler un Acropole où affluent les pèlerins de la Meuse, de la Meurthe, de la Moselle et des Vosges, et après la guerre il se demande de « quel poids cette ardente unanimité pèse dans les destinées de la Rhénanie catholique en face de la Prusse luthérienne »³. A la cérémonie de l'inauguration du monument de Sion à la mémoire de Barrès, M. Désiré Ferry, Député de Meurthe-et-Moselle, au nom de la Ligue des Patriotes, explique comment l'écrivain liait la Colline Inspirée à la connaissance des destinées rhénanes auxquelles il donnait tant de prix⁴. C'est avec grand intérêt que Barrès étudie la biographie du prêtre Léopold Baillard dont les ambitions s'étendaient de la Meuse au Rhin, et qui était le descendant des anciennes divinités qui peuplaient la montagne avant l'ère catholique. Ce prêtre était fasciné par la Colline comme Charlemagne le fut par une bague dans une légende rhénane⁵. Depuis plusieurs années, Barrès avoue avoir recherché ce qu'est le celtisme, la mystérieuse religion des druides et quelles traces en sont restées dans le pays que la religion de Rome et le christianisme n'ont pu entièrement détruire. « Mon instinct, tout le mouvement profond de mon esprit, dit-il en parlant de Léopold, me l'a montré s'orientant vers les obscures rêveries de nos ancêtres gaulois »⁶. Il avait voulu, curieusement, que *Svastika* fût le titre et la pensée centrale de cet ouvrage⁷. Dès 1887, d'ailleurs, il s'était intéressé au livre de Julien Vinson *Les religions actuelles, leur évolution, leur histoire* où il est traité parmi d'autres, de ce Jacques Vintras qui a eu une influence si désastreuse sur l'aîné des Baillard⁸. On a in-

1. *Les Grands Problèmes du Rhin*, p. III.

2. *Amori*, p. 272. *Cahiers* III, p. 163.

3. *Écho de Paris* (27 juin 1920).

4. *F. Empaytaz : Chroniques barrésiennes* I, p. 66.

5. *Le Génie du Rhin*, note à la page 61.

6. Préface F. Maratuech : *Les Kadourques*, p. 6.

7. *Chronique* VI, p. 18 (25 août 1915).

8. *Les nouvelles religions*. *Voltaire*, 1^{er} déc. 1887.

diqué la part que Stanislas de Guaita a pu avoir dans cette composition ¹. C'est probablement l'éducation française du fils de Barrès, et des promenades sur la *Colline Inspirée* qui lui suggèrent tout d'abord la construction de cette nouvelle pierre dans les *Bastions de l'Est* bien qu'il ne met pas l'ouvrage dans cette série. M. Jacques-Émile Blanche dit, d'ailleurs, en 1913, que cette inspiration datait de 10 ans et de nombreux amis ont raconté comment Barrès les promenait sur Sion-Vaudémont où on ressentait un besoin indéfinissable de légende et de musique qu'éveillaient les dieux autochtones. En 1906, il se demande qui fera sonner, comme Walter Scott en Écosse, la lyre muette se reposant dans les ruines de la Tour Brunehaut à Vaudémont ². Avec l'âme de Baillard, celle de Barrès frémit dans une sorte de romance sans paroles mêlée de vénération et de nostalgie lorsqu'il contemple une de ces divinités que l'église appelle obscène. Rosmertha sur une cime, Wodan sur l'autre, résistent aux Romains pour être peu à peu vaincus par la Vierge. L'auteur démontre comment une fois le catholicisme refoulé, ces anciennes divinités, ces obscures survivances du paganisme reprennent leur puissance. La *Colline Inspirée* raconte la victoire du Christianisme sur les puissances occultes, ce qui est, en plus, la victoire du catholicisme — la religion française — sur les divinités qui peuplent les forêts druidiques et germaniques. L'auteur aurait pu raconter l'histoire de Saint-Pierre Fourier, son parent par la famille de Charles Demange, mais il aime les révoltés et saisit l'occasion de décrire une belle victoire romaine sur les forces occultes de la colline, presque germaniques par leur mystère ³.

Pour composer cet ouvrage, Barrès se renseigne à plusieurs sources; il tient des conversations avec Mademoiselle Magron ⁴, nièce du curé de Laronval, avec un sexagénaire, ancien élève du Collège de Vézelize ⁵, avec le chanoine Pierrefitte curé de Portieux ⁶, et tous lui parlent de Léopold Baillard mort seulement en 1883. Mais il

1. Voir aussi Louis de Mondadon : *Chronique des Lettres : La Colline inspirée. Études religieuses, historiques et littéraires*, 20 mars 1913.

2. Préface à Louis Madelin. *Chez nos Morts. Voir le Gaulois*, 2 nov. 1906.

3. Voir Abbé Fourier Bonnard : *Au Pays de Saint-Pierre Fourier* précédé par une lettre de Barrès. Mattaincourt et Paris, 1910, in-8°.

4. *La Colline Inspirée*, p. 223.

5. *Ibid.*, p. 225.

6. *Ibid.*, p. 17.

trouve une documentation plus substantielle à la Bibliothèque de Nancy, guidé, dit le *Cri de Paris*¹, par le conservateur M. Favier et Charles Sadoul. Celui-ci, cependant, met au point ce renseignement en affirmant que l'ouvrage était déjà bien avancé lorsque M. Favier signala à Barrès par son intermédiaire quarante-quatre manuscrits de la Bibliothèque : « un fatras incohérent des Baillard »². On se rend compte de la patience dont avait témoigné Barrès en fouillant dans ce tas de cahiers qui ne font que raconter l'œuvre de la miséricorde, où abondent les termes d'Élie, d'Éliaque, de Voix de la Septaine, de conférences apostoliques, de théogonies antiques. Il a écrit à M. Favier une lettre qui se trouve reliée dans l'exemplaire de la *Colline Inspirée* de la Bibliothèque : « Merci de votre petit mot. Je serais content si ce livre vous plaît dans son entier. Il doit beaucoup à ces affreuses paperasses que vous et Sadoul m'avez montrées... » Le livre est d'ailleurs dédié ainsi : « A la Bibliothèque de Nancy, où je suis allé réveiller dans leur poussière Léopold, le grand François, l'aigre Quirin et la charmante sœur Thérèse, hommage et souvenir d'un de ses jeunes habitués de 18.... je ne sais plus la date ». Barrès avoue avoir eu en main les comptes des frères Baillard et il a connu en outre le manuscrit préparé mais non imprimé du Père Simonin qu'il cite dès 1902 dans ses *Cahiers* et qui se trouve à la même Bibliothèque³ — *Histoire de Notre-Dame de Sion* — ouvrage qui a dû fournir la principale source de sa documentation, et qui à son tour renvoie à d'autres ouvrages documentaires, notamment aux papiers de famille des Baillard qui se trouvent aux archives de Sion⁴ et que Barrès a dû consulter. Il connaît aussi *Sion-Vaudémont* de Didrit (Nancy 1894) et les ouvrages vendus à Sion, et s'inspire même, dirait-on, de Walter Scott. D'après le chanoine E. Mangenot, il aurait aussi lu la brochure de Quirin Baillard *Histoire de trois frères, Léopold, François et Quirin Baillard prêtre du diocèse de Nancy (Meurthe)*. (Paris, 1868, in 8°,)⁵.

1. Le 9 mars 1913. *Les inspireurs de la Colline*.

2. *Cri de Paris*, 16 mars 1913.

3. Cet ouvrage forme le ms. 1861 (rayon 1055) de ce fonds. Voir aussi ce qu'en dit l'Abbé E. Mangenot dans *Sion, son pèlerinage, son sanctuaire* (Introduction), Paris, 1919, in-16.

4. Voir Eugène Martin. *Les fondements historiques de la Colline Inspirée. La Croix*, 9, 10, 12, 18 février 1913, reproduit *Éclair de l'Est*, le 24 fév., 6 et 13 mars.

5. E. Mangenot. *La Colline Inspirée. Un peu d'histoire à propos d'un roman*. Mai et juillet 1913. L'auteur cherche à démontrer par où Barrès s'écarte de la vérité dans son ouvrage.

Bastion de catholicisme, à quel point est-ce que la Colline est un Bastion contre la germanisation, à travers son histoire, et actuellement ? Voilà ce que Barrès n'hésite pas à préciser en maints endroits. Au comté de Vaudémont, chaque village se ramasse contre l'hiver et contre l'envahisseur ¹. D'abord assailli par César, ce pays « riche en blé » comme l'explique Didrit ², protégea la civilisation romaine pendant quatre siècles contre les flots barbares de la Germanie, et puis le christianisme chasse les idoles. Vingt fois la terre est foulée sous le pied des envahisseurs, mais demeure toujours identique à elle-même. Le comte de Vaudémont jouait le rôle de protecteur de la France car, pour attaquer les Français, il fallait passer sur les Lorrains ; cependant sa prouesse inquiéta la France si bien qu'elle le combattit et le petit État dut se suffire à lui-même entre deux grandes puissances. A la fin le pays de Sion-Vaudémont avec la Tour Brunehaut (construction latine malgré son nom) ³, par besoin de paix et ravagé par les Français, se donne à eux.

Barrès insiste sur les luttes qui se sont livrées sur ce terrain, et cherche des yeux les forts de Toul et la ligne des ballons vosgiens qu'on voit en se promenant sur la Colline. Tous les systèmes de fortification s'y trouvent représentés : le vallum romain, le château féodal, le bastion de Vauban, le fort à coupole, et tous les hommes y sont des combattants. La destinée de ce pays est de protéger la civilisation latine contre le germanisme, car la première ligne de défense oscille depuis des siècles entre le Rhin et les Vosges ⁴.

Si en 1896 Barrès regrette que les pays de frontière n'ont pas de poète, en 1902, il s'écrit : « Leur poésie, leur épopée, c'est une suite ininterrompue de vaillance et de souffrance pour protéger la civilisation latine, et aussi une suite d'importations réfléchies, germanes, dans la civilisation latine » ⁵. De leur hauteur il regarde les routes qui vont en Allemagne, et elles l'empêchent d'oublier cette éternelle question du Rhin. Il semblerait que dans cet air qui paraît chasser les soucis, et où la Vierge de Sion guérit des peines morales, Barrès renie même les influences germaniques qui ont eu

1. *Amori*, p. 276 (*Le 2 novembre en Lorraine*).

2. Voir *Cahiers* III, p. 20.

3. Voir *Un cri d'alarme. La Patrie*, 18 juillet 1902, et P. Huriet. *Avec Maurice Barrès sur la Colline Inspirée*.

4. Louis Dumont-Wilden : *Une journée chez Barrès. Marches de l'Est*, 1911-12, 1^{er} Sem. p. 310-322.

5. *Cahiers* III, p. 25.

tant de pouvoir sur lui. Et si la *Colline Inspirée* semble conclure en faveur de Goethe contre Byron, elle ne peut supporter aucun Mephistophélès¹, aucun esprit de doute, et l'Esprit dont il s'agit semble être loin de celui qu'a conçu Hegel. C'est peut-être même pour avoir respiré cette atmosphère que Barrès comprend tout le problème rhénan et allemand ; « Mon grand-père, note-t-il dans ses *Cahiers* en 1903, ne savait pas ce qu'il faisait (en combattant les Allemands). Je le sais par Sion. Lutter contre l'Allemagne ; la connaître, la fermer »². Il est rempli de l'esprit tout celtique et français qui créa Léopold. « Nulle brume, nul brouillard germanique, dit-il. Quelque chose de calme, de pauvre et de fort enveloppe la colline. Tout est clair et parle sans artifice à l'âme. Mais le mystérieux, le sublime naissent et jaillissent du cœur »³. C'est là probablement que gît l'attrait le plus profond de la Colline pour Barrès. L'abbé Delfour a raison lorsqu'il dit qu'il voit dans la tentative des frères Baillard une révolte de l'âme celtique contre la domination romaine⁴. Si le Romain l'emporte sur les divinités païennes, la colline reste au fond celtique. Elle laisse planer sur elle les légendes et les mystères pareils à ceux dont parle le folklore allemand, mais en même temps elle garde son esprit latin de finesse et de modération inconnu au génie prussien. Elle offre le mélange de la France et de l'Allemagne que l'auteur des *Grands Problèmes du Rhin* cherche dans la Rhénanie.

1. *La Colline Inspirée*, p. 14.

2. *Cahiers* III, p. 143.

3. *La Colline Inspirée*, p. 335.

4. *La Colline Inspirée*. *L'Univers*, 19 février 1913.

BARRÈS ET LES GRANDS PENSEURS ALLEMANDS

I.

Le voyage sur la Moselle est le point culminant de la vie de Barrès d'où se déroulent toute sa philosophie de la terre et des morts, sa conception du problème alsacien-lorrain, sa lutte contre le germanisme, et sa propagande pour faire du Rhin la frontière de la France.

Précédé par la campagne hégélienne de *la Cocarde*, le voyage est bientôt suivi des *Déracinés* et de la lutte contre les idées universitaires et kantienne. Cependant il ne faut pas penser que Barrès, par un effort de sa volonté, refuse de subir davantage l'attrait de la métaphysique allemande, c'est plutôt qu'un autre intérêt détruit celui-là, et que, cherchant la grandeur de la France, il est amené à ne considérer que ce qui a rapport aux intérêts de son pays. Cependant il n'y a pas de coupure dans sa vie, on ne peut pas mettre le doigt sur telle ou telle date et dire qu'après cette année Barrès ne subit plus l'influence des penseurs germaniques.

Au contraire, ce n'est que par la suite de son voyage sur la Moselle qu'il s'intéresse particulièrement à Schiller et à Nietzsche. Goethe l'attire de plus en plus à mesure qu'il vieillit, malgré un moment de désillusion pendant la guerre, et les légendes du Rhin, adoucies dans l'air limpide de la vallée moselanne, forment une partie essentielle de ses cours à Strasbourg. Et cependant c'est à l'époque de ce voyage qu'il dit : « Laissons passer sur nous les grands talents littéraires assez forts pour courir le monde »¹.

Loin de nier tout attrait allemand, avoue-t-il dans son discours au Courail nancéen en 1911, et dans la partie où il traite du génie rhénan et de la culture française, il voit son passé entouré du souvenir de Stanislas de Guaita vivant des imaginations romantiques du Rhin ; il sait l'influence qu'ont eue les collines d'Alsace sur sa

1. *En profondeur. Le Journal*, 5 fév. 1897.

formation, et avoue son instinct de ne mettre aucun esprit au-dessus de Goethe, « l'artiste au front paisible avec les mains en feu ». Il aime Schiller, l'Austrasien qui a chanté des héroïnes françaises, Marie Stuart, fille des Guises, et Jeanne d'Arc, et il est heureux que Nietzsche eût pu trouver l'expression de ses idées dans son mépris des Barbares et son culte du moi¹.

Considérant toujours les destinées de la France par rapport à celles du Rhin et de l'Allemagne, et combattant toujours cet ennemi héréditaire, Barrès reconnaît que la pensée des grands hommes n'est limitée par aucune frontière. Il ne se refuse pas à admettre ce qu'il y a d'allemand en France, dans la composition de la noblesse par exemple, et même chez Pascal, grand bastion de l'intelligence française, qui a néanmoins, dit-il, repensé le germanisme par la Flandre². C'est d'après lui le contact du germanisme et de la France qui a donné Port-Royal, « le plus haut point de la noblesse et de l'universalité française »³. Ceci est écrit faut-il le remarquer, en 1906, entre la publication d'*Au Service de l'Allemagne* et de *Colette Baudoche*, à un moment où l'auteur cite volontiers Goethe comme type de digne Allemand, mais où il ne cesse d'attaquer les mœurs et le caractère germaniques en Alsace-Lorraine.

Lorsqu'il parle de ce grand pays qui fait le centre de ses préoccupations, Barrès se sert de plusieurs noms. Quelquefois il l'appelle tout simplement le pays d'Outre-Rhin comme l'Angleterre serait le pays d'Outre-Manche. Cependant le Kaiser voulait assurer, a-t-il écrit, « le triomphe de la civilisation prussienne, allemande, germanique du monde »⁴. Barrès fait ainsi une distinction entre les diverses parties du génie ennemi ; elle est significative. A côté de l'hégémonie prussienne qui cherche à brutaliser les autres nations, à les mener par la force et qui veut germaniser l'Alsace-Lorraine, il y a les ambitions légitimes du peuple allemand, qu'il est très naturel de vouloir réaliser ; il y a aussi le génie germanique, tel qu'il se trouve interprété par les grands penseurs, musiciens et littérateurs de ce pays. C'est ce génie qu'aime Barrès et qui l'attire, en dépit de tout ce qui le repousse chez l'ennemi. Cependant, s'il

1. *Le Messager d'Alsace-Lorraine* (1^{er} juillet 1911).

2. *Cahiers* IV, p. 191 Barrès voudrait chercher ce qu'il voit « de Germanisme (du Nord) dans Jansénius et la Prédestination ».

3. *Ibid.*, p. 192.

4. *Chronique* XIII, p. 40 (24 août 1918).

parle de la Germanie, il semble n'y voir qu'un esprit lourd, orgueilleux, un peu méprisable peut-être, mais qu'il faut tolérer chez un peuple qui n'est que dans l'enfance de la civilisation. Plus tard, c'est dans la Rhénanie qu'il voudrait voir se développer le meilleur génie germanique, celui qui n'a rien de prussien, et qui, tout en restant allemand, se laisse, comme les grands écrivains d'Outre-Rhin, séduire et adoucir par l'influence latine.

On a indiqué dans les années qui précèdent la publication des *Bastions de l'Est*, comment c'est par l'Allemagne que Barrès s'approche de l'Orient. Jusqu'en 1903 au plus tard, dans les *Amitiés françaises*, il parle encore du flot de « nihilisme » et des « noirs délires », que par dessus la Germanie nous envoie la profonde Asie ¹. C'est peut-être la seule fois qu'il avoue la lutte qu'il a eue pour s'enfermer dans sa « rude Lorraine », et pour se tenir au génie français. Dans le *Voyage de Sparte* où il décrit son premier contact avec les pays orientaux et la déception qu'il y éprouve, c'est à travers la pensée allemande qu'il arrive à comprendre l'esprit hellénique. En même temps il n'ignore pas le danger du mélange de l'Europe et de l'Orient que présente l'Allemagne ².

Pendant un certain temps un souffle d'Orient lui est apporté par Elizabeth de Bavière, Impératrice d'Autriche, dont les pères furent comtes de Vaudémont. Elle aussi lui enseigne la philosophie orientale de l'acceptation et il se dit heureux lorsqu'il pense que « l'Orient, c'est pour moi l'Impératrice d'Autriche venue s'asseoir sur ma montagne de Sion » ³. Son imagination est séduite par le triste sort de toute sa famille parmi les membres de laquelle se trouve Louis II de Bavière qui avait tant enchanté l'imagination de l'auteur de *l'Ennemi des Lois*. Les demeures de la princesse lui rappellent les châteaux de son cousin qu'il appelle de véritables « rêves pétrifiés » ⁴.

Barrès s'intéresse à l'impératrice dès 1898 ; son intérêt continue en 1899 ⁵ et en 1900 il préface le livre de Christomanos traduit par son ami de la *Patrie française*, Syveton. En 1902 et en 1913, lorsqu'il préface *l'Elizabeth de Bavière* de Jacques de la Faye, son souvenir

1. *Les Amitiés françaises*, p. 269.

2. *Une enquête aux pays du Levant* II, p. 190-2.

3. *Cahiers* II, p. 217 et voir *Scènes et doctrines* I, p. 135.

4. Voir *Amorì : Une impératrice de la solitude* qui est la préface de l'ouvrage de Christomanos, et *Une passionnée de la Solitude : Le Journal*, 3 mai 1900.

5. Voir *Amorì*, p. 295 (note 1, p. 211), p. 188 et *Cahiers* II, p. 71-2 et *Appendice*, p. 280 et suiv., p. 272 etc...

reste vivant, et il groupe une vingtaine de photographies la représentant à tous les âges ¹. Le *culte du moi* de Barrès, paraît-il, plaisait à la princesse qui aimait les vers de Henri Heine.

Il semblerait que c'est un attrait semblable qui inspire à la fin de sa vie « ce dernier projet littéraire » que nous connaissons par les soins de M. Cohen et de M. Peslouan ². Barrès avait trouvé quelque chose du *Culte du Moi* dans Elizabeth de Bavière, il voyait en elle la sœur de Bérénice, et rangeait cette dernière à côté de la Princesse du Rhin, dont les relations avec le philosophe Descartes allaient lui fournir le sujet d'un « petit roman qui sera la haute et vraie Bérénice, la haute et vraie Oriante » ³, où serait décrite une « amitié amoureuse transposée dans le plan de l'intelligence ». Il est d'ailleurs curieux à noter que cette Princesse palatine du Rhin fut raffinée au contact du milieu tout français de la Haye, et que dans *Amori et Dolori Sacrum*, la préface de l'*Elizabeth de Bavière* de Christomanos est dédiée « A René Quinton, au savant biologiste que nous remercions de quatre pages inestimables sur la qualité fondamentale et la suprématie de l'esprit français ». M. Cohen fait remarquer avec justesse que cette réunion du génie français de Descartes et de celui du Rhin sous son aspect le plus raffiné, était particulièrement cher au chantre des Marches de L'Est ⁴.

L'inspiration de ce petit roman est née sous l'influence des *Écrivains français en Hollande au 17^{me} siècle* de M. Cohen et nourrie de la documentation qu'il a bien voulu fournir. Barrès recherchait cette documentation, il l'acceptait avec avidité lorsqu'il s'agissait de quelque sujet qui l'attirait. On regrette que l'auteur du *Jardin de Bérénice* ayant certainement en octobre 1923 une idée nette de ce qu'il voulait faire et le plan même de son petit roman philosophique, n'ait pas eu le temps, à cause de la correction des épreuves d'une *Enquête au Pays du Levant*, de commencer à rédiger son nouvel ouvrage.

Barrès avait aussi d'autres projets : au moment de sa mort, il

1. *Cahiers* II, p. 71, note 3 (p. 314).

2. *Cahiers* II, p. 272.

3. Voir *Le Dernier Projet littéraire de Maurice Barrès* et les articles de M. Cohen dans le *Supplément littéraire du Figaro* des 3, 10 et 17 déc. 1927 et de M. Lucas de Peslouan, *ibid.* les 16, et 23 juin 1928.

4. Voir aussi une lettre à M. Legendre, 19 nov. 1923 (*Cahiers* III, p. 272). Dans la même lettre il parle du devoir de « restituer ses couleurs rhénanes à la compréhension de la littérature germanique ».

préparait avec ses *Mémoires* et sa nouvelle sur Descartes, un roman *Les Oiseaux migrants*, une nouvelle sur *le Pauvre de M. Pascal* ; une étude sur Lord Byron et une sur Goethe¹. Nous ne connaissons que l'ébauche de la nouvelle sur Descartes, et les premières pages des *Mémoires*, mais on devine dans quel esprit Barrès aurait traité de Pascal et de Goethe.

Pour comprendre l'inspiration des *Oiseaux migrants* on pourrait peut-être chercher une indication dans l'*Appel du Rhin* où Barrès affirme que le dessein éternel qu'éprouvent les Allemands de franchir le Rhin ne se modifiera pas plus que « les instincts et les orientations des bandes d'oiseaux migrants »² ; on trouverait peut-être une indication semblable dans les *Grands Problèmes du Rhin*, où l'auteur parle du mouvement des *Oiseaux Migrants* rattaché très intimement aux conceptions nietzschéennes. Dès 1906 Barrès est frappé par un passage de *l'Histoire naturelle* de Buffon, où l'auteur dit, à propos de la migration des oiseaux, que le chemin de Bourmont à Mirecourt était le grand passage des oiseaux et des Barbares. Est-ce qu'il compare déjà l'envahissement du flot d'Outre-Rhin à la ruée des Oiseaux migrants sur la France ? L'Oiseau migrant, dit-il en 1922, est aussi hostile « à une éducation de la masse qu'à une éducation militaire »³, telle que la Prusse la donne, et veut fournir à l'individu allemand toutes ses possibilités de développement. C'est ainsi que le mouvement embrasse la double préoccupation allemande d'ordre idéaliste et d'ordre national.

En outre, Barrès projetait la composition d'un roman rhénan « qui devait se dérouler du sac de Gerbéviller par les Allemands, en 1914, à l'établissement sur le Rhin de la paix française, une sorte de prolongement des *Bastions de l'Est* et de la *Colline Inspirée*, mais apaisé, enrichi des apports de la victoire »⁴.

II.

Si l'on considère, même après que la foi de Barrès dans la meilleure Allemagne a été ébranlée par la guerre, à quel point toutes ses pensées se ramènent sur ce pays qui est la raison d'être du pro-

1. *Les Maîtres. Avant-Propos*, p. II.

2. *La Minute Sacrée*, p. 75 (12 janv. 1919).

3. *Les Grands Problèmes du Rhin*, p. 276.

4. *Introduction : Cahiers I*, p. IV-V.

blème rhénan, l'on comprend à quel point il est attiré vers certains éléments de la pensée allemande, même au plus fort de sa lutte contre le germanisme ; en considérant ces projets, on voit à quel point le problème allemand et le problème rhénan se liaient dans son esprit.

Celui qui aimait l'Inconscient dans « Petite Secousse » se sent attiré malgré lui vers tout ce qui est primitif et peu cultivé dans le folklore, la ferveur musicale et les divinités allemands, et surtout lorsque cet inconscient est quelque peu adouci et latinisé dans la Rhénanie. Les grands esprits l'attirent, de quelque nationalité qu'ils soient, et il en trouve beaucoup parmi ce peuple allemand qu'il combat. Cependant, comme il préfère les légendes plus douces de la Rhénanie aux brutalités de la Prusse, parmi les grands penseurs germaniques ce ne sont plus les philosophes comme Fichte et Hegel qui l'inspirent, mais ceux qui se sont laissés guider et tempérer par la littérature et les mœurs françaises. Schopenhauer et Kant cèdent la place à Goethe le Rhénan ou à Schiller « le poète de l'Austrasie » ¹.

C'est sans doute à cause de ses qualités françaises que Barrès se trouve attiré par Chamisso et qu'il garde un dossier concernant cet écrivain. En 1911, il voit son ami Stanislas de Guaita enveloppé de la brume où flottent les personnages de cet auteur que la Révolution avait fait Allemand.

En 1910, il parle de Chamisso en réponse à un article germanophile qui essaie de prouver que les poètes et les lettrés en Alsace-Lorraine restent fidèles à la civilisation germanique, et qui s'oppose aux idées émises par Barrès dans une conférence à Bruxelles sur la culture latine et allemande. Barrès explique que Chamisso ne s'est jeté en Allemagne en 1790 qu'à la suite d'un accident politique et qu'il regretta toute sa vie la culture française pour laquelle il était né. Il voit dans son *Homme qui a perdu son ombre* le symbole de la vie de l'auteur, « l'homme incomplet, privé de sa patrie » ².

Barrès n'a consacré aucune étude considérable à cet écrivain ; après 1911 il n'y a que les *Marginalia des Grands Problèmes du Rhin* où il parle de lui, et où il explique encore une fois les raisons qui poussaient Chamisso en Allemagne ³.

1. Préface à Alcide Marot : *Alouettes et Alérions*. Paris, 1909, in-16, p. III.

2. Réponse à un Germanophile. *Écho de Paris*, 14 fév. 1910. Voir aussi J. et J. Tharaud : *Mes années chez Barrès*, p. 98.

3. Voir p. 416.

Un Nietzsche attirait Barrès beaucoup moins qu'un Chamisso. En 1901 cependant, il lit les œuvres du philosophe allemand dans la traduction d'Henri Albert¹. C'est au moment décisif de sa vie où, après la mort de sa mère, il commence à aimer, à « accepter » sa Lorraine comme la terre de ses morts. Il trouve dans cette lecture quelque chose qui outrage son état d'esprit, mais en même temps qui « le porte dans ces semaines de douleur »².

Nietzsche apparaît à Barrès comme un professeur véhément qui parle sans goût, comme on parlerait entre hommes, qui veut étonner et qui brutalise. C'est un orgueilleux, un exultateur, et il lui reproche un peu brutalement la paralysie qui est cause de sa mort. Il a « son vocabulaire, sa méthode, son érudition, tout son attirail de professeur pour nous transmettre son âme de paralytique général ». Seulement il ne prétend pas dire la vérité, mais émettre des pensées. Telle est la première impression de sa lecture de Nietzsche, mais une fois que l'auteur du *Culte du Moi* l'a fréquenté davantage, il change quelque peu d'avis. Si en 1903, et sous l'émotion des souvenirs de l'invasion de 1870, il se demande : « Après cela, tout Wagner et tout Nietzsche et leur solide administration, qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse ? »³ il ne continue pas moins de le lire, et de méditer ce que dit de lui Faguet dans la *Renaissance latine* de décembre 1903⁴.

La pensée nietzschéenne s'est infusée dans l'esprit de Barrès, et il ne peut la bannir. « Je ne dirai pas comme Nietzsche... » écrit-il, ou bien, « Nietzsche a osé écrire ... »⁵, sans qu'il précise ce qu'il voudrait faire suivre. Peu à peu il trouve chez le philosophe allemand ce qu'il demande à toute personne et à tout lieu : de la nourriture pour son âme et pour son esprit. Il lit très soigneusement la *Volonté de Puissance* faisant beaucoup d'allusions à des paragraphes dont le sens le frappe — Nietzsche sur Pascal par exemple⁶, ou sur le rôle du christianisme dans la politique, qu'il considère par rapport à l'état de la France⁷.

Il trouve chez ce philosophe un partisan de son ancien désir de

1. Voir *Cahiers* II.

2. *Ibid.*, p. 243.

3. *Cahiers* III, p. 161. Voir aussi *Les Amitiés françaises*, p. 25.

4. *Cahiers* III, p. 99 et 166.

5. *Cahiers* II, p. 249.

6. *Cahiers* III, p. 137.

7. *Ibid.*, p. 138.

laisser l'individu se développer librement ; partout dit Nietzsche, les questions de *puissance* sont en jeu, il faut se demander d'abord ce que l'on *peut*, et après ce que l'on doit. C'est-à-dire, il faut « rendre aux hommes le *courage* de leurs instincts naturels », pour qu'ils trouvent leur bonheur, comme Gundry, en suivant les lois de leur être intérieur. Mais plus important encore, à un moment où Barrès se plonge dans sa Lorraine natale, Nietzsche l'aide à voir clair dans ses préoccupations actuelles ; l'écrivain est frappé par la ressemblance entre la thèse du philosophe allemand, et sa propre doctrine nationaliste. Dans la *Volonté de Puissance*, il trouve que pour entraver et remédier à l'indiscipline de l'esprit moderne, il faut « l'étrouette *nationale* qui simplifie et concentre ». Son étude du penseur allemand l'encourage dans sa décision de se limiter, d'obéir à des lois : se rendre maître du chaos que l'on est, comprendre que sa mission sur la terre est d'accepter son rôle de Lorrain, fils d'un petit pays, c'est tout ce que Barrès qui n'a pas la foi d'un Pascal peut s'offrir de consolation. C'est ainsi qu'il y a quelque chose de Nietzsche dans l'inspiration de l'activité de Barrès puisqu'il ajoute ici les mots qui vont déterminer toute sa carrière d'écrivain : « *Bastion de l'Est* »¹. Son étude du philosophe lui fait aussi méditer sur son œuvre passée : il songe à modifier une partie de son article *En Profondeur*, écrit à la gloire des génies français Mistral et Erckmann-Chatrian, grands bastions de la pensée de son pays².

Ce changement dans son attitude envers Nietzsche, dû en partie à ce que le philosophe l'aide à voir clair dans sa propre pensée, a aussi pour cause la découverte que l'Allemagne est dans une certaine mesure redevable pour sa culture à la France. « Les grands Allemands, dit Barrès, Goethe, Heine et (si vous voulez) Nietzsche, ont eu besoin de se soumettre à l'influence française »³. Il est à remarquer cependant que Nietzsche n'est placé que troisièmement et facultativement. C'est en faisant un classement semblable que Barrès écrit que les intellectuels font tenir dans les noms de Tolstoï, d'Ibsen et peut-être de Nietzsche une théorie de la vie⁴.

S'il médite sans cesse sur les maximes du penseur allemand, il ne peut pas s'empêcher de ressentir toujours à son égard un peu de la

1. *Cahiers* III, p. 139.

2. *Ibid.*

3. *Cahiers* III, (p. 64), réponse à l'enquête de Jacques Morland sur l'influence allemande. *Mercur de France*, nov. 1902.

4. Charles Maurras. *Le Gaulois*, 11 nov. 1901.

méfiance qu'éprouve son fils devant sa Fraülein ; après 1914 cette méfiance grandit jusqu'à ce qu'il rende les ouvrages de Nietzsche, avec leur « conception inhumaine et antichrétienne »¹ du monde, en partie responsables du déchaînement des puissances funestes de la guerre. Le philosophe lui paraît continuer Bismarck, et il affirme que c'est à cause de son enseignement que l'Allemagne voulant une politique de conquête, s'étant mise en travers du développement normal de l'humanité, se justifie en tentant ce qu'il appelle une « transmutation de valeurs », et se propose un idéal qui est une menace pour l'univers.

Le connaissant et le méditant de si longue date, Barrès ne parle, en somme, qu'excessivement peu de Nietzsche. Pendant la guerre quelquefois, il fait mention de ses « grandioses paradoxes », étant convaincu que les Allemands regretteraient d'avoir confié leurs destinées « à des rêveurs forcenés qui s'enivrent... d'une conception de la force et du pouvoir universel emprunté à Attila »². Son poison germanique a pénétré jusqu'en France, où les délires de Nietzsche ont été applaudis. Après la guerre Barrès lit la vie du philosophe par M. Daniel Halévy³, et perd toute illusion qu'il avait pu garder sur son compte. Ayant au début été repoussé par ses doctrines, puis ayant assimilé quelques parties de celles-ci, et, enfin se convainquant de la culpabilité de Nietzsche en aidant à provoquer la guerre, puisque la jeunesse y est partie pleine de ses sentiments⁴, il finit en lisant sa vie par ne plus croire à l'autorité de son œuvre. L'ancien reproche de paralytique lui revient, et l'écrivain français ne peut aucunement respecter l'Allemand qui voulait danser. C'est un excité, un superbe poète lyrique, un excitateur de l'esprit, mais dont les thèses se trouvaient déjà chez Stendhal et chez Renan. Il va même jusqu'à se demander si M. Charles Andler ne s'est pas trompé, si en voulant grossir ses volumes sur Nietzsche, il n'a pas perdu le contact avec la réalité. Il craint que le savant français n'ait sacrifié la vue d'ensemble à l'individu, qu'il n'ait pas considéré l'Allemagne de la masse et le philosophe par rapport à toute la jeunesse allemande qu'il a surexcitée⁵, car Nietzsche,

1. *Écho de Paris* (4 juillet 1920).

2. *Chronique* II, p. 151 (19 nov. 1914).

3. Voir les *Grands Problèmes du Rhin*, p. 263, note I.

4. *Ibid.*, p. 273.

5. *Ibid.*, p. 274.

d'après Barrès, joue un grand rôle dans les groupements de la jeunesse, faits d'ivresse dyonisiaque et de la notion du surhomme. Avec le philosophe ils ont une passion pour la discipline, un désir de se surpasser et de fournir à l'idéalisme allemand un nouvel effort. Mais Barrès constate que, après la guerre, le mouvement nietzschéen fait faillite à un certain point : on se demande si l'idéalisme d'avant 1914, avait vraiment un but et si l'idée nationale au cœur de ce mouvement était fondée sur des réalités nationales.

En pensant cependant à son voyage en Orient et à ce Hassan qui sut agir sur les âmes, Barrès cherche chez les lecteurs lointains de cet Oriental, chez un Nietzsche ou peut-être chez un Renan « quelque chose qui s'apparente avec le nihilisme et l'ascétisme du vieux de la montagne ». Il voit qu'une fois de plus Zorouastre et le surhomme se dressent non plus contre Mahomet, mais contre le Christ. « La Germanie, dit-il, sous nos yeux a son vieux de la Montagne, dont les prédications ne cessent d'agir ». Ayant tout dépassé et tout épuisé de l'Occident, ce pays veut se mettre à l'école de l'Asie. Et dans la note Barrès insiste sur l'existence d'un rapprochement entre Zorouastre et la théorie des devoirs du surhomme de Nietzsche. « Le Surhomme d'après Nietzsche, constate-t-il, doit être bon par définition mais de cette bonté supérieure qui suppose des formes méchantes. De même dans *l'Avesta*, le principe du bien revêt éventuellement des formes qui, à première vue, nous paraissent sauvages et qui aboutissent à des fins excellentes » ¹.

Pendant la guerre Barrès est tenté de voir aussi dans les œuvres de Wagner une excitation funeste pour les passions germaniques. Et pourtant il avait beaucoup aimé ce musicien et il se plaît à supposer, dans ses *Cahiers*, que la lettre que traça en l'air Goethe mourant, un W, a-t-on dit, annonçait Wagner ². Jusqu'en 1903, il range parmi les neufs grands hommes, dont il suit les traces à Venise, le génie du musicien allemand. Mais si Venise inspire le chant sublime de Tristan et d'Isolde, Barrès ne voit que trop clairement qu'il « n'a fallu que deux temps pour que cet Allemand substituât à cette ville latine sa Germanie intérieure » ³. Maintenant que l'auteur de *l'Ennemi des Lois* combat pour les *Bastions de l'Est*, ses pères intellectuels d'au delà du Rhin lui sont devenus suspects du germanisme intransigeant qu'il voit partout régner en Alsace-Lorraine.

1. *Une Enquête aux Pays du Levant* I, p. 210, et note 16.

2. F. Duhourceau : *La voix intérieure de Maurice Barrès...* opt. cit., p. 177.

3. *Amori*, p. 98.

Wagner est allemand avant d'être grand philosophe, et Barrès ne peut pas s'empêcher de se moquer de lui.

En 1906, il est en train de le lire, méditant les relations entre le musicien et Madame Wesendonck ¹, citant Wagner sur Weber (*Musiciens, Poètes et Philosophes*) et sur Goethe ². Dès 1913, cependant, il commence à lui retirer son admiration; « Parsifal, écrit-il, qui ne m'avait pas parlé dans son atmosphère de bière et de charcuterie, sur la fameuse colline de Bayreuth, me fut révélé au Mont Serrat, comme un épisode essentiel de la Reconquista » ³.

Pendant la guerre, il accuse les poèmes de Wagner d'avoir suscité les gens d'Allemagne par leurs rêveries, faussant et dénaturant les esprits jusqu'à ce qu'ils se jettent sur la France. L'œuvre du musicien se place avec celle de Nietzsche ou de Hegel dans son aspiration « au colossal », où avec celle de Marx. Barrès se détourne surtout de Wagner en lisant ses *Mémoires*. Grâce à sa province et à la méfiance de ses ancêtres, dit-il, « j'ai toujours connu les Allemands comme dénués de fierté chevaleresque, et hier encore, en lisant les *Mémoires* de Richard Wagner, je notais à plusieurs reprises, en marge de mon exemplaire, que voilà un maître de qui le génie n'empêche pas qu'il a des parties de goujat... » ⁴.

Attaqué pour avoir renié un maître dont il s'était réclamé pendant sa jeunesse, il démontre que certains amateurs de rêves wagnériens ont trahi la cause de la France. En même temps il déclare apprécier les grandeurs de l'Allemand, et cite comme preuve le *Regard sur la Prairie* qu'il lui consacra en août 1896 et au chapitre des *Amitiés françaises* : « Chant de confiance dans la vie » (écrit vers 1902), qui demeurent, explique-t-il, « ce qui me définit le mieux » ⁵. Il reconnaît, cependant, le rôle de la musique dans la création du lyrisme allemand si néfaste à la France, mais il ne veut pas croire que le drame de Wagner représente le « crépuscule » des dieux qui, enveloppés des « constructions de Hegel », se ruent sur son pays ⁶. Heine avait, d'ailleurs, prévu cette religion renouvelée dont Wagner et Nietzsche sont « les effets et les causes ».

Barrès estime les grands génies allemands comme Beethoven

1. *Cahiers* IV, p. 167.

2. *Ibid.*, p. 67.

3. *Ibid.*, p. 67 et *Amitié espagnole* II. *L'École de Madrid*. *Le Gaulois*, 3 sept. 1913.

4. *Chronique* I, p. 143 (24 août 1914).

5. *Chronique* IV, p. 177-8, (19 avril 1915).

6. *Les Grands Problèmes du Rhin*, p. 250-1, p. 407-8.

pourvu qu'ils ne portent pas dommage à la France. Il ne combat que le germanisme excessif qui est nocif à son pays : c'est pour cette raison qu'il délaisse la philosophie de Hegel et de Fichte dont sa jeunesse s'est inspirée. Ils travaillaient pour la grandeur de leur patrie qui ne peut s'étendre qu'aux dépens de la France. Dans les *Déracinés*, Barrès reproche aux philosophes du *devenir* de s'être répandus dans le monde en affirmant que tout ce qui existe est digne d'être détruit, et de nuire à la société française parce qu'ils sont d'une autre formation¹. Il s'intéresse cependant à l'état tel que Hegel le définit², avoue qu'*Un Homme libre* exprime la notion hégélienne de l'individu³, et comprend jusqu'en 1899, la pensée « Dieu se crée »⁴.

En 1904, dans une lettre à Charles Nolent qui veut réunir en volume les quelques articles qui s'intitulent *De Hegel aux Cantines du Nord*, avec quelques-uns de la *Cocarde*, Barrès écrit qu'il n'y voit aucune objection, déclarant que « la pensée est chose vivante, c'est à dire à la fois continue et mourante », formule hégélienne qui met ensemble deux contraires et qui démontre comment la pensée de ce philosophe est restée au fond de son esprit⁵. Jusqu'en 1910, il insiste sur la manière dont la vérité se transforme continuellement tout en se répétant sans cesse ; seulement il a maintenant assez de confiance dans la tradition française pour affirmer que la seule vérité est celle de tous ceux qui nous ont précédés. Assez curieusement, Barrès semble bientôt ne plus différencier le mouvement hégélien des autres grands mouvements allemands et c'est à peine si le nom de ce philosophe figure dans la *Chronique de la Grande Guerre*, et dans les *Grands Problèmes du Rhin*. Ayant reconnu en 1900 que l'Allemagne est toute vaincue par l'hégélianisme, il attend l'année 1918 pour définir exactement les doctrines qu'il attribue à ce philosophe. Il résume cette discipline partout éparse depuis cent ans, en identité des contradictoires, et acceptation totale du réel le plus grossier sous un camouflage d'idéalisme. Et Barrès considère ces doctrines par rapport à l'Allemagne moderne qui veut imiter Rome des anciens jours en se disant la nation de l'Europe la

1. II, ch. I, p. 8 (édition de 1926).

2. *Cahiers* I, p. 222.

3. *Ibid.*, p. 210.

4. *Cahiers* II, p. 68.

5. Charles Nolent. *De Hegel aux Cantines du Nord*. Paris Sansot, 1904, pt. in-18.

plus capable de briser le nationalisme et de le faire rentrer dans l'unité ¹.

Si l'admiration qu'a toujours ressentie Barrès pour Goethe fléchit pendant un certain moment, il ne cesse jamais de le fréquenter ainsi que Schiller. Il semble découvrir ce dernier, vers 1898, quand il lit sa correspondance avec l'auteur de *Hermann et Dorothee*, quoique dès 1894 il aurait voulu voir jouer tel drame de Schiller au Théâtre de la Maison du Peuple ².

C'est après la mort de Guaita lorsqu'il est en train de composer une notice sur lui que certaines idées de Schiller lui reviennent sans cesse. Le poète avait prévu, d'après Barrès, le cas de ce docteur des sciences occultes pris par le sentiment du divin, qui « perdit le goût de la création, pour s'abîmer dans la recherche des lois » ³, et il a vu la tendance philosophique qui est le propre des natures sentimentales ⁴. Mais Barrès étudie Schiller par rapport aussi à son propre esprit à lui, il le suit dans sa recherche de la vérité et reconnaît que chez lui-même, comme l'indique le poète, il y a certaines manières de sentir et de philosopher qui agissent longtemps intérieurement et en silence avant de se prêter à un usage poétique. Il puise dans ses ouvrages des épigrammes pour Guaita, pour lui-même et pour M. Léon Daudet ⁴, et dans les ballades du poète il y a quelque chose qui l'attire avec le même charme qu'il a exprimé dans ses *Deux femmes du Bourgeois de Bruges* ⁵.

L'amateur d'âmes paraît surtout frappé du mot de Schiller sur Pygmalion, qu'il transcrit au moins deux fois. Chaque fois, il en tire la leçon que l'univers ne peut que diminuer ce que l'on envisage si on l'associe aux mouvements d'un homme, que ce soit Pygmalion qui fasse respirer la pierre, ou Michelet qui humanise les plantes, les insectes et les montagnes ⁶.

Après 1898 et pendant quelque temps, le nom de Schiller n'apparaît presque plus sous sa plume. Cependant il semble trouver en lui ce poète qu'il avait vainement cherché lors de son voyage sur la

1. *Chronique* XII, p. 79-80 (10 mai 1918).

2. *L'art à la Maison du Peuple. Le Journal*, le 25 mai 1894.

3. *Cahiers* II, p. 5.

4. *Ibid.*, p. 32.

5. *Ibid.*, p. 61.

6. *Ibid.*, p. 52-3 et *La maison de Jean Jacques. Le Journal*, 25 mai 1899.

Moselle en 1896 et en 1909. Il nomme Schiller « le poète de l'Austrasie », à côté de Walter Scott « le poète de l'Écosse »¹. Il lui donne le même qualificatif dans cette *Automne à Charmes avec Claude Gellée* qu'il n'a pas eu le temps de mettre au point avant sa mort. Le peintre a connu la clarté de l'Italie, explique Barrès, et il laisse à la Germanie les vapeurs des prés lorrains. « Qu'elles descendent avec la Moselle jusqu'au Rhin, dit l'auteur. C'est à Goethe, à Schiller surtout de recueillir le clair obscur d'Austrasie... »². Vers 1910 environ, il connaît le Schiller de *la Pucelle d'Orléans* et avoue que cette pièce est un des morceaux d'art qu'il aime le plus³. Cette œuvre d'un « savant esthéticien » et d'un « poète inspiré » lui prouve que Jeanne d'Arc ne peut figurer sur le théâtre puisque l'écrivain allemand a dû violenter toutes les données de l'histoire pour composer son drame. A cette époque Barrès s'intéresse beaucoup à la sainte, son intérêt étant fortifié par le livre de Charles Péguy : *Le mystère de la charité de Jeanne d'Arc*. Il aime Schiller parce qu'il a chanté les héroïnes de la Lorraine, Marie Stuart « et la Sainte Jeanne d'Arc, et, continue-t-il, les trois strophes que le poète a dédiées à la Vierge de Domrémy pour la venger des railleries de Voltaire, sont celles-là mêmes qu'un Lorrain aurait pu trouver dans son cœur »⁴. Plus tard encore il apprécie la beauté de la pièce de Schiller, malgré ses absurdités, et dit qu'en réagissant contre la *Pucelle* de Voltaire, elle contribue directement par le fils de Goerres à la publication de Quicherat « d'où nous sortîmes tous derrière Michelet »⁵. Et, dans sa confession de tout ce qu'il doit au génie rhénan, c'est le nom de Schiller qui suit ceux de Quaita et de Goethe. Il sait gré au poète d'avoir étudié la Lorraine dans ses recherches sur ses héroïnes, et d'avoir reconnu que l'esprit lorrain ne vaut que s'il est organisé par l'élément français. Son imagination s'est souvent arrêtée sur « l'épigramme mystérieux » de Schiller : « Depuis bien longtemps déjà, je t'embrasse vierge lorraine, mais nul fils encore n'a fait la joie de notre union »⁶. Et, bien qu'il ne l'avoue pas, Barrès rêve déjà à ce que pourrait être le résultat de cette union dans l'Alsace-Lorraine, et plus particulièrement dans la vallée

1. Préface A. Marot : *Alouettes et Alérions*, opt. cit.

2. Voir *Le Mystère en pleine Lumière*, p. 253.

3. *Une Jeanne d'Arc en 1910*. *Écho de Paris*, 28 fév. 1910.

4. *Discours au Couarail nancéen*. *Messager d'Alsace Lorraine*, 1^{er} juil. 1911.

5. *Écho de Paris*, 4 juil. 1920.

6. *Discours au Couarail*, opt. cit.

rhénane, où deux civilisations se rencontrent. Il songe au rôle que pourrait avoir l'Université de Strasbourg qui avait accueilli et imprégné de culture française un Goethe. Quand l'auteur des *Grands Problèmes du Rhin* traite encore de Schiller, c'est toujours pour insister qu'il soutient avec Goethe que l'intellectualité française était aussi salubre dans le passé que dans le présent ¹. Barrès n'a que faire du mot « ou le tromper ou rêver » ² ; il reconnaît bien que les idées de l'auteur de la *Pucelle*, ainsi que celles de la plupart de ses compatriotes, ont subi une transformation depuis leur émission ; alourdies de sens supplémentaires, elles se sont embrouillées, et Schiller est devenu « en proie à une sentimentalité de médiocre qualité, toute subjective, qui discerne mal les plans de la vie ou de la vie esthétique, et qui prépare ainsi les plus troubles abandons ». Barrès supplie qu'une plus juste interprétation puisse faire comprendre « les grands Allemands d'autrefois » ³.

A la fin de sa vie il laisse paraître, encore une fois, son intérêt dans la correspondance de Goethe avec Schiller, comme l'indique M. Baldensperger ⁴. Quelques jours avant sa mort il signale à Louis Bertrand la dernière lettre de Goethe à son ami où celui-là fait une magnifique apothéose de Louis XIV ⁵. Il ne résiste pas au plaisir de citer « un admirable texte de Goethe, une lettre qu'il écrivait à Schiller au sujet de violentes critiques dont tous les deux étaient l'objet ». Il est très probable d'ailleurs que c'est par l'auteur de *Faust* que Barrès connaît Schiller puisqu'en 1898, il est frappé par leur correspondance.

III.

De tous les penseurs allemands, c'est à Goethe que l'écrivain des *Marches de l'Est* est resté le plus longtemps et le plus étroitement fidèle. Connu dès le lycée, l'auteur de *Faust* a eu sa part dans l'inspiration du *Culte du Moi* et dans chaque ouvrage qui le suit. Le voyage sur la Moselle et la campagne contre la germanisation qui

1. p. 238.

2. *Les Diverses Familles spirituelles de la France*, p. 217.

3. *Les Grands Problèmes du Rhin*, p. 242.

4. *L'appel gœthéen chez Maurice Barrès*. *Revue de Littérature comparée*, janv. à mars, 1925, p. 104.

5. Louis Gillet. *La Vie de Maurice Barrès*. *Nouvelles littéraires*, 8 déc. 1923.

en résulte, ne porte aucune atteinte à cette loyauté. De son propre gré, ou très probablement, presque malgré lui, Barrès aime à voir dans le penseur allemand, l'étudiant de Strasbourg qui se soumet aux influences de la France, et à la fin de la guerre, il l'appelle le « Rhénan ».

On pourrait écrire tout un volume sur « l'appel goethéen » qu'a ressenti l'auteur de la *Colline Inspirée*. On pourrait tracer comment, d'abord, il connaît le philosophe par l'intermédiaire des commentateurs qu'il lit, comment il fait des pèlerinages goethéens en Allemagne¹, à Igel et dans les pays rhénans ; comment peu à peu il arrive à se faire une opinion personnelle, que la guerre ébranle mais qui sort fortifiée de la lutte. On pourrait tracer ce qu'il y a d'inspiration goethéenne dans les ouvrages les plus opposés à l'esprit germanique, et analyser en quoi gît son charme pour Barrès ; à quel point Goethe l'attirait pour avoir adouci son génie germanique par un apport français et en interprétant la vraie tradition allemande.

On a esquissé les origines de la connaissance qu'avait Barrès des ouvrages de Goethe². En 1898 il répond à une enquête que parmi les auteurs les plus lus par lui dans sa jeunesse se trouvent Goethe et Cervantes³. Dès 1894, au plus tard, il connaît les commentaires de M. Édouard Rod ne fût-ce que superficiellement par son *Jusqu'au bout de la faute*⁴. Il connaissait déjà les faiblesses plus ou moins authentiques du grand homme telles que les dépeignait l'*Astre noir* de M. Léon Daudet⁵, et en 1898 la lecture de l'*Essai sur Goethe* de M. Édouard Rod, ne pourrait lui inspirer qu'une médiocre admiration pour le poète allemand. Les deux ouvrages donnent en quelque sorte la même impression du génie goethéen, qui s'y trouve diminué, mais celui du professeur genevois parle au moins de l'amitié de Schiller et de Goethe⁶ que Barrès a dû trouver très intéressante à cette date. « Eh bien ! » s'écrie l'auteur des *Déracinés*, dans un article où il exprime son désir de trouver un esprit qui fût vraiment libre, « à l'occasion des études de

1. Voir ch. III, p. 86.

2. *Ibid.*

3. Voir *Cahiers* II, p. 175.

4. Voir la *Revue de Paris*, 15 mars et 1^{er} avril 1894.

5. Voir *Psychologie des grands hommes : Le Journal*, 17 nov. 1893 où Barrès parle de cet ouvrage.

6. p. 293, etc.

M. Édouard Rod nous verrons, un de ces jours, que le grand intellectuel allemand était lui aussi une intelligence prisonnière »¹. En même temps il trouve que ce professeur de Genève est à même de comprendre le génie d'un Goethe, de part sa position dans une Université où les idées germaniques se marient aux françaises².

Barrès a connu aussi, très probablement, les études de A. Mézières qui tout en faisant une biographie détaillée de l'auteur de la *Campagne de France*, ne l'a pas volontairement abaissé. Cependant Barrès trouve quelque chose à redire dans son ouvrage. « Comment, demande-t-il, M. Mézières qui nous a donné sur Goethe des leçons très appréciées, peut-il tenir pour non avenue la réponse de ce grand Allemand, à ceux qui contestaient son patriotisme ? »³. Et il cite le passage où Goethe insiste sur ce que son patriotisme a de consciencieux, d'appliqué et de sérieux, passage qui l'a frappé considérablement, puisqu'il le transcrit encore au sujet de l'œuvre de Taine⁴. Mais dès 1900 il a l'occasion de connaître d'autres commentaires plus justes de l'écrivain allemand ; Michel Arnaud, écrit dans l'*Ermitage* sa série d'études sur la *Sagesse de Goethe*, où il dit : « M. Rod prend une peine superflue quand il juge et condamne des actes que Goethe lui-même a condamnés »⁵. A un moment où Barrès s'enfermait dans les limites de sa Lorraine et renonçait aux plaisirs de ce cosmopolitisme, la leçon que lui enseignaient ces articles fut bien propre à l'attirer. On y lit les mots d'Édouard dans les *Affinités électives* : « Il n'y a pas de digne vie sans renoncement. Le renoncement n'est donc pas le contraire, mais la condition même du développement »⁶. Comme il avait appris en partie chez Goethe sa culture du moi et la croyance qu'il faut se développer selon ses lois intérieures, Barrès voit sans doute, maintenant, chez le poète allemand, la confirmation de sa philosophie du renoncement et de l'acceptation qu'il trouve encore en 1900 une doctrine un peu serve. Et parmi les ouvrages qu'il écrit après 1900, on pourrait à peine

1. *Autour du Collège de France. Le Journal*, 15 janv. 1898.

2. *La protestation des intellectuels*, *ibid.*, le 20 janv. 1898.

3. *Sur le patriotisme. Figaro*, 14 sept. 1896.

4. Voir la *Revue blanche*, 15 août 1897.

5. *L'Ermitage*, sept. 1900. L'auteur de ces articles a raconté à propos du *Voyage de Sparte* (*l'Ermitage* du 15 avril 1906) comment il a connu Barrès pendant ses premières années à Paris.

6. *Ibid.*, mars 1901.

en indiquer un ne portant pas l'empreinte, ou du moins ne contenant pas le nom de Goethe.

En 1897 en lisant *L'Histoire de la littérature anglaise*, il avait réfléchi sur l'idée goethéenne « dont parle entre autres Taine à propos de Carlyle »¹. On a vu comment en 1898, il s'intéresse à la correspondance de Goethe et de Schiller ; en même temps il lit un article de Blaize de Bury, du 1^{er} juin 1866, dans la *Revue des Deux Mondes*² et il cite précisément la partie qui répond à ses préoccupations nationalistes : Goethe s'afflige quand il compare l'Allemagne avec les autres peuples, en même temps qu'il nie la possibilité de pouvoir remplacer « le mâle orgueil d'appartenir à un pays puissant et respecté » et il définit en quelques mots la nation allemande³. En 1902, Barrès cite la description de la maison de Weimar, telle que l'a faite M. Bourget⁴. En 1903, c'est encore à la philosophie de la terre et des morts que le ramène les commentaires de Georges Dumesnil sur *Werther* qui retourne visiter son pays d'origine où tout lui parle avec autant de force que la Terre sainte offre de souvenirs religieux. Pour le jeune romantique, son cœur est la seule chose dont il est fier et qui est à lui seul, ce que Barrès commente ainsi : « Et moi je dis que je suis la pointe d'un angle et tout ce qu'il renferme c'est moi indéfiniment. Puisqu'il faut se ranger sous la loi de la nécessité »⁵. En 1906, il est frappé par « le mot sublime d'Auguste Barbier sur Goethe » — « Artiste au front paisible avec les mains en feu » — mot qu'il reprend dans son discours au Couarail nancéen en 1911⁶. Vers la même époque aussi il lit *Goethe, ses mémoires et sa vie*, traduits et annotés par Richelot (Hetzl, 1863)⁷. A mesure que les années avancement et que son opinion de Goethe est faite, avec une curiosité inlassable il discute avec ses amis, et s'informe chez eux, et surtout chez son ami M. Baldensperger qui lui fournit des commentaires précieux, principalement au moment de la guerre.

Quels sont les ouvrages de Goethe que Barrès reprend le plus

1. *Cahiers I*, p. 134.

2. *H. Blaize de Bury : La Thuringe*.

3. *Cahiers II*, p. 33.

4. *On ne crée pas, on conserve. Le Gaulois*, 2 fév. 1902.

5. *Cahiers III*, p. 152. Il s'agit de *L'âme et l'évolution de l'histoire*. Paris, 1903, II, p. 59.

6. *Cahiers IV*, p. 129.

7. *Ibid.*, p. 12.

volontiers ? A quel point de vue une conception goethéenne se trouve-t-elle au fond de l'inspiration barrésienne depuis 1896 ? Il reste toujours fidèle au *Faust* qui est sans doute la première œuvre de l'écrivain allemand qu'il ait connue. Avec Jules Soury il parle des *Mères*¹. La figure de Sautumier, son rival pour la députat on, sur son lit de mort en 1896, l'amène à relire l'*Euphorion* de Goethe, et la fiction se mêlant à la réalité, Barrès y trouve décrit le sort de son jeune rival qui s'est envolé de la terre². En face d'un *Faust* il reste sous le même charme que devant les tableaux du Vinci : il respecte ceux qui voient « l'à quoi bon de la vie et trouvent que cette méfiance ne décolore pas l'univers » qui est « plus richement diapré sous les yeux avertis d'un Faust que sous le regard impatient d'un jeune brutal »³. Cependant Bouteiller présenté aux parlementaires lui rappelle la scène où Méphisto fait voir à *Faust* « la bestialité dans toute sa candeur »⁴. Sur le Brocken pendant la nuit de Walpurgis, dégoûté par la turbulence de ses compagnons, Roemerspacher sait néanmoins se prêter aux conseils que donne Méphistophélès et enrichit sa lettre à Sturel de plusieurs citations qu'il prie son ami de lui pardonner. Il ne peut pas dissimuler les beautés dont il est tout plein, et c'est avec le côté germanique de son caractère que Barrès écrit : « Le *Faust* de Goethe est vraiment une conception solide, enracinée dans la réalité, libre jusqu'à l'audace dans la construction humaine, comme un témoin de la conscience allemande »⁵.

En Grèce où il sait apprécier une vierge allemande, c'est encore au docteur Faust qu'il pense lorsque la beauté hellénique n'arrive pas à parler à son cœur⁶. C'est aussi à Sparte qu'il croit que Goethe a voulu rapatrier Hélène, et pour lui le château des Villehardouin « ce burg doré à l'occident de la plaine sur les contreforts du Taygète, c'est le poème de Goethe dominant comme une couronne les ruines de Mystra »⁷. Pour lui c'est là et nulle part ailleurs que *Faust* peut posséder Hélène et c'est là qu'il invoque Euphorion⁸.

Les bénédictins de San Lazaro l'intéressent en tant que créateurs

1. *Cahiers* IV, p. III.

2. *Cahiers* I, p. 83.

3. *Amori*, p. 2.

4. *Les Déracinés* en tête du ch. II.

5. *L'Appel au Soldat*, ch. I, p. 26.

6. *Voyage de Sparte*, p. 63.

7. *Ibid.*, p. 240.

8. *Ibid.*, p. 246.

d'un nationalisme et ressemblent au disciple de *Faust* créateur de l'*Homunculus* ¹.

En 1912 comme pendant la grande Guerre, la contemplation de la gravure d'Albert Durer — *Melancholia* — lui rappelle *Faust*. Il y voit dépeinte l'insuffisance de la science pour contenter une grande âme, ainsi que l'histoire de la magnifique détresse de Faust et de Pascal, l'aventure de tous les intellectuels ². En 1915, cependant, lorsque son admiration pour Goethe est quelque peu atteinte, la gravure de Durer et le chef-d'œuvre de Goethe ne représentent, dit-il, que le désir de créer la vie, désir orgueilleux qui heureusement n'aidera aucunement les Allemands à remporter la victoire ³.

C'est encore *Faust* qui semble avoir inspiré une partie d'*Aïssé*, la nouvelle que projetait Barrès, et dont on trouve diverses esquisses dans ses *Cahiers* ⁴. Qu'un artiste inspiré oublie « les tristes et amères vérités du savant » et ferme sa vieille Bible pour lire « dans l'âme ingénue de quelque naïve créature », cela plaît infiniment au père de Bérénice et cependant avec les années qui s'écoulent, il cherche à connaître une femme qui lui révélera quelque chose de plus que la douceur d'une Marguerite — les qualités d'une Antigone ⁵. Le philosophe de la terre et des morts aime déjà *Iphigénie* et Colette Baudoche va naître.

L'attrait de l'*Iphigénie en Tauride* semble être à son comble au moment où Barrès écrit le *Voyage de Sparte*. A cette époque il appelle l'écrivain allemand l'auteur d'*Iphigénie en Tauride*, et il dit s'accommoder très bien « de la bonhomie d'un Goethe s'en allant à Rome admirer le temple d'Antonin et de Faustin » ⁶. En 1897, cependant, il avait au mois d'août lu cet ouvrage, et il cite le passage qui exprime un bonheur qu'il commence à ressentir, celui de vénérer ses ancêtres et qui correspond à sa conception de la continuité de la race ⁷. Il écrit cet article peu de temps après ceux qui relatent son voyage sur la Moselle, et il est significatif que la citation se place après un éloge de la supériorité française où l'auteur voudrait fortifier le type d'individu qu'à créé la guerre de 1870. Il ne ressent aucune gêne à citer

1. *Un Laboratoire : Le Journal*, 13 mars 1897.

2. *La Grande Pitié des Églises de France*, p. 87-8.

3. *Chronique VI*, p. 155 (6 oct. 1915).

4. Voir les nombreuses allusions du *Cahier III*.

5. *Cahiers III*, p. 268.

6. *En Province. La Haute Provence et le Péloponèse*, p. 90.

7. *La Supériorité française. Le Journal*, 14 août 1897.

cet ouvrage d'une race ennemie de la France, il l'appelle au contraire « une des œuvres les plus puissantes de l'esprit humain dont les grandes vérités pleines de sens peuvent être mises en épigraphe à des études qui ne nous donnent pas seulement le plaisir de comprendre mais aussi un excitant moral ». C'est le même passage tiré de ce drame, d'ailleurs, qu'il place en tête de la *Vallée de la Moselle* qui fait partie intégrale de l'*Appel au Soldat*, où il va à la recherche de ses racines nationales et où il comprend que puisqu'une race « n'enfante pas soudain le demi-dieu, ni le monstre » les habitants de ces terres mosellanes ne deviendront pas allemands d'un coup.

Barrès refuse cependant d'admettre que Taine a le droit d'amener une création allemande à Sainte-Odile sur un bastion français, en même temps qu'il emprunte à Goethe sa phrase sur l'Alsace « toujours la même et toujours nouvelle ». Si l'Iphigénie allemande se dressait sur le mont Sainte-Odile, ce serait une fantaisie inadmissible en vue des événements de 1870¹. Au lieu de voir la vierge grecque, il n'y entend qu'une prière alsacienne et française, qui ne passe pas le Rhin, et il ne peut pas appeler l'Iphigénie de Goethe sa sœur parce que le fossé du Rhin les sépare². Mais en Grèce, en quelque sorte fils spirituel de l'Allemagne, il peut l'apprécier et il aime « la Grecque germanisée »³. On se demande même à quel point son histoire a inspiré celle du volontaire Ehrmann et de Colette Baudoché qui agissent d'après l'enseignement de leur terre et de leurs morts.

En 1903, Barrès connaît la *Campagne de France* qui l'accompagnait sans doute dans son voyage de la Moselle, et qu'il cite toujours en 1918⁴.

Assez curieusement, *Werther* ne semble pas l'avoir beaucoup frappé ; le romantisme exagéré lui déplaît. Cependant, lorsqu'il pense à Boulanger et à son suicide dont il allait traiter dans l'*Appel au Soldat* il dit préférer la première édition de cette œuvre qui insiste sur l'importance du motif accessoire du suicide — de l'amour propre blessé, — par préférence à celle où Goethe conseillé par Herder diminue ce motif⁵. Dans la conférence qu'il donne le 3 et le 8 mars 1909 à l'Université des Annales, Barrès rappelle comment Napoléon à Erfurt reprocha au romancier d'avoir donné une susceptibilité

1. Voir *Au Service de l'Allemagne*, p. 97 et suiv.

2. Voir *Le Voyage de Sparte*, p. 167 et suiv.

3. *Ibid.*, p. 170-1.

4. *La France dans les pays rhénans*, p. 53 (11 déc. 1918).

5. *Cahiers* III, p. 243.

mesquine à son personnage. Et lui-même trouve que Werther « au milieu de ses effusions poétiques, demeure un pied plat allemand », dont la sensibilité est d'un déprimé¹. C'est en mettant Werther à côté de Pascal que Barrès ressent toutes les faiblesses de l'Allemand, car le grand Français ne se serait jamais laissé humilier faute d'argent et de naissance.

Pendant la grande guerre il cite *Werther* comme exemple de la manière dont le peuple allemand mêle le prosaïsme le plus terre à terre avec des aspirations nébuleuses, démontrant que leur pangermanisme est un mysticisme en même temps qu'un programme commercial.²

Hermann et Dorothee au contraire l'a vivement attiré par sa simplicité, et par les paysages dont il est question dans cet ouvrage. On se demande, d'ailleurs, si ce livre a inspiré le nom d'*Ehrmann*, dans *Au service de l'Allemagne*, qui devait s'appeler *Hermann en Alsace*. Dès 1899 Barrès connaît Oberbronn, qui est d'après les Goethe alsaciens le lieu d'*Hermann et Dorothee*, comme il le répète deux fois dans ses *Cahiers*³. En 1902 la lecture de Mathieu de Dombasle lui fait penser à cet ouvrage goethéen⁴. Les frères Tharaud démontrent l'affinité qui existe entre l'œuvre allemande et *Colette Baudoche* et sur le retour des deux auteurs amateurs de l'Italie à leur petite ville. Pendant tout le temps qu'il écrivait son idylle messine, ont-ils écrit, il avait sur sa table *Hermann et Dorothee*. Sur la couverture du volume il avait écrit ces mots : « *C'est mon Trianon* »⁵. « En marge de l'exemplaire qui lui avait appartenu, écrit encore M. Chappey, se trouvent les mots : *Grandeur divine de l'art, épuration dans ce début de HERMANN ET DOROTHÉE, j'y songe et lui demande le secret après avoir senti que la nouvelle, bien faite, dure, de Mirbeau, insupportable, ne m'avait pas contenté parce que la sérénité, l'épuration en est absente et DOROTHÉE c'est mon Trianon* »⁶. Ces deux ouvrages se ressemblent par le style où chaque détail est nécessaire, et où l'auteur compose une œuvre d'art avec la vie la plus modeste. Barrès se donne pour tâche d'attribuer à chaque

1. Voir *Les Maîtres*, p. 97.

2. *Chronique* IV, p. 91 (1^{er} avril 1915).

3. *Cahiers* II, p. 114-115.

4. *Cahiers* III, p. 49.

5. *Mes années chez Barrès*, p. 201.

6. J. Chappey. *Maurice Barrès, Goethe et l'Austrasie*. *Revue de Paris*, 15 juill. 1925, p. 388.

geste et à chaque parole de son ouvrage une signification et même de faire parler le paysage en faveur de sa thèse. « Il n'est pas douteux, écrit M. Baldensperger, que dans cette histoire d'une jeune fille de Metz, d'une simplicité stylisée, Barrès n'ait cherché à écrire son *Hermann et Dorothee*, son épopée de la vie quotidienne impliquant un drame de conscience et un conflit pathétique dans des âmes simples, touchant aussi à l'éternel problème du sentiment heurtant des objections supérieures à sa propre mesure¹ ». Il semblerait même que le nom de Baudouche, célèbre dans les annales de Metz, est né d'une inspiration goethéenne, puisqu'en 1890 Barrès démontre que Goethe choisit quelquefois des noms illustres comme Philémon et Baucis pour ses personnages pour produire un effet heureux². Il garde son admiration pour *Hermann et Dorothee*, jusqu'à la fin de sa vie, et en commentant le livre de Weiss qui a écrit sa thèse de doctorat sur cet ouvrage, il pose cette question : Pourquoi en France est-ce qu'on n'a jamais parlé avec dignité ou émotion de la vie moyenne ? Il convient qu'en France pour faire du style il faut de grandes affaires³.

A la fin de sa vie Barrès fait des *Mémoires* de Goethe son livre de chevet — livre dont il parle dès 1892, en même temps que des *Conversations avec Eckermann*, et qu'il a dû toujours pratiquer⁴. C'est en cherchant à résoudre le grand problème intellectuel du Rhin que Barrès parle de *Wihelm Meister* qui offre le modèle le plus fameux du roman du moi. « Il y a là, dit-il, un type d'œuvre imaginaire que leur goût imposerait volontiers à qui leur est soumis (*Jean Christophe*) et qui déplace l'équilibre de l'univers au profit d'un moi envahissant »⁵. Il se sert de ce roman pour démontrer comment, lorsqu'on le compare au *Jeune Anacharsis*, l'Allemand tend à tout dénaturer dans son moi, tandis que chez le Français cette défiguration ne s'accomplit pas. L'Allemand fait voir un manque de sympathie parce que, enveloppé de lui-même, il ne communique pas avec le monde extérieur.

Mais c'est surtout en considérant la place que Barrès fait à Goethe dans ses ouvrages, qu'on comprend à quel point il estimait le philosophe ; s'il n'avoue pas très souvent d'où il tire ces renseignements,

1. F. Baldensperger. *L'Appel goethéen chez Maurice Barrès*, opt. cit., p. 126.

2. Voir Jean Moréas *Symboliste*. *Figaro*, 25 déc. 1890.

3. *Les Grands Problèmes du Rhin*, p. 411 (Marginalia).

4. Voir Renan posthume : *Le Journal*, 7 oct. 1892. *Huit Jours*, etc.

5. *Les Grands Problèmes du Rhin*, p. 259 (1^{er} et 15 janv. 1922).

il ne taît jamais son admiration, et il semble même vouloir de plus en plus conformer sa manière de vivre à celle de Goethe. *Les Déracinés* combattent la philosophie kantienne, qui est celle que contredit le plus fortement celle de Goethe, et l'auteur semble même « penser » les personnages par rapport à l'illustre Allemand. En 1896, il note à Mantoue que s'il avait eu à choisir, Audiat aurait habité la maison de Goethe à Weimar¹, et en 1903, il écrit que Sembat est un « Goethien » utilitaire qui s'entend avec Morin sur le Christianisme en disant qu'il faut accepter, se soumettre. Sembat est Spinoziste et par là avec Goethe et le Christianisme, tandis qu'Audiat soutient que le Christianisme, c'est Pascal, les ardeurs mystiques de Jésus, et Lorin, que c'est Rome et l'organisation du monde². Lorsqu'on considère que les trois amis de Barrès, Sembat, Audiat et Lorin représentent en quelque sorte Rœmerspacher, Sturel, et Saint-Phlin et que les deux premiers pourraient à la rigueur être désignés comme les côtés germanique et français du caractère de l'auteur, l'on voit l'importance du rôle de Goethe dans cet ouvrage. Comme l'a indiqué M. Lalou³, l'écrivain allemand est à peine nommé dans la première moitié des *Déracinés*, mais après le chapitre XI il devient le compagnon du narrateur.

Le fait que dans son exemplaire personnel des *Scènes et Doctrines du Nationalisme*, Barrès a écrit au revers de la couverture : « Placer p. 13 (tome I) l'article sur l'*Esprit de révolte en littérature* », ⁴ est très significatif. Lorsqu'on songe que cet article traite de la culture goethéenne ennemie de l'anarchie, du mécontentement de Byron et de la façon dont Mickiewicz se décide à régler sa vie extérieure sur sa vie intérieure, et que Barrès a voulu le placer au cœur d'un chapitre sur *Nationalisme et Déterminisme*, on comprend à quel point l'enseignement de Goethe lui paraît international et peu ennemi du pays qu'il défend. Au cours du *Voyage de Sparte*, aussi, le nom de l'écrivain allemand revient sans cesse, quand l'auteur se demande s'il faut garder pour lui seul ses longues heures de scrupules, et avant de conclure que la chasse elle-même peut-être intéressante, ce sont les mots de Goethe qu'il se répète : « Si j'écoute l'opinion d'autrui, je veux qu'elle soit exprimée d'une manière

1. *Cahiers* I, p. 210.

2. *Cahiers* III, p. 113.

3. *Chroniques barrésiennes* II. Barrès et Goethe, p. 34.

4. Voir vol. II, p. 239.

positive, car j'ai assez d'opinions problématiques »¹. C'est encore Goethe et Spinoza qui lui rendent accessible sous le nom « d'acceptation » ce que les Parnassiens appelaient l'impassibilité grecque, et l'Orient devient pour lui l'expression de l'acceptation². Il ne voudrait rien exprimer dans son discours de Metz en 1911 qui ne puisse être compris par un digne Allemand, et Asmus se balançant indécis devant l'écriteau de la fenêtre des dames Baudouche, rappelle au souvenir de l'auteur, le portrait de son compatriote pareil à un jeune éléphant, portrait que l'on voit au musée de Francfort et qui est à la fois « ridicule et beau »³.

Cependant aux pangermanistes qui soutiennent que bientôt les Lorrains seront contents de parler la langue de Goethe et de Schiller, ce professeur mal dégrossi rappelle ce que le grand écrivain avait dit : que sa race n'est que d'hier, qu'il peut passer plusieurs siècles avant qu'elle cesse d'être barbare, et qu'il faut à la pâte allemande un peu de levain français⁴. « Mon objet, a écrit Barrès, n'était pas de peindre la civilisation allemande, mais la lorraine. On n'y a pas vu de Goethe, pas même de Nietzsche, et un Nietzsche aurait adoré la France, se serait mis à genoux devant ce que l'on veut tuer. J'ai défendu ce qui est en danger, j'ai été bon Allemand, j'ai été avec Goethe, avec Schiller (sa *Jeanne d'Arc*, sa *Marie Stuart*) avec Nietzsche. Il faudrait que ce livre pût trouver le chemin des intelligences allemandes et que la grâce lorraine entraînaît les cœurs les plus rudes »⁵. Il n'est pas inutile d'insister d'ailleurs sur les ressemblances qu'il y a entre Bérénice, créée en partie sous l'inspiration goethéenne, et Colette ; toutes les deux, elles suivent les lois que leur dicte leur être intérieur, et agissent selon la conscience de leur race et de leur instinct.

La Colline Inspirée fait monter au ciel la symphonie de l'enthousiasme et du dérèglement d'un Byron (qui semblent se traduire par les mots de la prairie) et de l'ordre et de l'autorité d'un Goethe interprétés par la chapelle. Quand Barrès prêche l'espérance c'est avec les mots goethéens : « Allons ! par-dessus les tombeaux en

1. *Le Voyage de Sparte*, p. 80.

2. *Ibid.*, p. 121.

3. *Colette Baudouche*, p. 16-17.

4. *Ibid.*, p. 168-169.

5. F. Duhourceau : *La Voix intérieure de Maurice Barrès*, *opt. cit.*, p. 177.

avant ! »¹ et devant le peuple messin soumis au vainqueur allemand, il sait que la grande Allemagne, celle de Goethe et de Schiller, par la voix de ses meilleurs génies « a toujours célébré ce qu'il y a de pur et d'instinctif au fond de l'âme des individus et des peuples »². Même dans sa campagne pour les Églises, il se sert des mots de Goethe³ : c'est seulement, dit-il, des hommes supérieurs comme Goethe ou Marc-Aurèle, qui peuvent se passer de la sagesse modératrice, de l'équilibre, de la lumière, et bref de la paix qu'offre l'Église⁴. Partout dans ses articles, on devine ou l'on voit l'influence de Goethe, les citations allemandes abondent pour illustrer tous les points de discussion, que ce soit sur le romantisme, où il dit que les machines romantiques peuvent être menées par la raison à l'excellence classique, et où il répète avec Goethe qu'un bon spectre aussi peut être classique⁵, ou sur la façon de régler sa vie qui est une série de leçons, et doit être vécue selon les besoins intérieurs⁶. Il semble même vouloir vivre conformément à l'aphorisme goethéen « ne rien gâter ne rien détruire »⁷.

Depuis la visite de Barrès au musée de Goethe, il fait plusieurs pèlerinages aux endroits où le maître allemand avait passé. A Varennes où Drouet jeté en prison « supporta avec fierté le regard de Goethe »⁸, au monument d'Igel où il fait un « pèlerinage goethéen »⁹ à la Vassenbourg où en 1770 Goethe admira, d'après une inscription qui s'y trouve, « la noble plaine d'Alsace » et où Barrès crayonne un article en 1902¹⁰, à Weimar, à Francfort dans les maisons de Goethe, « sanctuaires où tout un peuple lui rend un culte »¹¹, partout il cherche des traces, et aussi à Venise, où ce qu'il trouve de plus beau parmi les mentions d'écrivains qui y ont vécu, c'est l'inscription allemande « Goethe habita ici du 18 septembre au 14

1. *Un discours à Metz*, le 15 août 1911 (*Colette Baudouche*, p. 285-6).

2. *Ibid.*, p. 9.

3. *La Grande Pitié des Églises de France*, p. 72.

4. *Ibid.*, p. 170-1.

5. *Dernier entretien avec Jean Moréas* : *Écho de Paris*, le 18 juin 1910.

6. *La Maîtresse Servante* : *Écho de Paris*, 3 août 1911.

7. F. Baldensperger : *L'Appel goethéen chez Maurice Barrès*, *opt. cit.*

8. *L'Appel au Soldat*, ch. XI.

9. *Ibid.*

10. *Scènes et Doctrines* II, p. 119 et *La solution est à Paris*. *La Patrie*, 12 sept. 1902,

11. *La Maison de Jean Jacques*. *Le Journal*, 6 janv. 1899.

août 1786»¹. Il voudrait savoir si le grand homme y avait promené des sentiments propres à renouveler sa curiosité ; il compare le séjour de Goethe « qui voulait se former une conception sereine de l'univers » avec celui de Chateaubriand « qui courait conquérir la gloire pour mériter à Grenade une jeune beauté ».

Il trouve que l'Allemand « si solide, un peu lourd, assuré envers et contre tout » et le jeune noble français composent « deux beaux pendants au seuil de la Venise cosmopolite ».

Au moment où il avait visité la maison de Goethe, il avait avoué son plaisir. En 1902 encore lorsqu'on projette d'ouvrir au public la maison de Hugo, place des Vosges, il cherche à démontrer par l'exemple de Weimar qu'on ne crée pas un tel endroit, mais qu'on le conserve. Il aime la simplicité de la maison de Goethe chargée des souvenirs du grand homme, et ce qu'il y préfère révèle son propre caractère d'ascétique, d'écrivain et d'imaginatif qui voit dans un moulage la beauté de l'original. Il aime l'étroite pièce où Goethe avait posé une vingtaine de moulages d'après l'antique, il aime la chambre à coucher qui est une vraie cellule, et qui, ouverte sur la verdure communique avec le cabinet de travail, où se trouvent sept bureaux de toute forme. C'est là qu'il voit le grand écrivain à la fois « homme de lettres et administrateur et par-dessus tout merveilleux professeur d'hygiène cérébrale ». A Francfort la maison natale de Goethe lui enseigne de « quelle solide famille de la bourgeoisie en ascension était issu le romanesque auteur de *Werther*, le romantique poète de *Faust* » et cette demeure lui paraît utile pour faire comprendre les conditions qui préparaient le jeune Goethe².

Comme on l'a déjà indiqué, l'écrivain allemand fut d'abord pour Barrès celui qui voit et qui comprend, qui insiste sur le rôle de l'intelligence dans le plaisir de comprendre³. Barrès lui attribue toujours cette qualité de compréhension et le désigne comme une exception parmi ceux qui ne pensent qu'automatiquement⁴. Lorsque M. Bourget dit que pour avoir une influence il faut proposer aux hommes une règle de vie, ce qui est contraire à l'état d'esprit du philosophe « qui veut comprendre, revivre et justifier toutes les

1. *Sur la mort de Venise*. *Le Journal*, 11 sept. 1897 et *Amori*, p. 60, etc.

2. *On ne crée pas, on conserve*. *Le Gaulois*, 2 fév. 1902.

3. *L'ennemi de l'aigle*. *Le Journal*, 22 mai 1897.

4. *Cahiers I*, p. 155.

formes de vie, » Barrès objecte que Goethe est donc philosophe et pourtant se trouve parmi ceux qui ont eu le plus d'influence ¹.

En 1897 Barrès l'appelle celui qui joua « le rôle de l'intelligence dans le plaisir de comprendre », car l'écrivain allemand voulait entretenir chez ses compatriotes le grand feu enviable de la curiosité ². Son *Iphigénie en Tauride* a en plus la qualité de donner non seulement « le plaisir de comprendre mais aussi un excitant moral » ³. Avant de se soumettre cependant à la philosophie de l'acceptation, l'attitude de Goethe devant la vie agace le jeune Français. Que de fois il lui reproche, ainsi qu'à Renan, de ne pas se révolter, d'accommoder trop facilement sa vie aux circonstances ! C'est peut-être pour cette raison qu'il saisit toute occasion de railler les *Conversations avec Eckermann* qu'il lit soigneusement en 1898 et qu'il est content de citer dans une note du *Voyage de Sparte* ⁴, ainsi que les *Mémoires* de Goethe, qui, sous le titre de *Poésie et Fiction*, seraient, d'après lui, le modèle des souvenirs de Renan. Certains traits du caractère de celui-ci, qu'il a de commun avec Goethe, déplaisent profondément au jeune écrivain et surtout il ne veut pas de cette « acceptation dans la vie de l'ordre social... Tout de même, s'écrie-t-il, Renan n'était pas assez révolté » ⁵. Aussitôt arrivé près du Rhin, dans son voyage de la Moselle, Sturel commence à sentir « Goethe et les doctrines un peu serves de l'acceptation » ⁶ malgré le plaisir qu'il avait eu à s'adosser contre le monument d'Igel. Mais c'est précisément pour avoir fait ce voyage que Barrès arrive à comprendre et à apprécier le calme de Goethe devant la vie. C'est quelques jours après la mort de son père, en 1898, que contemplant son papillon (dans un cadre que lui avait donné Robert de Montesquiou, et qui sous un de ses deux aspects ressemblait à la feuille de l'arbre sur lequel il se reposait) il pense à l'enseignement de Goethe, et conclut qu'il faut accepter les circonstances où l'on se trouve et que « celui qui désire la paix, doit se confondre avec le milieu où il vit. D'autres prennent les apparences d'un animal redoutable, ajoutez-il, moi j'aime mieux mon papillon » ⁷.

1. *Cahiers* I, p. 151-2.

2. *Le Journal*, le 22 mai 1897, opt. cit.

3. *La supériorité française*, *ibid.*, le 14 août 1897.

4. A la page 271.

5. *Le philosophe Challemeil-Lacour* : *Figaro*, le 25 janv. 1894.

6. *L'Appel au Soldat* II, ch. XI, p. 142.

7. *Cahiers*, II. p. 37.

Dans le *Voyage de Sparte*, il arrive à la même conclusion. « La société d'un Goethe apprend à tirer parti sans vergogne des moindres éléments, à ne pas nous intimider, ni enfiévrer, ni désespérer. Ce grand homme est calmant. — Ce citoyen libre de Francfort, ce bourgeois haussé d'une classe, ce parfait produit d'une vigoureuse famille, bien adapté à la vie allemande, avec quelle heureuse audace il s'appuie sur ses erreurs » ¹. Cet homme « ennemi des orages », tel un Vinci ², ressemble à ce grand artiste en démontrant que pour produire une belle œuvre il faut perfectionner son âme, car « l'artiste est grand selon qu'il possède une imagination de héros » ³. Goethe donc, parce qu'il cherche toujours à épurer et à ennoblir sa sensibilité, est plus utile par l'exemple de sa vie que par son œuvre. En même temps ses poèmes, comme ceux de Leconte de Lisle *délivrent* « ceux qui, ayant pris une vue d'ensemble de l'histoire, ne se dégagent pas de son tragique nihilisme par la vie active » ⁴.

C'est sur les sommets qu'érigent l'*Iphigénie en Tauride* que Barrès respire la confiance dans la vie, et il y trouve une conception optimiste de l'univers avec la nécessité de l'apaisement artistique ⁵. Toutefois, pour y atteindre, il pense qu'« il est plus loyal de nous faire voir comment ces passions, ces accidents, ces dévastations rentrent dans un ordre universel. Et nul plus large plan, conclut-il, où faire rentrer les faits que ce déterminisme auquel *Iphigénie* essaie de contredire ». C'est d'ailleurs parce que Sainte-Odile fut pour lui l'expression de l'ordre qu'elle lui fait penser à cette Grecque qui lui dit des paroles réconfortantes sur sa déception politique de 1906 ⁶. Lui qui, dans sa jeunesse, n'augurait rien de bon de ceux qui n'entraient pas dans la vie avec l'injure à la bouche, n'aime plus les brusques volcans d'une Révolution qui n'est pas préparée par de longs siècles, et à la destruction, il préfère la floraison ⁷. Il choisit comme épigramme d'*Au Service de l'Allemagne* le mot de Goethe : « Tout ce qui est noble est de nature calme et semble dormir jus-

1. P. 179.

2. *Les Déracinés* II, ch. XI, p. 7

3. *Le Voyage de Sparte*, p. 178.

4. *Amori*, p. 255.

5. C'est à l'optimisme de Goethe, dit M. Lalou, que Barrès oppose son pessimisme, ce qui est au fond de leur désaccord. Voir *Chroniques barrésiennes* II. *Barrès et Goethe*, p. 40.

6. *Cahiers IV*, p. 56.

7. *Ibid.*, p. 178-9.

qu'à ce que son contraire l'éveille et la contraigne à se montrer » ¹.

Cependant, le pli glacé de la bouche du grand Allemand rappelle à Barrès que Goethe est avant tout un penseur et un intellectuel, c'est-à-dire un homme « qui n'a pas le pouvoir et qui pourtant se forme un idéal social » ². Quand l'auteur des *Déracinés* combat l'envahissement de la philosophie de Kant, c'est celle de Goethe qu'il lui oppose ³. Si Bouteiller fait de ses élèves « des citoyens de l'humanité, des affranchis, des initiés de la raison pure » ⁴, il oublie que c'est un état dont peu d'hommes sont dignes, et que si Goethe le fut, c'est qu'il s'était auparavant solidement installé Allemand. Barrès se refuse à croire d'ailleurs, que Goethe fut internationaliste parce qu'il distinguait les diverses nationalités ⁵. Mais parce qu'il ne se bat pas contre les circonstances dans lesquelles la vie l'a placé, il est accusé de désertier les intérêts de la patrie ; sa réponse à cette objection qu'à un certain moment Barrès qualifiait de timide — lorsqu'il parlait de Taine — lui paraît dès 1900 pleine de forces conservatrices : on ne peut pas tous servir la patrie de la même façon. On se demande même si Barrès ne voit pas quelque ressemblance entre l'état de l'Allemagne vis-à-vis de la France victorieuse sous Goethe, et celui de la France de ses jours dominée par l'Allemagne. Mais certains grands Allemands tels que Goethe « en qui la nationalité demeurait avec toutes ses puissances » ⁶, ont montré que leur pays pouvait ressortir de leurs cerveaux et se réaliser. L'auteur des *Scènes et Doctrines du Nationalisme* n'a-t-il pas rêvé un tel renouveau de l'énergie française où il aurait pu apporter sa pierre ?

Barrès se plaît toujours à penser au Goethe étudiant à Strasbourg qui se tourne cependant vers l'Allemagne parce qu'il n'était pas né pour la France, et qui est ainsi une preuve saisissante dressée devant les professeurs allemands de ce qu'il ne faut pas contraindre le génie français des Alsaciens ⁷. Vient la guerre, et au début Barrès reste fidèle à Goethe. Il s'indigne contre les Allemands qui affirment que les soldats et les intelligences de leur pays ne font qu'une seule âme.

1. *Cahiers* IV., p. 53.

2. *Ibid* I, p. 258.

3. Voir Chapitre VII.

4. *Les Déracinés*, Ch. I, p. 38.

5. *Cahiers* I, p. 258.

6. *L'Action française*, 15 février 1901, p. 265.

7. *Discours au Couarail nancéen*. Voir le *Messager d'Alsace-Lorraine*, 1^{er} juillet 1911.

Il se fâche qu'ils réclament Goethe, Kant et Beethoven pour leurs pères, car ces grands hommes ne conseillaient pas les crimes de la guerre. « Goethe a écrit ses faits et gestes devant la « campagne de France » de 1792, a dit Barrès. Dans ce beau livre, on ne voit rien d'analogue à vos actes et à vos pensées. Tout au contraire, on y voit de la manière la plus certaine qu'il se fût détourné avec dégoût des personnages que vous êtes... Goethe appartenait à une ancienne civilisation libérale et ne se réclamait pas d'Attila. Il se proposait de s'approprier cette large civilisation latine et française que vous vous proposez de détruire ... »¹. Et suit une longue louange de Goethe que seul, parmi les Allemands, il excepte de la tare de vulgarité², lorsqu'il les accuse d'avoir renié « le véritable esprit de Weimar »³.

Vers la même époque, Barrès soutient que Goethe a fait plus pour l'existence de l'Allemagne et pour la vie nationale et morale de sa race qu'aucun chef, sans excepter Bismarck⁴. Il se sert même d'un poème de Goethe pour prouver à quel point l'esprit allemand est anticatholique⁵ et il se plaît à rappeler que le poète aimait par-dessus tout les chansons de la Serbie malheureuse⁶.

Il voudrait que le sort prévu par Goethe pour les Allemands fût accompli, qu'ils se trouvent dispersés comme les Juifs⁷; non que Goethe trouvait une ressemblance entre les deux peuples, a-t-il soin de constater, mais soutenant que l'Allemagne n'est rien et que chaque Allemand est beaucoup, il voyait comment les deux peuples juif et allemand sont peu constitués pour former des nations. Il prévoyait le mal que ferait à la civilisation allemande l'idée d'unité et de race⁸. Barrès voudrait que sa puissance politique fût brisée comme l'avait prévu « le prophète, le poète, le voyant de l'Allemagne »⁹.

Cependant, l'esprit torturé par les reproches faits à l'auteur de la

1. *Chronique* II, p. 3 (Le 14 oct. 1914).

2. *Ibid.*, XII, p. 159 (le 7 mai 1918).

3. *Une enquête aux pays du Levant*, II, p. 188.

4. *Chronique* V, p. 25 (2 juin 1915).

5. *Ibid.* III, p. 166 (1^{er} févr. 1915).

6. *Ibid.* IV, p. 58 (24 mars 1915).

7. *Ibid.* I, p. 189 (7 sept. 1914).

8. *Ibid.* XII, p. 123-4 (23 et 26 mai 1918).

9. *Ibid.* I, p. 198, (10 sept. 1914).

Campagne de France d'avoir préparé la guerre par son enseignement, Barrès paraît douter un moment de Goethe. Son œuvre lui semble dominée par le rôle de Méphistophélès, l'auteur de tant de mal, et il semble s'en prendre à ce Faust dont le disciple cherche à créer les hommes et aiderait ainsi l'Allemagne à remporter la victoire¹. Et cependant Goethe reste pour lui le grand génie international, le grand homme qui est toujours un reproche aux autres hommes².

Au moment de soutenir sa thèse pour la *Haute Intelligence française*, Barrès est redevenu l'admirateur de l'auteur de *Faust* à un tel point qu'interrogé, il affirme que c'est Goethe qui a fait Weimar et non Weimar qui a fait Goethe parce « qu'une grande âme, un génie fait son milieu, rayonne et transfigure, à son contact, les hommes et les choses »³. Il revient dans ses notes manuscrites à cette idée : Weimar était une petite ville où l'on se réjouissait de venir parce que Goethe s'y trouvait⁴.

Il emporte le souvenir de Goethe sur son voyage en Orient⁵ qu'il ne décrit qu'après la guerre, et où il compare l'amitié de Djélal-edden et de Chems-edden avec celle d'un Goethe et d'un Schiller⁶.

Quand il cherche quelles barrières il faut poser au germanisme intellectuel, il ne peut éviter de considérer le grand Allemand qui savait apprécier la France et qui « s'est contenté de quelques épi-grammes vénitiennes, de drames tels que la *Fille naturelle* et le *Grand Cophte*, d'*Hermann et Dorothee*, pour blâmer notre irrespect de tout ce qui n'est pas sensible et notre négation des forces invisibles »⁷. Mais il veut voir clair dans ses œuvres et surtout dans leur interprétation actuelle. Il se trouve en face du même problème que pendant la guerre. La lecture de *Goethe et la guerre actuelle* de M. Baldensperger le rassure : le poète « n'aurait parlé ni de la « mission » d'une Allemagne prussianisée, ni de l'infériorité de culture de ses adversaires, ni du « droit » du mieux organisé pour la guerre »⁸. Mais il est convaincu que « dans son œuvre, il y a des prolongements auxquels se sont attachés certains Allemands de l'espèce teuto-

1. Voir *Chronique* III, p. 330 (5 mars 1915) ; VI, p. 155 (6 oct. 1915).

2. *Ibid.* IV, p. 170 (19 avr. 1915).

3. *Pour la haute intelligence française*, p. 187.

4. *Ibid.*, p. 266-7.

5. *Une enquête aux pays du Levant*, I, p. 3.

6. *Ibid.*, II, p. 133 note 13.

7. *Les Grands Problèmes du Rhin*, p. 238-9, note 1.

8. *Ibid.*, p. 243 (Voir Éditions de l'*Edda*, 1917) (p. 186).

mane »¹. Pour prouver la véracité de son point de vue, il cite ce que dit M. Bourget du principe du *Soi pour Soi* qu'avait adopté Goethe dans sa jeunesse et qui le pousse à exiger que le fiancé de Charlotte « fût sacrifié sans plus de scrupules que n'en a eu M. Bismarck à falsifier la dépêche d'Ems »². Goethe pourrait se développer harmonieusement avec cette qualité, parce que c'était dans sa nature, mais que ce principe du *Soi pour Soi* se trouve répandu parmi un peuple entier — et la doctrine goethéenne sera déformée jusqu'à ne plus être reconnaissable. Et Barrès s'oppose aux commentaires exagérément élogieux de Goethe de la part d'Allemands comme Wilhelm Bölsche qui enseignent que la création aboutit au philosophe de *Faust*. L'auteur de la *Chronique de la Grande Guerre* avoue combien il souffrait de ne plus aimer le grand Allemand quand ses « indignes neveux » en piétinant la France prétendaient le mener avec eux sur la conquête du monde. Il se réjouit de l'avoir retrouvé pareil à lui-même « dans Strasbourg libéré, sur le Rhin affranchi »³.

Si Barrès distingue chez l'auteur de *Prométhée*, du *Satyre* et de la première conception de *Faust* une période dyonisiaque⁴, sa grande prière, c'est que les Français le jugent lucidement, lui et ses compatriotes, et qu'ils assainissent « à force de lumière leurs dangereux prestiges »⁵. Depuis le moment où Roemerspacher sur le Brocken lève son verre au génie de Goethe qui, dit-il, « comprit la France et que la France comprend »⁶ jusqu'à la fin de sa vie, le nationaliste français trouve en Goethe un pont reliant les idées françaises et allemandes. La ville où il se place tout naturellement est Strasbourg, et le rôle qu'il y joue est celui du « Rhénan qui a introduit très efficacement des valeurs françaises dans l'Allemagne »⁷. Et celui qui n'a jamais cessé d'avoir sa statue à l'Université représente selon Barrès « le meilleur effet que la civilisation française peut se flatter d'exercer sur les régions, en éternel suspens, avoisinant le grand fleuve historique »⁸.

Son amour pour Goethe (et pour le peuple rhénan) semble s'expliquer du fait que l'écrivain allemand se forma au milieu des popu-

1. *Les Grands Problèmes du Rhin*, p. 244.

2. *Ibid.*, p. 245.

3. *Ibid.*, p. 246.

4. *Ibid.*, p. 255.

5. *Ibid.*, p. 400.

6. *L'Appel au Soldat*, Ch. I, p. 29.

7. *Les Grands Problèmes du Rhin*, p. 417 (Marginalia).

8. *Les Grands Problèmes du Rhin*, p. 121 (15 déc. 1920).

lations du Rhin¹, et l'un de ses espoirs est de voir ranimée sur le grand fleuve la pensée du poète « qui n'est jamais plus intéressant que dans sa période rhénane, quand il résiste aux froides élégances du XVIII^e siècle parisien finissant et ne tombe pas encore dans le pseudo-classicisme de Weimar. Son équilibre assez instable dans la vallée du Rhin, demande Barrès, n'est-ce pas son plus aimable moment, humain, fécond et méconnu systématiquement par l'Allemagne prussienne ? »². Sa présence à la soutenance strasbourgeoise de la thèse de M. J. M. Carré sur *Goethe en Angleterre* est significative.

Ainsi qu'on aime présenter un ami, Barrès place le génie de Goethe en contact avec d'autres qu'il aime. Renan a une façon d'accommoder sa vie aux circonstances dont le type est Goethe³; Taine arrive en suivant le poète, et dans sa haine du désordre, à une doctrine trop timide, justifiant sous le nom d'acceptation certaines servilités que le Barrès d'avant 1900 ne lui pardonne que difficilement⁴. Le suicide de Boulanger justifie la maxime goethéenne qu'« on ne meurt que quand on le veut bien »⁵. Mistral à Maillane est la figure la plus propre à faire entendre ce que fut Goethe à Weimar⁶; et Barrès aime à penser à la sympathie et à l'admiration qui existaient entre l'Allemand et Napoléon⁷. Mais surtout le grand génie d'Outre-Rhin se place dans l'esprit de Barrès avec Byron, Mickiewicz et Pascal. Étant arrivé à une pleine compréhension de la tragédie qu'offre la plaine alsacienne et rhénane, l'auteur d'*Au Service de l'Allemagne* ne sait plus se plaire dans l'œuvre d'un individu, il lui faut une œuvre collective, « ou bien de ces œuvres pleines, dit-il, où tant d'admiration qui les environnent ont fini par faire une puissante cristallisation : parfois Byron, Goethe, Pascal, Rousseau, autour desquels l'horizon est immense »⁸. Et plus loin il écrit : « Une des idées auxquelles je m'attache le plus, c'est Goethe et Byron, leur opposition ; on juge le défaut, l'excès, peut-être la platitude de bon sens de Goethe : Faust au terme de tout construit une digue »⁹.

1. *La France dans les pays rhénans*, p. 11 (29 nov. 1918).

2. *Ibid.*, p. 14.

3. *L'Esprit de révolte en littérature. Le Journal*, 9 févr. 1894.

4. *Enquête sur l'œuvre de M. Taine. Revue blanche*, 15 août 1897, p. 266-8.

5. *De l'épuisement nerveux. Le Journal*, 19 mai 1893.

6. *L'Appel au Soldat* II, ch. XI, p. 123. *En profondeur. Le Journal*, 5 févr. 1897, etc.

7. Voir *Cahiers* III, p. 243 ; *Psychologie des grands hommes. Le Journal*, 17 nov. 1893 et *l'Utilité des héros. La Cocarde*, 20 déc. 1894. et *Cahiers* II, p. 82.

8. *Cahiers* I, p. 1800.

9. *Ibid.*, p. 195. Voir cette même expression de la « digue » de Goethe dans *Cahiers* II, p. 193 où Barrès parle de créer des hommes.

Dès 1892 il compare Goethe et Byron, il hésite d'abord à choisir entre les deux conceptions de vie qu'ils représentent : l'une fortunée et calculée, l'autre pleine de généreux élans. S'il dit en 1893 que Byron n'est pas un révolté ¹, il donne au commencement toute sa sympathie à celui pour qui le monde fut une prison ². De même, Sturel à Venise est bouleversé par des passions que n'avait pas ressenties un Goethe ³. Il n'a pas encore éprouvé la puissance sur l'individu de sa terre et de ses morts et n'écoute pas un Goethe qui apprend d'un crâne de mouton les lois de la nature et conseille de s'y soumettre. Il admire plutôt un Byron qui, au lieu d'accepter les réalités, poursuit un impossible idéal.

Une fois acceptée la leçon de sa terre et de ses morts, Barrès préfère « la puissance » à la « fièvre » ⁴, et il rêve d'établir un parallèle entre les deux où l'avantage resterait à Goethe « l'homme qui se conserve, sur Byron l'homme qui se détruit » ⁵. La *Colline Inspirée* enseigne la suprême leçon de discipline, mais Manfred et Faust ont cela de commun qu'ils vont « chercher le secret de la vie dans les songeries de la solitude » ⁶.

Par Goethe et Byron, Barrès connaît Mickiewicz et une lecture de la *Revue blanche*, en 1894, le fait s'intéresser beaucoup à lui ⁷. Il est fortement séduit par l'incident de la bague et dès 1896 il raconte la visite du Polonais à Goethe où celui-ci lui apprend à régler sa vie extérieure sur sa vie intérieure, mais c'est la vision qu'il a de Byron au Lido qui le confirme dans son désir d'agir d'après les conseils de l'Allemand ⁸.

C'est surtout à Pascal grand bastion de l'intelligence française que Barrès compare Goethe. Ce sont deux antithèses, et si loin l'un de l'autre que « celui qui sentirait ces deux êtres aurait

1. *Psychologie des grands hommes. Le Journal*, 17 nov. 1893.

2. Voir : *Opinion d'une femme sur nos grands hommes. Le Journal*, 4 nov. 1892 et *l'Esprit de révolte en littérature. Le Journal*, 9 févr. 1894. (*Scènes et Doctrines II*, p. 239-243). Une note de *Psychologie. Revue qui chante et qui pique*, août 1896.

3. *L'Appel au Soldat*, Ch. I, p. 10.

4. *Cahiers I*, p. 119.

5. J. et J. Tharaud. *Mes années chez Barrès*, p. 166.

6. *La Colline Inspirée*, p. 336.

7. Voir numéro de nov. 1894. Voir aussi : *Un excitateur de la personnalité. La Cocarde*, 14 nov. 1894. *Le Climat nouveau. Le Journal*, 16 mars 1894 et *Un motif de vivre. Le Journal*, 31 juillet 1897.

8. Voir *l'Appel au Soldat*, ch. I, p. 10, et *Amori et Dolori Sacrum*, p. 63-4.

senti toute l'humanité supérieure »¹. Si Pascal ne s'est pas senti humilié comme un Werther, si sa douleur ne pouvait venir que de son génie, il a de commun avec Goethe que tous deux sont des esprits supérieurs qui recherchent la vérité. Pour l'un elle prend une forme chrétienne et catholique tandis que l'autre, que Barrès a appelé « catholique protestant »², étant homme du Nord, cherche sa lumière dans le Midi, il voit Dieu dans une fleur et trouve à l'encontre de l'autre que « l'homme peut se perfectionner en jouissant de tout ce qu'il y a de noble dans la vie »³. Barrès reconnaît à Goethe, a écrit M. Duhourceau⁴, une dangereuse tendance prométhéenne à se passer de Dieu, et il corrigea l'olympien de Weimar par le chrétien de Port Royal. Goethe était le maître de son esprit, Pascal de son âme, l'un le guidant dans le domaine physique ou naturel, et l'autre dans le domaine métaphysique ou surnaturel.

Constamment les noms des deux écrivains paraissent sur la même page, et s'ils ne sont pas mis côté à côté, on comprend qu'ils occupent tous deux l'esprit de Barrès.

A mesure qu'il vieillit, Barrès mène une vie qui ressemble sur plusieurs points à celle de l'écrivain allemand. Ne rien gâter, ne rien détruire, dit-il avec lui. M. Emmanuel Berl a exprimé, dans quelques mots, plusieurs de ces points de ressemblance : « Et la sagesse de Barrès, écrit-il, montre avec celle de Goethe une similitude étonnante. Comme Goethe, il exalte d'abord l'individu, — puis à travailler « l'écorce individuelle », il retrouve des réalités plus générales « quand le rare s'épanouit dans l'universel », et il aboutit alors à une certaine discipline.

« Détester également le désordre et le pédantisme, vivre avec habileté l'instant qui toujours contient en germe l'éternel, regarder avec sympathie le beau spectacle qui se joue devant nous, y prendre courageusement sa part, ne pas croire trop à l'importance de la pensée pure ni de l'univers brut. C'est dans ces dispositions que mourut Goethe : « Tout ce qui passe n'est que symbole ». C'est dans les mêmes dispositions que Barrès termina son admirable existence. Philosophie de grand artiste, la seule vraie, sans doute. Quel Eckermann saura nous recueillir les propos de Maurice Barrès ? »⁵.

1. *Les Maîtres*, p. 97, voir aussi pp. 109 et 111, et *l'Angoisse de Pascal. Le Gaulois*, 20 mai 1909.

2. *Cahiers* III, p. 273 et la note I, p. 384.

3. *Les Maîtres*, p. III.

4. *La voix intérieure de Maurice Barrès*, opt. cit., p. 179-180.

5. *La philosophie de Barrès. Nouvelles littéraires*, 8 déc. 1923.

IV.

Avec la fin de la guerre surgit la question des limites à poser à l'intellectualisme allemand. Faut-il apprendre l'allemand dans les lycées ? Barrès met de côté la question de la langue. Six mois en Allemagne suffisent pour cette partie de l'enseignement. Mais le plus important, c'est que le professeur se tient en contact avec la littérature, l'histoire et la civilisation germaniques. « Le folklore, la poésie, la musique, la philosophie, voilà des hauts lieux spirituels où la Germanie vaincue et refoulée veut se garder un refuge, au milieu même des nations qu'elle n'a pas réussi à se soumettre ». Elle déclare que Weimar et Potsdam « la cité des injures et la citadelle du prussianisme », loin de s'opposer, se synthétisent et s'harmonisent.

Le même problème qu'en 1871 se pose, lorsque Herder, Schiller, Goethe et Hegel semblent être les garants classiques de l'humanité allemande, et il suscite les mêmes hésitations que Wagner et Nietzsche. Barrès se sait frappé par cette question, il avoue avoir souvent reçu le reproche d'avoir signalé la part de l'inconscient et « tous ces à côtés trop allemands, troubles, insalubres, pernicioeux, que le germanisme mêle à ses prestiges et que nous avons approchés à nos risques et périls ». Mais il est convaincu qu'il y a des limites à poser à cet intellectualisme germanique¹, et il trouve en même temps, « une profonde poésie » à regarder « la pensée allemande, à la fois si belle et si coupable, que nous avons aimée, que nous aimons et qui a voulu nous détruire »² ; et cette pensée le suit même dans sa conférence sur Dante à la Sorbonne. « Si l'on croit, dit-il, comme j'en suis persuadé pour ma part, à la nécessité de poser des limites à l'envahissement du germanisme intellectuel — qui a ses vertus, mais qui ne mérite pas de se substituer à notre génie hellénique et latin — le poème de Dante est une des pierres du barrage sacré »³.

Il faut démontrer qu'une race qui se plaisait dans le folklore, innocent par lui-même, « aboutit à l'extrême rapacité dans l'agression »⁴.

La France doit donc se prémunir contre le germanisme sans s'appauvrir, et c'est dans la Rhénanie qu'elle pourra trouver cette zone de rencontre.

1. *Faut-il apprendre l'allemand ?* *Écho de Paris*, 11 oct. 1920.

2. *Les Grands Problèmes du Rhin*, p. 232 (1^{er} et 15 janv. 1922).

3. *Les Maîtres*, p. 25. Conférence du 2 juin 1921.

4. *Les Grands Problèmes du Rhin*, p. 248.

La pensée allemande a-t-elle prédisposé le peuple germanique à accomplir et à justifier les horreurs de la guerre ? Faut-il la mettre à l'index ? Il ne s'agit pas de bannir les grandes œuvres, les grands hommes et le folklore, précise Barrès, mais il faut rejeter tout romantisme brumeux, faire un triage entre le bon et le mauvais, et comprendre quelle conduite il faut suivre devant la dénaturation qu'a subie cette pensée¹.

La guerre démontre les dangers de l'hégélianisme qui insiste sur l'importance de tout acte ayant pour but le développement, car elle fait voir comment les idées des philosophes ont été annexées au teutonisme et comment le pangermanisme a envahi une littérature classique. C'est ainsi que ce groupe qui demande à satisfaire ses ambitions a interprété selon ses désirs *l'Apocalypse du grand État-Major* de Nietzsche et la *Messe en musique* et *l'Hosannah des armées de 1870* de Wagner².

Malgré la ressemblance qu'on a pu relever entre leur philosophie, Barrès ne parle que rarement de Schlegel qui, dit-il, avait écrit une *Sagesse des Hindous* lorsque Napoléon était tout puissant. Il ne parle de lui que pour prouver que l'Allemagne se détourne de l'Occident pour s'adonner aux ivresses orientales³. La doctrine de Schelling, constate-t-il, est renversée dans l'Allemagne moderne où l'homme est invité à descendre jusqu'à l'échelon élémentaire, diminué par les exagérations de Sigismund Freud. « L'impératif catégorique » et la « dialectique géniale », de Kant ne sont plus pour l'auteur de *Sous l'œil des Barbares* que « la leçon piétiste » que la mère du philosophe lui récitait lorsqu'il était petit. La guerre révèle à Barrès comment les doctrines d'écrivains comme Lessing, Herder, Jean-Paul, Wieland, pour ne rien dire de Goethe et de Schiller, furent alourdies de sens supplémentaires qui les rendent inquiétantes et incapables de prendre leur place « dans le concert harmonieux des grandes œuvres humaines »⁴.

Il semble attribuer ces maux à la philosophie qui a inspiré la littérature allemande ; il se demande ce que deviendrait cette littérature si la philosophie inspiratrice faisait faillite, et prévoit le changement qui en résulterait dans la vie d'un peuple qui fait couler un sous-marin comme s'il s'agissait d'obéir à une loi kantienne de

1. *Les Grands Problèmes du Rhin*, p. 232 et 235.

2. *Ibid.*, p. 399.

3. *Une enquête aux pays du Levant*, II, p. 189-90.

4. *Les Grands Problèmes du Rhin*, p. 241-2.

la conscience ¹. S'il parle assez souvent d'un Heine, c'est qu'il a toujours reconnu ce qu'il y avait de français dans ce poète, et pendant la guerre il le rapproche de Schopenhauer, parce que tous deux, ayant compris l'âme espagnole, étaient des Allemands... francisés ².

L'auteur de *l'Ennemi des Lois* ne pouvait manquer de considérer le problème du socialisme dans sa recherche des limites à poser à l'intellectualisme allemand en France. Il se réjouit de ce qu'au commencement de la guerre les socialistes ont mis en action les idées exprimées par Jaurès quelques heures avant sa mort. « Le socialisme ne peut plus triompher si nous sommes écrasés. Défendons le socialisme en défendant la France » ³.

Celui qui n'avait jamais vraiment aimé le marxisme attire l'attention du député marxiste M. Jean Longuet en 1918 lorsqu'il écrit sa série d'articles ⁴ : *La politique étrangère de Karl Marx, la pensée systématique de Karl Marx, les penseurs français sacrifiés à l'Allemand, le Marxisme et l'expansion du Pangermanisme*, titres qui indiquent suffisamment les grandes lignes de sa pensée ⁵. Il cherche à prouver par la correspondance de Marx avec Engels que le socialiste, loin de ne pas souhaiter une victoire allemande, méprisait les représentants de la Défense nationale. Juif pétri d'orgueil germanique, il voulait soumettre la France à la Prusse ; prétendu internationaliste, il était plutôt pangermaniste. *Le Capital*, cette Bible du marxisme tombée en poussière bien que sa religion demeure, n'inspire plus à Barrès le désir d'atteindre à l'humanité et à l'universel ; au contraire, il en tire la conclusion suivante : « la véritable pensée du marxisme est un impérialisme d'une autre étiquette que l'empire du Kaiser, mais les moyens en sont identiques, et Karl Marx n'avait pas tort de considérer Bismarck comme son fourrier ».

L'enquête sur les limites à poser à la pensée allemande en France amène donc Barrès à conclure que la pensée allemande n'est pas nocive par elle-même : ce sont les directions que lui a données ses auteurs ou la façon d'interpréter les œuvres les moins pangermanistes, qui nuisent au monde. Qu'on ne considère donc que les valeurs de cette pensée, qu'on laisse de côté tout ce qui nourrit l'orgueil national pour la ramener dans la lumière de la raison, et on pourra encore y puiser de nouveaux renforts pour l'humanité.

1. *Les Grands Problèmes du Rhin*, p. 261-2.

2. *Chronique* III, p. 202 (8 févr. 1915).

3. *Les diverses familles spirituelles de la France*, VI, p. 76.

4. *Voir la politique internationale du Marxisme*, p. 7, note 1.

5. *Chronique* XII, p. 51-80 (les 6, 7, 8 et 10 mai 1918).

V.

Après avoir consacré tant de pages aux opinions de Barrès sur les Allemands, il faudrait citer certains témoignages d'Outre-Rhin sur son œuvre à lui.

A peu près ignoré du grand public en Allemagne puisqu'il n'y a guère que *Du Sang, le Greco, la Vierge assassinée, Au Service de l'Allemagne, Le Génie du Rhin* et *Un jardin sur l'Oronte* qui sont traduits, ce ne sont que les intellectuels, les journalistes ou les directeurs de l'administration allemande de l'Alsace-Lorraine qui se sont trouvés en contact avec ses œuvres.

Le nom de l'ami d'Hansi et de Zislin, de Bucher et de l'abbé Watterlé, de Paul Déroulède et du général Lyautey, ne pouvait que provoquer de la fureur en Allemagne « car Barrès, pour le Schwob, est le type exécré du Welche ; il est, pour le compatriote de l'illustre professeur Knatschke la personnification de l'âme et du génie français »¹. Un témoignage allemand de 1913, c'est-à-dire d'avant guerre, alors que Barrès n'avait pas encore lancé ses plus violentes diatribes contre la race allemande, est très expressif en ce qui concerne l'attitude adoptée par la jeunesse d'Outre-Rhin envers ses œuvres. On lui reproche de conseiller la haine aveugle. « Malgré l'admiration qu'il professe pour Goethe et Fichte, Barrès, pour ne pas avoir voulu tenter l'effort, n'a jamais compris l'Allemagne. Sa conception de l'Allemagne moderne est une caricature empruntée au plus bas chauvinisme et qui ne mérite même pas qu'on le discute. Il ne cesse d'affirmer la supériorité de la culture française. Qu'il ne nous force pourtant pas à croire qu'elle commande le dénigrement, l'injustice, la haine » — le nationalisme de Barrès, qui ne cherche pas à concilier l'amour de sa patrie avec l'amour des autres patries, ne sert pas la cause de l'esprit².

En 1909, l'auteur de l'article de la *Grenzboten* sur *Colette Baudoche* est déjà du même avis. Les attaques de Barrès contre l'Allemagne prennent une grande partie de leur force du fait qu'il n'est pas seulement écrivain, mais politicien, et l'auteur de l'article s'indigne du rôle ridicule que jouent toujours les personnages allemands

1. Maurice Barrès et la jeunesse. *La Revue française*, 8 juin 1913, (Vyélis-Guémar).

2. *Ibid.*, 3 août, par Philippe Curtius, docteur en philosophie de Strasbourg.

dans les œuvres de Barrès. Il trouve que ces exagérations du romancier nuisent à sa thèse et en sont indignes¹.

Barrès lui-même signale l'ouvrage de M. Curtius comme le témoignage d'un état d'esprit qu'il faut décourager². Il dit avoir lu cet ouvrage ainsi que le redressement qu'en fait le professeur Victor Klemperer, de Dresde, dans les *Leipziger neueste Nachrichten* du 12 septembre 1921.

Une des meilleures études faites sur Barrès est cette œuvre allemande qui suit les origines de ses idées, le développement de sa pensée et la continuité de son évolution. Mais c'est l'ouvrage d'un Allemand qui ne peut que voir, en l'auteur des *Bastions de l'Est*, l'ennemi de son pays. Tout en l'accusant d'une insuffisance vitale en face de l'existence, il soutient que cette inquiétude se trouve derrière son nationalisme ; la peur des invasions allemandes domine tout, et si son traditionalisme est quelque chose de paralysé, son chauvinisme au contraire incite ses compatriotes à la revanche et fait de l'œuvre de l'auteur une des causes de la grande Guerre.

Il ne semble pas possible à Barrès qu'un haut professeur de l'Université puisse nier la valeur d'une œuvre uniquement parce qu'elle « ne flatte pas son préjugé d'Allemand ». Il préfère croire qu'il est difficile aux maîtres allemands d'être renseignés, et que « les Curtius et les Klemperer ignorent la position prise par les nationalistes français durant la guerre et après la guerre ». A la suite de M. René Johannot et de son article du 1^{er} décembre 1921, l'*Allemagne découvre le nationalisme français*, il accepte l'hospitalité de la *Revue de Genève* pour exposer ses vues sur le Rhin³.

Les autorités allemandes qui font imprimer l'histoire de la propagande française en Alsace-Lorraine ne sont pas plus indulgentes pour « le fameux écrivain et politicien chauvin ». Tous ses amis — Bucher, le dr. Dollinger, André Hallays, Georges Ducrocq, sont attaqués pour leur propagande anti-allemande en Alsace. L'auteur s'en prend à la façon dont Barrès circule librement entre Paris, Nancy, Strasbourg et Sainte-Odile ; mais surtout il l'attaque comme l'auteur du « roman provocateur ». On est un peu étonné de lire qu'en 1905 Barrès lance le premier volume de la série des *Bastions de*

1. Voir *Pays lorrain* 1909, p. 10 (*Die Grenzboten* du 4 mars).

2. Maurice Barrès und die geistigen Grundlagen des französischen Nationalismus. Voir aussi Louis Gillet : *Un livre allemand sur M. Barrès*. *Revue des Deux Mondes*, 15 févr. 1924.

3. *Les Grands Problèmes du Rhin*, p. 218-9 (janv. 1922).

l'Est avec le sous titre : *le Roman de l'énergie nationale*¹, et que Pierre Bucher rassemble les matières pour ces romans provocateurs dans les pages de son journal². Barrès est le prêtre du musée alsacien et de la *Revue alsacienne illustrée*³. Puisque c'est grâce à lui qu'en 1904 cette revue est honorée d'un prix de l'Académie française, c'est qu'il admire l'œuvre accomplie par Bucher, œuvre qui a contribué, dit l'auteur, à déclencher la guerre mondiale.

Beaucoup plus libre que ses amis du territoire annexé, puisqu'il faudrait une mesure d'expulsion en règle pour lui interdire l'entrée de l'Alsace-Lorraine, Barrès doit agir, cependant, avec circonspection devant l'autorité allemande. En 1911, il réussit à prononcer son discours au Souvenir français de Metz sans que les Allemands sachent le programme des fêtes. Les milieux officiels ignoraient même sa présence dans la ville et le *Strasburger Post* n'est renseigné que par les journaux parisiens du soir. Après deux jours de réflexion, fâché de ne rien trouver de répréhensible dans le discours, ce journal attaque dans un long article de tête les tendances générales du Souvenir français, disant que si Barrès exprime seulement des sentiments qu'on pourrait développer devant un digne Allemand, ce n'est pas à la portée de tout orateur de se maîtriser ainsi⁴.

La presse allemande, pendant et après la guerre, est naturellement très hostile au combattant pour l'« Union sacrée » de la France⁵. A sa mort, elle se félicite de la disparition d'un « adversaire redoutable », d'un agitateur du militarisme français qui s'acharne à ébranler l'unité allemande ; elle se réjouit qu'il n'ait pas assisté à la réalisation de son rêve en Rhénanie et que « son testament politique qui trouve son couronnement dans la conquête du Rhin ne sera pas publié par ses exécuteurs testamentaires »⁶. Car, suprême reproche des Allemands à Barrès, il perpétue sur le grand fleuve la lutte qu'ils auraient voulu porter à l'intérieur de la France.

1. *Quand même. La Propagande française en Alsace-Lorraine* par X., p. 13.

2. *Ibid.*, p. 21.

3. *Ibid.*, p. 23.

4. *Le Messager d'Alsace-Lorraine*, 20 août 1911.

5. *Voir les Grands Problèmes du Rhin*, p. 16-17 (15 sept. 1919).

6. *Frankfurter Zeitung* 7 déc. 1923. Reproduit dans *l'Écho de Paris*, du 8 déc.

CHAPITRE VII

LA CONCEPTION BARRÉSIEENNE DU CARACTÈRE NATIONAL ALLEMAND

I.

Sur toute la première partie de l'œuvre de Barrès plane l'influence des écrivains et des philosophes germaniques, mais à mesure que les destinées de la Lorraine se révèlent à lui, son attitude envers le grand pays d'au-delà du Rhin se précise. Il cherche à construire des bastions moraux et intellectuels contre l'envahissement des ambitions germaniques et il attaque l'esprit prussien. En même temps, il ne peut oublier complètement ses premières préférences et un des grands problèmes du Rhin est précisément celui des limites intellectuelles à poser à la pensée allemande en France.

Est-ce que ces bastions qu'il construit sont seulement défensifs, ou ne conseille-t-il pas quelquefois la lutte armée ?

En 1894, il dit qu'il n'aurait jamais suivi Boulanger s'il avait su que le général voulait la guerre ¹ ; mais à mesure que la question de l'Alsace-Lorraine prend forme dans son esprit, il se rend compte que les provinces annexées ne pourront jamais redevenir françaises sans elle. La lutte de 1914 arrivée, en effet, il aurait voulu s'engager s'il ne l'avait cru plus utile de combattre avec sa plume que de se faire tuer sans pouvoir aider efficacement à la défense de son pays encore une fois envahi.

Se méfiant continuellement des ambitions allemandes, Barrès sait que la France ne sera en sécurité qu'avec une armée forte. Dans son amour pour la Lorraine, sa lutte contre les parlementaires, l'éducation de son fils, sa propagande pour la Ligue des Patriotes, partout sa préoccupation est la même : « Je suis Lorrain, s'écrie-t-il,

1. *La figure du général Boulanger. La Cocarde*, 30 sept. 1894.

je crains d'être Allemand »¹. Habitant Charmes accotée à des hauteurs qu'occuperaient les troupes ennemies au premier signal, « vous comprenez, dit-il, qu'en un tel lieu nous sommes unanimes sur plusieurs points. Nous voulons une armée solide. Nous la souhaiterions ardente, capable d'offensive, capable d'aller porter la guerre plus avant, sur le territoire allemand. Nous n'acceptons pas de donner à l'Allemagne, formidablement armée, « *le généreux spectacle d'une grande nation qui désarme* »². Dès 1897, c'est-à-dire quelques mois après le voyage de la Moselle, il demande 30 millions au gouvernement pour la fortification de Nancy³. Ce n'est pas à déduire, cependant, que les Lorrains veulent la guerre — ils seraient les premiers à en souffrir, mais il leur faut une armée pour qu'ils puissent se comporter en hommes libres devant l'Allemagne⁴. ■

Dès ses plus jeunes années Philippe, le fils de Barrès, apprend que les prières françaises et prussiennes ne peuvent se mêler, qu'il existe un affront qui n'est pas lavé. « Ne faut-il pas qu'un jour il fasse la guerre contre les Prussiens ? » demande le père inquiet⁵. Voilà pourquoi Barrès est anti-dreyfusiste ; il sait que l'Allemagne n'attend qu'une bonne occasion pour se battre avec son ancien ennemi⁶, et il s'attriste de ce que la France ne pense plus à la revanche. En 1909, il est membre du Comité d'aviation, et il devine avec justesse que dans la prochaine invasion l'Allemagne sera tentée de « remonter plus au Nord, de mépriser, de fouler aux pieds les neutralités reconnues par les congrès solennels de l'Europe »⁷. En 1910, il cherche à combattre la propagande pacifiste en créant une médaille pour les survivants de la guerre de 1870-71⁸. Il ne prend pas son parti de la perte de l'Alsace-Lorraine et s'indigne de ce qu'un Allemand trouve 500 adhérents français sur 900 pour une association pédagogique internationale⁸.

Mais surtout il s'attaque à Jaurès depuis l'époque du *Courrier de*

1. *En Provence : Un Provençal*, Charles Maurras, p. 98 (1901) et le *Problème de l'ordre*. *Gaulois*, 9 juillet 1905.

2. *Un cri d'alarme*. *La Patrie*, (18 juillet 1902).

3. *Le Journal*, 27 fév. 1897.

4. *Les mauvais gérants*. *La Patrie*, 1^{er} août 1902.

5. *Les Amitiés françaises*, pp. 92, 96, 102 etc.

6. Voir : *Cahiers* IV, p. 150 (*La Presse*, 10 mars 1906).

7. *L'aviation devant le Parlement*. *Écho de Paris*, 13 déc. 1909. Voir aussi le 10 oct. 1911 et 17 av. 1912.

8. *Ibid.*, 12 janv. 1910.

l'Est ¹. Il a pour son enthousiasme une amitié secrète, et quelque chose dans l'attitude de l'orateur l'attire un peu de la même manière que les bacchantes du Liban ou les derviches tourneurs de Konia. Il sait apprécier les beautés incontestables d'images et de rythmes qui jaillissent des discours de cet universitaire ², et il ne peut s'empêcher de l'admirer en quelque façon. Ayant goûté en 1893 son livre sur le socialisme, Barrès se sépare cependant très vite de ce parlementaire qui avait fait sienne « la sociologie de la race allemande » ³, lorsqu'il le voit évoluer dans le sens du marxisme internationaliste. De caractère pratique, l'auteur de *l'Ennemi des Lois* ne se plaît plus dans des rêves de bonheur qui, auprès d'esprits froids, font discréditer le socialisme ⁴, et il n'aime pas « le grossier optimisme de Jaurès » ⁵.

Opposés l'un à l'autre pendant l'affaire Dreyfus, ils n'hésitent pas à s'attaquer l'un dans la *Petite République* et l'*Humanité* et l'autre n'importe où ⁶. Barrès invite son rival à se noyer dans la Moselle, mais il prévoit qu'ayant regretté Burdeau maintenant qu'on est devenu Jaurès, on pourrait regretter Jaurès le jour où pour avoir abandonné l'Alsace en suivant son conseil, on serait obligé de porter le casque à pointe ⁷. L'un chauviniste et l'autre collectiviste, les deux hommes se trouvent diamétralement opposés, l'un se plaçant au centre de la France et l'autre au centre de l'Europe, l'un mettant au-dessus de tout sa patrie, et l'autre sacrifiant son pays à l'Allemagne.

II.

Dès son voyage de 1888, Barrès s'est formé une certaine conception du caractère du peuple allemand, et cette conception est, en quelque sorte, confirmée lorsqu'il étudie la question de la rive gauche du Rhin. Français et patriote, il ne peut oublier l'humilia-

1. Lettre ouverte à Gabriel Hanotaux. Voir Paul Pilant : *Le patriotisme en France et à l'étranger*. Paris 1912, in-16.

2. *Une enquête aux pays du Levant*, II, p. 178.

3. *Conseils d'un clérical et d'un pendu à Jaurès*. *Figaro*, 5 août 1896.

4. *Scènes et doctrines*, II, p. 170.

5. Voir *Le Drapeau*, 18 juin 1901 et *Cahiers* II, p. 122.

6. Voir : *Cahiers* IV, Notice au commencement.

7. *La Sagesse de l'Est*. *La Patrie*. 10 oct. 1902.

tion infligée par l'Allemagne à sa patrie et il est toujours un peu enclin à voir le pays ennemi en caricature.

Il est naturellement amené à considérer surtout l'arbitraire des lois imposées à l'Alsace-Lorraine, le désir d'étouffer l'esprit français, d'empêcher toute activité qui puisse nuire à la germanisation du pays, et il se moque du pédantisme des professeurs qui cherchent à prouver que l'Alsace est allemande et que l'art populaire lorrain ressemble à celui de l'autre rive du Rhin. Il trouve intolérable les lois d'exception qu'on impose aux provinces annexées. Son petit garçon lui-même a des mouvements envers sa Fraülein tout à fait instinctifs à son âge puisqu'il n'a pas encore eu expérience des invasions et des souffrances imposées à son pays. L'incident du chien lui fait déjà conclure que les gens en Allemagne n'ont pas d'âme.

Pendant les années de lutte contre la germanisation d'Alsace-Lorraine, Barrès forme sa conception du caractère allemand d'après ce qu'il y voit et d'après le témoignage de ses amis. Pendant la guerre, il suit la même méthode. Il accueille toute occasion de se documenter : des lettres reçues, des visites faites dans les régions occupées, les opinions de voyageurs en Allemagne, les journaux étrangers et allemands, des cahiers de route et des lettres de soldats français et ennemis. Parmi d'autres ouvrages, il lit *Leurs Crimes* recueillis d'après des documents allemands (qui se trouvent maintenant dans le fonds germanique de la Bibliothèque nationale) par Joseph Bédier et M. Paul Hasard, *Les Documents sur le pangermanisme* recueillis par M. Charles Andler, *La Cloche Roland* de M. Johannes Jorgensen traduit en français, *L'Appel des intelligences prussiennes* de M. Louis Dimier qui demande si l'intelligence allemande sait discerner entre la bonne et la mauvaise foi, le *G. Q. G. allemand* de Henri Domelier qui fait connaître « la double ignominie des Boches »; et *l'Offensive morale* de M. Louis Marchand sur la tactique allemande dans la vie de chaque jour. Il dit que ces deux derniers ouvrages composent le « double témoignage indispensable et décisif pour que nous sachions quelles étaient les consignes passées par l'état major impérial à ses agents de propagande »¹. Il cite aussi *l'Histoire générale de l'influence française en Allemagne* de L. Reynaud, et *Prussian Memories* de Poulteney-Bigelow et va jusqu'en Amérique recueillir des louanges pour la France et des reproches pour l'Allemagne.

1. *Chronique* XIV, p. 278 (18 sept. 1919).

Luttant contre la germanisation de l'Alsace-Lorraine, Barrès ne refuse pas d'admettre certains bienfaits de l'administration allemande. L'œil inexpérimenté de ceux qui visitent ces pays vers 1900 ne voit que de beaux chemins de fer, des postes incomparables, la discipline supérieure d'une puissante administration¹. Toutes les mesures légales ont été introduites insensiblement, avec beaucoup de tact. Les ouvriers, les patrons, les prêtres, les propriétaires ruraux peuvent trouver dans les institutions allemandes des avantages qui n'existent pas en France², ce qui les pousserait dans les bras de l'ennemi, mais l'esprit français et leur formation morale les empêchent de se laisser gagner. Le petit artisan et l'ouvrier ont un sentiment de sécurité absolue avec les œuvres d'assurances, et les chambres d'artisans ; la crise d'apprentis n'existe pas et les grèves sont rares³.

Le sentiment militaire des Allemands leur fait un certain honneur : ils entretiennent les tombeaux des soldats, ils saluent toujours le monument de Desaix. D'un certain côté Barrès les admire d'avoir travaillé toujours inlassablement dans un même but. Il admire que Bismarck ait subventionné des journaux français avant 1870, que des espions allemands aient pullulé en France, que les ouvriers allemands se saisissent des inventions françaises pour les emporter chez eux. Il ne peut que comparer cette astuce d'un peuple qui veut parvenir, aux méthodes existant dans une France où rien n'est organisé et où tout marche au gré de chaque individu. Il jette incessamment des regards vigilants sur ce peuple toujours prêt à franchir le Rhin. Lorsque pendant la guerre, avec son esprit de méthode, l'Allemagne cherche à démoraliser la France chez elle, à susciter des campagnes contre les Patriotes, à faire la guerre spirituelle, Barrès la méprise, et songeant en même temps à la façon dont l'ennemi tire parti de tout, il s'afflige du manque d'administration dans son propre pays où tous les services semblent fonctionner mal.

« Nous sommes unanimes, s'écrie-t-il, à reconnaître l'aptitude extraordinaire des Allemands à l'organisation méthodique »⁴. Il admire leur façon de s'entretenir entre étudiants et cette espèce

1. *Scènes et doctrines*, II, p. 36. *Il ne fallait pas émigrer*.

2. *Chronique* III, p. 12-13 (3 janv. 1915).

3. *Ibid.*, IV, p. 92-3 (1^{er} avril 1915).

4. *Chronique* IV, p. 47 (21 mars 1915).

de société que forment les élèves autour du maître qui leur expose familièrement ses vues et qui fait d'eux des disciples. Dans ces chaires philosophiques, il voit une des manières les plus efficaces à propager le pangermanisme car lorsque tout le monde n'apprend qu'un seul système, on est fort pour le prêcher partout ¹. Ils font déborder ainsi sur le monde leurs doctrines qui sont souvent acceptées avec empressement par les autres nations, mais qui, à la fin, les font haïr à cause de leur intransigeance.

L'ouvrage *Pour la haute intelligence française* ne fait qu'insister sur les merveilles de l'organisation scientifique en Allemagne, organisation qui lui avait rendu de si grands services pendant la guerre et que Barrès désirerait voir adoptée en France. Il voudrait que son pays soit prêt à combattre cet ennemi sur le terrain scientifique. Si l'Allemagne ignore les délicatesses morales et tout humanisme, elle est néanmoins docile « aux injonctions du savoir » et aspire « vers le mieux technique » ². Après la guerre elle attendra son relèvement économique et son expansion future des mêmes méthodes scientifiques qui avaient fait sa grandeur.

Il ne veut pas qu'on le pense animé de haine aveugle contre le pays qui a produit tant de poètes et de savants, d'industriels et de soldats. Cependant il admet pendant la guerre que ses qualités ont été viciées par le succès, et que l'Allemand s'est perverti en devenant « le Boche » ³. Arrogance avec les inférieurs, mais servilité avec les supérieurs sont les traits principaux qui caractérisent cette race de rêveurs qui cherchent à réaliser leurs songes, pour qui un grade élevé dans l'armée est une chose des plus importantes parce qu'il apporte la considération et le prestige ; sentimentaux, mais moins dominés que les Français par leurs sentiments, privés, dit Barrès, de générosité, mot qui n'a aucun équivalent dans leur langue, ils donnent comme devise à leur patriotisme le cri de : « Deutschland über alles » ; les jeunes gens marchent à la mort avec des chants sur les lèvres, mais sont poussés par un amour aveugle qui ne pourra les soutenir sans cesse. Ils n'ont pas le sentiment de l'honneur et du chevaleresque, mais ils peuvent se livrer à des travaux minutieux et patients, et à de longues enquêtes méthodiques ⁴.

1. Voir p. e. *Chronique* IV, p. 173 (19 avr. 1915).

2. P. 33-34.

3. *La France dans les pays Rhénans*, p. 10 (29 nov. 1918).

4. *Chronique* II, p. 350 (29 déc. 1914).

Les hommes sont des jetons dans leur jeu, et qu'ils soient prisonniers français ou soldats allemands, leur vie ne compte pour rien pourvu que le but soit atteint. Pour eux, la force, c'est le droit, et ils ne refusent pas de crier « Camarades » si la trahison peut leur servir¹. Race de philosophes, ils sont cependant le peuple le moins psychologue du monde et la guerre n'est de leur part, dit Barrès, qu'une série de fautes psychologiques. Dans toutes leurs relations avec les autres peuples, ils se sont trompés ; « ils ont cru que l'Angleterre s'abstiendrait, que la Belgique laisserait passer, que l'Italie marcherait avec eux, que la Turquie entrerait plus rapidement en campagne, que la Bulgarie se jetterait sur la Serbie, que des troubles révolutionnaires gêneraient la Russie et la France².

Barrès prévoit que l'Allemagne n'est unie sous l'Empire de la Prusse que parce qu'elle est forte ; son unité ressemble à une grande association commerciale où les associés ne s'aiment guère et ne s'entendent qu'en gagnant beaucoup d'argent. L'Allemand, par lui-même, n'est qu'un pauvre individu qui tire de l'empire son âme et ses ambitions ; il allie le prosaïsme le plus terre à terre avec des aspirations nébuleuses comme la jeune fille qui fait des tartines dans *Werther* éveille « une infinie poésie »³. Mais il aime à s'associer, et l'association change le paisible Germain. Il est imbu de la pensée que s'il combat pour la patrie, il n'a aucun devoir de respect ou d'humanité envers les autres. En même temps il a des sentiments curieux, ayant vraiment pitié de la Belgique, regrettant de bonne foi que les nécessités de la guerre aient rendu indispensable sa violation⁴.

A côté de la Germanie, pays de rêves sentimentaux, de forêts mystérieuses et de dieux dont Wagner donne une vague image⁵, Barrès voit donc une Allemagne de langue dure et de forte administration qui s'imposent aux annexés, et une Prusse d'idéals guerriers et d'ambitions démesurées. Ce pays n'a que peu de rapports avec la patrie de Goethe, mais comme un chapitre précédent a essayé de le démontrer, l'auteur de *la Chronique* trouve que les écrivains eux-mêmes ne se séparent pas des songes orgueilleux dont ils sont souvent les inspireurs. Il accuse les savants d'être enrégimentés dans

1. *Chronique*, III, p. 84 (16 janv. 1915).

2. *Chronique*, IV, p. 64 (25 mars 1915).

3. *Ibid.*, p. 91 (1^{er} av. 1915).

4. *Ibid.*, V, p. 195 (11 juil. 1915).

5. Préface F. Brénier : *L'Allemagne occulte*, p. 9.

le combat intellectuel pour être utiles dans les manœuvres politiques des pangermanistes où leur rôle est de prouver l'origine germanique de la langue de terre disputée entre la France et l'Allemagne. C'est ainsi que M. Alfred Klotz, avec ses *Études sur César* s'attire toute l'indignation de Barrès lorsqu'il tâche de prouver, entre autres choses, que le pays messin ne s'étendait pas jusqu'au Rhin au temps des Romains¹, ce qui est le contraire de l'avis que donne M. Ernest Desjardins dans sa *Géographie de la Gaule romaine*, M. Camille Jullian, Ernest Babelon, et César lui-même dans la *Guerre des Gaules*. La carte de la Germanie et de la Gaule, dont une nouvelle édition est publiée en 1914, omet également, comme s'il était impossible de les établir, les limites politiques des anciennes « civitates » de la Gaule². Barrès cherche à disqualifier cette érudition « que l'on savait balourde et qui... est devenue parfaitement malhonnête »³. Il signale un peu longuement au public « ce scandale » ; « quand tous les professeurs de l'Allemagne avec une intransigeance hautaine déclarent au monde que seuls les documents d'origine allemande méritent créance, il est bon de les faire voir fabriquant de la fausse érudition par ordre et de les surprendre la main dans le sac »⁴.

Barrès s'indigne également de ce que les Allemands cherchent à s'emparer des documents de la préhistoire française, découverts une vingtaine d'années auparavant par l'instituteur des Eyzies, et de ce que Hauser, un Suisse, trouve moyen d'expédier de volumineuses caisses de fouilles en Allemagne. Les Allemands seuls, dit Barrès, ont contrôlé les découvertes « sans que *jamais un savant français* eût été invité à faire les mêmes constatations »⁵. Ces gisements de l'époque quaternaire, par l'audace des gens d'Outre-Rhin, allaient être transportés hors de France ! « Quelle ambition provocante, s'écrie l'auteur de cet article, et pour nous, s'il avait réussi, quelle déchéance... Quel symbole d'une race d'espions venant assaillir une race de chevaliers pour lui dérober ses titres et ses aïeux ».

Ajoutée à ces « ateliers de mensonge » se trouve « une extraordi-

1. Voir *Chronique* II, p. 151-2 etc. (19 nov. 1919) et *Chronique* III, p. 102 (20 janv. 1915).

2. *Chronique* II, p. 153 (19 nov. 1914).

3. *Ibid.*, p. 151.

4. *Ibid.*, p. 155-6.

5. *Ibid.*, III, p. 106 (20 janv. 1915).

naire artillerie idéologique » avec laquelle l'Université allemande cherche à arroser les pays neutres ¹. Elle achète les journaux et en crée, elle inonde le monde d'explications périodiques sur l'Allemagne et sur la guerre, donnant des renseignements dans toutes les langues sur la situation financière et militaire.

Barrès se renseigne chez Ernest Babelon, conservateur du cabinet des Médailles et membre de l'Académie des Inscriptions, qui lui avait signalé l'ouvrage de Klotz, et qui lui apprend, avec preuves tirées de la numistique, qu'« Attila, dont les légendes latines font le type de barbare sanguinaire, impudent et dévastateur, est, au contraire, profondément admiré par les légendes germaniques » ². Pour les Allemands, il est l'homme élu de Dieu. Il semblerait que ce soit aux Allemands que pense Barrès lorsqu'il écrit dans ses *Cahiers* dès 1898, suivant une citation prise dans le *Fustel de Coulanges* de Guiraud, et un peu avant d'écrire « les Français ont dévoilé le côté haïssable de Bismarck », les mots suivants :

« 1) Ce Dieu justifie leur force, les dispense d'y joindre nos idées de justice qui, en logique, les entraînent trop loin.

2) Ils laissent à Dieu une certaine tâche.

Mais ce Dieu que peut-il pour leur bonheur ? Rien » ³.

Très souvent l'auteur de la *Chronique de la Grande Guerre* prend comme modèle certaine partie de la race allemande : celle qui traverse le Rhin comme Attila, avec ses « idoles ténébreuses » pour brûler une fois de plus la terre des Gaules. Armés pour faire triompher un nouveau type d'humanité, les Allemands ont déchaîné une lutte de dieux présidée par Odin que les Français cherchent à remplacer par la civilisation d'Athènes, de Rome et de l'Évangile ⁴. Inspiré peut-être des ouvrages de Wagner, au-dessus des hordes germaniques Barrès voit voltiger les Walkyries dont le rôle est de désigner ceux qui doivent mourir et qui veulent détruire l'ardeur française ⁵.

Depuis qu'ils se sont soustraits aux influences françaises et qu'ils ont commencé à réfuter leur héritage classique, les Allemands, dit Barrès, divinisent tout ce qu'ils trouvent dans les brumes de

1. *Chronique* III, p. 212 (10 février 1915).

2. *Ibid.*, IV, p. 19 (14 mars 1915).

3. *Cahiers* II, p. 40-1.

4. *La résurrection des Églises de France. Écho de Paris*, le 3 mars 1922.

5. *Chronique* II, p. 205 (30 nov. 1914).

leur conscience, dans leurs forêts obscures et les nuages de leur ciel, sans y jeter la lumière de la raison. Ainsi composent-ils leur Walhalla dont les divinités ne cessent de réclamer la mort des autres dieux, surtout des dieux gallo-romains et du Christ par qui jadis ils furent vaincus. Il semble même que Barrès envie un peu à l'Allemagne son folklore. « L'Allemand, vous le savez, dit-il, est un peuple métaphysique et religieux, il lui faut transformer ses appétits en idées et ses instincts en idoles »¹. Il prévoit le danger de ce folklore qui incite à des rêves irréalisables, du lied « plongeant dans l'instinctif du rythme, dans l'obsession du refrain et dans les éléments plus sonores que rationnels »².

Il semble toujours envisager l'Allemagne comme une nation dans son enfance, qui aime donc les couleurs éclatantes (ainsi que le témoigne le vert du toit de la gare de Metz) et tout ce qui est primitif et peu cultivé. C'est d'ailleurs cet esprit qui l'avait attiré dans la philosophie de Hartmann lorsqu'il s'éprend de l'Inconscient dans « Petite Secousse ».

Il s'indigne cependant de ce qu'on nomme allemand depuis le milieu du dix-huitième siècle, ce mysticisme qui a pris ses origines en France pour passer à travers l'Alsace, en Hollande et en Belgique et qui s'est condensé dans la « Deutsche Theologie ». « Cette annexion dans le temps est injustifiable »³, s'exclame-t-il. Ce don, d'ailleurs, de percevoir dans les objets et les personnes de la vie des « résonances mystérieuses », avec le goût des présages et le retour aux instincts de la vie primitive, est aussi une caractéristique des peuples du Rhin. Goethe également, dit-il, la partage un peu⁴.

« Et c'est le plus dangereux dans l'éducation des jeunes Allemands, écrit Barrès dès 1906, une sorte de confusion entre la santé barbare, la jeune énergie du peuple allemand. Ce qu'il pense au fond, c'est peu clair. Mais il y a chez ces hommes mysticisme, comme chez les Français, sensibilité », et cela leur plaît de penser, dit-il, qu'ils ont une sorte de mission mystique et religieuse qui serait de se jeter sur la France⁵.

Barrès attaque surtout ce que les ennemis appellent « Unser Gott », celui qui n'est ni le Dieu de Saint-Louis, ni de Jeanne d'Arc,

1. *Chronique* XII, p. 299 (2 déc. 1918).

2. *Les Grands Problèmes du Rhin*, p. 253 (1^{er} et 15 janv. 1922).

3. *Le Génie du Rhin*, note à la page IV.

4. *Ibid.*, note à la page 64.

5. *Cahiers* IV, p. 102.

ni de Pascal, mais « la vieille idole des forêts profondes, un cauchemar local rehaussé des plus sanglantes couleurs orientales »¹. Les Allemands reconnaissent, d'après lui, l'état d'immoralité de leur pays, mais puisque leur Dieu les cherche et les aime, ils se réconcilient avec lui par la guerre. C'est un peuple élu qui se permet toute espèce de cruauté puisque Dieu est avec lui.

Barrès refuse de reconnaître que le Dieu de Luther même exigerait la destruction de la Cathédrale de Reims ; celui qui les incite est le vieux Dieu de Guillaume en qui il distingue le plus ancien des dieux scandinaves, Odin, assis entre deux loups, qui « dans les brouillards du Nord, entouré des vierges sanglantes, préside à des tueries indéfinies, mêlées d'affreuses ivrogneries »². Cette résurrection du vieux dieu, dont Wagner et Nietzsche sont les effets et les causes, avait d'ailleurs été prédite en 1834, dit Barrès, par Heni Heine qui prévoyait la disparition de la civilisation dans l'Allemagne déchristianisée et la fureur des combattants³. L'auteur de la *Chronique* qui s'est détourné du romantisme d'un Rousseau pour chercher ce qui est plus purement français dans le classicisme, revoit dans cette orgie de puissances la résurrection de Mephistophélès. Celui-ci renouvelle son ancien pacte avec l'empereur. Les Français, au contraire, sont le peuple du Christ, les héros des croisades, les chevaliers qui aident ceux qui souffrent ; ils sont la race injustement foulée à cause de son opposition à l'odieux envahissement de la Belgique par un peuple qui voudrait faire « trembler l'Europe sous son pied ».

Étroitement liée à cette conception de la toute puissance du dieu allemand, se trouve celle que Barrès possède du pangermanisme. Odin, Thor, *Unser Gott*, le vieux dieu allemand a ordonné à Guillaume d'adopter son culte qui est le pangermanisme. En retour, il lui livrera l'empire du monde. Par tous les moyens, les Allemands cherchent à réaliser leurs rêves colossaux.

A Metz, ils se méfient de la culture française qui est tout à la surface ; ils se donnent comme devoir de rajeunir et d'assainir les vieilles civilisations, réclamant l'Artois, la Picardie, la Flandre, la Champagne, la Bourgogne et la Franche-Comté où bientôt les peuples seront heureux de parler la langue de Goethe. Ils ne veulent

1. *Chronique* III, p. 273, (24 fév. 1915).

2. *Ibid.*, p. 326 (5 mars 1915).

3. *Chronique* III, p. 327.

pas écouter Asmus qui leur déclare qu'ils sont une nouvelle race et qu'il faudra plusieurs siècles avant qu'ils cessent d'être des barbares¹.

Barrès sait que Metz et Strasbourg « n'auront aucune sécurité tant que la pensée pangermaniste et la force prussienne fermenteront sur la rive gauche du Rhin » et son ambition est de chasser de cette rive gauche le pangermanisme et « les dieux nordiques »².

Les tentacules du pangermanisme s'étendent sur le monde et jusqu'en Grèce que Barrès aimerait voir garder son indépendance politique. Les chefs vivent continuellement avec des rêves de domination mondiale, voulant trouver en Asie les millions de soldats qui leur manquent, et cherchant l'établissement de « l'Allemagne antarctique »³.

Pendant la guerre, Barrès cite souvent des documents recueillis par M. Charles Andler sur le pangermanisme ; il s'en prend aux ambitions de l'Allemagne telles qu'Ernst Hasse les expose — ambitions qui comprennent la reprise des terres qui composaient le saint Empire germanique, et l'établissement sur toutes les frontières de l'Allemagne d'un « glacis militaire » où habiteraient seulement les Allemands de pur sang triés parmi les anciens sous-officiers. « Ce programme politique, écrit Barrès, conçu et traité à la manière d'un roman a nourri et excité depuis vingt-cinq ans toute la jeunesse universitaire, qui aujourd'hui, dans tous les ordres, dirige l'Allemagne »⁴. Si M. Joseph Bédier et M. Mirman renseignent sur les crimes commis par les Allemands pendant la guerre, les *Documents sur le pangermanisme* que fait traduire M. Charles Andler démontrent comment la guerre avait été longuement préparée⁵. Partout où il y a des Allemands, dit Barrès, il y a le même désir de domination, mais cet esprit a pour conséquence de se faire des ennemis parmi les peuples qu'il domine, car le premier besoin d'une nation, c'est de se gouverner selon les lois de sa nature.

Barrès est frappé notamment par les textes de Karl Lamprecht qui voudrait saisir dans la Transylvanie et jusqu'au fond de la Russie des morceaux de terrain sur lesquels d'anciennes émigrations germaniques leur donnent des droits. Il est convaincu de l'impor-

1. Voir Colette Baudouche, p. 161-171.

2. *Au Service de l'Allemagne*, p. 277. *Réponse aux étudiants de Strasbourg*, 1920.

3. *Chronique* VI, p. 142 (5 oct. 1915).

4. *Ibid.*, p. 158 (8 oct. 1915).

5. *Chronique* IX, p. 189 (18 mars 1917). Voir aussi p. 214 (29 mars 1917).

tance du rôle que joue la littérature qui nourrit ces ambitions : la philosophie et une poésie infernale viennent ici à la rescousse de la stratégie et de la tactique, dit-il. « Henri de Treitsche, Chamberlain, Nietzsche, Delbrück joignent leurs excitations aux conseils de Clausewitz, de Bernhardi et de von der Goltz ... » Par la mort et le sang vers la lumière ! ... « Perfectionnons-nous dans la joie d'être durs ! » s'écrient-ils ¹.

Vient la défaite dont il n'a jamais douté, et Barrès est toujours persuadé que les vaincus ont des ambitions démesurées. « Craignez, conseille-t-il, que l'Allemagne ne reprenne avec enthousiasme par la démocratie ce qu'elle a cherché en vain par la monarchie » ². Il est convaincu que cet invincible instinct de franchir le Rhin ne se modifiera pas malgré l'apparente dépression de 1919 car moralement les Allemands ne se reconnaissent pas vaincus et rejettent la faute sur leurs chefs. Ayant déclaré au début de la guerre leur intention de rompre les os du peuple français « afin qu'avant un siècle il ne puisse pas se relever », ils sont encore formidables en raison de leurs ambitions déçues. Si la passion germanique est une menace pour la France, elle l'est aussi pour le monde entier et Barrès prie même ceux qui ne sont pas ses amis immédiats de l'aider par tous les moyens possibles à entretenir l'union sacrée en France et la résistance aux ambitions germaniques ³.

Barrès, en tant que Français, ayant pour devise que « le propre de la puissance est de protéger » ⁴, s'en prend surtout aux Prussiens. Dès 1904 il analyse le caractère de ces hommes « raides et arrogants, qui triomphent et donnent aujourd'hui à l'Allemagne sa forme » ⁵, de ces paysans affranchis dont la volonté est toute tendue vers leur pain quotidien, dressés à la discipline, mais prêts à se trahir l'un l'autre. Même les plus élevés dans la société sont le type de cette « barbarie germano-slave » : très grands, très larges, très raides, le geste saccadé, blonds, aux yeux bleus avec une fossette sentimentale. Race récente et exclusivement guerrière, vrai centre et solidité de l'empire germanique, elle relève du grand Frédéric qui savait qu'il n'avait qu'à faire ce qu'il voulait pour qu'aussitôt surgissent

1. *Chronique*, V, p. 191-2 (11 juillet 1915).

2. *La Minute sacrée*, p. 74 (15 juin 1919).

3. *Chronique* III, p. 263 (21 février 1915).

4. *Ibid.*, V, p. 57, (8 juin 1915).

5. *Au Service de l'Allemagne*, p. 180.

des savants pour établir ses droits. C'est une race sans pitié, ou qui possède une étrange conception de l'honneur, conception qui les pousse à dénoncer une jeune fille infanticide, à seule fin que justice se fasse, alors que rien ne les oblige à intervenir.

C'est à eux plutôt qu'aux Bavares, aux Saxons ou à la Germanie rêveuse que Barrès attribue les cruautés et les ambitions de la guerre. D'après lui, ils ont acquis cette maîtrise par leur succès de 1866 et de 1871, et leur pouvoir se terminerait avec leur défaite.

Comme toujours lorsqu'il parle de l'Allemagne, Barrès est tenté de voir les origines de cette race dans les brumes de l'histoire légendaire. Les Russiens sont des « Slaves formés par les Chevaliers teutoniques, un prodigieux exemple de ce que peut une haute discipline » ; avec eux s'anéantira non seulement le rêve de Guillaume et des pangermanistes, mais l'œuvre des Hohenzollern, la volonté de ces anciens chevaliers¹. Devenus supérieurs en Allemagne, ils avaient eu pour mission d'établir la paix au prix du démembrement de la France. Barrès prévoit qu'une fois que leur invincible supériorité sera mise en doute, le pays se tournera contre l'Empereur et sous le choc de la désillusion apparaîtront les anciennes Allemagnes².

Il insiste fortement sur les crimes commis par les Allemands pendant la guerre, depuis la fusillade des civils jusqu'au traitement des prisonniers et au bombardement des églises. Pour l'auteur de la *Chronique de la Grande Guerre*, la cruauté allemande prend un caractère épique, c'est le renouvellement de la barbarie d'Attila, mais sans sa spontanéité. Celle-ci avait quelque chose de normal, de conforme à leurs mœurs, de naturel, « mais que des élèves d'université, des petits commerçants, des ouvriers socialistes multiplient contre les blessés, les femmes, les enfants et les morts tous les raffinements de la cruauté, ah ! c'est une bien autre histoire, une ignominie morale, et nous sommes en présence, non pas de primitifs, mais de misérables qui saisissent avec joie des prétextes pour satisfaire des instincts anormaux »³. Se faire aimer comme les Français est chose honteuse pour les Allemands qui précipitèrent dans l'Euphrate des ouvriers indigènes qui eurent l'idée de protester parce que leur travail n'avait pas été payé conformément aux promesses faites⁴.

1. *La Minute sacrée*, p. 73 (15 janv. 1919).

2. *Chronique* II, p. 194-5 (28 nov. 1914).

3. *Ibid.*, I, p. 159 (29 août 1914).

4. *Ibid.*, p. 272-3 (28 sept. 1914).

Ils se ruent sur la France comme des hordes barbares disant : « Plus impitoyable et plus cruelle est la guerre, plus elle est humaine, parce qu'ainsi elle aboutit plus vite à une fin satisfaisante » ¹.

Bien qu'il ait connu les crimes de 1870 et qu'il ait eu l'expérience en Alsace-Lorraine de « la grossière infériorité de leur race », Barrès se dit étonné de comprendre en 1914 de quelles atrocités ils sont capables ².

III

Une des meilleures manières de faire ressortir la lourdeur et le manque de souplesse allemands trouvés par Barrès, c'est de comparer les génies germanique et latin. Il avait fait cette comparaison dans l'*Appel au Soldat* ³, il y revient pour répondre à l'enquête de M. Morland : « Que pensez-vous de l'influence allemande au point de vue général intellectuel ? ... » ⁴. Un étudiant allemand, dit-il, recherche la solidité des faits, le contact de la réalité, alliant la discipline à l'indépendance ; le Français, enfiévré, invoque ce qui doit être ; l'un croit à la loi de continuité et au déterminisme universel, l'autre à la libre volonté qui est l'essence même de l'homme ; l'un conquiert le droit de vivre par les lois brutales et fatales de la force, quoiqu'au fond il soit d'âme puissante et sincère ; l'autre ne cherche pas à restreindre la liberté de ses voisins. L'Allemand, avec un orgueil démesuré mais sincère, imbu du culte de Bismarck et d'hégélianisme tient la France pour un pays en décadence et la race latine comme inférieure à la sienne. Il développe sa mémoire au détriment de sa finesse, tandis que le Français est un faiseur de clarté ; l'élève allemand apprend par cœur et ne *sente* pas les choses ; la science pour le maître est « la mise bout à bout de ses innombrables et consciencieuses fiches » ⁵, il travaille méthodiquement mais il doute toujours et ne s'arrête pas à une conception. Le Français, au contraire, aime ce qui est précis et bien défini et veut mettre au point tout ce qui est vague.

Avec un pédantisme et un sérieux dont se moquent les Français,

1. *Chronique* V, p. 54 (7 juin 1915).

2. *Ibid.*, VII, p. 147 (13 février 1916).

3. Voir chap., I, *La lettre de Rœmerspacher* à Sturel.

4. *Mercur* de France, nov. 1902. Reproduit *Cahiers*, III, p. 63-7.

5. *Ibid.*, p. 65.

l'Allemand croit à la mission de sa race, souligne la diminution de naissances en France, et témoigne d'une grossière confiance en sa force¹. C'est ainsi qu'il se fait haïr en Alsace-Lorraine et, avec sa magnifique tenue sans aisance et son orgueil sans gentillesse, y demeure toujours un étranger². C'est qu'il est socialement en retard sur le Français et ne fit aucun progrès sous l'occupation romaine. Le Rhin sépare deux âmes, l'une mi-gauloise, mi-romaine et l'autre pleine d'une « inertie barbare »³. Cette différence se voit chez les soldats : l'un gai, intelligent, et de bonne humeur, a du ressort, « le courage de l'improviste », il aime l'aventure et oublie vite l'ennemi⁴ ; l'autre est lourd, passif, bien discipliné, obéissant d'une façon automatique mais ne sachant pas agir sur sa propre initiative. Les officiers français dominent leurs hommes, soldats de la civilisation, par leur excellence propre, maîtrise qui, n'étant pas artificielle, se maintient sur les lignes. L'officier allemand ne domine que par le prestige de la caste, et lorsque le danger arrive, la crainte la plus pressante l'emporte sur l'obéissance, si bien qu'il est obligé de courir après les soldats révolter au poing. Le combat se livre donc entre « une soldatesque teutonne de foi étroite et brutale, enivrée d'orgueil et de haine, et les soldats français, infatigables dans l'affirmation muette de leur droit et de la noblesse de leur cause ... »⁵. Les Allemands cherchent des résultats immédiats et n'essayaient aucunement d'économiser leurs hommes⁶ tandis que les Français se préparent pour une guerre prolongée.

L'Allemand aime le « Kolossal », les Français disent avec les Grecs que « la mesure est ce qu'il y a de meilleur » ou encore « Rien de trop »⁷. Ils se battent pour « la délivrance de la race gréco-latine qui se laissait dominer par le Germain »⁸, et Barrès trouve qu'ils continuent le rôle de la race hellénique sous l'œil des barbares allemands puisque Louis Ménard a dit que pour les Grecs « barbarie » signifiait une conception différente et inférieure de l'ordre social : les Grecs

1. *L'Appel au Soldat*, II, ch. XI (p. 137).

2. *Au Service de l'Allemagne*, p. 59.

3. *La France dans les pays rhénans*, p. 40 (2 déc. 1918).

4. Voir *Scènes et Doctrines*, II, p. 119 et *Autour d'un Discours à Metz. Écho de Paris*, 7 sept. 1911.

5. *Préface* Lieutenant Niox. *Mes six évasions* p. VII-VIII.

6. *Chronique*, VI, p. 154 (6 oct. 1915).

7. *Ibid.*, IV, p. 128 (9 avr. 1915).

8. *Ibid.*, V, p. 45, (6 juin 1915). Lettre d'un Brésilien.

étaient des hommes libres, et les Barbares des esclaves ¹. Les Allemands, d'ailleurs, d'après Barrès, méprisent les Français aspirant à la générosité et au dévouement chevaleresque, mettant en pratique le mot de Pascal : « le propre de la puissance est de protéger » ², et qui se font considérer comme des « imbéciles sentimentaux » en ravitaillant indirectement l'Allemagne par leurs envois destinés à leurs compatriotes captifs ³.

Dans l'âme française, il y a une richesse, une noblesse, des nuances, un souci de justice, une pitié, une horreur de la brutalité, une générosité native que les Allemands ne savent pas apprécier avec leurs intellectuels comme Maximilien Harden qui « ricane et se targue glorieusement de barbarie » ⁴. Les Allemands sont patriotes, imbus d'esprit de sacrifices, mais mercantiles, ne perdant pas de vue le gain à réaliser, ne cherchant, dans la défaite, qu'à ramasser leurs hardes. Ils déclarent la guerre à tout ce qu'il y a de grand dans le monde et brûlent la cathédrale de Reims par dépit, enragés de n'avoir pu anéantir Notre-Dame de Paris, « le lieu où Clovis hérita de la civilisation latine » ⁵. Au nom de la culture germanique et par haine de la culture latine et catholique, ils veulent détruire le génie français.

La faiblesse de l'Allemagne, dit Barrès, est économique, celle de la France, politique, est due à un manque d'organisation. S'il souffre d'attaques de la part de la presse germanophile du *Bonnet rouge*, de la *Gazette des Ardennes*, et de la *Dépêche de Toulouse*, il est heureux de voir l'Allemagne minée intérieurement par manque de provisions. L'Allemagne dominée par la Prusse se fait universellement haïr en faisant une abominable propagande dans les provinces françaises, accusant les ouvriers d'être à l'abri dans les usines touchant de gros salaires tandis que les paysans se font tuer pour presque rien, et les prêtres et les bourgeois s'embusquent à l'arrière ⁶. La France, au contraire, est aimée de tous pour sa générosité et le dévouement de ses enfants. Elle va à la victoire tandis que les Allemands comprennent que leur nation est condamnée à périr pour avoir tué son âme en voulant « faire de la vie un jeu de guerre » ⁷.

1. *Chronique* VI, p. 140 (3^e oct. 1915).

2. *Ibid.*, I, p. 274 (28 sept. 1914).

3. *Ibid.*, VI, p. 241 (4 nov. 1915).

4. *Ibid.*, I, p. 230 (17 sept. 1914).

5. *Ibid.*, p. 239, (20 sept. 1914).

6. *Ibid.*, VII, p. 218 (5 mars 1916).

7. *Ibid.*, p. 240 (10 mars 1916).

La lutte se porte jusqu'en Orient où le Kaiser, en sa qualité de successeur de Barberousse, rêve de raviver la lampe qu'il est allé installer à Damas, convoitant Jérusalem et la Mecque ¹, et où les Allemands brutaux cherchent à succéder aux moines paisibles et aux maîtres de la mission laïque française ² en s'occupant des œuvres d'industrie, de commerce, de bienfaisance et d'éducation ³. Ils ne laissent échapper aucun moyen d'augmenter leur puissance et de hausser leur prestige, utilisant même les forces du catholicisme qu'ils haïssent ⁴. Barrès insiste donc sur l'importance de l'œuvre des congrégations françaises qui inspirent une vigoureuse prédilection pour la France ⁵ et imposent la langue française même aux Allemands. Ainsi, pendant la guerre, lorsque les deux ennemis se trouvent opposés à Bagdad où le chemin de fer donne à l'Allemagne une supériorité matérielle incontestable, les Français se trouvent maîtres de la langue ⁶, arme puissante dans leur main pour combattre l'instituteur allemand et la campagne menée pour sa conquête économique du monde.

Ainsi les Orientaux se trouvent mêlés à la Guerre. « Pour débiter, ils ont éprouvé ce que vaut exactement la Kultur ; elle étale sous leurs yeux ses leçons de froide férocité ; ils peuvent dans leur conscience la comparer avec la douce morale chrétienne et chevaleresque qu'enseignaient à leurs enfants nos maîtres français, religieux ou laïques » ⁷. On dirait même que Barrès a puisé à un certain point son désir de connaître différentes parties du Levant, tel que le Château des Assassins, dans l'*Orient* de Philarète Chasles ⁸, de qui Taine a dit : « La principale idée qui circule dans ses quatorze volumes est celle de la différence qui sépare les races germaniques des races latines. Personne n'a plus que lui insisté sur cette idée et personne n'en a mieux vu les suites infinies ... » ⁹.

Ainsi Barrès guette pendant toute la guerre la déchéance de

1. *Chronique* VI, p. 323 (24 nov. 1915).

2. *Ibid.*, VII, p. 287 (22 mars 1916).

3. *Une enquête aux pays du Levant*, I, p. 124.

4. Voir : *Faut-il organiser les congrégations ?* p. 44.

5. *Chronique* II, p. 105 (4 nov. 1914).

6. *Chronique* VII, p. 281-8 (22 mars 1916).

7. *Ibid.*, p. 287.

8. *Orient. Voyages d'un critique à travers la vie et les livres*. Paris 1865 in-18. Voir ch. X.

9. Cité dans *Cahiers*, III, p. 148 (dans les *Débats* du 27 mai 1866).

l'Empire allemand, tout comme l'Allemagne cherche à démoraliser la France chez elle. Il recueille avec joie des documents, des lettres, des coupures de journaux montrant que l'Empire se désagrège, que le peuple, jamais consulté, se mécontente. A mesure qu'approche la fin de la guerre, il jette des regards joyeux sur le changement qui s'est opéré Outre-Rhin, il voit le prestige du peuple allemand diminuer en Europe ainsi qu'en Amérique. où certains de ses livres *Pages lorraines*, *Au Service de l'Allemagne*, *Colette Baudoche*, sont classés sous la rubrique *Germanie*, parce que leur résistance au germanisme ne paraissait qu'une faible lutte contre la domination allemande, de même que l'œuvre de Claude Gellée était rangée comme appartenant à l'école allemande dans tous les musées d'Outre-Rhin¹. Les Américains avaient de la sympathie pour ces Allemands qui réglaient si bien leur vie matérielle, qui semblaient civilisés à un si haut point. Mais avec l'invasion de la Belgique et la résistance héroïque de la France, l'auteur de *la Chronique* aperçoit un changement dans l'opinion d'Outre-Atlantique.

A mesure que le poing des Alliés les menace, Barrès voit les Allemands devenir de plus en plus traitables. Alors, il s'enflamme et donne des conseils de hardiesse : craint-on que l'ennemi dans sa retraite ne porte atteinte aux propriétés qui se trouveront sur son passage ? — Qu'on désigne des villes otages ! De plus en plus il signale les ambitions telles que les journaux allemands les décrivent. C'est avec âcreté qu'il compare l'état d'alors avec celui de l'arrivée du peuple élu qui comptait faire des Français leurs esclaves, et avec joie qu'il constate que « le miracle », comme le père de l'empereur avait appelé sur son lit de mort la défaite française de 1870, ne se renouvellerait pas². A mesure que « la puissante Allemagne impériale se dégonfle piteusement »³, Barrès conseille de plus en plus la défiance de tout ce qui vient de ce peuple qui a réussi, par sa défaite même, à s'affranchir du parti prussien qui le dominait, et il rêve au jour où les Allemands redevenus Bavaois, Saxons, Badois, remercieront la France de les avoir guéris « de leur coûteux délire collectif d'orgueil »⁴.

C'est d'ailleurs au piétinement de la France sous Napoléon que

1. *Chronique* IX, p. 181, (13 mars 1917).

2. *Chronique* VII, p. 294 (25 mars 1916).

3. *La Minute sacrée*, p. 34 (28 nov. 1918).

4. *Chronique* II, p. 27 (20 oct. 1914).

l'Allemagne avait été redevable de son unité morale, tout comme l'union sacrée est née en France à la déclaration de guerre ¹.

Que cette nation soit mise, politiquement et militairement à jamais hors de l'état de nuire, réclame Barrès, et qu'elle soit obligée d'aider au rétablissement de la France avant d'être invitée à profiter encore une fois de sa vieille culture pour relever la vie grossière germanique par la vie spirituelle latine ².

L'auteur de la *Chronique* rêve, alors que la victoire est encore loin, au jour où la France réapprendra les règles de sens commun à l'intelligence allemande et une plus juste interprétation de ses propres destinées. « Nous nous avancerons, dit-il, sur le Rhin pour causer plus intimement avec les diverses Allemagnes, et nous nous refuserons moins que jamais à ce qu'il y a d'universel dans la mission de notre littérature » ³.

Pour éviter qu'une telle guerre se déchaîne encore une fois, il faut prendre ses précautions. Dès 1915, Barrès les considère : établissement des frontières de la Belgique, organisation de la rive gauche du Rhin pour garantir la paix du monde, châtimement des atrocités commises, dédommagements des pertes subies par les pays envahis, suppression du budget de guerre en Allemagne, ou au moins le désarmement total de l'ennemi, qui du fait de son excès de population saurait vite reconstituer son armée, suppression de l'armée existante, interdiction de fabriquer du matériel de guerre, sont autant de demandes qu'il voudrait faire pour empêcher une nouvelle guerre. Car la défaite ne suffira pas à enlever à l'Allemagne sa formidable puissance et son don d'organisation.

Il ne cesse de conseiller la méfiance et il entretient toujours ses lecteurs de la difficulté qu'il y aura à faire respecter le traité par l'Allemagne ⁴. Ses craintes sont augmentées par la publication de *l'Allemagne au-dessus de tout*, de M. E. Durkheim et par les paroles de Henri de Treitsche qui met l'état au-dessus des lois internationales ⁵. L'auteur de la *Chronique* demande qu'on ne traite qu'avec un vaincu ⁶, car la disparition de l'Allemagne est nécessaire pour la paix de l'Europe.

1. *Scènes et Doctrines*, I, p. 108.

2. *Chronique* I, p. 263 (25 sept. 1914).

3. *Ibid.*, IV, p. 176 (19 avr. 1915).

4. *La Minute sacrée*, p. 76-7 (15 juin 1919).

5. *Chronique* V, p. 347 (12 août 1915).

6. *Ibid.*, VI, p. 308 (21 nov. 1915).

Le retour de l'Alsace-Lorraine à la France ne devrait même pas être considéré comme une condition de la paix, dit-il, puisqu'en déclarant la guerre, l'Allemagne a déchiré le traité de Francfort. On est ainsi ramené quarante-quatre ans en arrière et ces deux provinces ne sont plus qu'une partie de la France momentanément occupée par l'ennemi¹.

Barrès ne veut en aucune façon violer les libertés, les traditions, les convictions et les mœurs de l'Alsace, mais il est convaincu qu'en la reprenant, la France ne fait qu'obéir aux vœux les plus intimes de ses habitants, du moins de ceux qui ne sont pas des immigrés allemands. Il n'est pas d'avis que l'Alsace et la Lorraine doivent être « désannexées », ce qui signifierait qu'on en ferait un territoire autonome, une sorte de Luxembourg. Au service de l'Allemagne, du moins durèrent-elles, tandis que, pressées entre la France et l'Allemagne, elles ne respireraient plus. Le retour pur et simple, sans transactions et sans plébiscite, voilà ce que demandent tous ceux qui disent qu'en 1914 l'Allemagne a déchiré le traité de Francfort et qui n'ont jamais reconnu le droit d'une nation de disposer d'un autre peuple sans qu'il y consente².

Il dénigre ainsi les efforts allemands qui persuadent aux marins originaires d'Alsace-Lorraine que leur pays devait être un état neutre³.

Convaincu que les annexés seront heureux de se retrouver français, Barrès voit néanmoins les difficultés que présente cette reprise. Elle nécessitera beaucoup de tact ; il faudra procéder au triage des vieux Alsaciens nés de la France, et des jeunes nés allemands, comprendre et accepter dans la même personne d'apparentes contradictions⁴.

La solution proposée par Barrès et aussi par Paul Helmer, c'est que les Alsaciens et les Lorrains qui étaient français avant 1870, le redeviennent, et que les Allemands, acceptés en résidence s'ils le méritent, peuvent être nationalisés s'ils le désirent⁵. Avec son ami Fernand Engerand, Barrès traite aussi de la question des bassins miniers de la Lorraine et du Luxembourg qui ont permis à l'Allemagne d'entreprendre et de continuer la guerre. Il veut qu'il lui

1. *Chronique* III, p. 245 (17 fév. 1915).

2. *Chronique*, X, p. 182-3 (30 sept. 1917).

3. *La Minute sacrée*, p. 71 (12 janv. 1919).

4. *Chronique* IV, p. 93-4 (1^{er} avril 1915).

5. *La Minute sacrée*, p. 43 (24 nov. 1918 suite) et *Chronique* IV, p. 367-9 (8 déc. 1915).

soit interdit de rien posséder « du sol, des mines, des immeubles, à 100 kilomètres de la frontière... »¹.

Jetant son regard plus loin que l'Alsace-Lorraine, Barrès embrasse tous les pays rhénans où il pense que l'agrément de la France ne tardera pas à revivifier les sympathies dormantes. « Un but clair, dit-il, pour nous, c'est de dégager la grande pensée qui sommeille sur la rive gauche du Rhin et dont nous ne connaissons que des strophes alsaciennes et lorraines, elles-mêmes à demi-étouffées »². « La France ne peut vivre en sécurité si l'Allemagne continue à posséder les clefs de notre maison » répète-t-il sans cesse³.

Après la guerre, l'Allemagne est complètement désorientée par l'échec de ses rêves. Barrès se méfie de la révolution qui fait d'elle une république ; Erzberger disparu, il lui semble qu'elle évolue vers la monarchie⁴. Elle ne renie pas le prussianisme, car si ses socialistes étaient vraiment internationalistes, il leur serait impossible « de prendre ainsi la suite de la vieille Prusse »⁵.

La défaite de la guerre, les troubles sociaux de 1918, n'ont rien appris au peuple d'Outre-Rhin ; ses ambitions restent sans limites, son amour propre national n'est en rien détruit, et il n'accepte pas la défaite⁶. Il refuse d'abandonner la lutte qu'il menait avant 1914, il veut l'hégémonie économique. Mais la politique rhénane de la France n'est pas inutile, car on commence en 1923, dit Barrès, à distinguer des Allemands, plutôt dans la vallée rhénane, « qui se disent que cet entêtement d'orgueil va les mener aux pires catastrophes, que ces yeux fermés et cette insensibilité forcenée à la leçon des événements peuvent causer la ruine de l'Allemagne »⁷.

C'est dans la Rhénanie que Barrès va chercher l'expression de la meilleure Allemagne qu'il avait entrevue avant la guerre dans ses grands penseurs, et c'est là qu'il espère voir se réaliser tout ce dont ce grand peuple germanique est capable.

1. *Chronique* III, p. 282; (25 février 1915).

2. *Ibid.*, IX, p. 286 (25 février 1915).

3. *La France dans les pays rhénans*, p. 47 (7 déc. 1918).

4. *Les Grands Problèmes du Rhin*, p. 167 (1^{er} octobre 1921).

5. *Ibid.*, p. 390 (Marginalia).

6. *Ibid.*, p. 304 (16 fév. 1923).

7. *Ibid.*, p. 315 (23 mai 1923).

CHAPITRE VIII

LA RENCONTRE DE DEUX GÉNIES SUR LE RHIN

I.

Le voyage que fit Barrès de la Moselle au Rhin en 1896, est d'une telle importance, qu'on ne peut écrire aucun chapitre de sa vie depuis cette date sans le voir dominé par les découvertes qu'il y fit. Surtout ce voyage se trouve au cœur de son inspiration rhénane.

Dans la préface du *Génie du Rhin*, il écrit : « J'ai connu ces minutes de notre dépression nationale. Il y a vingt-cinq ans je descendais la Moselle de Metz à Trèves et jusqu'à Coblenze, avec le projet de formuler pour la France de demain de nouvelles préoccupations et de nouveaux devoirs mosellans et rhénans et de revivifier dans l'âme des jeunes gens notre sentiment historique du Rhin. Mais l'heure n'avait pas sonné »¹. Un peu plus loin², il rappelle encore une fois les impressions qu'il emporta de ce voyage qui se trouve à nouveau d'actualité en 1920, et qui renferme le germe de sa pensée constante. « C'est de là, dit-il, que nous sommes partis originairement, pour arriver à cette politique du Rhin ... »³.

Au moment de la fin de la guerre et des discussions relatives au traité de paix, Barrès fait d'autres voyages qui, par le même chemin, le conduisent en Rhénanie. Il se promène dans Strasbourg reconquis, dans le Luxembourg, à Mayence libérée du joug prussien et partout il découvre de la sympathie pour la France. Comme la dernière interpellation qu'il projetait de faire à la Chambre traitait de questions rhénanes⁴, le dernier acte de cette vie consacrée, pour ainsi dire, aux problèmes de l'Est, fut de suivre la Moselle « jusqu'au

1. Page 17.

2. P. 25.

3. *Les Grands Problèmes du Rhin*, p. 223.

4. Il n'avait pas pu prononcer ce discours le 30 nov. à cause des longueurs de la séance. Reportée au 7 déc. cette interpellation n'a jamais pu être faite.

bout de sa destinée franco-germanique dans le Rhin, non pour voir couler l'eau, mais pour voir se précipiter les événements. J'allais étudier, explique-t-il, une nouvelle phase de la question rhénane »¹. Passant en Rhénanie par Metz et Sierck, il constate que deux peuples, le rhénan et le français, sont en train de se retrouver. Commencant sa propagande pour les provinces de l'Est par une enquête dans ces pays où deux civilisations s'affrontent, il la termine en cherchant à distinguer la force de la « vitalité du vieil esprit créé sur le Rhin par l'influence inextinguible des légions romaines auxquelles nous succédons »². Encore une fois il s'attarde à la vieille pierre d'Igel considérée cette fois comme « le symbole de notre antique alliance dans les travaux de la paix »². Comme le récit du premier voyage avait provoqué une lettre de M. Camille Jullian, l'auteur de *l'Histoire de la Gaule*³, Barrès voit dans une lettre du même écrivain un beau présage pour cette dernière descente de la Moselle ; à Trèves, il se réjouit de ce que dans l'ouvrage de l'« académicien de demain » deux tomes sont consacrés à cette ville.

Trèves, la cité gallo-romaine fondée sur des couches superposées de civilisation et où Saint-Phlin avait parlé du génie latin de Mistral, a, en 1923, d'après Barrès, une population dont la grande majorité est rurale et catholique. Mais cette fois, le voyageur est trop documenté sur les données actuelles du problème et trop préoccupé des difficultés à résoudre par la France pour laisser s'envoler sa pensée d'imaginatif.

A Mayence, à Coblenz, à Dusseldorf, il demande des renseignements précis au général Degoutte, à M. Tirard, à M. Rousselin⁴. C'est qu'un traité de paix a libéré des pays en esclavage tout en créant d'autres problèmes. Toute l'attitude de Barrès envers la politique rhénane est déterminée par les articles de ce traité.

Convaincu que le Rhin, l'ancienne limite des Gaules, peut seul garantir la paix entre la France et l'Allemagne, Barrès aurait voulu qu'on revendiquât la frontière, non pas de 1815, affaiblie systématiquement, mais celle de 1789 « avec Landau et Sarrelouis qui est une création de Louis XIV... »⁵. Il veut que l'Allemagne soit

1. *Un voyage pour voir clair. Écho de Paris*, 25 oct. 1923.

2. *Ibid.*

3. Voir *Cahier III*, p. 22-3.

4. Voir H. Ferrette, député de la Meuse : *Maurice Barrès à la Chambre. L'Éclair de l'Est*, 7 déc. 1923.

5. *Chronique*, XIII, p. 365 (16 février 1919).

affaiblie, que la rive gauche du Rhin soit occupée jusqu'au jour où cette nation aurait tenu ses promesses. Mais puisque cette occupation ne durera que quinze ans tout au plus, il demande qu'on élabore une politique rhénane, pour faire durer dans ces pays l'influence française.

L'action de la France est d'une grande importance car la Rhénanie se trouve aux portes du monde germanique, au centre de la vie européenne, comme un lieu de communion intellectuelle¹. Une fois que le Rhin cesserait d'être la frontière militaire de l'Entente, Metz, Strasbourg, la Belgique, l'Angleterre même seraient en péril². Voilà ce que cette dernière ne comprend pas, d'après Barrès, et c'est cette question du Rhin qui devient « une des principales pierres d'achoppement de l'alliance franco-anglaise ».

Lorsqu'on pense au peu de documentation qui suffit à l'auteur de *l'Ennemi des Lois*, et puis au soin qu'il met à étudier ces problèmes rhénans, on comprend à quel point ils remplissent l'horizon de sa vie. M. Baldensperger, M. Auerbach, M. Picavet, M. Andler, Gyp, parmi plusieurs personnes illustres, lui fournissent des renseignements précieux ; il ne recule pas devant l'étude de textes allemands de la Bibliothèque de Strasbourg que lui traduit M. Baldensperger ; il ne refuse pas de lire des ouvrages quelquefois ennuyeux, quelquefois passionnants en raison de l'affinité de leurs pensées avec les siennes, et consent même à chercher à connaître des opinions opposées aux siennes. *La Gazette de Francfort* et d'autres journaux allemands le documentent ; lorsqu'il voudrait « lancer aux peuples éternellement meurtris de la Moselle, de la Meuse et du Rhin, un appel si noble et si sensé qu'il pouvait ouvrir une ère nouvelle »³, il voit dans les chapitres V et XI (*la Rive gauche du Rhin* et *L'unité allemande*) du livre de M. Tardieu⁴, tous les éléments de cette éternelle controverse.

La Revue hebdomadaire lui offre d'autres renseignements, que ce soit par un article de Max Letannois sur le cordon douanier⁵, par exemple, ou de Christian Schefer sur la frontière de la Lorraine⁶.

1. *Les Grands Problèmes du Rhin*, p. 290 (30 mai 1922).

2. *Ibid.*, p. 99 (6 sept. 1920).

3. *Ibid.*, p. 157.

4. André Tardieu. *La Paix*. Préface de George Clémenceau. Paris, Puyot et C^{ie}, 1921, in-8°.

5. Voir *les Grands Problèmes du Rhin*, p. 169, (1^{er} oct. 1921).

6. Le 15 juillet 1915.

Dans la *Revue de Genève*, il lit avec intérêt l'article de M. René Lauret, et dans la *Revue de Paris* celui d'un Aveyronnais sur l'*Occupation des ports de la Ruhr*¹ ; il étudie soigneusement la brochure d'Oswald Spengler sur *Le Prussianisme et le socialisme*, « le plus grand succès de la librairie allemande » en même temps que *Le Déclin de l'Occident* du même auteur². Il ne se borne pas aux ouvrages d'actualité, mais il lit *La France et le Saint Empire romain germanique* de M. Auerbach, et les *Survivances françaises* de M. Julien Rovère lui fournissent des appuis historiques. Les mots de M. Caumont, fondateur de l'Association des architectes allemands, sur le refus de ses collègues de conserver les splendeurs monumentales du Rhin, lui servent encore de documentation³. Pour illustrer chaque chapitre du *Génie du Rhin*, il suggère une longue liste d'ouvrages allemands ; et Madame de Staël et Victor Hugo se trouvent parmi les auteurs français qu'il consulte. De ce nombre, il ne faut pas omettre des ouvrages tels que la *Barrière du Rhin* de Raymond Recouly, le *Rhin* d'Ernest Babelon, la *République rhénane* de Michel de Balazuc, la *Rive gauche du Rhin* de Stiénon et presque toute la Bibliothèque de la *Ligue des Patriotes*, écrite en partie sous l'impulsion des idées de Barrès lui-même. — Et surtout pour toute la question de l'origine de la race gauloise et de ses descendants sur le Rhin, il étudie soigneusement les grands volumes de M. Camille Jullian sur l'*Histoire de la Gaule* dont on peut tracer partout l'influence sur sa façon d'envisager le problème du Rhin.

Toute sa pensée d'avant la guerre se consacrait aux problèmes alsaciens et lorrains, mais à mesure qu'ils cèdent aux problèmes plus particulièrement rhénans, la pensée de Barrès subit la même évolution.

En 1919 il écrit « Mon esprit est rhénan, syrien, peu électoral et peu alsacien-lorrain. N'est-ce pas une étape franchie ? »⁴. Pourtant, il ne faut pas penser que l'Alsace et la Lorraine, parce que reconquises, n'ont plus d'intérêt pour l'auteur des *Bastions de l'Est*. Il consacre son activité à l'œuvre la plus urgente. Pour le moment, cette œuvre est le règlement du problème rhénan. La joie

1. Le 15 avril 1921.

2. Voir *Les Grands Problèmes du Rhin*, p. 226 (janv. 1922) et p. 289 (30 mai 1922), voir aussi p. 389.

3. *Le Génie du Rhin*, p. 67-8.

4. Lettre à M. Baldensperger de nov. 1919. Voir l'*Appel goethéen* chez Maurice Barrès. *Revue de Littérature comparée* janv. à mars 1925, p. 134 note I.

qu'il a exprimée à l'occasion de la reprise de l'Alsace-Lorraine dans les articles réunis dans les deux petits volumes de l'*Appel du Rhin*, était trop débordante pour qu'elle pût demeurer longtemps à la même hauteur. Le grand voyageur de la Moselle devient le pèlerin du Rhin, et c'est pour avoir passé par la vallée mosellane qu'il a pu entrer dans la plaine rhénane. Il n'abandonne pas l'Alsace-Lorraine, mais il devine que le secret des « terres celto-rhénanes » est celui d'un « vœu de mariage éternel »¹.

Déroulède voulait la France avec Metz et Strasbourg. Barrès le dépasse en voulant que ces deux villes soient protégées par « le plus puissant bastion sur le Rhin »². « Le problème alsacien et lorrain auquel il avait voué une partie de son existence, a-t-on écrit, s'élargissait, s'éclairait maintenant pour lui d'une lumière nouvelle. Le Rhin avait depuis longtemps exercé sur son esprit un attrait mystérieux, et ces tendances prenaient peu à peu des formes précises.

« Ainsi, ce grand écrivain tenait à révéler avec une particulière insistance, qu'il attachait plus de prix à la connaissance des destinées rhénanes qu'à la gloire littéraire dont il était comblé »³.

Quand se lèvent des difficultés dans la gestion de l'Alsace-Lorraine reconquise, l'auteur des *Bastions de l'Est* ne les méconnaît pas, mais il est convaincu que tout s'arrangera du fait qu'on s'explique entre frères. Il conseille à la France de se garder de combattre le dialecte alsacien, de ne pas procéder avec un rigorisme systématique, de savoir ménager les transitions pour ne pas froisser les susceptibilités ou heurter les intérêts, et il est convaincu que l'Alsace-Lorraine lui apportera les qualités de l'esprit mosellan et rhénan qui la recomplètera⁴.

Cependant « les choses deviennent d'une tout autre difficulté dans le Palatinat, dans la province rhénane, et davantage encore dans la Ruhr »⁵. Si le problème luxembourgeois et celui de la Sarre prolongent et complètent les problèmes alsaciens-lorrains, Barrès ne perd pas de vue que ces problèmes sont de plus en plus difficiles à résoudre à mesure qu'on s'approche du Rhin⁶. Les provinces

1. *La Minute sacrée*, p. 31 (22 nov. 1918).

2. *La France dans les pays rhénans*, p. 16 (20 nov. 1918).

3. Désiré Ferry : *La dernière journée de Barrès. Le Matin*, 6 déc. 1923.

4. *La Minute sacrée*, p. 10-13 (7 déc. 1918).

5. *Les Grands Problèmes du Rhin*, p. 64 (19 juillet 1920).

6. *La France dans les pays rhénans*, p. 28 (30 nov. 1918).

rhénanes règlent les destinées des deux autres : si elles restent sous la domination prussienne, les autres y seront aussi ouvertes.

Sans oublier donc que « les Alsaciens ne sont pas des anges »¹ et que par plusieurs côtés l'administration française individualisée à outrance leur paraît inférieure à l'administration allemande, sans négliger la difficulté qu'il y a à remettre à l'unisson avec la France les Alsaciens-Lorrains habitués pendant cinquante ans à l'autorité allemande, il insiste sur l'importance prépondérante de la question rhénane. Parce que le lieu de combat est reculé, parce que les professeurs qui enseignaient le pangermanisme dans la chaire de Strasbourg sont repoussés jusque dans les chaires de Bonn, il ne faut plus que la lutte de culture se livre en Alsace-Lorraine, mais sur le nouveau rempart : la bataille désormais est sur le Rhin².

Cependant, les Français, dit-il, sont Rhénans de par leur port de Strasbourg et de par leur flotte fluviale ; c'est par l'Alsace-Lorraine qu'ils peuvent avoir accès à la grande voie d'eau, « la plus importante de l'Europe » et ainsi les deux problèmes se fondent. « Un génie du Rhin qui n'est pas étroitement le génie de l'Alsace-Lorraine déconcerte »³. « Mettons-nous donc à l'œuvre, mes chers compatriotes, conseille Barrès, pour faire fleurir, au long de la Moselle jusqu'au Rhin, les mirabelliers et les vignes de notre Lorraine, et ranimons au milieu des ruines gallo-romaines l'antique génie latin qui vient d'être dégagé des influences mortelles de la Prusse par la victoire de la France »⁴.

Et telle est l'importance de ce problème rhénan qu'il voudrait que l'université et les lycées l'enseignent aux enfants⁵.

II.

Dans le problème économique et intellectuel que suscite la proximité de la France et de l'Allemagne, c'est la situation géographique qui domine. La France n'est pas fermée à l'Est par les Alpes ou les Pyrénées, elle est obligée d'avoir des rapports avec ses

1. *Les Grands Problèmes du Rhin*, p. 111 (20 sept. 1920)..

2. *Ibid.*, p. 392.

3. *Ibid.*, p. 170 (1^{er} oct. 1921).

4. *Ibid.*, p. 175 (16 oct. 1921).

5. *La Ligue des Patriotes de Belgique est reçue ce soir à Paris. Écho de Paris*, le 6 déc. 1921, et préface de *La politique rhénane*, p. 6.

voisins, et ce serait à l'avantage de tout le monde que ces rapports puissent se faire par l'intermédiaire d'états qui sont à même d'apprécier les deux civilisations qu'ils séparent. Il est facile à l'Allemagne d'entretenir des relations avec la Prusse rhénane et le Palatinat où sa langue est parlée, mais il ne faut pas que la France oublie les parentés qu'elle aussi peut y trouver. « Il n'est pas dans la nature des choses qu'il y ait un haut mur à mi-chemin du cours de la Moselle ou bien entre le Palatinat et l'Alsace »¹. Dans le temps, Metz avait des relations avec Trèves qui est un pays mosellan, comme le Palatinat près de la frontière française est encore l'Alsace et l'horizon des Erckmann-Chatrian, et même plus au Nord il y a des affinités que forment la haine de la Prusse et l'atmosphère catholique².

Prié de publier un article dans l'*Austrasie*, la vieille revue de Metz ressuscitée après la guerre, Barrès invite les collaborateurs à étendre leur curiosité « tout au long de la Moselle, en Luxembourg, en Rhénanie et d'une manière spéciale, sur le pays de Trèves »³.

Les anciens Bastions de l'Est se trouvent donc avancés sur le Rhin. Considérés jusqu'en 1914 comme militaires, ils ont maintenant pour devoir de veiller sur une « zone d'apaisement et de collaboration franco-rhénane »⁴ ; ils deviennent des *Bastions intellectuels du Rhin*. Que les soldats soient sur le grand fleuve pour garantir le paiement de la dette allemande est d'une importance secondaire ; la doctrine essentielle et éternelle est que la Rhénanie doit représenter un Bastion avancé vers l'Est. « Bastion militaire ? demande Barrès. Pas forcément. Bastion intellectuel »⁵. Laissant aux régions rhénanes leur indépendance, il voudrait en faire un territoire de transition, une sorte de bastion moral, constituant une garantie spirituelle et matérielle contre l'Allemagne et un bastion de sécurité pour la paix du monde⁶.

Et c'est parce que l'action intellectuelle de la France sur le Rhin doit être basée sur une action économique qu'une grande partie de son activité à la Chambre est consacrée à demander que la France

1. *Les Grands Problèmes du Rhin*, p. 353 (déc. 1923).

2. *Ibid.*, p. 341 (12 nov. 1923).

3. *Ibid.*, p. 209 (17 nov. 1921).

4. *Ibid.*, p. 144 (5 mai 1921).

5. *Ibid.*, p. 149 (5 août 1921, et p. 159 (26 août 1921) et p. 211 (17 nov. 1921).

6. *Ibid.*, p. 11 (28 juin 1919).

ait une politique rhénane. C'est ainsi que Barrès qui ne s'intéresse réellement qu'aux questions touchant la culture, l'âme et le génie du peuple rhénan est amené à passer la plupart de son temps à étudier le problème politique. Il faut que la position des pays rhénans soit déterminée politiquement avant qu'ils puissent bénéficier de la culture française et former ce territoire de rencontre entre les deux civilisations dont il rêve.

Il trouve son étude de la politique rhénane facilitée par l'attrait qu'il a toujours éprouvé pour tout ce qui concerne le grand fleuve des Marches de l'Est. Il sait que le Rhin est nécessaire pour la grandeur de la France et il comprend l'importance de l'échange de relations entre son pays et la Rhénanie, et partant, de la connaissance qu'ont ces deux états l'un de l'autre. Si donc il cherche à dévoiler aux Français le génie rhénan, au fond de son travail se trouve l'indéfinissable *Rheinlust*, l'appel de la magie des nuages qui flottent sur le fleuve, de la poésie et du mystère qui faisaient tressaillir un Michelet et un Hugo. Barrès ajourne l'analyse de cet amour qu'il aurait eu tant de plaisir à étudier, il trouve la force de se discipliner et de parler froidement sur des sujets qui l'intéressent moins, qui excluent les fantaisies d'une imagination hantée par le romantisme du Rhin, mais qui répondent aux nécessités de la France. Le passé légendaire du fleuve perd son importance devant la menace du prussianisme ; et son passé historique surgit pour que la France avide de sécurité rêve de lui donner le beau titre sous lequel l'évoquaient les Gallo-Romains : *salus provinciarum* ¹. Barrès se réjouit même de ce que le peuple légendaire soit dissipé dans les brouillards et de ce que le livre du Rhin se soit ouvert à la page française. « Le Rhin est un vieux Dieu loyal. Quand il aura reçu des instructions, il montera très bien la garde pour notre compte et fera une barrière excellente à la Germanie... Nous libérerons le génie de l'Allemagne qu'ont aimé follement nos pères » ².

La ligne du Rhin, d'ailleurs, forme la grande route du monde pour qui veut en voir en elle la maîtresse. Le voyage que fait Barrès en Orient avant la guerre et la lecture de la petite étude de M. Froidevaux, *La grande route du monde*, lui révèlent l'étendue des ambitions de l'Allemagne ³. Elle tient déjà une grande partie de

1. *Chronique* XIII, p. 454 (12 mai 1919).

2. *Ibid.*, III, p. 250-1 (17 février 1915).

3. Voir *Les rêves d'hégémonie mondiale* : Henri Froidevaux. *Les ambitions allemandes dans les eaux du Pacifique. Les appétits allemands*. Paris 1918, in-16.

cette voie qui va de l'embouchure du Rhin, le long du Danube, par Alexandrette en Syrie jusqu'au Cap et en Perse par l'Inde, la Chine et jusqu'en Australie, et forme un immense Y sur la moitié du globe.

Il faut que la France ait accès à cette route « car le port de Marseille n'est rien, s'il n'est relié au Rhin par voie d'eau, et Paris et le Havre ne seront que des villes secondaires si nous ne tenons pas les abords du grand réseau » ¹.

Il se réjouit de ce que le Traité prévoit la construction d'un canal qui, « par le Main rendu navigable, joindra le Rhin internationalisé au Danube internationalisé » ², donnant ainsi l'accès de l'Orient aux industries françaises, faisant la fortune de la France et resserrant sa solidarité avec les régions du Rhin.

Si le fleuve mystique attire l'auteur de *La France dans les pays rhénans* comme l'arbitre du destin de deux pays, il reconnaît aussi son importance comme inspirateur de grandes œuvres internationales. Victor Hugo et d'autres écrivains français y ont trouvé leur inspiration et le panthéisme allemand y est né. « Toute la confuse et débordante sensibilité de la Germanie s'est enfiévrée au contact de la belle nature du vieux fleuve... » A la fin du XVIII^e siècle, le sentiment national prussien s'est exalté à l'Université de Bonn, « à la vue de ces collines fertiles, de ces vignobles, de ces richesses extraites du sol rhénan, de ce grand fleuve qui roule des paillettes d'or » ³. L'idéalisme et le réalisme prussiens y ont été portés à l'état d'ébullition, et cette effervescence a pu gagner certaines parties de la rive gauche pour créer le pangermanisme rhénan. L'imagination allemande va toujours s'enflammer sur le Rhin, et Barrès est convaincu que, suivant les traces de Goethe à Strasbourg, il est dans la voie historique en démontrant à l'Université l'importance, la gloire et l'intérêt du rôle du grand fleuve qui coule entre deux cultures.

Louis XIV avait eu sa politique rhénane, sa ligue du Rhin ; Napoléon sa confédération du Rhin ; les grands-pères des Français de l'année 1918 avaient été soldats sur le Rhin ⁴; et plus loin encore, constate Barrès, César y est apparu pour y déposer une civilisation

1. *Chronique* XI, p. 147-149 (25 janv. 1918).

2. *Les Grands Problèmes du Rhin*, p. 11 (29 août 1919).

3. *Le Génie du Rhin*, note I à la page 18.

4. *Les Grands Problèmes du Rhin*, p. 4-5.

qui n'a pas sa pareille en Allemagne¹. Les germes qu'il a semés se sont maintenus le long du fleuve pendant le Moyen-Age dans le cadre ecclésiastique et catholique, et subsistent encore en quelque mesure dans le parti du Centre. Les Prussiens, au contraire, ne sont venus en Rhénanie qu'en 1815, et s'ils ont vaincu, c'est par des méthodes brutales et en veillant aux intérêts du peuple rhénan mené par la prospérité puisque leur principale vertu est le courage au travail. Comme il avait cherché le développement historique des pays mosellans en 1896, Barrès insiste beaucoup dans ses cours de Strasbourg sur l'histoire du sentiment du Rhin dans l'âme française, sur l'histoire des sociétés charitables, des préfets français sur le Rhin et de l'interprétation qu'ont fait du rôle du grand fleuve les cinq générations précédentes. Il sent à travers cette histoire l'importance de la vallée rhénane ; elle lui apprend qu'il y a eu sur le fleuve des contacts incessants entre la France et la Rhénanie et qu'il y subsiste des traces d'influences latines prouvant, malgré certaines apparences, que la France y sera comprise. « Notre action, affirme Barrès, vaudra autant qu'elle sera renseignée et ardente »². Ayant en vue ces développements historiques, il faut que la France fasse comprendre que ce qu'elle veut sur le Rhin, c'est de la sécurité et des garanties.

Le rôle des pays rhénans n'est pas d'être une frontière ; avec les régions westphaliennes, ils forment une grande région économique, une unité qu'il faudrait rattacher aux intérêts occidentaux. Mais ils sont gagnés par l'idée allemande et il faut qu'ils cessent d'être sous l'influence prussienne pour se constituer en état tampon entre la France et l'ennemi afin que les deux empires puissent se rencontrer. Ils doivent satisfaire aux besoins d'expansion et de rénovation qu'éprouve la France comme au XIX^e siècle, et tout en profitant de la bonté française, servir de terrain de résistance au germanisme. « Quelle mission incomparable, s'écrie Barrès, pour cette région qui jusqu'à cette heure n'a pu accomplir ses destinées propres, si elle peut jouer le plus noble rôle de rapprochement, en même temps qu'elle serait un bastion contre l'agresseur ! La France l'y aidera »³.

Il rêve à la création, entre l'Allemagne prussienne et les pays occidentaux, d'une « zone d'ordre et de paix, où se développent les

1. *Les Grands Problèmes du Rhin*, p. 8.

2. *Ibid.*, p. 171 (1^{er} oct. 1921).

3. *Ibid.*, p. 24 (2 févr. 1920).

idées respectueuses de l'humanité »¹, — zone de désarmement, zone de sécurité pour la France qui ne veut pas créer sur le Rhin un foyer de revanche. Il faut que la Prusse y soit vaincue, que l'esprit autochtone rhénan puisse se développer, qu'il n'y ait aucune annexion. Que la frontière ne soit donc pas une barrière brutale entre des populations voisines et unies par beaucoup de souvenirs, d'affinités ou d'intérêts, et que la France se hâte de connaître les gens de la rive gauche avec lesquels elle va vivre.

Les Rhénans eux-mêmes, d'après Barrès, tout en voulant rester allemands, n'aiment pas la Prusse, et demandent « leur autonomie dans le cadre de l'Allemagne pacifique »². Selon lui, leurs affinités avec le génie gallo-romain sont restées très vivantes. Ce peuple est intelligent, instruit et travailleur, paisible, obéissant, mais sans grand ressort et aimant à être guidé. Sans haine pour le Français, ils détestent cependant le Prussien comme un vassal déteste un maître trop orgueilleux dont il reconnaît la supériorité. Pacifiques et épris de satisfactions matérielles, ils veulent se donner un régime conforme à leur génie national et s'organiser dans leurs limites. Les Westphaliens et les Rhénans sont catholiques pour la plupart (4 millions contre 2 millions et demi de protestants) ; ils sont très attachés à leurs croyances, à leurs habitudes et à leurs libertés, et aiment l'ordre. C'est le peuple qui, « de tous les peuples allemands, a le plus fourni à la gloire de la Germanie et au développement de la civilisation universelle »³.

Il y a dans la Rhénanie un esprit conservateur qu'avait respecté la législation allemande. Elle craint le bolchevisme contre lequel la présence de la France lui est une garantie. Que la France sache donc veiller aux intérêts de ce peuple qui donnera sa sympathie à qui garantira sa fortune⁴. Qu'il soit orienté sur Paris dont il est plus proche que de Berlin, et laissé à ses propres affaires, il oubliera vite, assure Barrès, le socialisme allemand.

Mais s'il faut lui donner la prospérité matérielle il faut aussi créer un courant d'intérêts spirituels auquel on arrivera avec « la collaboration des historiens, des poètes et des représentants de tous ordres de la spiritualité française »⁵. Et surtout, il ne faut en rien con-

1. *Les Grands Problèmes du Rhin*, p. 219 (janv. 1922).

2. *Ibid.*, p. 7 (29 août 1919).

3. *Ibid.*, p. 312 (25 mars 1923).

4. *Ibid.*, p. 371 (*Marginalia*) et voir p. 102 (6 sept. 1920).

5. *Ibid.*, p. 36 (6 février 1920).

traindre les Rhénans. Ils veulent avant tout « un idéal de l'âme qui leur soit propre et qui les satisfasse »¹. Sachant qu'ils appartiennent à une antique civilisation, ils veulent cultiver les vertus de leur race, leurs aptitudes héréditaires et leur sol fertile. — Fidèle au désir de sa jeunesse de laisser chacun se développer selon ses lois intérieures, Barrès ne cherche pas à détruire la conscience germanique de cette population, mais il veut la délivrer de la prépondérance prussienne afin qu'elle puisse voir ce qu'il y a de louable dans l'administration de la France.

Il ne veut pas parler de séparatisme, mais il est convaincu que si on laisse les différents peuples allemands s'administrer eux-mêmes, ils pourront se soustraire à la Prusse et qu'ainsi la France aidera à la création de la démocratie allemande². Ceci est la politique traditionnelle des rois de France érigée en face de l'Allemagne. La grande œuvre de la Révolution fut d'affranchir les populations rhénanes pour qu'elles deviennent neutres, et Barrès s'intéresse infiniment à l'étude de M. Auerbach sur *la France et le Saint Empire germanique*³.

Il faut d'abord, explique-t-il, distinguer les affinités qui existent entre Rhénans et Français et éliminer ensuite tous les éléments venus d'Outre-Rhin qui ont « un esprit prussien et pangermanique »⁴, afin que les populations rhénanes puissent dégager et laisser développer leur caractère propre. Que les prêtres aillent étudier en France et non à Munich, et que Strasbourg accepte le rôle d'être une ville universitaire où on étudiera la civilisation latine et germanique afin de gagner les jeunes gens. C'est ainsi que l'action économique française pourra s'accompagner « d'une profonde action spirituelle ». De par leur nature les Rhénans sont plus près de la France que de la Prusse.

Toute la plaine rhénane devient, après la paix, un lieu de lutte contre la Prusse. Elle s'y trouve plus favorisée que la France, parce que les mœurs et les institutions de Berlin y sont plus récentes. Cependant une partie des habitants lui sont hostiles parce qu'elle n'y a pas d'attaches naturelles et qu'elle traite leur pays en véritable colonie, au lieu de leur laisser poursuivre leurs propres des-

1. *Le Génie du Rhin*, p. 206.

2. *Chronique XIV*, p. 287, (25 avril 1919).

3. *Ibid.*, p. 158 (5 octobre 1919).

4. *La France dans les pays rhénans*, p. 78.

tinées¹. Elle représente pour eux le militarisme sans lequel elle cesserait d'exister². Que la France cherche donc à diminuer le prestige de la Prusse, qu'elle remplace ses grands fonctionnaires par des Rhénans et montre la supériorité de la France. En réponse au cri de ceux qui brisent l'armature prussienne : « Vive la République rhénane »³, Barrès précise « *la France n'y apporte aucune préoccupation égoïste, mais la Rhénanie organisée en dehors de la Prusse et de la Bavière, c'est la paix* »⁴.

Lorsque les Rhénans proclament leur indépendance en créant la république, Barrès est plein de joie. Fondée au sein de l'Allemagne, cette république pacifique composée de la province rhénane, du vieux Nassau, de la Hesse rhénane et du Palatinat, proclame la libération de ces pays qui n'ont pas pu faire épanouir leur destinée propre et qui ont servi de terrain de colonisation à la Prusse et à la Bavière⁵. Ils restent allemands, mais ils refusent le prussianisme ; réveillés par leur sang celto-germanique, ils veulent disposer d'eux-mêmes et jeter le joug de l'Allemagne qui menace de travaux forcés à perpétuité les partisans de la liberté. La jeune république fera son possible pour empêcher une nouvelle guerre franco-allemande dont elle serait le champ de bataille, et la Bavière et le Hanovre suivront très probablement son exemple, détruisant ainsi l'unité allemande de Bismarck⁶. Barrès se réjouit de ce qu'elle va fournir un débouché aux produits français et de ce qu'elle pourra lui offrir plus avantageusement qu'ailleurs d'autres produits qui lui manquent.

Envers cette jeune république qui fait la transition entre deux civilisations, la France a des devoirs que Barrès ne cesse de préciser.

Ce n'est pas un outillage modernisé qu'elle doit fournir à ces pays prospères, mais elle doit y ressusciter un épanouissement des libertés locales, et les faire céder à l'« attraction française »⁷. Préoccupés du confort, de la vie, tous membres d'un groupe ou d'une association, les Rhénans sont pourtant en danger de médiocrité intellectuelle et souffrent de manquer de spiritualité. Quand tout marchait avec rythme avant 1914, ils ne s'en apercevaient pas, mais dans les années

1. *Les Grands Problèmes du Rhin*, p. 52 (27 mars 1920).

2. *Ibid.*, p. 24 (2 févr. 1920).

3. *Chronique XIV*, p. 8-10.

4. *Les Grands Problèmes du Rhin*, p. 358 (déc. 1923).

5. *Chronique XIV*, p. 1-3 (1^{er} juin 1919).

6. *Ibid.*, p. 7-8.

7. *Les Grands Problèmes du Rhin* p. 18, (15 sept. 1919).

d'après-guerre, c'est à la France de placer sous les yeux ses meilleures traditions spirituelles pour faire face à Berlin qui se plonge dans le terrorisme et l'anarchie.

Barrès n'hésite pas à préciser que le rôle de la France est d'accomplir une œuvre éducatrice, d'éclairer et de satisfaire les aspirations de ceux avec qui elle prend contact ¹. Il faut cependant qu'elle choisisse judicieusement ce qu'elle va offrir ; Paris suffisait pour rebuter un Gœrrès, les querelles des cénacles littéraires, les droits de l'homme et du citoyen, la jeunesse de Stendhal comme idéal de l'adolescence contemporaine — tout cela n'aurait aucun attrait pour les Rhénans. Ils cherchent avant tout un idéal de l'âme qui leur soit propre et qui les satisfasse ; la France doit répondre à ce désir en les aidant à dégager leur génie, en liant les intérêts rhénans aux siens, et en « favorisant leurs libertés traditionnelles » ². Barrès s'indigne lorsque le gouvernement français permet la présence à Coblenz d'un représentant impérial du Reich. « Ayons une politique rhénane », s'écrie-t-il constamment — « puisque aussi bien ces problèmes ne sont pas l'effet d'une indigence indiscrete, mais le résultat direct des conditions auxquelles la géographie et l'histoire ont imposé une forme » ³.

Cette politique doit tenir compte de tout un passé séculaire et se garder de heurter les usages qui n'ont même pas pris la force de loi. Elle doit agir sur le principe qu'« un Rhénan ne peut pas penser comme un Champenois, et qu'un ancien sujet de Guillaume II ne peut avoir les habitudes d'esprit d'un Français de la 3^{me} République » ⁴.

« Pas d'annexion, pas d'assimilation simpliste, pas de conspiration. — Nous ne voulons être sur le Rhin que des guides éclairés et bienveillants, pour aider les provinces rhénanes à se donner l'organisation spirituelle et sociale où ils aspirent naturellement à vivre. D'accord avec nos alliées, la France, sur le Rhin, doit agir de telle manière qu'elle incline les Rhénans à concevoir un idéal spirituel, politique et social qui les détourne du pangermanisme de Berlin et qui les amène à entrer en contact plus étroit avec notre

1. *Le Génie du Rhin*, p. 200-1.

2. *Les Grands Problèmes du Rhin*, p. 340 (3 nov. 1923).

3. *Chronique XIV*, p. 132.

4. *Le Génie du Rhin*, p. 19.

esprit occidental »¹. Tel est le désir de Barrès à propos des régions rhénanes.

Il ne se refuse pas de traiter de ce qui n'a pour lui qu'un intérêt secondaire. Pendant les trois dernières années de sa vie, il se préoccupe sans cesse des problèmes : « Quels sont les besoins du Palatinat, de la Hesse, de la vallée de la Moselle et de la province rhénane ? Quels produits peuvent-ils nous fournir ? Quels produits pouvons-nous leur apporter ? Comment régler les tarifs de chemins de fer et de navigation ? Quels travaux d'utilité publique, d'intérêt commun, y a-t-il lieu d'entreprendre ? Comment des expositions d'art qui amèneraient à conclure des affaires peuvent-elles être organisées ? Comment amorcer les rapports entre sociétés littéraires, entre sociétés savantes, entre associations littéraires et artistiques de tous ordres ? »². Les questions d'équivalence de diplômes scolaires entre lycées et universités rhénans et allemands, du caractère et des préoccupations des associations agricoles rhénanes, de l'établissement d'une convention pour les caisses d'épargne, pour les assurances sur les maladies et sur les accidents pour les ouvriers rhénans en France, des conditions de commerce préférentielles pour les régions de la rive gauche — toutes ces questions sont l'objet de sa sollicitude, et il voudrait que des commissions mixtes les étudient³. Il se plaît souvent à dresser des listes des réclamations qu'il voudrait faire en faveur de la Rhénanie⁴.

Il conseille, dès la fin de la guerre, le rapatriement des prisonniers rhénans⁵. S'il ne s'intéresse vraiment qu'aux questions de culture et d'âme, il s'occupe aussi de la question du cordon douanier⁶. Il soutient que la décision de supprimer la douane au Rhin est désastreuse et inintelligible, une faute, un recul de l'action française sur le Rhin. Il s'occupe également de la question de la Ruhr, voulant faire voir la Prusse responsable des malheurs qui y régissent et la France désireuse seulement du bien-être des habitants⁷.

1. *L'Élection de Paris*. *Écho de Paris*, 11 mars 1921.

2. *Les Grands Problèmes du Rhin*, p. 34 (6 févr. 1920).

3. *Ibid.*, p. 34-5.

4. Voir *Ibid.*, p. 53 (27 mars 1920) et 381 (Marginalia).

5. *Chronique XIV*, p. 260.

6. Voir *Les Grands Problèmes*, des 25 août, 1^{er}, 19 et 28 oct. 1921 etc.

7. Voir *ibid.*, le 2 août 1920, le 30 oct. 1923, etc...

III.

Inspiré par l'*Histoire de la Gaule* de M. Camille Jullian, Barrès insiste sur ce qu'il reste d'apports romains dans les populations rhénanes, et de civilisation gallo-romaine qui subsiste malgré les siècles. « Par ce passé commun, par les idées et par les sympathies qu'elle a imposées sans répit à leurs aïeux, comme aux nôtres, nous demeurons des parents »¹.

Il voit dans le recul de l'histoire cinq siècles d'époque romaine qui « édifient sur le Rhin une civilisation si puissante que sur ses débris on va pouvoir bâtir jusqu'à nos jours » et en même temps il y distingue le Saint-Empire qui « anime d'inspiration latine une matière germanique »². Il est persuadé de l'amitié des Luxembourgeois envers la France, que lui confirment son expérience propre, ses conversations avec son ami Ernest Babelon, et le livre du ligueur Dontenville sur la France et le duché de Luxembourg³.

Si pour l'instant les Trévirois ne sont pas contents de lui revenir, envahis comme ils le sont par les rêves pangermanistes, Barrès est convaincu que dans quelques années ils la remercieront⁴. Mais c'est surtout dans le Palatinat qu'il aperçoit la grande influence française. Il y distingue deux groupes : d'une part les paysans libérés des droits seigneuriaux par la France⁵, qui refusent d'obéir aux influences du Nord de la Rhénanie, et d'autre part les ouvriers qui refusent d'obéir à la Bavière monarchiste, car, constate-t-il, les Palatins et les Bavaois ont une antipathie réelle et profonde les uns pour les autres. Le Palatinat est gardé de la Prusse par les vallées montagneuses qui forment une meilleure protection que le Rhin.

Sans jamais prêcher l'annexion des pays rhénans à la France, reconnaissant toujours qu'ils sont allemands, qu'ils veulent le demeurer et qu'ils demandent « leur autonomie dans le cadre d'une Allemagne pacifique »⁶, Barrès insiste sans cesse sur les affinités qu'ils ont avec la France, avec le génie latin et même avec le génie

1. *Il nous faut adopter et publier une politique rhénane. Écho de Paris*, 2 févr. 1920.

2. *Le Génie du Rhin*, p. 228.

3. *La France dans les pays rhénans*, p. 21 (30 nov. 1918).

4. *Ibid.*, p. 34 (2 déc. 1918).

5. *Le Génie du Rhin*, p. 154.

6. *Les Grands Problèmes du Rhin*, p. 7 (29 août 1919).

grec. Comme toujours, il est amené à envisager les relations franco-rhénanes dans leur développement historique. L'*Histoire de la Gaule* de M. Camille Jullian suffit pour le convaincre des affinités romaines qui existent en Rhénanie ; il se plaît, cependant, à répéter que Victor Hugo la compare aux cantons de la vieille Grèce et que les Burgraves lui paraissent des Hercules et des Thésées exterminateurs de monstres¹. Il revient même à cette idée dans la note où il admet la comparaison que fait le vieux poète entre des tragédies grecques et des légendes rhénanes. « Ah !... certes, sur le Rhin, la beauté est inférieure, s'écrit l'auteur du *Génie du Rhin*, mais ici et là, c'est la même sorte de préoccupation politique et morale ». Mais il regrette que les tragédiens grecs aient tiré de leurs vieilles légendes une philosophie, tandis que celles du Rhin, laissées sans emploi, aient été prises par Wagner qui a su rendre la grandeur primitive du fleuve mais non la sociabilité de son peuple.

Il y a dans l'âme française une notion rhénane, tout comme il y a dans l'âme rhénane quelque chose qui l'attire vers la France et qui vient sans doute de leurs lointaines origines communes. C'est ainsi que le problème du Rhin n'est pas seulement un problème de la politique, mais une fatalité autrement puissante². Comme Barrès ne cherche pas à faire remonter l'histoire de leurs relations au-delà de la Révolution, il démontre comment les cinq dernières générations françaises ont interprété le rôle éternel de la France sur le Rhin. L'élan révolutionnaire porte les Français ardents à vouloir régénérer l'Allemagne, et pour eux, le fleuve est le pont par où passeront leurs idées pour délivrer ce pays de son passé féodal. Seulement, Madame de Staël et les romantiques manquent d'horizon politique en ne cherchant en Allemagne que les mystères de la musique, l'idéal et la rêverie. Puis Victor Hugo « donne une forme magnifique et périlleuse à cette interprétation »³ ; Edgar Quinet se détache de la conception romantique et distingue le germe du pangermanisme ; pour la génération qui suit, le Rhin devient le fleuve des villes d'eaux. Viennent Taine et la défaite, et le fleuve alors est interdit aux Français.

Après la Révolution, c'est la France napoléonienne qui agit en Rhénanie. Une vive impulsion française encourage ses habitants dans leurs dispositions naturelles à protéger les vestiges de leur passé

1. *Le Génie du Rhin*, p. 81.

2. *Ibid.*, p. 6.

3. *Ibid.*, p. 12.

et à en recueillir les légendes, et même après le départ des autorités françaises, ce mouvement continue. Des musées sont créés, et Barrès est heureux d'être le premier à saluer à Trèves libérée du joug prussien les « charmants Gallo-Romains » en pierre qu'on y trouve ¹.

La France a su gagner le Rhénan en lui permettant de vivre selon sa nature : puisqu'il a des possibilités de dévouement, elle l'a amené à servir Dieu dans la religion catholique et à bénéficier du cœur charitable que les Français lui apportent ². La charité qu'elle lui offre contient le mélange du mysticisme et de raison qui lui convient ³. C'est ainsi qu'il sait comprendre la France alors qu'elle est souvent décriée dans d'autres pays.

Sachant qu'il aime le confort et une vie matérielle prospère, elle a organisé sa vie économique et donné un essor à son industrie, et il est significatif que Barrès ne place qu'en dernier lieu cet aspect de l'intervention française. Dans un débordement de vie industrielle le Rhénan exprime ses dispositions autochtones, et grâce à elles, « cette bonne et belle matière rhénane » est mise en mouvement au lieu d'être immobilisée dans des formes surannées ⁴. C'est ainsi la France, qui, la première, a compris les qualités laborieuses de ce peuple et qui a su leur donner une valeur utile et humaine, et cela avec tant de succès que les Prussiens n'ont pas osé dissoudre le Conseil des Prud'hommes ⁵. Mais Napoléon est surtout à louer d'avoir voulu, en plus du développement économique, le développement de toutes les valeurs humaines ; si bien qu'après quinze ans existait déjà une communauté de méthodes et « le Rhin commençait à devenir une frontière » ⁶.

Ainsi les Français ont été des « éveilleurs ou plus exactement des modeleurs » ⁷, et leurs séductions subsistent que ce soit dans l'ordre de l'économie, de la spiritualité, de la charité ou du militarisme. Mais c'est surtout en étudiant la vie légendaire du Rhin, que Barrès fait ressortir le caractère du peuple rhénan dans son contraste avec le germanique et dans ses affinités avec le français. La mythologie

1. *La France dans les pays rhénans*, p. 38 (2 déc. 1918).

2. *Le Génie du Rhin*, p. 93.

3. *Ibid.*, p. 118.

4. *Ibid.*, p. 148.

5. *Ibid.*, p. 162.

6. *Ibid.*, p. 175.

7. *Ibid.*, p. 192.

primitive germanique « avec ses tourbillons inhumains, ses déchaînements d'éléments *dévasteurs*, semble plutôt superposée qu'indigène dans les créations de l'imagination rhénane » ¹. L'histoire rhénane forme donc « une symphonie à part dans le concert merveilleux du folk-lore germanique » ². C'est que sous les vieilles légendes il y a des événements réels où l'on peut distinguer la physionomie d'un peuple, et que ce peuple, par sa proximité du Rhin, est de mœurs et de caractère plus doux que la nation dont il parle la langue. Dans ses légendes, il y a un héroïsme qui veut, à l'encontre de celui des légendes allemandes, triompher des forces confuses de la nature, qui veut voir l'innocence récompensée et le mal puni. On n'y éprouve ni cette impression de terreur que donne la nuit de Walpurgis, ni un sentiment de puissances méchantes, d'une volonté hostile, mais au contraire quelque chose d'humain. Si la légende rhénane traite du même monde que l'allemande, l'interprétation en est différente parce qu'elle s'apparente « à notre monde légendaire des Ardennes, de la Meuse, des Vosges, de la *mythologie celtique et latine* d'une manière générale » ³. Les esprits du Palatinat sont proches parents « des fées et des nains que nous voyons évoluer avec tant de politesse et de grâce dans les *Contes* de Perrault » ⁴. Le Pays du Rhin n'inspire pas à ses habitants les terreurs qu'évoquent le ciel du Brocken et les forêts primitives de l'ancienne Germanie, et leurs légendes font écho aux grands courants de civilisation qui ont passé sur ce peuple. Elles se souviennent des activités constructrices des soldats de l'époque romaine, des bienfaits de Charlemagne (qui n'est pas, d'après Barrès, un empereur allemand) « jusqu'aux meilleurs des temps allemands, et pour finir la gloire de Napoléon I^{er} entouré de ses vétérans » ⁵. Ils y font voir leur instinct de gratitude, et c'est sous la protection tutélaire de la France qu'ils ont pu recueillir leurs légendes ⁶. Barrès regrette que les pangermanistes de la tradition littéraire se donnent pour tâche de réviser le folk-lore rhénan, que Grimm ait voulu l'incorporer dans l'unité de l'âme germanique, et que Richard Wagner ait jeté dans le Rhin l'anneau des Nibelungen.

1. *Le Génie du Rhin*, p. 40.

2. *Ibid.*, p. 39.

3. *Ibid.*, p. 43.

4. *Ibid.*, p. 49.

5. *Ibid.*, p. 56-7.

6. *Ibid.*, p. 64.

Barrès cherche donc toujours à deviner le secret de la nostalgie pour la meilleure France ressentie par les habitants des régions rhénanes. Toute l'œuvre charitable française au début du dix-neuvième siècle a gagné les cœurs et reste cachée au fond des âmes ; et c'est même, d'après Barrès, la France qui a mis en mouvement la belle matière rhénane dont l'activité se trouve au cœur de toutes les institutions commerciales et industrielles de son époque ¹. Au cours des siècles, explique-t-il, la France a dû combattre l'influence prussienne rigide, froide, mécanique ; mais l'esprit de la population rhénane, inerte et pesante quand elle est laissée à elle-même, s'anime au contact de l'intelligence française tandis qu'elle devient massive au contact de la prussienne ². Depuis 1870, l'imagination rhénane a été surtout occupée de questions économiques, mais sous les apports prussiens Barrès distingue ce qu'il y a de la Gaule belge dans son caractère, de cet esprit qui fait que les races françaises et rhénanes peuvent s'entendre.

C'est ainsi que de l'occupation romaine, de ses relations avec la France en même temps que des préoccupations principales de ses habitants, ce peuple tient un caractère particulier qui le différencie des Allemands et le rapproche de la France.

Au premier jour de l'arrivée de la France, après la guerre de 1914, les populations rhénanes étaient disposées à accepter ce qu'elle leur apportait, contentes, peut-être, qu'elles fussent dispensées de prendre l'initiative ³. Avec un soin d'amateur, Barrès cherche à établir tous les points de contact entre les deux pays. Le lycée français qui s'ouvre à Mayence, les conférences données par des officiers, la bonne volonté que montrent les indigènes à apprendre la langue française, le traitement des prisonniers français pendant la guerre, tout lui est sujet de joie ⁴. Il voudrait recréer le génie du Rhin, ce trésor englouti dans le fleuve qui n'est pas le trésor d'Attila, mais celui de Jules César. Un beau rôle pour les historiens et les artistes de son pays serait, dit-il, de dégager ce génie ⁵. Une autre fois, il déclare que ce trésor consisterait seulement en des florins et des thalers d'un âge mercantile que des mains françaises ayant l'habitude des

1. *Le Génie du Rhin*, p. 148.

2. *Les Grands Problèmes du Rhin*, p. 106 (13 sept. 1920).

3. *Ibid.*, p. 6 (29 août 1919).

4. *Ibid.*, p. 9.

5. *Ibid.*

beaux-arts et du luxe semblent aux indigènes mal préparées à chercher ¹.

Ainsi la présence française en Rhénanie a sa valeur morale en ce qu'elle fait réagir les esprits contre l'intransigeance d'un Bismark, contre le nietzschéisme et « l'Allemagne au-dessus de tout » ².

Les affinités s'accroissent avec l'occupation si bien qu'en octobre 1923, Barrès écrit qu'il n'y a nul Rhénan qui ne se félicite de la présence de la France sur le territoire ³. Les habitants de la Ruhr ouvrière reconnaissent ses qualités de bon sens et de mesure et s'émerveillent de sa fermeté sans inutile brutalité qui ne ressemble aucunement à la manière prussienne, et Bismark commence à perdre sa popularité. Jusqu'en 1922, et bien que les ouvriers rhénans soient des « socialistes unitaires centralisés à Berlin », Barrès constate qu'il n'y a aucun conflit armé entre les soldats français et les indigènes ⁴. Les soupes populaires, les œuvres charitables de distribution, les visites à domicile par les dames de la Croix-Rouge — toute l'action française a gagné le cœur des Rhénans. « Ils savent répète Barrès, qu'à Berlin on les considère comme des Allemands d'une qualité inférieure et qu'en France, au contraire, de toute éternité, on les a préférés à toutes les autres nations allemandes » ⁵.

IV

C'est pour qu'on sache en France et sur le Rhin quelles sont les relations entre les deux pays et quelle est la politique que voudraient mettre en exécution les meilleurs Français que Barrès demande à faire ses cours dans l'Université de Strasbourg d'où ses paroles pourront descendre le Rhin. Depuis combien de temps avait-il cette pensée d'aller professer à Strasbourg ? Dès 1915 il rapporte une conversation qu'il a eue avec M. Charles Diehl où celui-ci dit qu'on a besoin de gens capables de distinguer les Alsaciens de race des Allemands immigrés. Il répète le vœu de M. Ernest Lavisse qui voudrait demander, le jour où on en ferait l'appel dans

1. *Les Grands Problèmes du Rhin*, p. 18 (15 sept. 1919).

2. *Ibid.*, p. 314 (25 mars 1923).

3. *Ibid.*, p. 332 (3 octobre 1923).

4. *Ibid.*, p. 334.

5. *Ibid.*, p. 335.

l'Alsace reconquise, d'aller professer à l'Université française de Strasbourg ¹.

En 1917, il rêve de la création sur le Rhin, à Strasbourg, d'« une université savante, brillante, largement dotée, qui soit un phare d'où la plus haute pensée française surveillera la Germanie et distribuera ses feux dans un immense horizon » ². En 1918, il s'écrie : « Ah ! quelle grandiose journée, celle où la France rétablira dans la chaire de Strasbourg, à la place des docteurs juridiques de l'Allemagne refoulée, les maîtres et les principes du noble droit français » ³. Enfin, deux ans après le retour de Metz et de Strasbourg à la France, il trouve que le temps est arrivé d'étudier quelles relations peuvent s'établir entre Rhénans et Français, de créer l'unité des vues et une convergence de tous les efforts. Voilà pourquoi il professe ses cours à la mi-novembre de 1920 dans les journées commémoratives de la rentrée des troupes françaises en Alsace-Lorraine.

Interrogé sur ce qui l'a décidé à faire ses cours, Barrès répond : « Ce qui m'a poussé, c'est mon amour du sujet que je voulais traiter. Un tel amour, que je ne peux voir où que ce soit, dans la page la plus morne du livre le plus insipide, le nom du fleuve brillant et mystérieux, sans en recevoir une espèce de commotion, un prodigieux éveil d'intérêt, une curiosité de tout l'être » ⁴.

Il semble avoir hésité assez longtemps avant de choisir le plan sur lequel il élaborerait ses leçons et avoir déchiré plus de pages en brouillon qu'il n'en a gardées. Un de ses projets fut d'écrire d'une manière impersonnelle et très simple ; mais trop absorbé par son sujet, il y introduit à tout moment des souvenirs et ses opinions personnelles ⁵. Les cours professoraux deviennent roman, émotion, mémoire, et il se trouve emporté par son intérêt dans le folk-lore rhénan dont son enfance a été nourrie à un tel point qu'il préfère certains contes de Grimm à ceux de Perrault. Il reconnaît d'ailleurs toute l'importance de ce folk-lore car il trouve que le « mal germain est le même dans la mythologie des Grimm et des Wagner, dans les cartels et les trusts des Stinnes, dans les constructions systématiques des Karl Marx » ⁶.

1. *Chronique* III, p. 248-9 (17 févr. 1915).

2. *Ibid.*, IX, p. 321, (28 mai 1917).

3. *Ibid.*, XI, p. 261 (15 mars 1918).

4. *Le Génie du Rhin*, p. 8.

5. Voir *Ibid.*, p. IX.

6. *Ibid.*, p. 15.

Il aurait encore aimé raconter ses voyages sur la Moselle et le Rhin, analyser le tressaillement de poésie et l'attrait mystérieux dont il est saisi lorsqu'il se tourne vers le grand fleuve. Mais il cherche à se prouver à lui-même la vérité de son amour rhénane en trouvant la force de se discipliner.

Guidé par sa soif d'âmes, il aurait encore voulu choisir un certain nombre de Rhénans indigènes enracinés dans la rive gauche, pour « les définir à la fois dans ce qu'ils ont de particulier et dans ce qu'ils ont de maniable à des choses françaises, d'attrayant au sens étymologique »¹. Puis il aurait étudié les individus qui ne tiennent à la Rhénanie que par un mariage intellectuel, tels les Hugo et les Quinet. Finalement il décide de faire de son cours trois chapitres : esprit, cœur et volonté. Et dans ces trois aspects il étudie l'âme rhénane afin de révéler le génie qui sommeille auprès du fleuve, car la France ne saura accomplir sa tâche que si elle connaît l'âme des Rhénans².

Il aurait même voulu se mettre à la suite de Michelet, de Quinet et de Mickiewicz, si bien qu'en l'écoutant, les frères Tharaud pensent à leurs cours qui eurent un si grand retentissement dans la conscience française et européenne du siècle dernier³.

Pendant un certain moment, il avait été tenté de décrire un voyage semblable à celui qu'avait fait Victor Hugo en 1838⁴. L'intérêt que ressent Barrès pour le poète, s'étant refroidi peu après son arrivée à Paris, renaît lorsqu'il apprend que l'auteur du *Rhin* est Lorrain⁵, et au cours de la Guerre, il reprend l'idée que lui avait inspirée Burdeau : celle de confondre le nom national et républicain de Hugo avec la patrie.

Il se plaît à rappeler comment le poète aimait à dénombrer « pour le plaisir de faire sonner des syllabes bizarres » les noms des Basses-Vosges⁶. En 1919, dans sa conférence à la Sorbonne du 2 mars, il s'empresse « de dégager ce que le vieux prophète nous dit en tant que Lorrain et de mettre en valeur son message rhénan »⁷.

1. *Le Génie du Rhin*, p. XXIII.

2. *Ibid.*, p. 35.

3. Voir J. et J. Tharaud : *Maurice Barrès et le Génie du Rhin*. *Écho de Paris*, 18 nov. 1920.

4. Il écrit une lettre à cet effet à M. Baldensperger datée du 17 février 1920.

5. Voir *Description de la terre qui produisit Victor Hugo*. *Le Gaulois*, 21 janv. 1902. *On ne crée pas, on conserve*, *ibid.*, 2 févr. 1902.

6. *Chronique* VI, p. 344 (30 nov. 1915).

7. *Les Maîtres : Hugo sur le Rhin*, pp. 253-272 (p. 254).

Ce Lorrain était, dit Barrès, pendant toute sa vie un défenseur des marches de l'Est contre la Prusse ; il a laissé des textes formels prouvant qu'il faut à la France la barrière du Rhin¹. Il a été pour les provinces rhénanes ce que furent certains écrivains après 1870 pour Metz et Strasbourg : il n'a jamais cessé de les désannexer « littérairement et moralement »². Barrès n'ignore pas les fautes du *Rhin*, des *Burgraves* et d'*Éviradnus*, combien ils manquent de précision, et comment l'auteur a traversé les pays rhénans sans faire remarquer tout ce qui les différencie des pays d'Outre-Rhin. « Il a regardé cette région à travers les prismes du romantisme germanique. Il a traité bien à tort d'empereur d'Allemagne, Charlemagne qui fut roi et empereur des Francs. Bref, il s'est cru en pleine Germanie quand il se trouvait en terre gallo-romaine et seulement au seuil de la Germanie et, par cette erreur, l'effet de ses livres fut considérablement affaibli »³.

Cependant son interprétation est gallo-romaine et s'oppose à l'interprétation germanique, à la « philosophie brumeuse, triste ou compliquée »⁴. En haïssant les burgs, affirme Barrès, Hugo sent comme le Rhénan et non comme le Prussien qui les adore⁵. Le chevalier et le reître représentant deux civilisations, se sont éternellement confrontés sur le Rhin, et Hugo est Français pour avoir transposé dans le paladin germanique les traits latins⁵.

Lorsqu'il se peint, c'est en chevalier du Rhin, lorsqu'il se choisit des ancêtres, il se réclame des seigneurs rhénans ; ses chevaliers et ses burgraves sont des « Rhénans qui ont la tradition de Roland »⁶. Sachant lire le paysage et aller droit aux choses, il a arraché les traditions du fleuve « à l'étouffoir du mythe germanique et du sentimentalisme d'Outre-Rhin pour les introduire dans la vie légendaire universelle »⁷, car il sait qu'elles n'engendrent pas « de divinités confuses et de forces naturelles impitoyables »⁸ : « C'est que Victor Hugo — il faut dûment le constater, précise Barrès — est

1. *Les Maîtres*, p. 262-3.

2. *Ibid.*,

3. *Ibid.*, p. 267.

4. *Ibid.*, p. 268.

5. *Ibid.*, p. 271.

6. *Le Génie du Rhin*, p. 77 note.

7. *Ibid.*, p. 78.

8. *Ibid.*, p. 81.

Lorrain de la vallée du Rhin »¹. Il ne savait presque rien de la littérature allemande, selon l'auteur du *Génie du Rhin*, mais avec les autres romantiques il a admiré le pays en bloc. « Pour exprimer son Allemagne, il a eu des ressources verbales prodigieuses. Les ressources d'un Callot », écrit Barrès en 1906², mais pour lui, le grand homme de ce pays est le Rhénan Beethoven³.

Ainsi il n'y a rien du Walhalla dans son œuvre, et une bataille pacifique se livre sur le fleuve entre le Lorrain Hugo et le Hessois Grimm. Celui-ci avait pour lui toute la pesanteur de l'érudition allemande, mais l'autre allait au fond de la vérité rhénane, et il semblait, au moment où le prestige de l'armée prussienne l'emportait, que ses intuitions allaient triompher des constructions de l'Allemand dans cette lutte inconsciente⁴.

Hugo a compris tout le pittoresque et toute la rêverie du grand fleuve. Mais tout cela ne suffit pas à l'auteur des *Grands Problèmes du Rhin*. Sous le poétique et le mystérieux il cherche l'âme, et le *Rhin* d'Hugo lui paraît insuffisant puisque l'auteur ne distingue pas la vie religieuse quotidienne, les couvents, les hôpitaux, les ouvroirs, les écoles, les multiples associations professionnelles et charitables et surtout la puissante organisation industrielle et économique. Ce n'est pas que les ruines n'intéressent pas l'auteur de « *Il faut laisser vieillir la beauté* »⁵, mais il n'en veut pas dresser le catalogue comme Hugo semble avoir été un peu enclin à le faire. Au-dessous de ces pierres celtiques, Barrès voit les fées qui y séjournent et qui parlent un langage qu'il est pressé d'entendre, puisque chacune a sa légende.

Convaincu que le trésor spirituel amassé sur le Rhin n'est pas assez connu, Barrès résout de le faire connaître, non sans opposition de la part de ceux qui auraient dû le soutenir le plus. Il s'expose à la raillerie des Allemands qui trouvent plaisant que leurs professeurs soient remplacés par un académicien, et les Alsaciens eux-mêmes le reçoivent avec quelque méfiance⁶, parce que sa thèse

1. *Le Génie du Rhin*, p. 78.

2. *Cahiers* IV, p. 72-3.

3. *Le Génie du Rhin*, p. 12.

4. *Ibid.*, p. 83.

5. Voir *La Revue alsacienne illustrée*, art. à la page 65, 1906.

6. F. Baldensperger : *Les grandes journées strasbourgeoises de Maurice Barrès. L'Alsace française*, II oct. 1924.

leur paraît faire une distinction entre les diverses Allemagnes tandis qu'ils n'en connaissent qu'une sorte. Le *Journal d'Alsace-Lorraine* proteste vivement contre l'idée qu'il y a une conception politique à la base des cours d'un homme qui a toujours demandé que les provinces au sein de la France puissent se développer selon leurs propres vérités¹.

On lui reproche également de faire de la psychologie lorsqu'il faudrait considérer le problème au point de vue économique. Barrès répond que les auteurs d'une telle objection ne connaissent qu'imparfaitement leur époque : « Pour l'observateur réfléchi et clairvoyant, fait-il remarquer, dans le monde entier et surtout sur le Rhin, ce sont essentiellement des problèmes de culture qui se posent »², et les Rhénans, malgré leur puissante organisation économique, sont en danger de médiocrité intellectuelle. Il ne veut pas considérer l'objection que la France n'a pas assez de force pour pouvoir en fournir à ces pays.

Ses cours provoquent une protestation plus puissante encore dans la forme d'un ouvrage de 102 pages où Ernst Bertram prend une à une les idées de Barrès pour les réfuter et accable de son mépris tout désir de prouver la supériorité du génie latin et sa popularité dans les pays rhénans³.

Barrès sait toute l'importance d'une réussite dans cette Université sur le Rhin, si bien pourvue de périodiques allemands et français, d'un *Bulletin de la presse allemande* qui dépouille des quotidiens d'Outre-Rhin, d'une Faculté de Théologie catholique et d'une Faculté de Théologie protestante pouvant faire bénéficier la France des notions allemandes, et qui s'enorgueillit de noms illustres comme ceux de M. Pfister et de M. Baldensperger.

L'Université de Strasbourg, un des centres directeurs de la pensée du Rhin, est donc bien située pour être le siège d'un nouvel humanisme, et Barrès refuse d'admettre qu'un esprit chauvin inspire ses cours.

Il va accomplir une œuvre nationale et non créer une machine de guerre retournée contre les valeurs germaniques. Aussi insiste-t-il sur la valeur allemande de l'Université, sur le fait que la première thèse soutenue dans l'Université française est sur Goethe qui représente pour lui « le meilleur effet que la civilisation française

1. Pourquoi M. Barrès parle à Strasbourg. *L'Alsace française*, 13 nov. 1920.

2. *Le Génie du Rhin*, p. XIV.

3. Voir Ernst Bertram : *Rheingenieus und Génie du Rhin*. Bonn 1922.

peut se flatter d'exercer sur les régions, en éternel suspens, avoisinant le grand fleuve historique ». Loin de combattre le vrai génie germanique, Barrès voudrait au contraire le voir se développer chez les Rhénans au détriment de l'esprit prussien et du teutonisme qui ont tout défiguré.

L'auteur du *Génie du Rhin* reconnaît, d'ailleurs, que l'Université de Strasbourg est grande à cause de sa forte tradition alsacienne, de son outillage matériel allemand, et de son inspiration française.

Malgré certains défauts qu'il se plaît à constater, Barrès avoue que la victoire a donné à la France « en lui rendant l'Alsace, un ensemble de constructions comme nulle autre ville, hors la capitale, n'en possédait chez nous » ¹. Et suit une louange des sept Facultés, de la Bibliothèque avec ses facilités de prêt qui ont si bien servi l'auteur du *Génie du Rhin*, des instituts, bref une louange telle qu'un Allemand même en serait heureux.

Parmi les raisons qui incitent Barrès à choisir Strasbourg pour professer ses cours, se trouve celle qui désigne cette ville comme un « magnifique lieu pour l'esprit » ² — un parfait climat pour la pensée, un lieu de méditation spirituelle, un point de perfection historique et géographique où l'on peut procéder à une épuration des valeurs germaniques. Et parce que le génie français vient mitiger ce qui aurait pu être lourd et mécanique chez l'Allemand, l'Université de Strasbourg est plus favorisée que les autres.

On pourrait se demander pourquoi Barrès ne se contente pas de propager ses idées par le moyen d'articles et de livres qui pourraient atteindre un plus grand public que des cours. Il est très probable que c'est pour exprimer son affection envers ces pays malheureux qu'il vient en personne y parler. Lorsqu'il veut à tout prix intéresser le grand public à la politique rhénane, le fait qu'elles ont été professées donnent peut-être plus d'éclat à ses leçons ³, et sa présence à Strasbourg témoigne de sa volonté de s'entendre avec les Rhénans, volonté que l'imprimé n'aurait peut-être pas eu la puissance de faire ressortir. Son but était d'atteindre la jeunesse, et surtout la jeunesse par laquelle la question rhénane pût être résolue. Où trouverait-il un moyen plus direct de lui parler que dans cette Université où Français, Alsaciens et Allemands travaillent côte à côte ? Ici plus qu'ailleurs,

1. *Les Grands Problèmes du Rhin*, p. 115 (6 déc. 1920).

2. *Ibid.*, p. 134 (20 déc. 1920).

3. *Ibid.*, p. 393 (Marginalia).

on comprend la vitalité des problèmes qu'il veut traiter, et de ce lieu plus facilement que de tout autre pourrait partir un mouvement qui embrasserait les pays du Rhin, la France et même l'Allemagne. Le conférencier a, d'ailleurs, la joie d'être reçu dans leur local par l'Association des Étudiants alsaciens et, dit M. Baldensperger, parmi toutes les solennités qui se multiplièrent pendant cette quinzaine strasbourgeoise, c'est l'heure passée avec les jeunes qui lui fit le plus de plaisir ¹.

Non content de rester à Strasbourg, il s'en va aussi exposer ses idées à l'Université d'Aix-en-Provence, en même temps qu'il les propage en Suisse par la *Revue de Genève* ².

Barrès ne se tient pas aux statistiques, « et c'est, à vrai dire, ce désir de dégager les traits éternels, écrit le *Journal d'Alsace-Lorraine*, qui lui a permis de découvrir parfois les dispositions latentes, de retrouver ce qu'il appelle « le fonds sentimental rebelle à l'analyse » que l'imagination permet de saisir » ³. Vivement applaudi par son auditoire, il traite successivement dans cinq leçons du *Sentiment du Rhin dans l'âme française*, de la *Vie légendaire du Rhin*, de l'*Histoire du cœur charitable rhénan*, des *Directions françaises dans la vie sociale du Rhin* et d'une *Tâche nouvelle pour la France sur le Rhin*. La première leçon montre la France de la Première République s'élançant vers le grand fleuve avec la généreuse pensée d'arracher l'Allemagne au régime féodal, puis la période de l'exaltation romantique sous Mme de Staël, Victor Hugo et Michelet, puis le Second Empire et enfin la France de 1870 arrachée de tout contact avec le bassin rhénan. La deuxième démontre combien les légendes rhénanes sont plus douces que les allemandes et comment Wagner et ses contemporains ont essayé de les annexer ou d'amener leurs propres héros sur le Rhin, comment Hugo a su en dégager mieux que tout autre leur caractère autochtone. La troisième met en valeur les bienfaits de la charité française. La quatrième fait ressortir combien la France de Napoléon était en réalité l'inspiratrice de tout l'essor économique dont a joui la Rhénanie et la conclusion détermine les devoirs de la France envers ce pays qui lui est attaché par tant de fibres au-dessous de l'esprit prussien qui couvre le tout.

1. Fernand Baldensperger : *Les grands jours strasbourgeois de Maurice Barrès. L'Alsace française*, 11 oct. 1924.

2. *Les Grands Problèmes du Rhin*, p. 219. (janv. 1922)

3. *Pourquoi Maurice Barrès parle à Strasbourg. Journal d'Alsace-Lorraine*, 14 nov. 1920.

Deux noms bénis sur le Rhin et que Barrès aime à répéter sont ceux de Napoléon dont l'administration n'est pas oubliée, et de Jeanne d'Arc. La sainte, surtout, se trouve à sa place sur ce fleuve où Schiller l'a chantée et non loin duquel elle est née. Elle peut, selon Barrès, jouer un grand rôle dans ces pays rhénans, à cause du mouvement catholique de caractère latin, lequel s'oppose au mouvement des nationalistes protestants qui vont jusqu'à chanter dans leurs temples le *Deutschland über alles* ¹. Le souvenir de ses fêtes à Mayence revient sans cesse à l'esprit du conférencier et la sainte lui apparaît comme celle qui conseille de rejeter l'esprit prussien « tout mêlé de slavisme » auquel répugne l'âme des habitants rhénans. Elle leur propose ce que d'eux-mêmes ils préfèrent ; « sous sa bannière, tout en gardant leurs drapeaux rhénans, ils peuvent se reconnaître et se libérer ». Dès son apparition sur le Rhin elle a été populaire, semblant annoncer à ces populations « une manière supérieure d'orienter la crédulité et la vie instinctive » ². Celle qui est « le mystère en pleine lumière », la faiseuse de clarté, prédispose les imaginations à se laisser charmer par les actes de justice ³. Les Rhénans ont cru en elle, affirme Barrès, même avant qu'elle eut donné son signe, et leur croyance s'est exprimée dans la chronique rimée, la roman, le drame, les légendes et les images. Ils admirent, ils inventent même une légende pour faire de son échec un triomphe ⁴. Dès son vivant commence le mouvement qui continue jusqu'à Schiller. Jeanne doit donc prendre sa place à Strasbourg pour rendre de grands services sur le Rhin.

M. J. J. Brousson raconte même dans une petite étude qui n'est guère écrite en faveur de Barrès, comment, lorsqu'on essaie de prouver l'origine champenoise de la sainte, celui-ci s'écrie : « J'ai trouvé, mon ami ! j'ai trouvé — Jeanne d'Arc n'est ni Lorraine, ni Champenoise... Elle est Rhénane ! » ⁵.

V

Lorsqu'il professe ses cours, Barrès se trouve « sur les confins de deux civilisations qui tantôt s'interpénètrent, tantôt se heurtent en

1. *Chronique* XIV, p. 352. (4 juillet 1919).

2. *Le Génie du Rhin*, p. XXIII.

3. *Ibid.*, p. 216.

4. *Jeanne d'Arc sur le Rhin. Écho de Paris*, 5 juillet 1920.

5. *Les deux Maîtres*, p. 62.

produisant des étincelles incendiaires ». Il sait que la Rhénanie est terre allemande, et pourtant il cherche à y relever tout ce qu'elle possède de génie français. Il veut en faire une grande union de deux contraires, un lieu d'épuration où la meilleure France et la meilleure Allemagne se rencontrent pour créer une civilisation de privilégiés qui réglera les destinées de l'Europe amenées sur le Rhin. C'est une région en perpétuel suspens avoisinant un grand fleuve historique où cependant l'esprit ressemble au lorrain plus qu'au prussien ¹.

« Je suis persuadé, écrit Barrès, que l'évolution naturelle des idées donnera d'elle-même à la région rhénane un caractère de région de transition entre la culture allemande et la culture française » ². Perpétuellement balancée entre « la civilisation latine et la barbarie supérieurement organisée » ³, lieu de désarmement où pourraient se développer « les idées respectueuses de l'humanité » ⁴, la Rhénanie représente, pour ainsi dire, la vie de Barrès soumise en grande partie à la pensée allemande, mais combattant toujours le prussianisme. C'est là « sur la pointe extrême du pays latin » que Barrès voudrait qu'on aille observer l'Allemagne « dans la lumière du Rhin et de la gloire française » ⁵ ; c'est de ce point de vue d'ailleurs que, depuis son voyage de la Moselle, il s'est toujours placé pour juger les théories allemandes, pour condamner la germanisation de l'Alsace-Lorraine tout autant que pour admirer le génie de Goethe et de Schiller qui furent baignés de la lumière française du grand fleuve.

C'est ainsi que le problème du Rhin n'est pas seulement « un effet de la politique » mais « une fatalité autrement puissante » ⁶. Le Germain cherche sur le fleuve la lumière du Midi, le Français le mystère, les traditions populaires, la musique, la fertilité luxuriante du sol et de nouvelles matières pour nourrir l'imagination. C'est un pays riche matériellement et moralement. Il est situé au carrefour des grandes routes suivies par les légions romaines et par les invasions barbares ; c'est « le croisement des voies qui, de la mer, remontent vers les refuges des Alpes, ou de la France, se dirigent vers l'Orient ; pays où *le mausolée d'Igel* fait face à la cathédrale de

1. *Le Génie du Rhin*, p. XXII.

2. *Chronique XIV*, p. 155 (5 oct. 1918).

3. *Les Grands Problèmes du Rhin*, p. 211 (17 nov. 1921).

4. *Ibid.*, p. 219 (janv. 1922).

5. *Le Génie du Rhin*, p. XXVIII.

6. *Ibid.*, p. 6.

Mayence, où le monument de Luther à Worms se reflète dans les eaux qui vont réfléchir la cathédrale de Cologne¹. Riche pays, en effet, où Barrès trouve son horizon moral, car il s'était plu à chercher « le mystère en pleine lumière » et à donner à une belle œuvre « la transparence et la limpidité en même temps qu'elle contient des mystères »². Son œuvre ressemble d'ailleurs à ce génie rhénan « que l'on peut dire, écrit-il, à la fois germanique et latin », et qui possède « une aptitude à traiter le mystère en pleine lumière »³.

C'est pour cette raison que sous la domination prussienne le cœur et l'âme rhénans souffrent d'être mis en face d'une lumière brutale qui les éblouit, tout comme le volontaire Ehrmann se trouve humilié de porter le casque à pointe. Que les réformes françaises répondaient à l'humeur rhénane est affirmé par le fait que les Prussiens n'osèrent pas y toucher, et que les Allemands de la rive gauche ont adopté le régime de la liberté tandis que la rive droite reste attachée au système des corporations et des classes⁴.

C'est de la même façon que l'esprit de Barrès, atteint par le germanisme, rejette tout ce qu'il ne peut assimiler de la pensée allemande. Ainsi peut-il écrire que pour les Rhénans comme pour lui-même : « quand les régimes succèdent aux régimes, les systèmes aux systèmes, le fond ne change pas, il est plein de romanité »⁵. C'est ainsi qu'il est convaincu que bientôt leur pays sortira de « la Walhalla qui ne parle ni à leur cœur ni à leur cerveau.... »

Le temps a manqué à Barrès pour résoudre ces grands problèmes du Rhin. Les derniers mots du projet de l'interpellation que la mort l'empêcha de porter à la tribune, résument assez bien son attitude, ses buts et ses conclusions : « la France n'y apporte aucune préoccupation égoïste, mais la Rhénanie organisée en dehors de la Prusse et de la Bavière et dans laquelle la paix se rétablit d'une façon définitive constitue une garantie pour nos frontières et pour la paix du monde »⁶. Mais plus clairement encore, la fin de sa dernière intervention à la Chambre exprime ses désirs les plus chers relatifs à ces pays piétinés : « Pour ma part, je tiens à déclarer avec une émotion profonde que c'est en toute sympathie que je salue

1. *Le Génie du Rhin*, p. 23.

2. *Les Maîtres*, p. 44.

3. *La France dans les pays rhénans*, p. 8 (29 nov. 1918).

4. *Le Génie du Rhin*, p. 155.

5. *Ibid.*, p. 229.

6. *Les Grands Problèmes du Rhin*, p. 365.

l'aurore d'un mouvement qui pousse les populations du Rhin à se détacher de l'influence néfaste de la Prusse, et, tout en restant allemandes, à chercher les moyens de coordonner leurs efforts avec les efforts de la France pour la paix du monde »¹.

La mort de Barrès provoque une vive émotion au Luxembourg comme le témoigne l'*Indépendance luxembourgeoise* dont il fut toujours un ami².

Son cortège funéraire est accompagné de deux grandes couronnes : celles de la Ligue des Patriotes et de la République rhénane, témoins des buts de sa vie active : l'Alsace-Lorraine enlevée à l'Allemagne, la Rhénanie se développant selon ses besoins intérieurs, libre de toute domination prussienne. Sa dernière journée, en effet, fut consacrée à un déjeuner des ligueurs où il rendit compte de son voyage dans les pays rhénans³.

On comprend la raison de l'intérêt qu'il ressent pour ces pays ; c'est qu'ils représentent matériellement ce dont il a eu l'expérience intellectuelle. Le sang rhénan coulait dans ses veines. Son enfance fut nourrie de l'air, des paysages et des légendes du grand fleuve ; la crainte des invasions et la méfiance du prussianisme étaient un legs de ses ancêtres, et la sensibilité de l'auteur du *Culte du Moi* est composée d'apports germaniques sur un fond latin.

Toute son activité d'écrivain et de politicien avait tourné ses regards vers l'Est, source à laquelle est puisée une grande partie de l'inspiration de son premier « roman » et vers qui fut dirigée sa dernière pensée.

1. *Les Grands Problèmes du Rhin*, p. 351, (12 nov. 1923).

2. Voir Gustave Ginsbach : *Maurice Barrès et le Grand Duché de Luxembourg, Pays lorrain*, mars 1924.

3. Désiré Ferry : *La dernière journée de Barrès. Le Matin*, 6 déc. 1923.



BIBLIOGRAPHIE

LES OUVRAGES DE BARRÈS ¹

A. F.	— L'Action française	N. A.	— Nancy artiste
B.	— La Batte	P.	— La Presse
C.	— La Cocarde	Pat.	— La Patrie
D.	— Le Drapeau	Pl.	— La Plume
E. de P.	— Écho de Paris	R. C.	— La Revue contemporaine
F.	— Le Figaro	R. I.	— La Revue illustrée
G.	— Le Gaulois	R. ind.	— La Revue indépendante
J.	— Le Journal	R. L.	— La Revue lorraine
J. F.	— La Jeune France	V.	— Le Voltaire
J. M. et V.	— Journal de la Meurthe et des Vosges.	V. M.	— La Vie moderne

1881.

- 18 mai. Les Échos de la librairie (J. M. et V.)
 18 juin. Deux vacances à l'Académie française (J. M. et V.)
 13 juillet. Madame Ackermann (J. M. et V.)
 24 nov. Oiseaux de Passage (J. M. et V.)

1882.

- 1 janv. et fév. Le Théâtre d'Auguste Vacquerie (J. F.)
 1 avr. Une mort de la *Jeune France*. Charles Hugo. (J. F.)
 1 juin. Le Chemin de l'Institut (J. F.)

1883.

- ANATOLE FRANCE. — Paris, Charavay frères (extrait de la *Jeune France* 1883), in-8°.
 Les hommes de la *Jeune France* XV : Maurice Rollinat. (J. F.)

1. Cette liste ne forme en aucune façon une bibliographie complète des ouvrages et des articles de Barrès. Seuls y sont compris ceux qui ont été cités dans le texte et qui ont, par conséquent, quelque rapport avec cette étude.

Pour une liste des éditions des œuvres de Barrès, de ses préfaces, ainsi que d'articles et d'ouvrages à consulter, voir : H. Talvert et J. Place. *Bibliographie des auteurs modernes* de 1897 à 1927. Tome I. Paris, Éditions de la Chronique des Lettres françaises « aux Horizons de France » 1928, in-8°.

Henri Massis *La Pensée de Maurice Barrès* (Paris, *Mercure de France*, in-16, 84 p.) donne un aperçu des collaborations de Barrès jusqu'en 1903 sans que sa liste soit tout à fait complète.

Voir aussi *Pays lorrain* mars 1924. Bibliographie des œuvres de Maurice Barrès, p. 171-175.

nov. 1884 — fév. 1885.

LES TACHES D'ENCRE, gazette mensuelle, chez M. Maurice Barrès, 76 rue Notre-Dame des Champs, Imp. R. Brissey, 4 n^{os} in-18.
(*Les Héroïsmes superflus* fév. 1885 font plus tard partie de *Sous l'Œil des Barbares*).

1885.

20 juin. Chronique parisienne (V. M.)
8 août. Chronique parisienne (V. M.)
19 sept. Chronique parisienne (V. M.)
24 oct. Chronique parisienne (V. M.)
25 oct. Le dernier soir d'une année qui s'accomplit (R. C.) (Voir *Sous l'Œil des Barbares*)

1886.

1 fév. La Mode Russe (R. I.)
10 mai. Les Aliénistes (V.)
17 juin. Projets d'actualité. J. J. Weiss (V.)
10 juillet. Dostoiewski (V.)
21 juillet. Le *Werther* de Massenet (V.)
29 juillet. La mode de Bayreuth (V.)
1 août. Lamartine.
Sur la Bretagne, 12, 21, 26 août, 3 sept. (V.) et 24, 31 juil. 7, 14, 21 août (N. A.)
Janv., mars, mai. *Les Chroniques*.

1887.

25 mai. Les Français malgré eux (V.)
19 oct. En Allemagne (V.)
1 déc. Les nouvelles religions (V.)
16 déc. Les historiens en 1887 (V.)

1888.

SOUS L'ŒIL DES BARBARES. Paris, A. Lemerre, in-18.
DIALOGUES PARISIENS : Huit jours chez M. Renan. A. Dupret, in-16.
6 janv. Heine et Tourgueniev (V.)
11 mars. M. le Général Boulanger (R. Ind.)
12 juin. Chronique. — La peur (P.)
14 juin. Journal de ma vie extérieure (B.)
17 août d^o (B. voir V. le 19 oct.)
24 août d^o (V.)
5 août. Le *Werther* de Massenet (N. A.)
11 nov. La sensibilité d'Henri Chambige (F.)
déc. En Lorraine (R. Ind.)

1889.

UN HOMME LIBRE. Perrin et C^{ie}, in-16.
25 janv. Le Courrier de l'Est.
5 févr. » »

21 juin. Une bonne vie de littérateur (P.)

27 oct. Notes d'un nouvel élu (F.)

31 oct. Notes d'un nouvel élu (P.)

Préface. Rachilde. *M. Vénus*. Paris, F. Boissier, in-18.

1890.

HUIT JOURS CHEZ M. RENAN, suivi de M. RENAN AU PURGATOIRE, Paris, Perrin, in-16.

TOUTE LICENCE SAUF CONTRE L'AMOUR. Paris, Perrin, in-16.

14 janv. Simple récit (P.)

28 janv. Commémoration socialiste (P.)

2 avr. Du recrutement d'un personnel révolutionnaire (F.)

29 mai. Le livre d'un artiste et d'un socialiste (P.)

27 juin. Les Mages (F.)

4 juil. Jeanne d'Arc ou la République ouverte (F.)

27 juil. Du génie suffisant de nos hypnotiseurs (F.)

1 sept. A Paul Verlaine (R. I.)

29 nov. Les nuances les plus récentes de l'amour (F.)

25 déc. Jean Moréas Symboliste (F.)

Préface. Maurice Beaubourg. *Contes pour les Assassins*. Paris, Perrin et C^{ie}, in-16.

1891.

LE JARDIN DE BERENICE. Paris, Perrin, in-16.

TROIS STATIONS DE PSYCHOTHÉRAPIE. Paris, Perrin, in-16.

1 janv. Jean Moréas symboliste (Pl.)

15 janv. La Rentrée (P.)

1 avr. Lettre de Barrès, numéro consacré à l'*Éthique de Maurice Barrès* (Pl.)

11 juin. Entretien avec deux anarchistes (F.)

1892.

LE CULTE DU MOI. EXAMEN DES TROIS IDÉOLOGIES. Paris, Perrin, in-16.

11 mars. La règle de vie d'un philosophe (F.)

4 juil. La querelle des nationalistes et des cosmopolites (F.)

7 oct. Renan posthume (J.)

20 oct. Commencement du feuilleton de l'*Ennemi des Lois* (E. de P.)

4 nov. Opinion d'une femme sur nos grands hommes (J.)

1893.

L'ENNEMI DES LOIS. Paris, Perrin, in-16.

20 janv. M. Jean Jaurès (J.)

6 mars. L'influence de M. Taine (J.)

14 avr. Napoléon. (J.)

19 mai. De l'épuisement nerveux (J.)

12 juin. La force allemande (J.)

28 juil. Ouverture générale (J.)

11 août. Entre deux réunions (J.)

- 18 sept. Promenade aux Pays de Salm-Salm (F.)
- 22 sept. L'Éducation par l'Italie (J.)
- 27 oct. La brume du Nord (J.)
- 17 nov. Psychologie des grands hommes (J.)
- 15 déc. Saluez Petits (J.)
- 26 déc. La fidélité dans le crime et la honte (F.)

1894.

- DU SANG, DE LA VOLUPTE ET DE LA MORT. *Un amateur d'âmes. Voyage en Espagne. Voyage en Italie.* Paris, Charpentier et Fasquelle, in-16.
- UNE JOURNÉE PARLEMENTAIRE (Comédie de Mœurs) 3 actes. (Interdite par la censure). Paris, Charpentier et Fasquelle, in-8°.
- 5 janv. Double Chronique. La littérature belge (J.)
- 12 janv. Le point de vue philosophique (J.)
- 19 janv. Le Tout Rambouillet à Paris (J.)
- (Préface. — Jean Lorrain : *La petite classe.* Paris, Ollendorf, 1895, in-18)
- 25 janv. Le philosophe Challemeil-Lacour (F.)
- 9 févr. L'esprit de révolte en littérature (J.)
- 16 mars. Le climat nouveau (J.)
- 11 mai. M. Jules Soury (J.)
- 10 août. Se prêter, non se donner (J.)
- 6 sept. Individualisme et solidarité (C.)
- 30 sept. La figure du général Boulanger (C.)
- 14 nov. Un excitateur de la personnalité (C.)
- 18 nov. Les raisons du succès (J.)
- 30 nov., 7 et 14 déc. *De Hegel aux Cantines du Nord* (J.)
- 15 déc. Un fleuve plus large que le Rhin (C.)
- 20 déc. Utilité des héros (C.)

1895.

- 5 sept. — 7 mars. — Barrès est directeur de la *Cocarde*.
P. 354. Décentralisation (N.A.)
- 27 janv. Le 27 janvier. (C.)
- 1 févr. Les frères de Bernadette de Lourdes (C.)
- 14 févr. Bienfaisance de l'ironie (C.)
- 16 févr. Le point de vue historique (C.)
- 30 juin. Assainissement et fédéralisme (Conférence prononcée à Bordeaux le 29 juin) (J.)
- 1 sept. A Paul Verlaine (R. I.)

1896.

- 10 janv. Funérailles de Verlaine (F.)
- 1 mai. La vérité sur la crise de conscience de M. Renan (F.)
- 15 mai. *Les Déracinés* commencent à paraître (Revue de Paris)
- août. Note de Psychologie. *Revue qui chante et qui pique.*
- 5 août. Conseils d'un pendu et d'un clérical à Jaurès. (F.)
- 2 sept. M. Hanotaux, historien (F.)

1897.

LE ROMAN DE L'ÉNERGIE NATIONALE : LES DÉRACINÉS. Paris, Étienne Fasquelle, in-12°.

- 5 févr. En profondeur (J.)
- 13 févr. Le lieu le plus tragique (J.)
- 27 févr. On demande au Parlement trente millions (J.)
- 13 mars. Un laboratoire (J.)
- 10 avril. La philosophie des sciences maudites (J.)
- 24 avril. La Grèce utile au réveil français (J.)
- 22 mai. Le nid de l'aigle (J.)
- 5, 19 juin et 3 juillet. — Dans les petites villes lorraines (J.)
- 31 juil. Un motif de vivre (J.)
- 14 août. La supériorité française (J.)
- 15 août. Enquête sur l'œuvre de M. Taine. Réponse de Barrès.
Revue blanche.
- 11 sept. Sur la mort de Venise (J.)
- 10 nov. Constituer une cellule sociale. (J.)
- 20 nov. La foi dans l'armée (J.)

1898.

UN RÉNOVATEUR DE L'OCCULTISME. STANISLAS DE GUAITA (1861-1898). *Souvenirs*, 2 portraits de S. de Guaita. Paris, Chamuel, in-8°.

- janv. Stanislas de Guaita (R. I.)
- 1 janv. Izoulet au Collège de France (J.)
- 5 mars. Affaiblissement du cerveau français (F.)
- 12 mars. Une calomnie (J.)

1899.

LA PATRIE FRANÇAISE (3^e conférence) LA TERRE ET LES MORTS. (Sur quelles réalités fonder la conscience française). Paris, Bureaux de la « Patrie française », in-18°.

UN AMATEUR D'AMES. Illus. de Dunki gravées sur bois par la société des Graveurs sur bois « L'Image ». Paris, E. Fasquelle, in-4°.

- 6 janv. La maison de Jean-Jacques (J.)
- 21 juil. Une nuit du Walpurgis au Brocken (J.)
- 3 et 10 août. — Un pèlerinage national (J.)
- 12 oct. Lavisse et Jules Soury.
- 21 oct. La lettre de Jules Soury.
- 24 nov. Note sur Jules Soury.

1900.

LE ROMAN DE L'ÉNERGIE NATIONALE ; L'APPEL AU SOLDAT. Paris, E. Fasquelle, in-12°.

LA PATRIE FRANÇAISE (7^e conférence) L'ALSACE ET LA LORRAINE. — Paris, Bureaux de la « Patrie française. »

- 11 janv. A propos de l'Alliance des Allemands (J.)
- 15 févr. Les études nationalistes au Quartier latin (J.)
- 12 avr. La morale nationaliste (J.)

- 26 avr. L'impératrice Élisabeth d'Autriche (J.)
 3 mai. Une passionnée de la solitude (J.)
 15 mai. 1^{er} juin. — Une nouvelle position du problème alsacien lorrain.
 (*Annales de la Patrie française*)
 7 juin. Le mirage grec (J.)
 28 juin. Pour Léon Bourgeois (J.)
 20 juin. Les aveux de M. Léon Bourgeois (J.)

1901.

- 15 févr. Allocution de Barrès au dîner de l'*Appel au Soldat* (7 févr.)
 (A. F.)
 18 juin. Grossier optimisme de Jaurès (D.)
 10 juil. Pourquoi nous irons à la statue de Strasbourg (D.)
 11 nov. Charles Maurras (J.)
 16 nov. Les Annexés (F.)

1902.

- LE ROMAN DE L'ÉNERGIE NATIONALE. LEURS FIGURES. Paris, F. Juven,
 in-16.
 SCÈNES ET DOCTRINES DU NATIONALISME. Paris, F. Juven, in-16.
 21 janv. Description de la terre qui produisit Victor Hugo (G.)
 2 févr. On ne crée pas, on conserve (G.)
 18 juil. Un cri d'alarme (Pat.)
 1 août. Les mauvais gérants (Pat.)
 8 août. La « Vierge » de Colmar (Pat.)
 5 sept. Les belles tiges provinciales (Pat.)
 12 sept. La solution est à Paris (Pat.)
 10 oct. La sagesse de l'Est (Pat.)
 28 nov. L'A. B. C. (Pat.)

1903.

- LES AMITIÉS FRANÇAISES, *notes sur l'acquisition par un petit Lorrain des
 sentiments qui donnent du prix à la vie*. Paris, F. Juven, in-16.
 AMORI ET DOLORI SACRUM. Paris, F. Juven, in-16.
 6 mars. Nous sommes des usufruitiers (Pat.)
 25 oct. Le protestantisme en Alsace-Lorraine (G.)

1904.

- 12 janv. La folie du suicide (G.)
 30 oct. Lettre à M. Arthur Meyer (G.)

1905.

- LES BASTIONS DE L'EST. AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE, 198 illus.
 d'après G. Conrad. Paris, A. Fayard. Modern-Bibliothèque, in-8°.
 9 juil. Le problème de l'ordre (G.)
 Préface. R. Perrout. *Autour de mon Clocher*. Épinal, in-16.

1906.

- LE VOYAGE DE SPARTE, Paris, F. Juven, in-16.
 Il faut laisser vieillir la beauté (*Revue alsacienne illustrée*, p. 65).
 2 nov. Chez nos morts. Préface à Louis Madelin.

1907.

- 8 janv. Les temples de l'âme au village (G.)
 Préface. Louis Madelin : *Croquis lorrains*. Paris, in-16.

1908.

- 23 avr. Émile Gebhart (G.)
 5 mai. Le voyage des trente et un maladroits (E. de P.)
 11 mai. Encore nos trente et un maladroits (E. de P.)

1909.

- LES BASTIONS DE L'EST. COLETTE BAUDOCHE. *Histoire d'une jeune fille de Metz*. Paris, F. Juven, in-18.
 10 févr. Lettre-préface des *Marches de l'Est*.
 20 mai. L'angoisse de Pascal (G.)
 13 déc. L'aviation devant le Parlement (E. de P.)
 Préface, Alcide Marot : *Alouettes et Alérions*, Paris, in-16.

1910.

- ADIEU A MORÉAS. Paris, Émile Paul 1910, in-16.
 12 janv. Un hommage au devoir militaire (E. de P.)
 18 janv. Dernier entretien avec Jean Moréas (E. de P.)
 10 févr. La Médaille (G.)
 14 févr. Réponse à un germanophile (E. de P.)
 28 févr. Une Jeanne d'Arc en 1910 (E. de P.)
 17 mars. L'attitude des députés alsaciens-lorrains (G.)
 21 juil. Les jeunes filles de Metz (G.)

1911.

- 1^{er} juill. Discours au Couarail nancéen (*Messenger de l'Alsace-Lorraine*)
 3 août. La maîtresse servante (E. de P.)
 7 sept. Autour d'un discours à Metz (E. de P.)
 10 oct. Au péril de la vie (E. de P.)

1912.

- 17 avr. L'argent, c'est à la portée de tout le monde (E. de P.)
 21 août. Pour les anciens soldats d'Alsace et de Lorraine (E. de P.)
 23 nov. 1912 à 8 févr. 1913. *La Colline Inspirée* paraît dans la *Revue hebdomadaire*.
 Préface : Paul Pilant : *Le patriotisme en France et à l'étranger* (lettre ouverte à M. Gabriel Hanotaux) Paris, Perrin, 1912, in-16.

1913.

- LA COLLINE INSPIRÉE. Paris, Émile Paul, in-18.
 25 janv. La fête nationale de dimanche (E. de P.)
 14 juil. Un homme net (E. de Paris).
 Lettre : F. Maratuech *Les Kadourques*, Paris, Sansot, in-16.
 1. Préface. Meunier : *En lisant l'histoire de Jeanne d'Arc*. Paris, in-12.
 2. Préface. Gaston Phelip : *Voix d'Alsace et de Lorraine*, Paris, in-16.

1914.

LA GRANDE PITIÉ DES ÉGLISES DE FRANCE, Paris, Émile Paul, in-18.

Préface. Camille Ducrocq : *Paul Déroulède 1846-1914*, Paris, Ambert, in-16.

1914-1920.

CHRONIQUE DE LA GRANDE GUERRE.

Réimpression de « *L'âme française et la guerre* ». Paris, Plon 1920-1924, 14 vol., in-8. (Recueil d'articles écrits pour l'*Écho de Paris*).

- Tome I, 1^{er} févr. — 14 oct. 1914.
 — II, 14 oct. — 31 déc. 1914.
 — III, 1 janv. — 11 mars 1915.
 — IV, 12 mars — 31 mai 1915.
 — V, 1 juin — 25 août 1915.
 — VI, 25 août — 11 déc. 1915.
 — VII, 12 déc. 1915 — 9 avril 1916.
 — VIII, 11 avr. — 24 août 1916.
 — IX, 3 sept. 1916 — 28 juin 1917.
 — X, 1 juil. — 30 nov. 1917.
 — XI, 1^{er} déc. 1917 — 23 avr. 1918.
 — XII, 24 avr. — 7 août 1919.
 — XIII, 8 août — 29 mai 1919.
 — XIV, 1 juin 1919 — 4 juil. 1920.

1915.

Préface. Stéphane Coubé : *Alsace-Lorraine et France rhénane*, Paris P. Lethielleux, in-16.

1916.

Préface : Charles Chenu : *La Ligue des Patriotes. Son programme, son passé, son avenir*. Paris, in-16.

1917.

LES DIVERSES FAMILLES SPIRITUELLES DE LA FRANCE. Paris, Émile Paul, in-18.

Préface : *La Lorraine dévastée*, Toulouse, in-fol.

1919.

L'APPEL DU RHIN. *La Minute sacrée*. Frontispice gravé sur bois par Alex Noll. Paris. Société littéraire de France, in-16.

L'APPEL DU RHIN. *La France dans les Pays rhénans. (Une Tâche nouvelle)* Paris, Société littéraire de France, in-16 (Recueils d'articles parus dans l'*Écho de Paris*).

LA LORRAINE DÉVASTÉE, 8 planches et une carte hors texte. Paris, F. Alcan, in-16.

Préface. Lieutenant Niox : *Mes six évastons*, Paris 1919, in-16.

Préface. Julien Royère. *La rive gauche du Rhin de 1792 à 1814*. Paris, in-16.

1920¹.

- 11 oct. Faut-il apprendre l'allemand ? (E. de P.)
 18 oct. Quelles barrières faut-il élever contre la pensée germanique ? (E. de P.)
 25 oct. Les précautions contre le germanisme intellectuel (E. de P.)
 1 nov. La surveillance de la pensée allemande (E. de P.)
 8 nov. Nietzsche, Wagner et les dieux du Nord (E. de P.)

1921.

- LE GÉNIE DU RHIN. Paris, Plon, in-16.
 11 mars. L'élection de Paris (E. de P.)
 16 sept. Le défaut du mot d'ordre anglais (E. de P.)
 17 oct. La voix de Déroulède (E. de P.)

1922.

- Institut de France. Académie Française. CÉRÉMONIE COMMÉMORATIVE DU SÉJOUR DE BOSSUET A METZ, *le dimanche 22 mai 1921*. Discours de MM. Maurice Barrès et Alfred Rebelliau. Paris. Imprimerie Firmin Didot, in-4°.
 LA POLITIQUE RHÉNANE. *Discours parlementaires*. Paris, Bloud et Gay, in-16.
 3 sept. Phalsbourg va glorifier Erckmann-Chatrian (E. de P.)
 6 sept. La Ligue des Patriotes de Belgique est reçue ce soir à Paris (E. de P.)

1923.

- FAUT-IL AUTORISER DES CONGRÉGATIONS ?
 1) Les frères des Écoles chrétiennes. Paris, Plon, in-8°.
 2) Les Père blancs. Paris, Plon, in-12.
 3) Les Missionnaires africains de Lyon, Paris, Plon.
 UNE ENQUÊTE AUX PAYS DU LEVANT. Paris, Plon, 2 vol. in-16.

1925.

- POUR LA HAUTE INTELLIGENCE FRANÇAISE, Préface de Charles Moureu. Paris, Plon, in-16.

1926.

- LA FOLIE DE CHARLES BAUDELAIRE. Paris, Écrivains réunis, in-16.
 LE MYSTÈRE EN PLEINE LUMIÈRE. Paris, Plon, in-16.
 EN PROVENCE, Paris, impr. Ducros et Colas. Éditions du Cadran 1930, in-4°.

1927.

- LES MAÎTRES. Dante, Sainte Thérèse, Pascal, J. J. Rousseau, Diderot, Lamartine. Les Maîtres romantiques, Hugo sur le Rhin, Renan. Paris, Plon, in-16.

1. Pour les autres articles qui traitent du problème rhénan voir les *Grands Problèmes du Rhin*. Paris, Plon, 1930.

1929.

MES CAHIERS I, janv. 1896 — fév. 1898. Paris, Plon, in-16.

1930.

MES CAHIERS II, 1898-1902, Paris, Plon, in-16.

1931.

MES CAHIERS III, mai 1902, nov. 1904, Paris, Plon, in-16.

1932.

MES CAHIERS IV, nov. 1904, sept. 1906, Paris, Plon, in-16.

1930.

LES GRANDS PROBLÈMES DU RHIN, Paris, Plon, in-8°. (discours, articles, lettres, etc... sur la question du Rhin depuis le 29 août 1919).

OUVRAGES CONSULTÉS SUR BARRÈS ¹*L'Alsace française.* — *Pourquoi Maurice Barrès parle à Strasbourg.* 13 nov. 1920.Michel ARNAUD. — *LE VOYAGE DE SPARTE et Maurice Barrès. L'Ermitage*, 15 avril 1906.René d'AVRIL. — *Le sentier des crêtes à Sainte-Odile. Pays lorrain*, mars 1924.Eugène BAIE. — *La pensée moderne et Maurice Barrès.* Discours prononcé le 4 juin 1898 à l'Athénée de Nice. Nice, 1898, in-8° Pièce.Fernand BALDENSBERGER. — *L'appel gœthéen chez Maurice Barrès. Revue de Littérature comparée.* Janv.-mars 1925, p. 106-138.— *Maurice Barrès, Pages choisies.* Larousse 1915, in-16.— *Les grands jours strasbourgeois de Maurice Barrès. L'Alsace française*, 11 oct. 1924.— *Barrès aux Acropoles de l'Est. Pays lorrain*, mars 1924.— *Le Procès de l'Individualisme. Mercure de France*, 1905.— *Une visite à Sœur Julie à l'hospice de Gerbéviller. L'Alsace française*, 9 mai, 1925.Emmanuel BERL. — *La philosophie de Barrès. Nouvelles littéraires*, 8 déc. 1923.Léon BERNARDIN. — *Asmus pire qu'Asmus. Messenger d'Alsace-Lorraine*, 8 oct. 1909.Ernst BERTRAM. — *Rheingenius und Génie du Rhin.* F. Cohen, Bonn 1922, in-8°.Jacques-Émile BLANCHE. — *Mes Modèles. Souvenirs littéraires.* Paris, Stock, 1928, in-8°.

1. Ces ouvrages ne comprennent que ceux dont il a été question dans le texte.

- Henri BORDEAUX. — *Visages français*. Paris, Plon, 1930, in-16.
 — *Voyageurs d'Orient II*. Paris, Plon, 1926, in-16.
- Paul BOURGET. — *Le Roman d'analyse : SOUS L'ŒIL DES BARBARES*. *Journal des Débats*, 3 avril 1888.
 — *La Leçon de Maurice Barrès*. Paris. A la Cité des Livres 1924, in-16.
- Henri BRÉMOND. — *L'évolution littéraire de Maurice Barrès*. *Revue des Deux Mondes*, 15 fév. 1908, p. 790-824.
- Jean-Jacques BROUSSON. — *Les Deux Maîtres*. Alençon 1928, in-16.
- J. CHAPPEY. — *Maurice Barrès, Goethe et l'Austrasie*. *Revue de Paris*, 15 juil. 1925, p. 370-395.
- Charles CHENU. — *Discours aux funérailles de Barrès*. *Écho national*, 9 déc. 1923.
- CHINCHOLLE. — *Le Jardin de Bérénice*. *Journal des Débats*, 2 fév. 1892.
- Gustave COHEN ET G. Lucas de PESLOUAN. — *Le dernier projet littéraire de Maurice Barrès : Descartes et la princesse Élisabeth*. Paris, Champion 1929, in-16.
 — (Voir : *Le Figaro* des 3, 10, 17 déc. 1927 et des 16 et 23 juin 1928).
- Lucien CORPECHOT. — *L'Esprit de France*. Paris. Écrivains du monde nouveau, 1923, in-16.
- E. R. CURTIUS. — *Maurice Barrès und die geistigen Grundlagen des französischen Nationalismus*. Bonn. 1921, in-8°, VIII-255 p.
 — (Voir : *Barrès apprécié par un Allemand*. Traduction du ch. XII, p. 211 et suiv. *Correspondance de l'Union pour la Vérité*, mai 1925).
 — *La mort de Maurice Barrès*. *Revue rhénane*. Jan. 1924.
- Philippe CURTIUS. — *Maurice Barrès et la jeunesse étrangère*. *Revue française*, 3 août. 1913.
- Abbé DELFOUR. — LA COLLINE INSPIRÉE : *L'Univers*, 19 fév. 1913.
- Fernand DOLLINGER. — *Les stations barrésiennes*. — (discours à l'inauguration d'une plaque à la mémoire de Barrès à Sainte-Odile) *L'Alsace française*, 11 oct. 1924.
- François DUHOURCEAU. — *La voix intérieure de Maurice Barrès d'après ses Cahiers*. Paris, Bernard Grasset. 1929. in-16, 247 p.
- L. DUMONT-WILDEN. — *Une journée chez Maurice Barrès*. *Marches de l'Est*. 1911-12. 1^{er} sem., p. 310-322.
- F. EMPAYTAZ. — *Chroniques barrésiennes*, publiées sous la direction de F. Empaytaz. I. le 23 sept. 1928 : *Sur la Colline Inspirée*. Paris. Le Rouge et le Noir. 1928, 132 p. in-8°.
 — II. *Chroniques barrésiennes*, 1929. *Les Sources de Maurice Barrès*.
- H. FERRETTE. — *Maurice Barrès à la Chambre*. *L'Éclair de l'Est*. 7 déc. 1933.
- Désiré FERRY. — *La Dernière journée de Maurice Barrès*, *Le Matin*, 6 déc. 1923.
- A. FRANCE. — *La littérature du moi : Maurice Barrès*. *Le Temps*, 1^{er} mars 1891.

- Louis GILLET. — *La vie de Maurice Barrès. Nouvelles littéraires*, 8 déc. 1923.
- *Un livre allemand sur Maurice Barrès. Revue des Deux Mondes*, 15 fév. 1924.
- Gustave GINSBACH. — *Maurice Barrès et le grand duché de Luxembourg. Pays lorrain*, mars 1924.
- A. GOUHIER. — *Notre ami Maurice Barrès*. Paris, Éd. Montaigne, 1928, in-16, 181 p.
- R. U. VYÉLIS-GUÉMAR. — *Maurice Barrès et la Jeunesse. Revue française*, 8 mai 1913.
- P. HURIET. — *Avec Maurice Barrès sur la Colline inspirée. Pages choisies, extraites de ses œuvres avec notes*. Nancy, ancienne imprimerie Wagner. Sion 1921, in-8°, 68 p.
- René JACQUET. — *Notre Maître Maurice Barrès*. Paris 1900, in-16 262 p. portr.
- Victor KINON. — *Portraits d'auteurs*. Bruxelles, 1910, in-16.
- Jean LARAT. — *Barrès, Gœthe et l'Orient*. Paris, Champion 1930, in-8°, Extrait des « Mélanges Baldensperger ».
- F. LEFÈVRE. — *Une heure avec... 1^e série*. Paris. Éditions de la Nouvelle Revue française, 1924, in-16.
- Ch. LE GOFFIC. — *Quelques Souvenirs de Maurice Barrès. Le Petit Parisien*, 7 déc. 1923.
- P. LESOURD. — *La Terre et les Morts de Maurice Barrès*. Paris. Éd. Spes, 1925, in-16.
- Le Maréchal LYAUTEY. — *Adieux à Barrès. Bulletin de la Société. Erckmann-Chatrian*, 1924. A la mémoire de Maurice Barrès.
- Paul MANHEC. — *Colette Baudouche. Histoire d'une jeune fille de Metz. Messenger d'Alsace-Lorraine*, 27 mars 1909.
- Louis MADELIN. — *Barrès le bon Lorrain. Pays lorrain*, mars 1924.
- E. MANGENOT. — *LA COLLINE INSPIRÉE. Un peu d'histoire à propos d'un roman. Revue d'histoire de l'Église de France*, mai, juill. 1913.
- Eugène MARTIN. — *Les fondements historiques de la COLLINE INSPIRÉE. La Croix*, les 9, 10, 12 et 18 fév. 1913 (reproduits : l'Éclair de l'Est, 24 fév., 6 et 13 mars.)
- H. MASSIS. — *Jugements III*, vol. I : *Maurice Barrès ou la génération du relatif*. (Renan, France, Barrès), Paris, Plon Nourrit, 1923, in-16.
- A. MAUREL. — *Des lettres inédites de Maurice Barrès. L'Éclair*, 15 mars 1925.
- *Écrivains de la Guerre*, Paris. La Renaissance du Livre, 1918, in-18.
- Ch. MAURRAS. — *La vision du moi de Maurice Barrès. Revue indépendante*, avril 1891.
- Messenger d'Alsace-Lorraine*. — *Maurice Barrès et la presse allemande*, 19 août 1911.

- Louis de MONDADON. — *Chronique des Lettres : LA COLLINE INSPIRÉE Études religieuses, historiques et littéraires*, 20 mars 1913.
- MUHLFELD. — *Le monde où l'on imprime*. Paris. Perrin, 1897, in-16.
- H. de NOUSSANE. — *Porteurs de flambeaux*. Collection des Clochers de France, N° 4. Paris J. Peyronnet, 1924, in-8°.
- Jean de PANGE. — *Barrès et le Génie du Rhin*. Pays lorrain, mars 1924.
- René PERROUT. — *LE VOYAGE DE SPARTE de Maurice Barrès*. Pays lorrain, 1906.
- *Colette Baudoche*. Pays lorrain, 1909 (p. 112).
- Edmond PILON. — *Souvenirs, notes et fragments de lettres inédites*. Portrait. Lombard. Paris, Maison du Livre français. 1926, in-32, 62 p.
- Pierre de QUIRIELLE. — *L'évolution d'un écrivain français: M. Maurice Barrès*. A propos de « Colette Baudoche ». *Revue hebdomadaire*, 8 mai 1909, pp. 175-216.
- (*A propos de « Colette Baudoche »*. *Messenger d'Alsace-Lorraine*. 5 juin 1909).
- Charles SADOUL. — *Maurice Barrès et LE PAYS LORRAIN*. *Lettres inédites*. Pays lorrain, mars 1924.
- L. SADOUL. — *Maurice Barrès au lycée et à la Faculté*. Pays lorrain, mars, 1924.
- Georg STOIBER. — *La France dort*. Roman geschriben gegen Colette Baudoche. Dresden, E. Pierson, 1911, in-16.
- J. et J. THARAUD. — *Mes années chez Barrès*. Paris, Plon, 1928, in-16.
- *Maurice Barrès et le « Génie du Rhin »*. *Figaro*, 18 nov. 1920.
- Albert THIBAUDET. — *Trente ans de vie française II. La vie de Maurice Barrès*. Paris, Éditions de la Nouvelle Revue française, 1921, in-8°.
- *Les Princes lorrains*.
- G. VETTARD. — *Maurice Barrès et Jules Soury*. *Mercure de France*, 15 mars, 1924.
- Tancrède de VISAN. — *Colette et Bérénice*. Bibliothèque de l'Occident 1909, in-16, 29 p.

QUELQUES OUVRAGES CONSULTÉS PAR BARRÈS SUR LA QUESTION RHÉNANE

- Charles ANDLER. — *Collection de documents sur le pangermanisme*.
- I. 1800-1888. *Les origines*. Paris, 1915, in-8°.
- II. 1800-1914. *Le Pangermanisme philosophique*, 1917, in-8°.
- Bertrand AUERBACH. — *La France et le Saint Empire romain germanique*. Champion, 1912, in-8°.
- Ernest BABELON. — *La grande question d'Occident. Le Rhin dans l'histoire*. Paris E. Leroux, 1916-17, 2 vol. in-8° cartes.

— I. *L'antiquité* : Gaulois et Germains.

— II. *Les Francs de l'Est*. Français et Allemands.

Fernand BALDENSPERGER. — *Gœthe en France*. Paris, Hachette 1904, in-8°.

— *Gœthe et la Guerre actuelle*. (Edda), 1917, in-4°, paginé, 173-187.

Joseph BÉDIER. — *Les crimes allemands d'après les témoignages allemands*. Paris, A. Colin, 1915, in-8°, 39 p. fac-similés. (Études et documents sur la guerre).

Charles CHENU. — *La Ligue des Patriotes, son programme, son passé, son avenir*, avec une préface de Maurice Barrès... des extraits de discours de Paul Déroulède. Paris. *Le Temps* 1916, in-16. Petite Bibliothèque de la Ligue des Patriotes.

A. DELAIRE. — *Au lendemain de la victoire. Le nouvel équilibre européen*. Paris 1916, in-16. Nouvelle librairie nationale.

Louis DIMIER. — *L'Appel des intellectuels allemands*. Textes officiels et traduction, avec préface et commentaires. Paris, Nouvelle Librairie nationale 1915, in-16.

Henri DOMELIER. — *Au G. Q. G. allemand*. Préface de Maurice Barrès. Avant propos de M. Léon Goulette. Paris. La Renaissance du Livre. s. d. in-16.

Fernand ENGERAND. — *L'Allemagne et le fer. Les frontières lorraines et la force allemande*. Paris, Perrin 1916, in-16.

Victor HUGO. — *Le Rhin*. H. L. Deloqe, 1842, 2 vols. in-16.

Johannes JORGENSEN. — *La Cloche Roland* (Les Allemands et la Belgique). Traduction du danois avec introduction et notes par Jacques de Coussange. Paris et Barcelonne, 1919, in-16, XIX-236 p.

Camille JULIAN. — *Histoire de la Gaule*. Paris, Hachette, 8 vol. in-8° 1908-1926.

J. LONGUET. — *La politique internationale du Marxisme ; Kart Marx et la France*. Paris, F. Alcan, 1918, in-8°.

Christian FEISTER. — *Le duché mérovingien d'Alsace et la légende de Sainte-Odile*. Paris 1892, in-8°.

— *La limite de la langue française et de la langue allemande en Alsace-Lorraine*. Paris 1890, in-8° Pièce.

Raymond RECOULY. — *La Barrière du Rhin*. Droits et devoirs de la France pour assurer sa sécurité. Paris, Hachette, 1923, in-16.

L. REYNAUD. — *Histoire générale de l'influence française en Allemagne*. Paris, Hachette, 1914, in-8°.

Julien ROVÈRE. — *Les survivances françaises dans l'Allemagne napoléonienne*, Paris, 1918, in-8°. (Bibliothèque d'histoire contemporaine).

Charles STIÉNON. — *La rive gauche du Rhin et l'équilibre européen*. Petite Bibliothèque de la Ligue des Patriotes. Paris, Perrin 1917, in-16.

- HIPPOLITE TAINÉ. — *Essais de critique et d'histoire*. Paris, 1882, in-16.
 André TARDIEU. — *La Paix*. Préface de Georges Clemenceau. Paris, Payot, 1921. in-8°.
 Henri WELSCHINGER. — *Sainte-Odile, patronne de l'Alsace*. Lecoivre, 1901, in-8°.
 ANON. — *Quand Même*. La propagande française en Alsace-Lorraine. Berne 1918.

Voir aussi :

- Pierre BUCHER. — *Études, Souvenirs, Témoignages*. Pierre Bucher, 1869-1921, Paris, Plon, 1920, in-16.
 Alexandre MILLERAND. — *Le retour de l'Alsace-Lorraine à la France*. (discours de Bucher). Paris, Fasquelle, 1923, in-16.
 Auguste BURDEAU. —
 Léon CLARETIE. — *M. Burdeau, Universitaire*. Figaro, 8 août, 1894.
 A. GASQUET. — *Biographie d'Aug. Burdeau*. Discours prononcés à ses funérailles, 8 janv. 1895, Lyon. Imp. de A. Storck. 1895, in-8°.
 Charles SIMOND. — *Histoire d'un enfant du peuple*. (Auguste Burdeau). Paris, Alcide Picard et Kaan, 1895, in-8°.
 Paul DÉROULÈDE. —
 Henri GALLI. — *Paul Déroulède raconté par lui-même*. Notes recueillies. Paris, Plon, in-16.
 J. et J. THARAUD. — *La vie et la mort de Paul Déroulède*. Paris. Plon, 1925, in-16.
 Stanislas de GUAITA : — *Oiseaux de Passage*. Paris, Berger Levrault. 1881, in-16.
 — *Rosa Mystica*. Paris, Lemerre, 1885, in-16.
 MATGIOI (A. de Pourvoville). — *Mes Maîtres : Stanislas de Guaita*. Paris, 1900, in-16.
 LAGNEAU. — *Union pour l'Action Morale*. Paris, 1897, in-16. Numéro consacré à Jules Lagneau.
 A. LAVIGNAC. — *Voyage artistique à Bayreuth*. Paris, Librairie Ch. Delagrave, 1897, in-18.
 Jules SOURY. — *Campagne nationaliste*, 1894-1901. Paris. Imp. de L. Maretheux, 1902, in-16.

Vu le 24 janvier 1933,
 Le Doyen de la Faculté des Lettres
 de l'Université de Paris,
 H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer,
 Le Recteur
 de l'Académie de Paris
 S. CHARLÉTY.

INDEX DES NOMS CITÉS

ACKER (Paul), p. 143.
 ACKERMANN (M^{me}), p. 19, 31, 32, 33, 36, 37, 38.
 ALBERT (Henri), p. 129, 143, 149, 180.
 ALSACE, p. 3, 4, 16, 101, 123, 124, 126, 128, 135, 140, 141, 144, 145, 150, 153, 157, 158, 161, 174, 217, 236, 241, 244.
 ALSACE-LORRAINE, p. VI, VII, 25, 99, 129, 134, 136, 137, 138, 139, 145, 146, 164, 175, 183, 187, 213, 214, 215, 216, 217, 219, 230, 236, 237, 242, 243, 259, 267, 269.
 AMIEL, p. 48, 49, 81.
 ANDERSEN, p. 94, 95.
 ANDLER (Charles), p. 142, 182, 219, 227, 240.
 ARNAUD (Michel), p. 190.
 ASIE, p. 22, 94, 227.
 ASMUS, p. 79, 141, 164, 165, 166, 167, 198, 227.
 ATILA, p. 182, 204, 224, 229, 257.
 AUDIAT (François), p. 8, 118, 197.
 AUERBACH (Bertrand), p. 240, 241, 249.
 AUSTRASIE, p. 37, 118, 123, 124, 139, 187.
 AUVERGNE, p. 1, 2, 4.
 AVRIL (René d'), p. 143, 145.
 BABELON (Ernest), p. 148, 223, 224, 241, 253.
 BAILLARD (Les), p. 8, 145, 169, 170, 171, 173.
 BAKOUNINE, p. 108, 109, 110.
 BALAZUC (Michel de), p. 241.
 BALDENSPERGER (Fernand), p. VII, 14, 19, 83, 143, 188, 191, 196, 205, 240, 263, 265.
 BALZAC, p. 112.
 BANVILLE, p. 19, 20, 33, 36, 112.
 BARBEY d'AUREVILLE, p. 36, 83.
 BARBIER (M^{lle}), p. 2.

BARRÉ, p. 60, 115, 118.
 BARRÈS (J.-Baptiste-Auguste), p. 1, 2.
 BARRÈS (Joseph-Auguste), p. 2.
 BASHKIRTSEFF (Marie), p. 82, 89, 93.
 BAUDELAIRE, p. 20, 47, 54, 55.
 BAYREUTH, p. 56, 57, 59, 184.
 BAZIN (René), p. 151, 157.
 BEBEL, p. 49, 109.
 BÉDIER (Joseph), p. 219, 227.
 BEETHOVEN, p. 54, 184, 204, 262.
 BELIN (Jean), p. 75.
 BÉRÉNICE, p. 77, 79, 80, 85, 87, 89, 91, 95, 112, 162, 198.
 BERL (Emmanuel), p. 209.
 BERNARDIN (Léon), p. 143.
 BERNHARDI, p. 228.
 BERTRAM (Ernst), p. 263.
 BERTRAND (Louis), p. 188.
 BISMARCK, p. 62, 101, 117, 127, 182, 204, 206, 212, 220, 230, 250, 258.
 BLANCHE (Jacques-Émile), p. 22, 58, 163, 170.
 BOILET (Colette), p. 163.
 BÖLSCHÉ (Wilhelm), p. 206.
 BONNAL (général), p. 129.
 BONNIÈRES (Robert de), p. 58.
 BOULANGER, p. 61, 62, 82, 98, 99, 100, 104, 119, 123, 125, 144, 207, 215.
 BOURDEAU (Jean), p. 39, 108.
 BOURGET (Paul), p. 36, 49, 66, 82, 84, 85, 98, 105, 191, 200, 206.
 BOUTEILLER, p. 115, 192, 203.
 BRANDES, p. 112.
 BROUSSON (Jean-Jacques), p. 266.
 BUCHER (Pierre), p. 121, 130, 143, 145, 149-155, 157, 158, 214, 215.
 BURDEAU (Auguste), p. V, 9, 10, 21, 23-29, 98, 115, 118, 260.
 BYRON, p. 116, 118, 128, 173, 197, 198, 207, 208.
 CABANIS, p. 73.
 CARO, p. 20.

- CARRÉ (J. M.), p. 207.
 CERVANTES, p. 189.
 CHALLEMEL-LACOUR, p. 9, 10, 92.
 CHAMBERLAIN, p. 228.
 CHAMISSE, p. 16, 179.
 CHAPPEY (J.), p. 86.
 CHARMES, p. 1, 2, 3, 7, 8, 9, 16, 47, 92, 119, 217.
 CHASLES (Philarète), p. 233.
 CHATEAUBRIAND, p. 19, 200.
 CHEVASSUS (Francis), p. 68.
 CHOPIN, p. 155.
 CHRISTOMANOS, p. 176.
 CLAIRE, p. 89, 90.
 CLAUSEWITZ, p. 228.
 CLEMENCEAU, p. 43.
Cocardé, La, p. 105, 107, 115, 127, 174.
 COHEN (Gustave), p. 179.
 COLETTE Baudouche, p. 80, 120, 141, 145, 156, 157, 158, 159, 160, 168, 193, 194, 195, 196, 198, 234.
 COMTE (Auguste), p. 17, 80, 105, 115.
 CONSTANT (Benjamin), p. 61, 71, 73, 81.
 CORNELIUS, p. 9, 46, 49.
 CORPECHOT (Lucien), p. 2, 143.
 COUAREIL (le), p. 4, 16, 66, 133, 136, 174.
 COULANGES (Fustel de), p. 113.
 CRESSON (André), p. 27.
 CURTIUS (E. R.), p. 41, 117, 214.
 DANTE, p. 32, 46, 97, 210.
 DAUDET (Léon), p. 87, 186, 189.
 DEGOUTTE (général), p. 239.
 DELAHACHE (Georges), p. 143.
 DELAIRE (André), p. 148.
 DELBRÜCK, p. 228.
 DELFOUR (abbé), p. 173.
 DEMANGE (Charles), p. 170.
 DÉROULEDE (Paul), p. 50, 100, 145-149, 150, 213.
 DESCARTES, p. 177, 178.
 DESJARDINS (Ernest), p. 223.
 DIDON (le père), p. 51, 52.
 DIDRIT, p. 171, 172.
 DIEHL (Charles), p. 258.
 DIMIER (Louis), p. 219.
 DOLLINGER (Fernand), p. 150, 154, 214.
 DOMBASLE (Mathieu de), p. 195.
 DOMELIER (Henri), p. 219.
 DORIAN (Tola), p. 89.
 DOSTOÏEWSKI, p. 60, 112, 115.
 DREYFUS, p. 6, 129.
 DUCROCQ (Georges), p. 135, 214.
 DUHOURCEAU (François), p. 1, 5, 209.
 DUJARDIN (Édouard), p. 55.
 DUMAS, p. 60.
 DUMESNIL (Georges), p. 191.
 DUMONT-WILDEN (L.), p. 143, 166.
 DÜRER, p. 9, 193.
 DURKHEIM (M. E.), p. 235.
 Élisabeth de Bavière, p. 176-177.
 ENGELS, p. 108, 109, 110, 212.
 ENGERAND (Fernand), p. 148, 236.
 EHRLMANN, p. 121, 130, 156, 157, 158, 160, 161, 164, 194, 195, 268.
 ERCKMANN-CHATRIAN, p. 9, 122, 136, 181, 244.
 ERTZBERGER, p. 237.
 ESPAGNE, p. VI, 35, 95.
 FAGUET, p. 180.
 FAVIER, p. 170.
 FAYE (Jacques de la), p. 176.
 FERRY (Désiré), p. 169.
 FEUERBACK, p. 110.
 FICHTE, p. VI, 9, 17, 22, 36, 53, 65, 66, 67, 69, 70, 71, 72, 76, 80, 97, 98, 99, 101, 103-5, 108, 110, 179, 185, 213.
 FLAUBERT, p. 20.
 FLEURY (Maurice de), p. 43.
 FOURIER, p. 60, 92, 105, 108.
 FOURIER (Saint-Pierre), p. 170.
 FOURNIÈRE (Eugène), p. 102.
 FRANCE (Anatole), p. 37, 39, 41, 43, 81.
 FREUD, p. 211.
 FROIDEVAUX (Henri), p. 245.
 FRONDAIE (Pierre), p. 168.
 GAUTIER, p. 19, 20, 36.
 GELLÉE (Claude), p. 120, 135, 155, 187, 234.
 GIRAUD (V), p. 9.
 GERRÈS, p. 187, 251.
 GËTHE, p. VI, 4, 9, 14, 16, 19, 20, 32, 36, 37, 38, 40, 44, 49, 51, 52, 53, 54, 67, 69, 71, 76, 77, 82-87, 91, 95, 96, 98, 99, 101, 107, 115, 116, 117, 118, 119, 128, 134, 136, 151, 164, 168, 173, 174, 175, 178, 179, 181, 183, 184, 186, 187, 188-201, 210, 211, 213, 225, 226, 246, 263, 267.
 GOLTZ (von der), p. 228.
 GOUHIER (A.), p. 21.
 GOUNOD, p. 94.
 GRÈCE, p. VI, 35, 36, 63, 97, 134, 192.
 GRIMM, p. 256, 259, 262.

- GUAITA (Stanislas de), p. V, 3, 4, 13-23, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 60, 79, 116, 155, 162, 170, 174, 179, 186, 187.
 GYP, p. 240.
- HAEHL (Georges), p. 154.
 HALÉVY (Daniel), p. 182.
 HALLAYS (André), p. 151, 214.
 HANSI, p. 142, 143, 213.
 HARDEN (Maximilien), p. 232.
 HARTMANN, p. 10, 36, 48, 77-78, 81, 106, 225.
 HASARD (Paul), p. 219.
 HASSAN, p. 183.
 HASSE (Ernst), p. 227.
 HEGEL, p. VI, 9, 17, 22, 32, 36, 51, 52, 53, 60, 66, 67, 70, 74, 75, 76, 77, 78, 80, 88, 93, 97, 99, 101, 102, 107-110, 111, 112, 117, 118, 173, 179, 184, 185, 210.
 HEINE (Henri), p. 20, 27, 33, 38, 52, 94, 112-3, 177, 181, 184, 212, 226.
 HELMER (Paul), p. 236.
 HEPP (A.), p. 61.
 HERDER, p. 210, 211.
 HÉRÉDIA, p. 39.
 HERZ (Cornélius), p. 106.
 HINZELIN (Émile), p. 143, 163.
 HUGO (Victor), p. 1, 20, 26, 33, 34, 37, 41, 54, 59, 112, 113, 122, 124, 155, 200, 241, 245, 246, 254, 260-262, 265.
 IBSEN, p. 108, 112, 181.
 IGEL, p. 119, 189, 199, 201, 267.
 ITALIE, p. VI, 6, 13, 35, 45, 46, 47, 61, 62, 74, 75, 96, 115.
 IZOUTET, p. 106, 126.
- JAMES (Henry), p. 45.
 JAURÈS, p. 100, 108, 133, 137, 146, 165, 212, 217, 218.
 JEANNE D'ARC, p. 25, 113, 155, 163, 175, 187, 198, 225, 266.
 JOHANNET (René), p. 214.
 JØRGENSEN (Johannes), p. 219.
 JOUFFROY, p. 20.
 JULIAN (Camille), p. 223, 239, 241, 253, 254.
 KANT, p. VI, 9, 22, 27, 28, 30, 34, 36, 37, 43, 51, 52, 53, 66, 67, 68, 73, 80, 99, 102, 105, 111, 114, 115, 179, 203, 204, 211.
 KLEMPERER, p. 214.
 KLOTZ (Alfred), p. 223.
- LAGNEAU (Jules), p. 29, 30.
 LAGUERRE (Georges), p. 99, 115, 118.
 LALOU (René), p. 197.
 LAMARTINE, p. 49, 59.
 LAMPRECHT (Karl), p. 227.
 LANGE, p. 103.
 LASSALLE, p. 109.
 LAUGEL, p. 142, 154.
 LAURET (René), p. 241.
 LAVISSE (Ernest), p. 64, 127, 258.
 LÉBIEZ, p. 60, 115, 118.
 LÉCONTE DE LISLE, p. 19, 20, 36, 37, 39-40, 41, 53, 68.
 LEFÈVRE (Frédéric), p. 168.
 LE GOFFIC (Charles), p. 60, 71.
 LEIBNITZ, p. 82, 111.
 LEMAITRE (Jules), p. 60, 65, 88.
 LÉOPARDI, p. 32, 38, 47.
 LE PLAY, p. 105, 108, 115.
 LESSIN, p. 52, 211.
 LETANNOIS (Max), p. 240.
 LICHTENBERGER, p. 129, 143.
 LIEBKNECHT, p. 49, 109.
 LIGIER-RICHARD, p. 135.
 LISZT, p. 32, 59.
 LONGUET (Jean), p. 212.
 LORIN, p. 115, 116, 118, 197.
 LORRAINE, p. V, 1, 2, 4, 10, 15, 61, 72, 74, 114, 118, 120, 121, 126, 127, 133, 135, 139, 140, 147, 153, 155, 157, 161, 167, 176, 181, 187, 190, 216, 236, 241.
 LOUIS II DE BAVIÈRE, p. 9, 31, 56, 58, 92-94, 95.
 LUXEMBOURG, p. 41, 135, 236, 238, 244, 253.
 LUXER (Claire), p. 2.
 LYAUTEY (général), p. 143, 213.
- MADELIN (Louis), p. 143.
 MADSACK, p. 166.
 MAGRON (Mlle), p. 170.
 MALGRANGE, p. 8.
 MALLARMÉ, p. 39, 41, 47, 55, 112.
 MALTÈRE, p. 60, 85, 86, 88, 89, 90, 91, 93, 95.
 MANGENOT (chanoine E.), p. 171.
 MANHEC, p. 165.
 MARCHAND (Louis), p. 219.
 MARINA, p. 89, 90, 91, 162.
 MARX, p. 91, 102, 108-110, 111, 124, 184, 212, 259.
 MASSENET, p. 56, 57, 83.
 MASSIS (Henri), p. 21.

- MASSON (Frédéric), p. 41, 113.
 MATHIEU (Cardinal), p. 143.
 MAUREL (André), p. 140.
 MAURRAS (Charles), p. 23, 42, 60, 111, 112, 115.
 MEMLING, p. 75.
 MÉNARD (Louis), p. 19, 26, 36, 40, 41, 109, 231.
 MENDÈS (Catulle), p. 31, 54, 56.
 METZ, p. 62, 106, 117, 118, 119, 120, 127, 161, 162, 215, 227, 239, 240, 242, 259.
 MÉZIÈRES (A.), p. 190.
 MICHEL-ANGE, p. 96, 97, 98.
 MICHELET, p. 35, 45, 70, 92, 113, 129, 139, 186, 245, 260, 265.
 MICKIEWICZ, p. 197, 207, 208, 260.
 MIRBEAU, p. 195.
 MIRMAN, p. 227.
 MISTRAL (Frédéric), p. 42, 105, 122, 126, 144, 150, 159, 165, 181, 207, 239.
 MONTESQUIOU (Robert de), p. 201.
 MORÉAS (Jean), p. 41, 61, 83, 111, 112.
 MORICE (Charles), p. 42, 55.
 MORIN, p. 47, 197.
 MORLAND (Jacques), p. 156, 230.
 MOSELLE, p. V, VI, 45, 53, 106, 113, 116, 117, 121, 125, 129, 149, 161, 162, 166, 169, 174, 194, 201, 238, 240, 243, 260.
 MOUCHEFRIN, p. 60, 116.
 MUSSET, p. 113.

 NANCY, p. 2, 8, 13, 14, 19, 24, 27, 33, 128, 138, 140, 162, 171, 214, 217.
 NAPOLEON, p. 5, 28, 95, 98, 113, 207, 234, 246, 265, 266.
 NIETZSCHE, p. 6, 66, 108, 111, 112, 113, 129, 168, 174, 175, 180-3, 184, 198, 210, 211, 226, 228.
 NOLENT (Charles), p. 185.

 OBERBRONN, p. 195.
 OBERLIN, p. 128.
 ODIN, p. 224, 226.

 PALATINAT, p. V, 2, 9, 138, 242, 244, 250, 252, 253, 256.
 PANGE, p. 144.
 PASCAL, p. 32, 95, 128, 175, 178, 180, 195, 197, 207, 208-9, 232.
 PAU, p. 130.
 PAUL (Jean), p. 211.

 PIREYRE (Léon), p. 153.
 PERROUT (René), p. 143, 162.
 PESLOUAN (Lucas de), p. 177.
 PFISTER (Christian), p. 144, 155, 156, 263.
 PHILIPPE, p. 8, 57, 76, 77, 79, 80, 81, 82, 85, 89, 95, 157, 215.
 PÍCAVET, p. 240.
 PIERREFITTE (chanoine), p. 170.
 PILON (Edmond), p. 166.
 PLATON, p. 43, 66, 68, 71, 81, 97, 111.
 POINCARÉ, p. 123.
 POULTENEY-BIGELOW, p. 219.
 PROUDHON, p. 71, 105, 108, 109, 110.
 PRUDHOMME, p. 39.
 PRUSSE, p. 179, 232, 244, 248, 249, 250, 252, 268.

 QUENTIN DE LA TOUR, p. 82.
 QUICHEVAT, p. 157.
 QUINET, p. 254, 260.
 QUINTON (René), p. 171.
 QUIRIELLE (Pierre de), p. 151, 154, 165.

 RACADOT, p. 60, 116, 119.
 RACHILDE, p. 15.
 RECLUS (Élisée), p. 118.
 RECOULY (Raymond), p. 241.
 REINACH, p. 29, 106, 113.
 RÉMY (Nicolas), p. 2.
 RENAN, p. 36, 37, 41, 47, 48, 59, 65, 68, 71, 75, 78, 81, 83, 88, 99, 115, 125, 126, 129, 139, 183, 201, 207.
 RENOMMIÈRE (Henri de la), p. 143, 155.
 REYNAUD (L.), p. 219.
 RHÉNANIE, p. VI, VII, 14, 173, 176, 179, 215, 237, 238, 239, 244, 245, 247, 248, 252, 253, 254, 258, 260, 267, 268, 269.
 RICHELOT, p. 191.
 ROD (Édouard), p. 84, 87, 189, 190.
 REMERSPACHER, p. 30, 42, 81, 93, 115, 116, 192, 197, 206.
 ROLLINAT, p. 38, 39.
 ROUSSEAU (Jean-Jacques), p. 35, 82, 109, 122, 128, 207, 226.
 ROUSSELIN, p. 239.
 ROVÈRE (Julien), p. 241.
 RUHR, p. 252.

 SADOUL (Charles), p. 135, 143, 152, 153, 170.

- SAINT-GENAIS (Victor de), p. 144.
 SAINT-PHILIN, p. 61, 117, 118, 119, 122, 123, 125, 197, 239.
 SAINT-SIMON, p. 60, 108.
 SAINTE-BEUVE, p. 9, 14, 71, 73.
 SAINTE-ODILE, p. V, 126, 128, 143, 157, 158, 159, 168, 169, 194, 202, 214
 SAUTUMIER, p. 192.
 SCHEFER (Christian), p. 240.
 SCHELLING, p. 17, 22, 211.
 SCHERER (Edmond), p. 48, 49.
 SCHILLER, p. VI, 4, 52, 133, 168, 174, 179, 186-188, 189, 191, 198, 199, 205, 210, 211, 264, 267.
 SCHLEGEL, p. 9, 211.
 SCHNAEBELÉ, p. 61, 98, 116.
 SCHOPENHAUER, p. 9, 10, 28, 32, 34, 36, 38, 39, 40, 47, 48, 52, 55, 61, 66, 67, 71, 72, 73, 75, 76, 77, 80, 81, 91, 92, 102, 111, 179, 212.
 SCHUVÉ, p. 129.
 SCOTT (Walter), p. 8, 31, 170, 171, 187.
 SEMBAT (Marcel), p. 43, 115, 118, 197.
 SÉNÈQUE, p. 61, 80, 81.
 SIEFFERMANN, p. 150, 153.
 SON-VAUDÉMONT, p. 141, 168, 169, 170, 172, 176.
 SIMON, p. 8, 72, 80.
 SOCRATE, p. 26, 61.
 SOREL, p. 63-4.
 SOUGUENET (Léon), p. 143.
 SOURY (Jules), p. 42-5, 73, 74, 75, 78, 118, 192.
 SPENGLER (Oswald), p. 241.
 SPINOZA, p. 17, 30, 36, 66, 67, 76, 84, 87, 198.
 STAEL (M^{me} de), p. 241, 254, 265.
 STENDHAL, p. 35, 46, 95, 96, 98, 112, 115.
 STIENON (Charles), p. 148, 241.
 STOIBER (Georg), p. 166, 167.
 STRASBOURG, p. V, 3, 51, 107, 127, 137, 140, 150, 152, 156, 187, 203, 204, 214, 227, 238, 240, 242, 243, 246, 247, 258, 259, 263, 264, 266.
 STUREL, p. 8, 115, 116, 117, 118, 119, 125, 192, 197, 201, 208.
 SURET-LEFORT, p. 69, 100.
 SYVETON, p. 176.
 TAILHADE (Laurent), p. 41, 111.
 TAINÉ, p. 9, 20, 30, 36, 37, 41, 45, 59, 63, 70, 74, 75, 78, 81, 83, 96, 99, 104, 105, 115, 118, 129, 136, 157, 190, 191, 194, 207, 233, 254.
 TANET (Jean), p. 143.
 TARDIEU (André), p. 240.
 TELLIER (Jules), p. 60, 61, 81.
 THARAUD (les frères), p. 162, 195, 240.
 THÉVENIN, p. 44, 118.
 THIERRY (Augustin), p. 155.
 TIGRANE, p. 95.
 TIRARD, p. 239.
 TISSOT, p. 41, 51, 52.
 TOCQUEVILLE (de), p. 105.
 TOLSTOÏ, p. 60, 108, 112, 181.
 TOUSSAINT (Maurice), p. 143.
 TOURGENIEF, p. 60.
 TREITSCHKE, p. 228, 235.
 VACQUERIE (Auguste), p. 20, 33.
 VALENTIN (Maurice), p. 34.
 VALLÈS, p. 39.
 VASENBOURG, p. 141.
 VENISE, p. 72, 75, 79, 90, 96, 183, 200, 208.
 VERDI, p. 90.
 VRELAINE (Paul), p. 39, 41, 55, 113.
 VERNEVILLE (Henri de), p. 8.
 VIGNIER (Charles), p. 42, 55.
 VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, p. 39, 41, 54, 55.
 VINCI, p. 82, 83, 84, 96, 192, 202.
 VINSON, p. 169.
 VINTRAS, p. 21, 169.
 VOLTAIRE, p. 187.
 VOSGES, p. 3, 29, 31, 172, 256.
 WAGNER, p. 6, 31, 54, 55, 56, 59, 76, 82, 87, 90, 91, 92, 93, 96, 101, 108, 136, 180, 183, 210, 211, 222, 224, 226, 254, 256, 265.
 WEBER, p. 184.
 WEISS (J. J.), p. 52, 63, 136, 196.
 WETTERLÉ (l'abbé), p. 142, 148, 213.
 WIELAND, p. 211.
 WITTICH, p. 144, 157, 160, 161.
 WYZEWA (Téodor de), p. 56, 58, 101, 107, 112.
 ZISLIN, p. 142, 143, 213.
 ZOLA, p. 39.
 ZOROASTRE, p. 183.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	V
LISTE DES ÉDITIONS EMPLOYÉES	IX

INTRODUCTION

L'ENFANCE DANS LES MARCHES DE L'EST

Ancêtres. Séjours à Strasbourg et à Sainte-Odile. Les événements de 1870. — Au collège. — Les lectures	I
---	---

PREMIÈRE PARTIE 1862-1896

LE ROLE DE L'ALLEMAGNE DANS L'ÉVOLUTION DE LA PENSÉE DE BARRÈS

CHAPITRE I.

Au lycée. L'initiation à la philosophie d'Outre-Rhin.

I. — L'amitié de Barrès pour Stanislas de Guaita. — Ascendance italienne et allemande de Guaita. — Son caractère. — Les lectures. — Durée de cette amitié.	13
II. — L'année de philosophie. — Le kantisme et Burdeau. — Lagneau. — Collaboration au <i>Journal de la Meurthe et des Vosges</i>	23

CHAPITRE II.

A Paris. Le contact avec la pensée allemande.

I. — A quel point Barrès a déjà subi l'influence de la philosophie allemande. — Sa vie à Paris. Ses amis. L'École des Hautes Études et Jules Soury . .	33
II. — Premier voyage en Italie exalté d'idéalisme allemand. — <i>Les Taches d'Encre</i> . — Un commencement des <i>Bastions de l'Est</i> . — Le mouvement wagnérien. — Visites à Bayreuth	45
III. — Collaborations. — Préférence pour le roman métaphysique. — L'af- faire Schnaebelé. — Voyages	59

CHAPITRE III.

Le Culte du Moi et la politique : le triomphe de la pensée française.

I. — <i>Sous l'Œil des Barbares</i> . — Mélange de philosophies. Fichte. — <i>Un Homme libre</i> , Hegel. — <i>Le Jardin de Bérénice</i> . Hartmann, Hegel. — L'influence de Goethe. Visite à Weimar	65
--	----

II. — <i>L'Ennemi des Lois</i> . — Hegel, Marina et l'Allemagne. — La leçon de <i>Parsifal</i> et de Schopenhauer	88
III. — Voyages en Allemagne, en Espagne et en Italie sous l'influence de la métaphysique allemande	92
IV. — La politique. — Le Boulangisme. — Le problème alsacien. — Les bases du socialisme de Barrès. — La part de la métaphysique et de Fichte. — Considération de la perte de Metz et de Strasbourg. — La conception évolutive de la société. — Barrès ramené dans la tradition française	98
V. — Nietzsche, Heine, Jeanne d'Arc	111

• CHAPITRE IV.

De la Moselle au Rhin.

I. — La Préparation du <i>Roman de l'Énergie nationale</i> . — L'importance du voyage fait en 1896 le long de la Moselle jusqu'au Rhin. — Le lecteur est préparé à voir la rencontre de deux civilisations dans la vallée du Rhin par le voyage de Sturel en Italie et de Rœmerspacher en Allemagne. — Les problèmes éveillés par ce voyage. — Les conclusions	114
II. — Résultats du voyage. — La résolution d'éclairer les « magnifiques lutttes rhénanes »	126

SECONDE PARTIE. 1896-1923.

BARRÈS « LE SOLDAT DU RHIN »

CHAPITRE V.

Les Bastions contre le germanisme.

I. — Découverte de la Lorraine. — Les pays rhénans et la Grèce. — La Lorraine et le Midi. — A quel point Barrès étudie-t-il le développement historique des luttes entre la Lorraine et l'Allemagne ? — Le rôle de l'Alsace et de la Lorraine comme bastions contre le germanisme.	133
II. — Les amis alsaciens-lorrains et les lectures documentaires. — Déroulède garantie contre la germanisation. — Déroulède et les provinces perdues. — Déroulède et le Rhin. — La ligue des Patriotes. — Sa fondation, son rôle. Barrès et La Ligue. — La ligue pendant la guerre, et après la paix	142
III. — Bucher. — Ce qu'il révèle à Barrès. — Son rôle en Alsace. Sainte-Odile. — L'enquête sur la frontière linguistique. — Les problèmes qui se posent. — La réponse	149
IV. — <i>Colette Baudouche</i> . — Préparations. — Le rôle de Colette. — Colette et le Rhin. — Le problème du mariage hors la race. — Quelques objections	160
V. — <i>La Colline Inspirée</i> . — La colline et le Rhin. — Les inspireurs de l'ouvrage. — La colline, un bastion contre le germanisme	168

CHAPITRE VI.

Barrès et les grands penseurs allemands.

I. — L'influence du voyage de la Moselle sur sa conception des penseurs allemands. — Sa conception de l'Allemagne. — L'attrait de ce pays. — L'Allemagne un moyen de s'approcher de l'Orient. — Élisabeth de Bavière. — Projets d'ouvrages. — Leur rapport avec la pensée allemande et le problème rhénan	174
---	-----

II. — Chamisso. — Nietzsche. — Hegel. — Wagner. — Schiller	178
III. — Barrès et Goethe. — Les sources de sa connaissance de Goethe. — Lectures. — Sa conception de la pensée goethéenne. — Goethe et la guerre. — Après la guerre. — Goethe et d'autres écrivains que Barrès lui comparent. — Goethe et Pascal	188
IV. — Le rôle des écrivains allemands en préparant la guerre. — Les limites à poser au germanisme intellectuel	210
V. — Quelques opinions allemandes sur Barrès	213

CHAPITRE VII.

La conception barrésienne du caractère national allemand.

I. — Est-ce que Barrès a voulu la guerre ? — Barrès et Jaurès	216
II. — Documentation sur le caractère allemand. — Ce qu'il y admire. — Caractère général de la race et de l'individu en particulier. — Le rôle des savants. — Le Dieu allemand. — Le mysticisme. — Le pangermanisme. — La Prusse. — Les crimes allemands de la guerre	218
III. — Comparaison des génies allemand et français. — La lutte en Orient. — Déchéance de l'Allemagne. — Comment il faut la traiter à la paix. — Les craintes de Barrès. — La question de la reprise de l'Alsace-Lorraine. — L'Allemagne après la guerre	230

CHAPITRE VIII.

La rencontre de deux génies sur le Rhin.

I. — Voyage dans les pays rhénans. — Barrès et le traité de Versailles. — Documentation. — Le problème alsacien-lorrain cède au problème rhénan. — Le caractère que prend ce problème	238
II. — La conception barrésienne de l'importance du Rhin. — Le rôle des pays rhénans. — Le caractère du peuple rhénan. — Le rôle de la France envers ce peuple. — Les problèmes du Rhin	243
III. — Les affinités entre la France et la Rhénanie. — Leur passé commun. — Leurs relations actuelles	253
IV. — Les cours de Strasbourg. — Préparation et projets. — Victor Hugo et le Rhin. — Quelques objections aux leçons. — Leur nécessité. — Jeanne d'Arc et les Rhénans	258
V. — Conclusion. — Comment la sensibilité de Barrès a été formée par le contact de la France et de l'Allemagne. — La Rhénanie est, à son idée, le lieu de rencontre le plus favorable de l'élite française et allemande	266
BIBLIOGRAPHIE	271
INDEX DES NOMS CITÉS	286

S. I. L. I. C.
SOCIÉTÉ D'IMPRESSIONS LITTÉRAIRES
INDUSTRIELLES ET COMMERCIALES
- - - 41, Rue du Metz - LILLE - - -
